

L'enjamineur 1793

Pierre Bordage

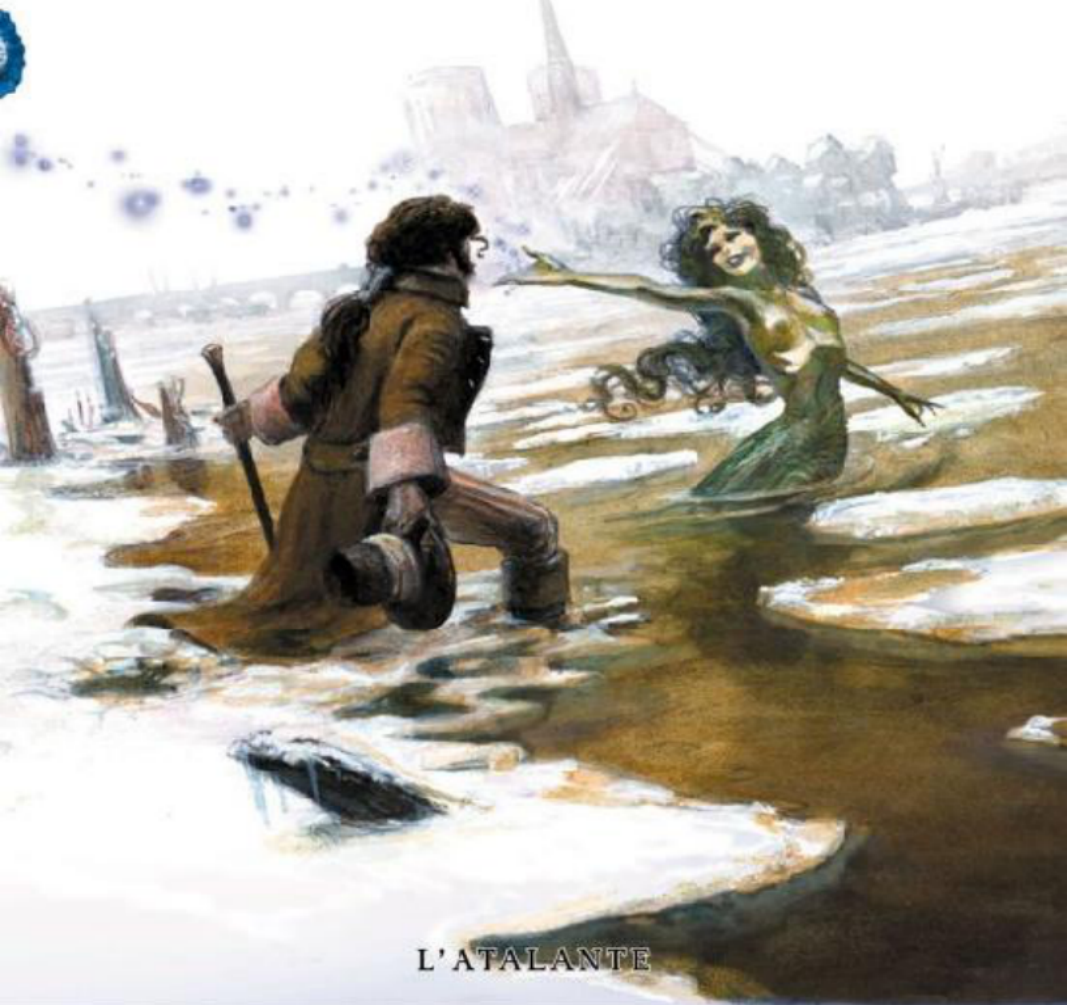
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Pierre Bordage

L'enjamineur

1793



L'ATALANTE

L'ENJOMINEUR

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les guerriers du silence GRAND PRIX DE L'IMAGINAIRE 1994 – PRIX

JULIA VERLANGER 1994

Terra Mater La citadelle Hyponéros prix cosmos 2000 1996

Wang *Les portes d'Occident Les aigles d'Orient*

PRIX TOUR EIFFEL DE SCIENCE-FICTION 1997

Abzalon

Orchéron

Rohel I (cycle de dame Asmine d'Alba)

Rohel II (cycle de Lucifal)

Rohel III (cycle de Saphyr)

Griots célestes *Qui-vient-du-bruit Le dragon aux plumes de sang*

Nouvelle Vie™

L'enjamineur

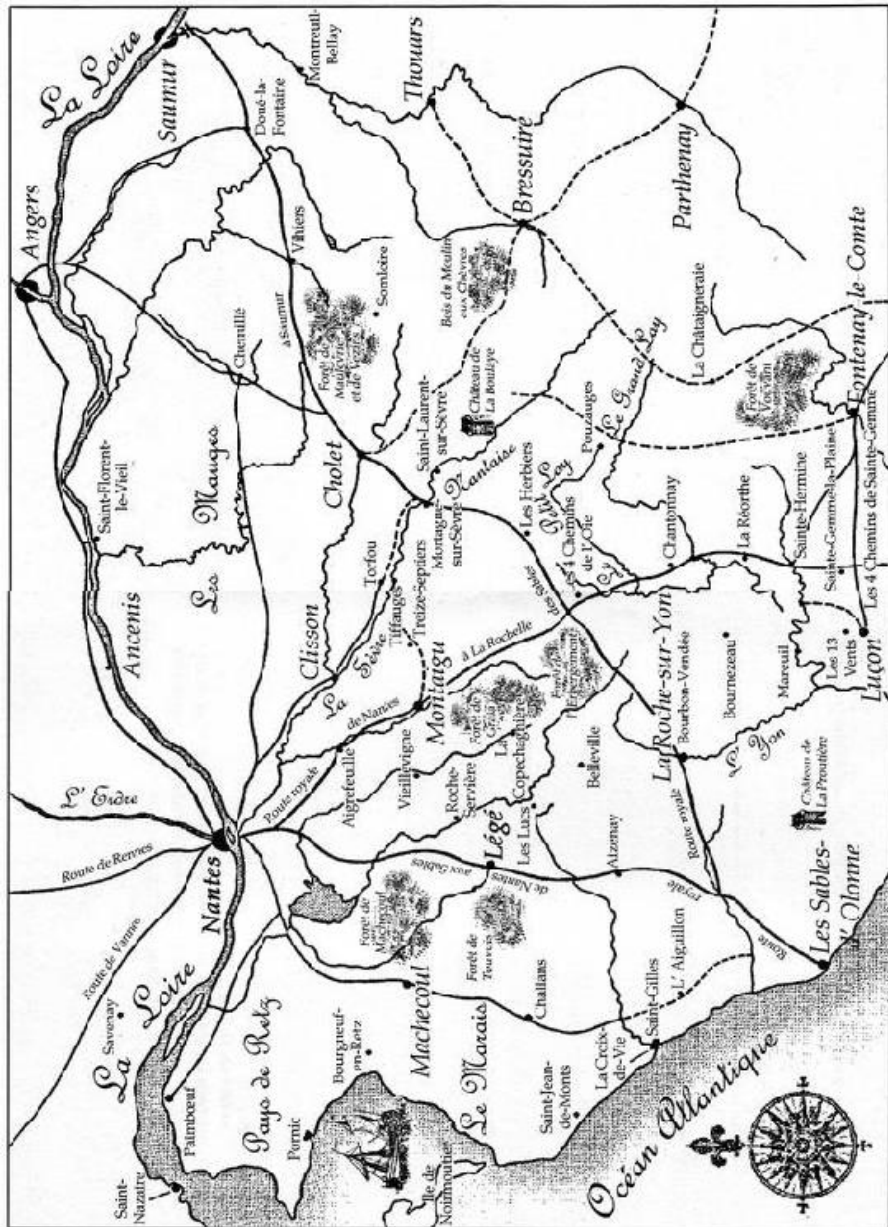
1792

Pierre Bordage

L'enjamineur
1793

ILLUSTRATIONS INTÉRIEURES DE VINCENT MADRAS

L'ATALANTE
Nantes





CHAPITRE PREMIER

L'âme d'Antoine Schwarz, préposé de police, était aussi grise que le ciel de Paris. La ville semblait à jamais prisonnière d'un hiver lugubre et glacial. À l'heure où la Convention prétendait condamner son roi, le pays tout entier bourdonnait et complotait dans la chaleur enfumée des appartements, maisons, tavernes, salons, officines, académies et cabinets de lecture. Aux dires des agents dépêchés dans les départements, la fièvre antirévolutionnaire gagnait chaque ville, chaque village, chaque campagne.

Schwarz ne s'en étonnait guère : attaché lui-même à la figure du souverain, il comprenait la colère grondante du peuple français. Les intransigeants avaient décidé d'obtenir la tête de Louis Capet, le ci-devant Louis XVI, et ils s'appuyaient sur la Commune de Paris et les redoutables sections pour exercer une formidable pression sur la Gironde et les indécis du Marais. Ni les manœuvres des factions royalistes, ni les interventions des espions et des gouvernements étrangers, ni les plaidoyers des modérés n'avaient réussi à empêcher ou simplement retarder un procès perdu d'avance.

Les appels à la folie meurtrière émanaient d'officines qu'Antoine Schwarz aurait volontiers pourfendues si sa hiérarchie lui en avait donné les moyens. Mais il ne fallait pas compter sur les administrateurs, transis de peur et de froid dans leurs bureaux de la rue Capucine ou de la Municipalité, pour diligenter une enquête sur des sociétés secrètes où l'on risquait fort de découvrir, sous les masques grotesques des conspirateurs, des députés de la Convention, des ministres ou des tribuns des clubs. Les massacres de septembre dans les prisons de Paris, l'agitation populaire et le procès du roi étaient pourtant frappés du même sceau, Schwarz n'en démordait pas : le sceau du Père des Pères, l'homme qui régnait sur le parlement

secret et scélérat où se jouait le destin de la nation.

L'un des trois administrateurs de police, Étienne Tétet-Arbeltier, avait confié à Antoine Schwarz une banale affaire de mœurs. Le ministre de l'intérieur, Roland, exigeait qu'un préposé de police soit en permanence affecté à la surveillance de son épouse, Manon, l'égérie de la Gironde, qu'il soupçonnait d'entretenir un commerce illégitime avec le citoyen Buzot, député de la Convention.

« Ce n'est pas que la Commune veuille obliger un jean-foutre de ministre de la Gironde, avait expliqué l'administrateur, visiblement embarrassé. Mais sa jalousie nous offre une excellente opportunité de nous intéresser de près à sa vie privée. Et s'il m'a recommandé le secret, c'est qu'il a de bonnes raisons de craindre les indiscretions. »

Schwarz, en serviteur loyal de l'État, s'acquittait de sa mission avec sa conscience habituelle, rôdant dans les parages de la belle Manon Roland de six heures du soir à deux heures du matin. Deux fois par semaine, les conventionnels de la Gironde se pressaient aux dîners donnés par les Roland de La Platière dans leurs appartements. Antoine Schwarz avait soudoyé une jeune servante du nom de Mathurine, qui lui rapportait, le lendemain, les paroles échangées entre les hôtes et leurs invités. Dotée d'une excellente mémoire, la péronnelle retenait la plupart des conversations et les restituait en imitant les voix et les accents des convives. En récompense de ses bons services, elle avait reçu un certificat de civisme assorti d'une petite rente hebdomadaire bienvenue dans une période de pénurie et de vie chère.

Schwarz avait ainsi appris que les girondins, horrifiés par les massacres de septembre, avaient décidé de s'écarter de la ligne tracée par les maîtres de la Commune et des sections, hébertistes et enragés, eux-mêmes manœuvrés par les jacobins de Robespierre et Marat. Conscients que le procès du roi était un piège tendu par l'aile fanatique de la Convention, les girondins se disputaient sur le sort qu'il convenait de réserver à l'accusé, la mort pour les uns, l'emprisonnement pour les autres, le bannissement pour les derniers. Ils manquaient singulièrement de fermeté et de cohérence pour lutter avec efficacité contre les vents chargés de menaces qui soufflaient sur l'ancien royaume de France et sa capitale. Originaires pour la plupart de province, ils se réclamaient désormais du fédéralisme, en bons bourgeois désireux de favoriser l'essor de leurs cités ou de leurs régions. Le joug parisien écrasait le pays. Il fallait rendre leur liberté de commerce, leur autonomie aux métropoles provinciales et aux grands centres portuaires créateurs de richesses. Schwarz en avait déduit qu'ils n'en avaient plus pour très longtemps, ces hommes et cette femme empêtrés dans leurs contradictions et leurs hésitations. Les irréductibles tenaient la nation entre leurs mains tachées de sang comme un oiseau tremblant, jamais ils n'accepteraient de desserrer

leur étreinte, jamais ils ne se dessaisiraient d'une légitimité conquise à la pointe des piques et des sabres.

Les premiers rapports avaient fait état d'une relation purement platonique entre Manon Roland et le citoyen François Buzot, mais Mathurine avait entrevu les tourtereaux dans un « drôle d'équipage » qui ne laissait planer aucun doute sur la nature réelle de leur commerce.

« C'est pas à moi de dire c'que fichent dans un lit un homme et une femme aussi nus qu'au jour de leur naissance, avait précisé la servante avec un sourire en coin. Ils sentent, soufflent et bêlent en tout cas plus fort qu'un bouc et une chèvre... »

Les amants avaient fait le serment, toujours selon Mathurine, de ne jamais trahir leur secret, même dans leurs journaux intimes, même sous la menace, même dans la mort, parce qu'ils ne voulaient pas donner à leurs ennemis de mauvais prétextes pour les traîner dans la fange et souiller leur cause.

« J'suis point étonnée que mada... la citoyenne Roland fasse les yeux doux au sieur... au citoyen Buzot, avait ajouté la servante. Vu qu'elle est belle et pleine de vie tandis qu'on époux... »

Antoine Schwarz avait décidé de celer la vérité à son supérieur hiérarchique, à contrecœur car il abhorrait le mensonge et la dissimulation, mais il ne voulait pas déclencher l'ire du ministre Roland ni subir une mesure de disgrâce qui l'aurait éloigné de Paris. En fin connaisseur de l'âme humaine, il n'ignorait pas que les hommes frappés par l'infortune tenaient le plus souvent pour coupables les messagers ou les déterreurs de leur malheur. Il lui fallait à tout prix demeurer dans la capitale pour continuer son enquête. Il ne connaîtrait pas le repos tant qu'il n'aurait pas découvert l'identité du Père des Pères et vengé son jeune ami Pélaget, disparu quatorze mois plus tôt dans les arcanes ténébreux de l'organisation secrète de Mithra. Il ne dormait plus que trois ou quatre heures par nuit. Il ne prenait même plus le temps de chauffer le petit appartement meublé qu'il louait rue Neuve-Saint-Augustin. De toute façon, le bois était devenu tellement cher qu'il lui aurait coûté plus de la moitié de son salaire. Les accapareurs, dénoncés avec virulence par les journaux et les libelles des enragés, spéculaient sans cesse sur les produits de première nécessité, grain, savon, chandelle, laine, bois, paille... Des émeutes ébranlaient régulièrement la rue parisienne et prenaient pour cibles les épiceries, les bateaux, les entrepôts. Il ne se passait pas un jour sans qu'une insurrection ou une bataille secouât la province, ici un soulèvement contre les mesures fiscales, là un affrontement sanglant entre royalistes et jacobins, là encore la mise à sac d'un magasin... Les incertitudes qui planaient sur le pays, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de ses frontières, entretenaient une tension qui risquait

à tout moment de dégénérer en guerre civile.

Le matin, après une brève toilette et un déjeuner composé d'un bouillon et d'un morceau de pain le plus souvent rassis, Schwarz se rendait dans les tavernes, tripots et ruelles où, à l'abri des regards et des oreilles indiscrets, il questionnait ses indicateurs. D'eux il n'obtenait pas d'information réellement exploitable, seulement les bruits de complots tramés par les émigrés, les royalistes, les modérés, les francs-maçons et les étrangers. Des secrets qui n'en étaient plus depuis bien longtemps, des révélations étalées à longueur de pages sur les gazettes. Il n'avait plus guère de prise sur ses mouches, des gibiers de potence qui, pour la plupart, lui devaient leur liberté : la loi changeant sans arrêt, ils avaient cessé de craindre ses représentants. Ils accueillaient Schwarz avec une morgue impensable deux ans plus tôt, d'autant que certains d'entre eux rendaient d'inavouables services à la Municipalité, aux clubs, aux sections, et bénéficiaient en retour de solides protections.

« Les comédiens du théâtre de la Nation ont décidé de donner demain une lecture publique de *L'Ami des lois* malgré l'interdiction de la pièce. »

Armande paraissait lasse et quelque peu fanée dans le clair-obscur et la fraîcheur humide de sa loge. Schwarz, qui avait misé sur elle, sur sa réputation de plus jolie femme de Paris, craignait désormais qu'elle ait un peu trop perdu de sa fraîcheur pour attirer l'attention du Père des Pères. Il trouvait pour sa part que la lassitude seyait magnifiquement à la jeune femme : en altérant sa beauté hiératique, elle la rendait humaine, accessible.

« J'en avais déjà été informé. Les comédiens du théâtre de la Nation passent leur temps à provoquer la Montagne. Voyez-vous... voyez-vous toujours le citoyen Bellerive ? »

Armande contempla quelques instants son reflet dans le miroir fixé au-dessus de sa table à fard. Le souffle d'Antoine se suspendit dans l'attente de la réponse. Chaque fois qu'il se rendait dans la loge de la comédienne, il ne pouvait s'empêcher de ressentir un grand trouble, et plus encore lorsque, comme aujourd'hui, Armande n'était pas fardée. Lui qui n'avait jamais éprouvé la moindre attirance pour un autre être humain se surprenait à observer à la dérobée la naissance de sa gorge, la gracilité de son cou et de sa nuque en partie balayés par ses boucles blondes. Il n'aurait su dire s'il s'agissait de désir, il constatait seulement l'apparition de phénomènes organiques étranges, bouche sèche, gorge obstruée, mains moites, bouffées de chaleur, fièvre. À bientôt quarante ans, il découvrait avec effroi qu'on pouvait perdre tout contrôle sur son esprit et son corps rien qu'en humant le parfum d'une femme.

« Jacques-André tarde à nous livrer la pièce où je tiendrai le rôle principal, mais pour l'heure il reste mon amant. »

Schwarz songea à nouveau à respirer.

« Qu'attendez-vous pour lui demander de vous introduire dans l'organisation que vous savez ? »

Il regretta la rudesse de son ton lorsqu'il vit le beau visage d'Armande se froisser. Dans son métier, la raison devait prévaloir sur les sentiments et les émotions.

« Je le lui ai réclamé à plusieurs reprises, répondit-elle d'une voix sourde, rembrunie. Mais il repousse à chaque fois mon intronisation, il prétend que je ne suis pas prête.

— Le temps presse, gronda Schwarz. La cour du Carrousel commence à rougir du sang des condamnés. »

Armande marqua son étonnement d'un haussement de sourcils.

« J'avoue ne pas comprendre le lien entre les exécutions du Carrousel et la société secrète qui vous préoccupe.

— La frénésie du sang. »

Antoine observa l'effet produit par ces quelques mots sur son interlocutrice : elle avait pâli, comme à chaque fois qu'ils évoquaient la barbarie des adeptes de Mithra. Il fut traversé par l'envie soudaine et poignante de la prendre dans ses bras, de la serrer contre lui, d'enfouir son visage entre son épaule et son cou, de s'enivrer du musc et de l'ambre de son parfum.

« Si nous n'empêchons pas le Père des Pères et son parlement occulte de nuire, reprit-il, je suis convaincu que les têtes tomberont en très grand nombre sous le couperet de la petite louisette, à commencer par celle du roi.

— Ils n'oseront jamais s'en prendre à la personne sacrée du roi ! se récria Armande.

— On s'apprête à déplacer la guillotine sur la place de la Révolution, des dizaines de milliers de sectionnaires et de gardes nationaux se tiennent sur le pied de guerre. On ne parle plus que de l'exécution de Louis Capet dans tout Paris, dans les sections, dans les couloirs de l'Assemblée, dans les galeries du Palais-Royal, dans les auberges, dans les rues.

— Son procès n'est pas encore achevé. Bellerive dit que les girondins et les suppôts de l'Ancien Régime machinent près des députés du Marais pour influencer sur leur vote.

— Les girondins sont tombés à pieds joints dans le piège. À mon avis, ils ne s'en relèveront pas. La découverte de l'armoire de fer aux Tuileries, de la correspondance entre le roi, Mirabeau et Talon, ne laisse aucune chance à Louis Capet d'en réchapper. J'ai entrevu ces lettres. Quelle sottise que de ne point les avoir détruites ! Les députés craignent désormais d'être accusés de corruption s'ils ne votent pas la

mort du roi. Le scrutin s'effectuera sous la surveillance étroite des sections, des clubs et des assassins de septembre. Seul l'appel au peuple aurait pu sauver le souverain, mais Robespierre, Saint-Just et Marat se sont farouchement opposés au plébiscite proposé par Vergniaud.

— L'issue ne fait donc aucun doute ? »

Schwarz secoua lentement la tête.

« Et vous l'approuvez ? insista Armande.

— En tant que serviteur de l'État, je ne suis point habilité à donner mon opinion. »

La jeune femme leva sur Antoine un regard dont l'intensité le fit frissonner.

« Je m'adresse à l'homme et non au préposé de police. Si vous êtes celui que je crois, la mort du roi ne peut en aucun cas réjouir votre âme.

— Qui croyez-vous donc que je suis ? »

Armande se retourna et, sans cesser de fixer Antoine dans le miroir, dénoua un premier ruban dans ses cheveux. Il fut ému par la grâce de ses gestes, fasciné par la blancheur de sa peau, le creusement délicat de son dos entre ses épaules et ses bras relevés. Vêtue d'une robe légère de coton, elle ne paraissait pas souffrir du froid dans la petite pièce sombre pourtant dépourvue de poêle et de cheminée. Seuls les sociétaires du théâtre de la République, les Talma, Desrosières et autres Dugazon, tous jacobins, se voyaient attribuer une loge chauffée. Malgré sa beauté et sa liaison avec un membre en vue des cordeliers, Armande n'avait pas encore obtenu le grand rôle dont elle rêvait. Les tricoteuses et les furies avaient beau pérorer à l'Assemblée, brailler du matin au soir, exciter les enragés, donner des fessées mémorables aux dames soupçonnées d'indulgence ou de fédéralisme, les femmes restaient réduites à la portion congrue dans la vie publique. De même, au théâtre, les auteurs réservaient les rôles principaux aux hommes. Jacques-André Bellerive, pour sa part, avait bien d'autres priorités que l'écriture de son chef-d'œuvre, et, tant qu'Armande ne leur ouvrirait pas les bras, les auteurs en vogue ne composeraient aucune pièce à son intention. L'administrateur Gaillard l'exhortait à la patience en lui promettant que, sitôt l'ordre revenu à Paris, on lui distribuerait un rôle à sa mesure. En attendant, elle se contentait d'apparitions plus ou moins dévêtues sur scène, laissant à madame Vestris ou à d'autres comédiennes confirmées les rares répliques féminines.

« Peut-on encore parler de théâtre quand n'importe quel gueux peut à tout moment bondir sur la scène et proférer n'importe quelle sottise de son invention ? grondait Gaillard. Peut-on encore parler de théâtre quand la canaille hue à chaque tirade et contraint les comédiens à sans cesse modifier le texte ? Quand chaque phrase fait l'objet d'une

censure impitoyable ? Quand les pièces sont brûlées sur scène ? Crois-moi, il est préférable pour toi de ne point trop t'exposer. »

Armande soupçonnait l'administrateur de temporiser, de la ménager pour ne pas attirer sur lui les foudres des cordeliers. Elle reposa la brosse sur la table à fard et, à nouveau, se tourna vers Schwarz.

« Vous gardez à mes yeux la plus grande partie de votre mystère. Mais mon intuition de femme me souffle que vous n'êtes sûrement point de ces brutes qui aiment se vautrer dans la fange et le sang. »

Antoine supposa qu'il s'agissait d'un compliment dans une bouche aussi adorable, mais il s'abstint de lui demander ce qu'elle fichait avec le citoyen Bellerive si elle redoutait à ce point la fange et le sang. Il avait mené sur l'amant d'Armande une enquête discrète qui l'avait entraîné dans les ruelles sales et populeuses des faubourgs. Jacques-André Bellerive avait reçu pour mission de recruter des séides dans les bas-fonds de Paris, principalement dans la population des ouvriers réduits à la misère par la fermeture des arsenaux nationaux. Il leur distribuait de l'argent et des armes, une prodigalité étonnante dans une période placée sous le signe de la disette et de l'inflation. Schwarz soupçonnait les cordeliers de puiser dans les fonds secrets alloués à Danton. Malgré ses talents oratoires, le Minotaure n'avait pas réussi à justifier devant l'Assemblée la disparition des deux cent mille livres mises à sa disposition pour ses dépenses secrètes. En revanche, la provenance des fusils, pistolets et cartouches demeurait un mystère : Pache, le ministre de la Guerre, se désolait publiquement de manquer d'armes pour les soldats de la République engagés sur les frontières de l'Est et du Nord. Il aurait fallu que Schwarz arrête et interroge Bellerive pour lever un coin du voile, mais la police, désormais contrôlée par la Commune, ne lui autorisait plus ce genre d'initiative.

« Quel être humain prendrait donc du plaisir à se vautrer dans la fange et le sang ? »

La légère crispation d'Armande ne lui échappa pas.

« J'ai peur... j'ai peur que tous les hommes ne soient devenus fous. » Elle parlait d'une voix à peine audible. « J'ai l'impression que toutes les bassesses humaines se sont échappées de la boîte ouverte par la Révolution.

— J'étais préposé de police bien avant la Révolution. Et j'ai pu à maintes reprises constater que les bassesses humaines ne dépendent pas d'un régime ou d'un autre.

— Vous m'aviez dit... » Armande rajusta le col de sa robe avant de lancer un coup d'œil effrayé vers la porte. « Vous m'aviez dit que les cordeliers seraient bientôt éliminés par Robespierre et ses jacobins. Or nous assistons pour l'heure au triomphe des fanatiques. Les enragés tiennent la mairie, les sections, ils font régner la terreur dans la salle

du Manège, le vicaire de Saint-Nicolas-des-Champs, ce fou de Jacques Roux, prêche la haine aux Gravilliers, au Temple, à l'Observatoire, il inonde la rue de libelles. »

Schwarz savait exactement où elle voulait en venir, mais, vieux réflexe policier, il la laissa un temps mariner dans son désarroi avant de répondre.

« Vous vous demandez sans doute dans combien de temps vous serez débarrassée du citoyen Bellerive...

— Je ne le reconnais plus. Il me fait peur ! Peur et horreur ! Mais, si je romps avec lui, il me fera grimper dans cette affreuse charrette.

— Pour quel motif ? Les députés de la Convention ont une fâcheuse tendance à légiférer dans tous les domaines de la vie mais, Dieu merci, ils n'ont pas encore déclaré contre-révolutionnaire la rupture amoureuse. »

Le sourire de Schwarz ne parvint pas à rassurer Armande dont les yeux voletaient à travers la loge comme des oiseaux en cage.

« Il serait homme à me convaincre de sympathies royalistes pour se venger de moi.

— On ne peut porter une accusation aussi grave sans disposer de preuves solides.

— Il fréquente Chaumette et Hébert, les bandits de la Municipalité. Il lui est facile de fabriquer n'importe quelle preuve et d'envoyer des innocents sur l'échafaud. »

Schwarz faillit tirer son mouchoir brodé de la poche de sa redingote afin de tamponner les yeux larmoyants de la jeune femme.

« Soyez sans crainte : je... je dispose également d'appuis en haut lieu. » Il se vantait, un comportement qu'il ne tolérerait d'habitude ni chez lui ni chez les autres. Les ministres, les administrateurs de police, les tribuns des clubs ne tiendraient aucun compte des recommandations d'un préposé qui n'était pas élu, qui n'avait donc aucune légitimité populaire. « Je... je les empêcherai de vous faire du tort. »

Perseverare diabolicum...

Sa déclaration agit à la façon d'un baume sur la détresse d'Armande dont les joues et les lèvres recouvrèrent leurs couleurs originelles.

« Si seulement... »

Elle s'interrompt et, les yeux fixés sur le miroir, attendit que son interlocuteur l'invite à reprendre.

« Si seulement ?... »

— ... j'étais un homme, je ferais rendre gorge à Bellerive de son odieux comportement.

— Vous le provoqueriez en duel ?

— Un duel ? Ce serait lui faire trop d'honneur !

— Vous l'empoisonneriez ? Vous l'égorgeriez ?

— Si la force m'en était donnée.

— Les poisons ne sont pas affaire de force. Des femmes l'ont démontré au cours de ce siècle.

— La force morale, mons... citoyen. L'audace me manque, je le confesse. » Armande emprisonna une nouvelle fois Antoine Schwarz dans son regard troublant. « Si un homme daignait se charger de cette besogne à ma place, je lui vouerais une reconnaissance éternelle. »

Il eut besoin de quelques secondes pour remettre de l'ordre dans ses pensées. Il croyait comprendre qu'elle s'offrirait à lui s'il la délivrait de Bellerive. Elle le traitait donc en homme ordinaire, prisonnier de ses désirs tyranniques, en homme déraisonnable qu'elle tentait de corrompre par la chair, comme n'importe lequel de ses admirateurs. Il aurait dû se sentir offensé, il éprouva seulement une légère déception tempérée par la perspective d'être bientôt convié dans son intimité.

« Vous vous adressez à un représentant de la loi, pas à un coupe-jarret... » Un sourire vint démentir la sévérité de son ton. « Vous parliez tout à l'heure des bassesses humaines. Le meurtre en fait partie, jusqu'à preuve du contraire.

— Même le meurtre d'un scélérat ? D'un ennemi du genre humain ?

— Dois-je vous rappeler que cet ennemi du genre humain est toujours votre amant ? »

Armande se leva, s'avança vers Antoine, prit les grandes mains blanches du policier dans les siennes. Ses doigts étaient glacés.

« Je croyais appartenir à une famille, celle des comédiens de cette troupe, mais ces beaux messieurs ne songent qu'à pérorer dans les assemblées et parader devant les nouveaux maîtres.

— Vous avez toujours une famille : votre mère est vivante, il me semble, bredouilla Schwarz.

— Nous sommes fâchées. Elle n'a jamais admis que je devienne comédienne. Elle qui a accueilli tant d'ivrognes sur sa couche, la voilà qui se pique de morale ! Elle pensait que je reprendrais rapidement le droit chemin, mais elle m'a reniée quelques mois après que monsieur Bellerive fut entré dans ma vie. J'ai dû louer un appartement...

— Place des Victoires, pas très loin du théâtre.

— C'est ma foi vrai qu'on ne peut rien vous cacher, monsieur l'argousin.

— Ni très loin de chez moi... »

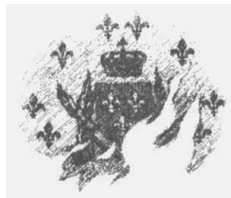
Elle accueillit cette dernière précision d'une moue enjôleuse.

« Le problème est que, si Bellerive venait à disparaître, nous ne pourrions plus nous introduire auprès du Père des Pères, reprit Schwarz.

— Allons, monsieur, vous trouverez un autre moyen, j'en suis certaine. » Elle se rapprocha de lui et se haussa sur la pointe des pieds pour déposer un baiser appuyé sur les lèvres d'Antoine.

« Vous êtes désormais le seul homme en qui j'aie confiance. »

De sa bouche s'exhalait un souffle tiède et suave qui effleurait le cou de Schwarz. Il n'y entendait rien en relations amoureuses, mais il savait qu'elle l'avait emberlificoté dans ses rets, et, étrangement, lui qui s'était méfié des émotions et autres faiblesses humaines comme de la peste ne s'en désolait pas.





CHAPITRE II

Émile marchait au hasard dans le pays vendéen. Il ne croisait pas grand monde dans les chemins creux battus par une pluie glaciale et submergés par les torrents de boue. Les vents d'hiver avaient couché bon nombre de chênes têtards, de poiriers et de pommiers. Il aidait les rares attelages qui bravaient les grands froids à se dégager des profondes ornières et recevait en récompense une lampée de vin, un morceau de pain ou une petite pièce. Il avait l'air d'un vagabond avec ses hardes, ses cheveux et sa barbe emmêlés, ses joues creuses et ses yeux brillants de fièvre. Il dormait dans les granges ou les bergeries abandonnées, le plus souvent le ventre vide. Des âmes charitables lui offraient parfois un souper et l'invitaient à passer la nuit dans le confort relatif d'un pailler ou d'un apprentis.

Il se souvenait d'avoir été convié, en compagnie de paysans et d'autres vagabonds, au banquet de Noël donné dans les dépendances d'un château. Il avait mangé et bu plus que de raison, et, perdant tout contrôle sur lui-même, il avait pris la défense des fanatiques jacobins et cordeliers qui, accusant Louis XVI de trahison, de conspiration contre la sûreté de l'État, l'avaient traîné devant la Convention. Il avait déclaré, avec une rage provocatrice, qu'il n'existait pas de meilleure solution, pour la nation, que de trancher la tête du tyran Capet pour se libérer enfin du joug monarchique. Trois jeunes paysans qui arboraient le Sacré-Cœur de Jésus au revers de leurs vestes avaient bondi sur lui comme des fauves et l'avaient roué de coups de pied et de poing avant de le porter, inanimé, hors de l'enceinte du château et de l'abandonner au bord d'un chemin. Les pointes de leurs sabots lui avaient meurtri la face, les côtes, le dos et les jambes. Une fois revenu à lui, il avait puisé l'eau glacée d'un ruisseau au creux de ses mains et s'était aspergé le visage. Il avait envisagé un temps de retourner au

château et de saigner ses agresseurs comme des goretts avec la dague confiée par la créature de l'océan. Il y avait renoncé : il lui restait suffisamment de lucidité pour savoir que, s'il utilisait la dague à des fins vengeresses, elle perdrait son pouvoir et redeviendrait une arme ordinaire.

Passée dans la ceinture de son pantalon, plaquée sur la face externe de sa cuisse, elle semblait douée d'une vie propre : elle passait du brûlant au glacial au gré des rencontres et des villages traversés, elle donnait l'impression de réagir et de palpiter comme un cœur métallique. Était-elle réellement de métal ? Émile l'avait longuement observée à la lumière du soleil d'hiver et n'avait pas reconnu la matière dont elle était façonnée. Cela ressemblait à de l'or vieilli, mais en plus brun et plus sombre. Son extrême légèreté indiquait qu'elle n'était pas non plus en bronze. Les innombrables rayures et mouchetures de la lame et de la poignée arrondie proclamaient qu'elle avait traversé les siècles, les millénaires peut-être. Elle avait sans doute effectué un interminable séjour dans les profondeurs océanes.

Sans elle en tout cas, Émile aurait douté de l'existence de la créature légendaire qui lui était apparue dans le marais. De leur rencontre il ne gardait qu'un souvenir flou, un peu comme un rêve qui l'aurait tracassé sans jamais se dévoiler. Les détails lui échappaient, il ne parvenait pas à reconstituer ses traits ni la couleur de ses cheveux, ni l'aspect de sa peau. Tantôt femme séduisante, ensorcelante, tantôt chimère hideuse et couverte d'écailles. Il était retourné dans le marais afin d'en avoir le cœur net, mais il n'avait retrouvé ni le calvaire, ni la mesure, ni l'étier d'où elle avait émergé sous un ciel rouge sang.

Le cheval mallet ne s'était pas représenté non plus devant lui après un galop fantastique qui s'était achevé par la chute spectaculaire et douloureuse de son cavalier.

Une chute, vraiment ?

Émile feignait de le croire, mais la vérité, comme une pensée obstinée, remontait chaque nuit à la surface de son esprit. Le cheval lancé au grand galop avait atteint une vitesse ahurissante, grisante. Émile ne voyait même plus les arbres défiler sur les côtés. Il avait eu l'impression d'échapper au monde matériel, de changer de dimension, de passer dans un autre temps. La pensée de Perrette l'avait alors traversé et, saisi de panique, il avait vidé la selle avant de ne plus pouvoir revenir en arrière. Il avait touché le sol avec une telle brutalité qu'il avait roulé sur plusieurs dizaines de mètres, fauchant fougères, ronces et arbustes, heurtant pierres et branches mortes, croyant s'éparpiller en mille morceaux. Une nuit et une journée lui avaient été nécessaires pour se remettre debout, puis il avait marché deux bonnes lieues avant d'aviser une petite ferme où on l'avait recueilli et soigné. Un messenger était passé pour convoquer les

hommes de la famille à une assemblée tenue par les partisans du roi : ils projetaient de délivrer la famille royale de sa prison du Temple. Émile avait appris à l'occasion qu'il se trouvait dans la région d'Angers. Il lui avait pourtant semblé ne chevaucher qu'une poignée de minutes. Sa monture avait donc parcouru une centaine de lieues en moins de temps qu'il n'en fallait à un lièvre pour traverser un champ du bocage. Émile avait alors pris conscience d'avoir brisé un enchantement et trahi la confiance de la créature de l'océan. Comme il n'avait pas d'argent pour voyager en diligence ou en malle-poste, il avait repris à pied le chemin du sud de la Vendée. Il avait aperçu des groupes de paysans en armes dans les bourgs de Vihiers, Somloire – là où, presque deux ans plus tôt, la Vierge était apparue à une jeune prophétesse « tabaillote » de onze ans –, Pouzauges et Chantonay. Le temps exécrable ne favorisait guère les intrigues des agents royalistes qui, battant sans trêve la campagne, s'efforçaient de soulever les populations rurales profondément attachées à leur souverain et révoltées par le bannissement de leurs bons prêtres. L'état des chemins isolait les familles, interdisait les déplacements et les regroupements rapides. Chacun restait chez soi devant la cheminée, ruminant des pensées plus sombres que le ciel. S'ils obtenaient la tête du roi dans des délais assez brefs, les conventionnels intransigeants auraient pris quelques semaines d'avance sur leurs adversaires ; ils estimaient sans doute que la résignation, la fille aînée du temps, étoufferait les braises de la révolte avant le retour des beaux jours.

Émile avait espéré au plus vite retrouver Perrette. Il avait été reçu comme un chien enragé à La Réorthe, le village de son enfance. La petite maison qu'il louait avait été attribuée à un jeune couple dont le mari, un grand gaillard du nom d'Anthelme, l'avait accueilli à coups de fourche en le traitant de « grand fils de vesse, de commis de Satan, de vaurien, de pataud et d'maudit loucs ». D'autres hommes, jeunes pour la plupart, s'étaient joints à Anthelme pour chasser Émile hors du bourg et lui interdire d'y remettre les pieds. Il avait croisé le regard du père Godeau à quelques pas de l'église. Le vieil homme, qui lui avait pourtant affirmé qu'il le considérait comme un fils, avait hoché la tête d'un air malheureux avant de se détourner.

Alors avait commencé pour Émile une quête désespérante qui l'avait mené de Luçon à Montaigu, de La Châtaigneraie à L'Aiguillon. Il avait interrogé une multitude d'hommes et de femmes sur les chemins, sur les places, au sortir des églises, dans les fermes ; il n'avait obtenu aucun renseignement, même vague, sur une jeune et belle fille appelée Perrette. Quelques-uns connaissaient le cocassier Jean Augereau, un grand fils de garce plus solide qu'un bœuf et plus têtue qu'un âne, mais ils ne l'avaient pas revu dans les parages depuis plusieurs mois, à croire qu'il s'était envolé, ou qu'il était passé en

Angleterre pour... « enfin, o l'est pas à ma de dire c'que tcho drôle est parti aricoter chez les milords ». Émile avait retrouvé le chemin de la maison de Bequette, entre Belleville et Les Lucs-sur-Boulogne ; elle paraissait à l'abandon. La vieille guérisseuse était-elle restée dans la baie de L'Aiguillon ? Là-bas non plus, il n'avait pas retrouvé sa trace, comme si, avant sa rencontre avec la créature de l'océan, il ne s'était rien passé, comme si Perrette et Bequette n'avaient pas existé. Ou qu'une partie de sa vie s'était effacée. Ou encore qu'il était devenu aussi tabaillot que la petite Reine.

Sans argent, sans ressources, sans toit, il avait perdu tout espoir et glissé peu à peu dans l'existence de vagabond, vidant des bouteilles de mauvais vin avec des compagnons de rencontre, mangeant les restes distribués par les auberges, les châteaux et les grosses métairies. Le goût de la vie lui était passé avec la disparition de Perrette. Il n'était plus qu'une ombre, une carcasse désertée par son âme, il ressemblait aux bâtisses délabrées et sinistres qui lui servaient d'abris pour la nuit. De temps à autre, la dague lui brûlait la cuisse et lui rappelait que la créature de l'océan lui avait confié une mission. Une tâche que, selon elle, personne d'autre ne pouvait accomplir. Alors il tentait de noyer ses remords dans le vin ou la goutte offerte par des paysans à la fois charitables et moqueurs. Il y avait parmi eux quelques journaliers qui avaient travaillé avec lui dans les grands domaines des plaines ; ils ne se souvenaient pas de lui.

« Je vous ai déjà vu, n'est-ce pas ? »

Émile avait reconnu son interlocutrice au premier coup d'œil. Elle portait toujours le même genre de tenue, un chapeau orné d'une plume de faisan, une redingote au col relevé, des bottes cavalières, des pistolets glissés dans une large ceinture de tissu, de grands yeux noirs empreints d'une volonté farouche, des boucles blondes, un mouchoir rouge noué autour d'un cou long et gracile. Des gouttes de pluie sillonnaient son visage délicat. Elle ne montait pas en amazone comme les dames de son rang, elle chevauchait à la manière d'un homme. Elle avait surgi d'un sentier perpendiculaire à la route qui traversait la forêt de Vouvant, accompagnée de trois autres cavaliers, deux paysans montant à cru des chevaux de trait et le jeune Anglais au teint pâle et aux yeux clairs qu'Émile avait entraperçu à Luçon. Ils s'étaient arrêtés en arrivant à sa hauteur. L'usage, dans le Poitou, voulait qu'on s'informe des besoins du voyageur solitaire rencontré sur le chemin.

Angélique de Béjarre réfléchissait, les yeux rivés sur Émile, maintenant d'une main ferme sa monture noire et nerveuse. Frissonnant, chancelant, il pria tous les saints du ciel et tous les diables de l'enfer qu'elle ne le reconnaisse pas. Les deux paysans, coiffés de rabalets, portaient à l'épaule des fusils qui brillaient comme

des sous neufs. Les rumeurs parlaient, dans le bocage, de mystérieuses livraisons d'armes en provenance des arsenaux nationaux pillés par les bandes royalistes ou des navires arraisonnés par les bâtiments britanniques. Le jeune Anglais se tenait en retrait, les sourcils froncés, les rênes dans une main, un pistolet dans l'autre. Chevaux et cavaliers étaient maculés de feuilles mortes et de taches de boue.

« Vous êtes l'ancien commis de René Martineau en notre métairie de L'Herbaudière, reprit soudain Angélique. Le fils de la fée. Le pataud. »

Les deux paysans se saisirent de leurs fusils et les pointèrent sur Émile. D'un geste du bras, la jeune femme les exhorta au calme.

« Vous voici en bien curieux équipage, mon ami. Chaque fois que nous nous rencontrons, vous ne vous présentez pas sous votre meilleur aspect.

— Je... je cherche Perrette », bredouilla Émile.

Il souffrait d'une mauvaise fièvre depuis deux jours. Il lui fallait trouver d'urgence un abri sec et confortable pour une semaine, le temps de se remettre sur pied. Il avait décidé de se rendre chez Norbert, l'homme qui l'avait recueilli lorsqu'il s'était évadé de l'oubliette où l'avaient jeté Augereau et ses complices. Il se demandait à présent s'il aurait la force de franchir la dernière lieue jusqu'à la masure du vieux sorcier.

« Ah, vous pensez donc toujours à cette péronnelle... »

Il y avait du dépit dans la voix d'Angélique.

« Elle veut pas de votre Jean Augereau ! gronda-t-il. Il la tient captive, ce grand fils de vesse !

— Dis pas d'mal à c't'heure d'Augereau, grogna un paysan. L'est pas un failli zirou comme ta ! »

Émile s'agrippa à une branche basse pour ne pas tomber. Le cheval d'Angélique, effrayé par son mouvement, se cabra et secoua sa crinière noire. La pluie ne cessait d'étendre sur le ciel ses mailles fines et serrées. L'eau ployait les arbres décharnés et transformait le chemin en rivière de boue.

« Dites-moi où je peux le trouver.

— A-t-on idée de se mettre dans des états pareils pour une donzelle ! s'exclama la jeune femme après avoir tiré énergiquement sur les rênes. Votre peine est bien peu de chose en comparaison du malheur qui frappe la France. »

Émile se ressaisit. Le dédain d'Angélique lui redonnait l'envie de se battre.

« Ce que vous appelez malheur, d'autres le nomment chance. La nation prend en main son destin.

— Une nation ? Ce ramassis de scélérats et d'assassins qui prétendent parler au nom du peuple ?

— Et vous, au nom de quel peuple parlez-vous ?

— Au nom de nos paysans, de nos artisans, de nos prêtres. Tous sont prêts à prendre les armes, à marcher sur la Convention, à réinstaller le roi sur le trône de France.

— Quel roi ? »

Angélique lança un coup d'œil à l'Anglais, visiblement ulcéré par les paroles d'Émile.

« Nous ne désespérons pas de sauver Louis XVI. Et si nous n'y parvenons point, nous couronnerons le dauphin.

— Vous croyez donc que les conventionnels feront l'erreur de laisser en vie l'héritier du trône ? »

L'Anglais s'agita derrière Angélique.

« Ces monstres ne s'abaisseront tout de même pas à décapiter un enfant ! Je ne sais ce qui me retient de vous corriger, monsieur ! »

Bien qu'il articulât avec soin chaque mot, il s'exprimait avec un fort accent. Il éperonna sa monture et, la cravache levée, piqua droit sur Émile, qui, malgré son épuisement, eut le réflexe de reculer en direction des fourrés. La muraille de végétation arrêta le cheval mais pas son cavalier, qui sauta à terre et fondit sur sa proie.

« Au nom du ciel, calmez-vous, Alan ! » hurla Angélique.

Fou de rage, incapable de se contenir, l'Anglais fendit les buissons et écarta les branches des arbustes. Émile trébucha, perdit l'équilibre, empoigna le manche de la dague. La pointe de la cravache l'atteignit une première fois à la joue, une deuxième fois à l'épaule. Il se redressa, la dague brandie à hauteur du ventre. Une voix lointaine lui cria de la remiser dans sa ceinture, mais, emporté par la colère, la douleur et la fièvre, il refusa de l'écouter.

« Attention, milord ! glapit un paysan. Tcho goret a un coûté. »

L'Anglais s'en était aperçu et s'était déjà éloigné de deux pas, un sourire froid plaqué sur ses lèvres pâles. Son chapeau gisait un peu plus loin sur la mousse détrempée. Le vent ne parvenait pas à soulever les mèches alourdies de ses cheveux d'un blond presque roux.

« Tu crois m'effrayer avec ton misérable couteau ? »

Il tira son pistolet de l'entrebâillement de sa redingote, l'arma et le pointa sur Émile.

« De grâce, Alan ! glapit Angélique. Ne vous conduisez pas comme nos ennemis ! »

L'Anglais tint un long moment Émile en joue, puis il baissa son pistolet et dit, avec une moue de mépris :

« C'est bien pour vous agréer, ma chère. Moins nous laisserons d'hommes dans son genre derrière nous, et plus nos chances augmenteront de gagner la guerre contre ces brigands de conventionnels. Qu'il me remette au moins son arme.

— Que diable comptez-vous en faire ?

— Ce gueux l'a levée sur moi. »

Émile prit subitement conscience de sa folie : en se montrant incapable de contenir sa fureur, il était sur le point d'égarer la dague offerte par la fée venue du fond de l'océan, la créature surnaturelle qui regardait tous les hommes comme ses fils.

« Excusez-moi, monsieur, si je vous ai offensé, mais je ne puis vous donner cet objet. Il m'est très cher.

— Votre soumission n'en aura que davantage de valeur. »

L'Anglais tendit le bras. Émile ne bougea pas. Des gouttes dégringolaient des branches au-dessus de lui, lui tombaient dans le cou, se faufileaient sous ses vêtements.

« Hâtez-vous, monsieur, je commence à perdre patience.

— Partons, Alan, tout ceci est ridicule, lança Angélique.

— Si vous voulez vraiment cette dague, monsieur, il ne vous reste plus qu'à me tuer, déclara Émile.

— À moi, vous autres ! »

L'un des paysans sauta de cheval et, le fusil épaulé, s'avança vers les deux hommes. L'épaisseur des buissons et sa propre faiblesse ne laissaient pas la moindre chance à Émile de leur échapper. Il esquissa un geste de défense lorsque le paysan, un gaillard aux larges épaules et au cou de taureau, tendit la main vers la dague, mais un coup de poing lui fracassa le nez et l'envoya s'affaler sur un buisson. Il respira des odeurs mêlées d'humus et de sang. Il aperçut, comme dans un cauchemar, le visage buriné et grimaçant de son vis-à-vis sous le large bord de son chapeau rabalet, le Sacré-Cœur cousu sur un revers de sa veste en partie recouverte d'une peau de mouton. Le paysan lui écarta les doigts pour dégager le manche de la dague. Incapable de lui résister, Émile pensa qu'il ne se remettrait jamais d'une telle perte, que les remords et le dégoût de lui-même l'achèveraient si la faim et la fièvre ne s'en chargeaient pas.

Un cri terrifiant déchira le grésillement persistant de la pluie.

Émile se redressa. Entre ses paupières mi-closes, il vit le paysan courir et sauter dans tous les sens comme si un feu dévorant avait embrasé ses vêtements.

« Eh bien, que t'arrive-t-il, Jean-Baptiste ? » s'enquit Angélique.

Le paysan lâcha la dague sans cesser de hurler et fit encore trois pas avant de s'effondrer de tout son poids dans la boue du chemin et de retomber, inerte, après un ultime soubresaut.

« Mon Dieu... »

Le deuxième paysan et l'Anglais se précipitèrent sur lui afin de l'examiner, rejoints bientôt par Angélique. Elle se signa, puis elle s'accroupit près de la dague dont le manche arrondi dépassait d'une flaque d'eau.

« La touchez surtout point, dame, glapit le paysan. Elle est

enjoinée. Alle a tué le Baptiste. » Sans le regarder, il désigna Émile d'un mouvement de menton. « Tcho gars-là, l'est fils de fée ! Un enjoinneur ! O faut pas qu'i demeurons itchi. Le va tortous nous envoyer au diable !

— Allons, mon ami, ne vous laissez pas impressionner par ces vieilles superstitions », protesta l'Anglais. Il continuait de palper les veines jugulaires du corps étendu dans la boue. « J'ai déjà assisté à ce genre de mort soudaine dans mon pays.

— Tout de même, la coïncidence est étrange, murmura Angélique. Il est tombé raide mort sitôt après avoir touché cette dague. Comme s'il avait été frappé par la foudre. »

Elle se redressa et se dirigea vers Émile toujours allongé sur les branches ployées des arbustes.

« D'où tenez-vous cette dague ? »

Émile grimaça. La douleur à son nez, accentuée par les mouvements de ses lèvres, s'étendait à ses pommettes, à son front. Des rigoles de sang se dispersaient, chaudes et légères, dans sa barbe.

« Eh bien, qui vous l'a donnée ? »

— Pouvez-vous me dire au moins si elle est... ensorcelée ? »

Émile essaya de se relever, mais les branches souples se déroberent sous lui et il ne trouva aucun appui pour reprendre son équilibre.

« Restez pas si près d'sa goule, dame, grommela le paysan. Le va vous j'ter un mauvais sort. I devriant décampir à c't'heure.

— Aidez-moi à installer Jean-Baptiste sur son cheval, dit l'Anglais. Nous n'allons tout de même pas l'abandonner sur ce chemin. Il lui faut une sépulture chrétienne. »

Un voile de terreur glissa sur le visage du paysan.

« Ma foi, milord, comptez point sur ma pour toucher un corps de même enjoiné. La malédiction, alle s'ra sur ma, i passerai point l'annaïe.

— Maudit couard ! »

Bien que de constitution assez frêle, l'Anglais souleva le corps inanimé et, arc-bouté sur ses jambes, réussit à le hisser en travers sur l'échine du cheval.

« Tu vois bien qu'il ne m'est rien arrivé, souffla-t-il après s'être essuyé le front d'un revers de manche.

— Dame, milord, p't-ête que vous avez à c't'heure un pied dans la tombe et l'autre dessus le bord.

— Tu portes un nom chrétien et le Sacré-Cœur de Jésus sur ta veste. Comment peux-tu accorder de l'importance à ces fariboles hérétiques ? »

Le paysan se signa.

« I priant Not'-Seigneur tot-puissant, pis i écoutant nos bons prêtres, sûr, mais o l'a dos trâlées de créatures maléfiques dans tchés bois, pis

aussi dans les prés, alles buffant lu maudite haleine dans l'cou, pis alles volant la vigueur dos hommes. Ma i dis qu'le Baptiste l'est point mort d'sa belle mort. I dis de même qu'o l'est vous, milord, qui l'avant obligé à prendre tcho failli coûté ! »

L'Anglais s'avança à grands pas vers la flaque où gisait la dague.

« *Bloody Hell* ! Tu vas constater, espèce de lâche, que sa mort n'a rien à voir avec cette dague. »

Angélique s'élança à sa rencontre et lui barra le passage.

« Je vous en conjure, Alan : n'y touchez point ! »

Il marqua sa surprise d'un haussement de sourcils.

« Ne me dites pas, ma chère, que vous accordez aussi du crédit à ces balivernes. »

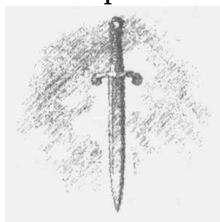
Elle lui posa la main sur l'avant-bras et le fixa d'un air implorant.

« Vous avez sans doute raison, Alan, mais ne prenez pas le risque. Nous... j'ai besoin de vous. » Sans quitter son vis-à-vis des yeux, elle tendit le bras en direction d'Émile : « Il n'a aucune importance. J'aime votre orgueil quand il s'enflamme pour des causes glorieuses, moins quand il s'acharne sur un pauvre hère sans passé ni avenir. Partons, s'il vous plaît. Il me tarde d'être au sec et de me réchauffer. »

L'Anglais s'inclina et baisa la main de la jeune femme avant de remiser son pistolet sous sa redingote.

« Dame ! »

Le paysan avait épaulé son fusil. Il le tenait braqué sur deux loups qui s'étaient glissés en silence hors des fourrés. Des bêtes magnifiques au poil gris et lustré, au poitrail marbré de blanc, aux yeux d'or, aux babines retroussées sur des crocs impressionnants.





CHAPITRE III

Les départs se succédaient à un rythme soutenu. On ne revoyait jamais les prisonniers de la Conciergerie emmenés par les gendarmes, soit, issue improbable, qu'ils étaient libérés, soit qu'ils étaient dirigés le jour même vers la cour du Carrousel où se dressait pour l'heure l'infamale machine à couper les têtes. À l'aube, les condamnés poussaient des cris lamentables dans la cour dite de Mai. On leur laissait à peine le temps de saluer une dernière fois leurs proches, puis on les hissait sur la charrette en partance vers le lieu de l'exécution. La plupart d'entre eux étaient des aristocrates, des réfractaires ou des conspirateurs.

Cornuau, qui croupissait à la Conciergerie depuis presque quatre mois, croyait, chaque fois que retentissait le grincement de la lourde porte, qu'on venait le chercher pour l'amener devant le tribunal, mais les gardes s'en repartaient avec des détenus arrivés pour certains depuis moins d'une semaine. Les autorités ne se montraient pas pressées de statuer sur son cas. On l'avait conduit tous les soirs avec les autres prisonniers au pied de la tour Bonbec, où les gendarmes distribuaient les actes d'accusation à ceux qui devaient se présenter le lendemain au tribunal, et jamais encore ils n'avaient prononcé son nom. Il lui tardait pourtant de comparaître devant ses juges, de respirer l'air de la rue, de voir le ciel au-dessus de sa tête, même pour une brève et ultime promenade. Il ne pouvait plus supporter la puanteur de l'immense salle commune mal éclairée et insalubre. S'y s'entassaient une multitude d'hommes de tous âges et de pauvre condition, des « pailleux » comme lui incapables de payer les indemnités de gîte et de geôlage. Les assistants des concierges, geôliers et porte-clefs, négligeaient de changer les litières, de vider les seaux d'aisance, de nettoyer les recoins où les détenus en étaient réduits à

faire leurs besoins. Cornuau dormait sur un matelas de paille infesté de vermine. Lui-même abritait une vie intense dans ses cheveux et les autres parties velues de son corps. Il s'était gratté les premiers temps jusqu'au sang, pire qu'un chien galeux, puis il avait fini par ne plus prêter attention aux démangeaisons. Il passait une bonne partie de ses nuits à chasser les rats qui exploitaient l'immobilité des dormeurs pour leur dérober leurs quignons de pain dur ou rôdaient près des cadavres pour les dévorer. Par chance, sa robuste constitution lui avait valu de survivre à la dysenterie, au typhus et aux fièvres malignes qui avaient emporté plusieurs dizaines de malheureux au cours de l'hiver. Malgré un taux de mortalité très élevé, la prison se peuplait chaque jour davantage. Les ennemis de la nation proliféraient aussi vite que les insectes, plus encore depuis que la Convention avait décidé d'intenter un procès à Louis Capet. Les sectionnaires débusquaient des comploteurs dans chaque maison, dans chaque officine, au détour de chaque rue, les dénonciations se multipliaient, les gendarmes et les autorités judiciaires ne savaient plus où donner de la tête.

Tous les jours retentissaient les cris féroces des furies de la guillotine, les poissardes hystériques qui, en attendant le départ des charrettes, abreuyaient de quolibets et d'injures les prisonniers amenés dans la courette en contrebas du grand escalier. Les hommes étaient dirigés vers les cellules situées au nord, les femmes occupaient l'aile sud. Des nouveaux arrivants avaient affirmé à Cornuau que les Prussiens, les Anglais, le parti des émigrés et même les complices de Philippe Égalité, le ci-devant duc d'Orléans, pourtant adversaire déclaré du gros Capet, préparaient la sédition et la délivrance de la famille royale. Paris se tenait sur le pied de guerre. Des milliers de sectionnaires armés de piques, de sabres, de fusils, de pistolets parcouraient les rues en braillant des chansons patriotiques et en injuriant tout passant qui refusait de se déclarer de leur bord. Ils battaient parfois un homme jusqu'au sang, fessaient une femme en public, entretenaient un climat de terreur censé démontrer leur force et dissuader les contre-révolutionnaires de tenter la moindre action contre la République.

« C'est que, ajoutaient les suspects incarcérés de fraîche date, les girondins, depuis qu'ils se sont séparés de la Montagne, ont une peur bleue de la Commune et des enragés : ils proclament un peu partout qu'ils se prononceront contre la mort du roi, ou du moins qu'ils lui obtiendront un sursis, mais ils devront voter en public, sous le regard des excités, et c'est à craindre qu'ils n'oublient leurs promesses. Comptons plutôt sur l'aide des royaumes étrangers. Leurs armées finiront bien par briser la résistance de nos troupes braillardes et déguenillées... »

Pour la majorité des prisonniers, le dernier espoir reposait en effet

sur une victoire des nations coalisées. Ils avaient estimé que la Montagne, l'aile dure de la Convention, avait commis une erreur fatale en s'en prenant directement à la personne de Louis XVI, et ils avaient anticipé la réaction du peuple parisien en pensant tirer quelque profit du rétablissement du roi sur le trône de France. Hélas pour eux, le peuple, ce même peuple qui avait pris les Tuileries au mois d'août de l'année précédente, n'était pas d'humeur à se retourner contre ses nouveaux maîtres, las des batailles, las des tueries, encore ébranlé par les massacres de septembre dans les prisons et surveillé de près par le nouveau Comité de sûreté générale. En outre, les gens assimilaient la disette et la cherté des produits de première nécessité aux accapareurs, aux agioteurs, aux possédants jugés complices du pouvoir royal, et, même s'ils vouaient à leur souverain une affection profonde et sincère, ils préféraient piller les magasins, les chalands et les entrepôts plutôt que de marcher sur le Temple.

Les visites de la sorcière vaudoun s'étaient faites de plus en plus rares au long de l'incarcération de Cornuaud. Comme si, étant donné la grande faiblesse de l'homme qu'elle habitait, elle refusait de mettre sa vie en danger. La crise n'était survenue qu'à six reprises, frissons sur sa nuque, courant froid entre sa gorge et son ventre, impression de lourdeur sur ses épaules, souffrance, fatigue, irrépressible besoin de prendre une vie, d'offrir un sacrifice à l'entité maléfique qui avait pris possession de lui sur l'*Indomptable*. Le souvenir de la nuit maudite où il s'était glissé dans l'entrepont des femmes le hantait... L'air moite et saturé de sel, la chaleur des peaux, l'odeur affolante, les protestations des autres captives qu'il avait menacées de son grand coutelas, le viol de la négrite, les immenses yeux noirs de la jeune femme aux seins lourds et à la peau striée de scarifications qui le fixait comme si elle tentait de le graver à jamais dans sa mémoire... Il était descendu en maître, il était remonté en esclave sur le pont, piégé par une diablerie des côtes d'Afrique que ni la sorcellerie de Noé, le grand nègre de Nantes, ni l'exorcisme du père Ordrieux, le vieux prêtre insermenté, n'étaient parvenus à expulser de son corps.

Prendre quelques vies dans la prison de la Conciergerie n'avait pas posé de problèmes à Cornuaud. On ne s'étonnait guère de la découverte d'un cadavre dans un endroit clos où régnaient les épidémies, la vermine, les rats et une hygiène déplorable. Il repérait une proie, attendait la nuit pour s'allonger près d'elle, exploitait l'obscurité et la promiscuité pour lui plaquer un épais chiffon sur le nez et la bouche et l'y maintenir jusqu'à ce qu'elle cesse de s'agiter. L'étouffement, s'il n'offrait pas la même ivresse que égorgement ou l'étranglement, présentait l'incontestable avantage de ne laisser aucune trace. Cornuaud s'était demandé à quoi il lui servait, dans sa situation, de déployer de telles précautions. La réponse s'était dessinée

d'elle-même : il continuait d'espérer son élargissement. Dehors, des hommes pouvaient intervenir en sa faveur, Jacques-André Bellerive par exemple, un membre influent du Club des cordeliers et de l'organisation secrète de Mithra, son compagnon de lutte lors de la prise des Tuileries, ou encore le citoyen Lalouet, l'espion et le « neveu » de Robespierre qui l'avait invité à voyager dans sa turgotine entre Nantes et Paris.

D'Ambert, convaincu de conspiration et d'intelligence criminelle avec les ennemis de l'extérieur, était parvenu à sortir libre comme l'air de sa cellule individuelle de la Conciergerie quelques jours avant Noël. Une semaine après la libération du marquis, Cornuaud avait reçu de ses nouvelles par un jeune aristocrate qui, à son tour écroué, l'avait abordé au pied de la tour Bonbec lors de la distribution des actes d'accusation surnommée « le journal du soir » :

« Êtes-vous le dénommé Belzébut ? Ce forban de d'Ambert m'a chargé d'un message pour vous. Je dois reconnaître qu'il m'a tracé de vous un portrait saisissant de vérité. Il vous fait dire qu'il ne vous oublie pas, qu'il en appellera à ses réseaux afin d'obtenir votre libération. Il vous doit, paraît-il, son évasion de la prison du Bouffay, à Nantes, et il compte fermement vous rendre la pareille. Foutredieu, je me demande comment un coquin de sa sorte s'est arrangé pour s'échapper avec sa tête d'un tel traquenard. Moi, j'ai beau connaître d'Orléans et quelques membres influents de sa coterie, j'aurai du mal à conserver la mienne... »

Pour les fêtes de la Nativité, les « pailleux » avaient bénéficié d'un traitement de faveur : un jeune prêtre assermenté, plus mort que vif, avait célébré une messe de minuit à l'intérieur de la prison sous la garde vigilante d'une vingtaine de gendarmes. Seule une poignée de prisonniers, espérant sans doute que leur piété constitutionnelle leur vaudrait la clémence du tribunal, avaient assisté à un office que les autres jugeaient hérétique selon les commandements du pape Pie VI, ou plus simplement grotesque. Cornuaud, lui, avait définitivement renoncé à Dieu après la mort du père Ordrieux. Dieu l'avait renié le jour où il était venu au monde dans une bourrine isolée du pays de Retz.

« C'est toi, le citoyen Cornuaud dit Belzébut ? »

L'officier toisait son vis-à-vis avec toute la morgue que lui conféraient sa jeunesse et les attributs de sa fonction, plumet extravagant, épaulettes dorées, redingote bleue toute neuve. Derrière lui se tenaient quatre gardes aux uniformes dépareillés, crasseux, et aux bicornes ornés d'amples cocardes tricolores. Accompagné d'un molosse, le geôlier avait mandé Cornuaud quelques instants plus tôt et l'avait conduit, de l'autre côté de la lourde porte principale, dans une

petite pièce voûtée attenante au cachot des pailleux. L'aube commençait à poindre. Les premiers rayons d'un jour blême se coulaient par les soupiraux. Les détenus n'étaient pas parvenus à se réchauffer au cœur de la nuit imprégnée d'une humidité glaciale, bercés par les toux et les râles des malades. Cornuaud frissonnait sous sa redingote et sa chemise à la saleté repoussante. Des brins de paille parsemaient ses vêtements, ses cheveux et sa barbe.

La moue de dégoût du jeune officier lui rappela qu'il n'avait pas belle allure et qu'il ne sentait pas la rose. Dame, presque quatre mois sans se laver dans ce cul-de-basse-fosse, quatre mois à croupir dans les excréments et la vermine, on ne pouvait paraître sous son meilleur jour à la sortie. Il était soulagé en tout cas d'abandonner derrière lui l'atmosphère irrespirable du cachot. Il s'en allait sans doute à la mort, mais le couperet lui semblait de loin préférable à la perspective d'une incarcération prolongée. La petite louisette le délivrerait de la malédiction de son existence. Malgré l'épuisement, malgré la faim, malgré le froid, il était presque joyeux face aux hommes venus le chercher.

« Citoyen, nous sommes... euh, mandatés pour t'emmener, selon la décision du tribunal », déclara l'officier.

Il faisait de louables efforts pour reproduire le langage ampoulé des hommes de loi, mais ses sourcils froncés et sa diction hésitante indiquaient qu'il ne savait probablement ni lire ni écrire. C'était l'un de ces hommes qui avaient su exploiter le désordre de la Révolution pour accéder à des fonctions auxquelles ils n'auraient jamais pu prétendre sous l'Ancien Régime. Il gardait la main posée sur la poignée dorée et brillante de l'énorme sabre qui lui battait les bottes.

« Mais c'est que j'y suis point passé à c't'heure, au tribunal ! protesta Cornuaud.

— Ce que j'sais, moi, c'est qu'j'ai un mandat, citoyen. Alors suis-nous, et sans résistance. »

Cornuaud hocha la tête. Tout en caressant le flanc de son molosse, le geôlier lui adressa un regard qu'il ne parvint pas à déchiffrer, entre indifférence, cruauté et mépris. Les concierges de la prison et leurs auxiliaires n'accordaient que peu d'importance aux hommes qui, ne disposant ni d'argent ni d'amis influents, ne pouvaient pas acheter leurs services à prix d'or. Ils tiraient profit, eux aussi, du chaos révolutionnaire pour tripler ou quadrupler leurs gains. Les indigents tels que Cornuaud leur coûtant du travail et ne leur rapportant pas un sol, ils n'étaient guère fâchés de s'en débarrasser. Le geôlier lut brièvement le mandat officiel bordé de bleu, de blanc et de rouge, ouvrit le grand livre posé sur une table, trempa une plume dans un encrier et la tendit à l'officier, qui, emprunté, signa d'un trait mal assuré dans la marge.

L'air froid que respira goulûment Cornuaud dans la cour de Mai lui valut un début d'ivresse équivalant à trois ou quatre verres de vin vidés d'un trait. Dans la lumière malade du petit matin se déployait une activité déjà intense. Des palefreniers attelaient des bœufs aux charrettes qui conduiraient les condamnés du jour au Champ-de-Mars, des hommes de loi en robe et perruque discutaient par petits groupes, de jeunes boulangers déchargeaient des pains ronds et déjà rassis d'une carriole, les bottes des gardes nationaux claquaient sur les pavés, des femmes se pressaient devant les grilles encore closes dans l'espoir d'être autorisées à voir dans la journée un enfant, un mari, un père ou un frère incarcérés. Les nuages s'étiraient comme de gros chats noirs au-dessus des toits.

« Quel jour on est ? » demanda Cornuaud à l'officier.

Ce ne fut pas l'officier qui répondit, mais l'un des gardes, d'une voix forte pour dominer les hennissements des chevaux, les grincements des roues et les cris des cochers qui houspillaient leurs attelages dans les rues environnantes :

« J'ai cru qu'on est le quinze janvier, mon gars, dimanche, le jour des calotins ! Va encore pleuvoir ou neiger : ça fait moins regretter d'y perdre sa tête, pas vrai ? »

Cornuaud, qui n'avait jamais songé à son village natal ni aux siens durant son incarcération, fut soudain envahi par une nostalgie poignante. Il huma de nouveau l'odeur de vase et de marée du pays de Retz, il courut dans les herbes hautes et parfumées du printemps, sauta par-dessus les étiers avec le « pau », la grande perche munie d'un clou recourbé qui servait également à diriger la « niole », la barque à fond plat, battit le marais en quête de « guerneuilles », d'« angueuilles » ou de « lumas », les escargots.

Il avisa un petit groupe d'hommes et de femmes vêtus malgré la froidure les uns d'une chemise et d'une culotte ou d'un pantalon, les autres d'une robe droite et blanche. Ils venaient tout juste de quitter la salle de la toilette où les geôliers et les fouilleuses les avaient dépouillés de leurs effets personnels. Les bijoux et les objets de valeur iraient grossir le Trésor de la République. Les aides du bourreau Samson leur avaient coupé les cheveux au ras du cou et lié les mains dans le dos. Plus pâles que des morts, escortés d'une escouade de gardes nationaux, certains pleuraient en silence, d'autres poussaient des gémissements étouffés, d'autres encore s'efforçaient de faire bonne figure, une sérénité démentie par l'éclat tragique de leurs yeux et l'impossibilité de maîtriser leurs tremblements. Ils attendaient que les palefreniers finissent d'atteler les bœufs pour grimper dans la charrette. Ils avaient perdu tout espoir : la victoire des armées prussiennes et le rétablissement de la monarchie surviendraient trop tard.

L'officier se dirigea vers une porte basse située à l'écart des entrées principales.

« Me semble qu'c'est point la direction du tribunal, s'étonna Cornuaud.

— Silence, citoyen ! »

Après avoir dévalé les quatre marches moussues, l'officier introduisit le détenu dans un caveau sombre au plafond voûté puis retourna près de la porte en compagnie des gendarmes. Deux hommes vêtus de manteaux et de chapeaux noirs, assis sur un banc, accueillirent Cornuaud d'un regard acéré. Le visage de l'un était émacié, ses yeux sombres et luisants, ses cheveux noirs et bouclés, son menton en pointe, ses joues ombrées de barbe ; l'autre avait, sous sa perruque poudrée et sale, une face rougeaude, une bouche molle, un nez criblé de cratères et des yeux d'un bleu perçant.

« Bonjour, citoyen », lança l'homme brun.

Cornuaud répondit d'un prudent hochement de tête.

« Tu devais être convoqué au tribunal aujourd'hui, et sans nul doute condamné à la guillotine. » L'homme brun tira de sa poche un papier qu'il déplia avec soin. « Voici ton acte d'accusation, signé par le procureur : recel de prêtre insermenté. En République, celer un vieux calotin royaliste est élevé au rang de crime.

— C'est qu'il nous faut éliminer sans pitié les ennemis de la nation, renchérit l'homme à la perruque. Et les vieux calotins, sous leurs dehors inoffensifs, sont nos adversaires les plus redoutables. Ils profitent de la pitié qu'ils inspirent pour envenimer les esprits.

— Celui que tu as tenté de soustraire à la justice de la République était un jean-foutre d'exorciste. Un chasseur de démons. Mais, le diable, c'est lui qui l'avait dans le corps. Pourquoi donc l'as-tu caché, citoyen ? »

Cornuaud se souvint de la petite histoire qu'il avait servie à ses interlocuteurs de la Municipalité lorsqu'il s'était mis en quête du père Ordrieux.

« J'ai fait la promesse de l'sauver à un marin agonisant sur le navire où j'étais matelot, l'*Indomptable* qu'il s'appelait.

— C'était quelqu'un de sa parenté ? demanda l'homme à la perruque après avoir consulté son compère du regard.

— Son oncle, à ce qu'il m'a dit.

— Et tu n'as pas tenté de t'affranchir d'un aussi médiocre serment ?

— D'où j viens, citoyens, une promesse est une promesse.

— On vous a, semble-t-il, trouvés en drôle d'équipage dans le grenier où tu cachais le vieux calotin : toi sous le lit, lui allongé sur le plancher et brandissant une croix...

— Il... il croyait dur comme fer qu j'étais enjominé... enfin, ensorcelé, possédé. Il voulait à tout prix m'chasser le démon du corps.

J'l'ai laissé faire, j'voulais point le fâcher, j'pensais pas à mal. C'était un pauvre bougre, vous comprenez, un homme tout près d'la mort. »

Le goût de vivre revenait à Cornuauud au fur et à mesure qu'il parlait. Son sang se remettait à circuler après ce séjour prolongé dans un froid glacial. Il avait déjà oublié la fièvre, la faim, la saleté, le désespoir, la promiscuité, la vermine, les rats. Les yeux noirs qui brillaient en lui n'étaient pas étrangers à sa renaissance. La sorcière vaudoun, comprenant qu'une porte s'entrebâillait, l'irradiait d'énergie pour l'aider à en franchir le seuil. Elle n'en avait pas fini avec les monstres blancs qui avaient enchaîné les hommes, les femmes et les enfants de son village et les avaient enfermés dans leur grand bateau pour les déporter de l'autre côté de la mer.

« Ton attitude t'aurait honoré en d'autres temps, citoyen, mais nous sommes en guerre, reprit l'homme à la perruque après un temps de silence. Robespierre a dit aux jacobins que la clémence n'est point une bonne chose dans l'époque difficile que nous traversons, qu'elle est même un crime. Nous devons montrer de la fermeté, ou la Révolution s'effondrera sous les coups de ses ennemis, comprends-tu ? »

Cornuauud acquiesça d'un mouvement de tête. Il se demandait où voulaient en venir ses interlocuteurs, mais leurs paroles dénotaient une volonté de conciliation. Ils appartenaient probablement à la police secrète mise en place par la Commune de Paris et chargée d'infiltrer les organisations contre-révolutionnaires. Cornuauud en avait rencontré quelques spécimens dans la taverne de Nicolas Chrétien ou dans les locaux de la section Mauconseil.

« Comme tu le sais sans doute, le citoyen Louis Capet est actuellement jugé à la Convention, dit l'homme brun. La sentence devrait être prononcée demain ou après-demain, tout dépendra de la faconde de ses avocats et des manœuvres des partisans de la clémence. Les chances sont néanmoins foutrement grandes pour qu'il soit condamné à mort, que l'appel au peuple et la demande de sursis soient rejetés et que la sentence soit immédiatement exécutoire. Or nous avons appris que des intrigants royalistes et des agents de l'étranger projettent de délivrer ce jean-foutre de Capet entre le Temple et la place de la Révolution où, pour des raisons de sécurité, sera transférée la guillotine.

— Plus de vingt mille gardes nationaux et presque autant de sectionnaires seront disposés sur le parcours et la place de la Révolution, renchérit l'homme à la perruque. Mais nous n'avons point pu prendre connaissance du plan exact ourdi par les conspirateurs.

— Et nous ne voulons pas... enfin, on ne veut pas, là-haut, courir le moindre risque. »

Les yeux noirs brillaient avec une telle intensité en son for intérieur qu'ils paraissaient transpercer Cornuauud et chasser la pénombre du

caveau.

« Qu'est-ce que tout ça a à voir avec moi ?

— Connais-tu un certain d'Ambert, citoyen ?

— J'l'ai croisé les premiers jours à la Conciergerie. Après, il a eu les moyens de s'payer une cellule individuelle et j'l'ai point revu. »

L'homme à la perruque se pencha vers l'avant, posa son menton fuyant sur ses doigts entrecroisés et plongea ses yeux bleus dans ceux de Cornuaud avant de continuer :

« Lui en tout cas semble bien te connaître. Le bougre remue tout Paris pour obtenir ta libération. Ne me dis pas, citoyen, que vous vous êtes rencontrés pour la première fois dans cette prison. Un jean-foutre d'aristocrate ne se soucie pas du sort d'un roturier sans de bonnes raisons. »

Cornuaud comprit qu'il avait intérêt à naviguer au plus près de la vérité.

« Vrai, j'l'avais déjà croisé à Nantes...

— Dans la prison du Bouffay, plus exactement. Où tu avais été enfermé pour le meurtre d'un charpentier marinier et de son épouse.

— Théodore ? Ce grand zirou de traître ? Il m'a surpris avec Marthe, sa femme, il est d'venu fou, il a étripé la Marthe avant de s'battre avec moi, il a pointé son fusil sur moi, mais j'ai réussi à l'occire avant qu'il me troue la panse. J'étais en rage parce qu'il venait de tuer la femme que j'aimais, j'savais plus trop ce que j'faisais. »

L'homme à la perruque remua la tête avec une moue dubitative.

« On ne cherche pas à s'évader de prison lorsque l'on a la conscience tranquille.

— J'me suis pas évadé, parole. C'est ceux d'mon club, le club Saint-Vincent, qui m'ont délivré ! Le citoyen Lalouet m'a dit qu'on avait besoin de gars comme moi à Paris. »

Cornuaud avait estimé que la prononciation de ce nom plaiderait en sa faveur. N'avaient-ils pas cité Robespierre quelques instants plus tôt ?

« Nous avons en effet besoin de tes services, citoyen, fit l'homme brun en brandissant l'acte d'accusation. Voilà pourquoi ce foutu papier ne t'a point été remis au pied de la tour Bonbec.

— Nous allons faire comme si ce jean-foutre d'Ambert était parvenu à ses fins, ajouta l'homme à la perruque.

— Qu'il avait obtenu, grâce à ses réseaux, ton élargissement. Les conspirateurs cherchent à recruter. Ils ont entendu parler de tes prouesses lors de la prise des Tuileries, citoyen, ils savent de quelle férocité tu peux faire preuve dans le combat, ils connaissent ton surnom, Belzébuth, ils croient, étant donné tes origines vendéennes et tes démêlés avec la justice de la nation, que tu appartiens au parti des défenseurs de la fleur de lys. Ils ont besoin d'individus de ton espèce

pour mener à bien leur entreprise.

— C'est qu'j'ai point trop l'envie de m'emmancher avec ces gens-là, protesta Cornuaud.

— Ils escomptent que, par reconnaissance, tu rejoignes leurs troupes et serves leur cause, expliqua calmement l'homme à la perruque en se redressant et en défroissant les manches de sa veste en velours noir. Et c'est ce que tu leur donneras à croire. Tu dois montrer un enthousiasme suffisamment persuasif pour être versé dans leurs petits secrets. Tu n'as que très peu de temps, deux ou trois jours au grand maximum.

— Nous devons absolument être en possession de leur plan avant l'exécution de Louis Capet, intervint l'homme brun.

— Et si le roi n'est point condamné à mort ? objecta Cornuaud.

— Le roi ? Toi qui as pris les Tuileries, tu ne sais donc point qu'il n'y a plus de roi en France ? Si tu veux parler du citoyen Capet, il finira sur l'échafaud, tu peux m'en croire. Ce que nous voulons à cette heure, c'est ton consentement. Plus que ton consentement, ton adhésion.

— Pourquoi moi ? Y a sûrement une trâlée d'autres gars mieux à même que moi d'faire ce genre de besogne.

— Nous avons jugé que tu étais le mieux placé, vu tes accointances avec le ci-devant d'Ambert, vu l'implication de ce même d'Ambert dans la conjuration. Eh bien, citoyen, ta réponse ? »

Cornuaud ne fut pas long à arrêter sa décision malgré la sympathie qu'il éprouvait pour d'Ambert. L'important était d'échapper au couperet, de respirer, de marcher à nouveau parmi les hommes.

L'opportunité se présenterait peut-être de se débarrasser de l'enjomineuse africaine, de reprendre la maîtrise de son corps et de son esprit, de retourner peut-être sur les terres de son enfance, de mener une existence enfin ordinaire, enfin libre.

« Qu'est-ce donc que j'dois faire, citoyens ? »





CHAPITRE IV

Le paysan avait fait feu.

Le loup visé esquive d'un bond en arrière, mais son congénère et lui se contentent de montrer les crocs et de pousser des grondements menaçants, le poil hérissé, leurs impénétrables yeux jaunes fixés sur l'homme qui les tient toujours en joue.

« Ne tire plus, Driot ! hurle Angélique. Ne crains rien : ils ne vont point nous sauter à la gorge.

— Comment pouvez-vous en être si sûre ? » murmure l'Anglais sans quitter les fauves du regard.

Angélique montre Émile toujours allongé sur le buisson.

« Ils sont là pour le protéger. Il suffit que nous nous retirions tranquillement. Baisse ton fusil, Driot.

— I vux point vous fâcher, dame, mais, ma, i aimant sûrement point tchés bêtes. Tchés maudits loucs sont tôt juste bons à manger nos ouailles, nos bodets pis nos goret !

— Ils sont splendides ! s'exclame l'Anglais. Ils feraient de magnifiques trophées en votre logis de Sainte-Gemme. Je croyais qu'on n'en voyait plus dans le coin.

— Dame, l'sont les bêtes do diab'. Le v'nant torjous quand i les attendant point.

— Laissons-les tranquilles, dit Angélique. Partons. »

Les chevaux renâclent, piaffent, secouent leurs crinières, poussent de petits hennissements de terreur, autant de signes de nervosité qui ne tarderont pas à dégénérer en panique. La jeune femme saisit les rênes de sa jument noire et la rassure d'une caresse sur le chanfrein.

« La paix, la paix, Princesse. »

Sans attendre la réponse de ses deux accompagnateurs, elle se met en selle. Sa monture se lance aussitôt au grand galop sur le chemin,

pressée de mettre le plus de distance possible entre les loups et elle. Angélique se retourne pour lancer un dernier regard à Émile ; il croit entrevoir de la détresse dans les yeux noirs de la jeune femme. L'Anglais et Driot enfourchent à leur tour leurs chevaux, mais avec moins de détermination, regrettant visiblement d'épargner des fauves qui pour l'un symbolisent les peurs ancestrales, l'ennemi de toujours, et chez l'autre ravivent la passion atavique de la chasse.

Les loups s'approchent d'Émile lorsque le silence de la forêt a absorbé le grondement des sabots. Mélusine et Troussepoil, les bêtes apprivoisées de Norbert. Driot a bien fait de ne pas recharger son fusil : sans l'intervention d'Angélique, les loups lui auraient bondi à la gorge et l'auraient déchiqueté. Émile parvient enfin à se relever et caresse longuement leur fourrure épaisse et soyeuse. Ils le reniflent, lui lèchent le visage et les mains avant de se mettre en chemin à travers bois, s'arrêtent de temps à autre pour vérifier qu'il les suit, franchissent des fossés, des ruisseaux, traversent d'impénétrables sous-bois, puis, alors que la pluie redouble de violence, ils débouchent sur la clairière qui abrite l'étang et la chaumière de Norbert.

Le vieil homme, prévenu par les grognements familiers, entrouvre la porte et accueille le visiteur d'un haussement de sourcils. Il porte les mêmes veste brune, pantalon rayé et sabots usagés que lors de leur dernière rencontre. Il glisse sa main calleuse dans le halo de ses cheveux blancs et le bleu de ses yeux s'assombrit légèrement, signes chez lui d'inquiétude ou de perplexité. Les loups frottent leurs museaux sur ses épaisses chaussettes de laine avant de s'allonger de chaque côté de la porte.

« Ma foi, mon gars, i t'creyais loin d'itchi.

— Quelqu'un t'a donc raconté que j'étais parti ? », répond Émile, tremblant de fatigue et de fièvre.

Norbert examine attentivement son vis-à-vis avant de répondre :

« O s'dit ben dos histoires dans tchette forêt. O s'dit qu'un jeune gars de par chez nous s'en est allé dessus un cheval mallet. Et le cheval mallet, o l'est pas souvent que l'sortant de son monde. Quand l'se montrant, o l'est pour dos affaires d'la plus haute importance, pour sûr. »

Les jambes d'Émile se dérobent. Il serre les dents pour rester debout. Des rigoles s'écoulent du toit de chaume et tirent devant les murs des rideaux translucides et bruissants. L'étang commence à déborder, à recouvrir la végétation de ses berges.

« Le cheval mallet s'était lancé au grand galop, murmure Émile. Et j'ai... j'ai sauté...

— Et t'es point mort ? I connais point d'homme qu'est r'venu vivant d'une affaire de même.

— J'ai failli me briser le cou, mais j'ai pu me relever. J'étais dans la

région d'Angers. Je suis revenu à pied.

— Pourquoi donc que t'as sauté ? O l'a-t-y quelque chose à voir avec tchette feuille dont m'aviant parlé les fadets ? »

Émile acquiesce d'un hochement de tête.

« Et pis l'présent que t'avant donné tchelle-là qu't'as vue dans l'marais, l'as-tu gardé ? »

Émile tire la dague de la ceinture de son pantalon pour la présenter au vieil homme, puis, à bout de forces, il s'effondre dans la boue.

« Milo ! Milo ! »

La fillette sauta sur le lit, glissa les bras autour du cou d'Émile et posa la tête sur son épaule. Des cheveux bruns s'échappaient de sa coiffe maculée de terre, ses haillons exhalaient une âpre odeur de purin et de vase. Elle resta quelques instants blottie contre Émile avant de se redresser. Ses yeux clairs en forme d'amande pétillaient de joie, son large sourire dévoilait ses rares dents pointues. « Milo, Milo... »

Les grognements des loups allongés au pied du lit répondirent à sa voix aigrette.

« Not' Reine t'a reconnu malgré ta barbe, mon gars. Alle t'a point oublié, la drôlesse. »

Émile n'avait pas entendu entrer Norbert. L'unique pièce de la chaumière baignait dans une pénombre chahutée par le rougeoiement des flammes. De chaque côté de la cheminée, les flacons et les bocaux alignés sur les étagères luisaient par intermittence comme les yeux d'animaux surpris dans leur tanière.

« Alle est bé comme tchos-là – le vieil homme désignait les loups –, plus fidèle en amitié qu'les gens qui s'disant normaux. Ses parents et pis ses frères, tchés grands zirous, continuant de la battre comme épis de blé en été. Alle vé quelquefois chez ma avec la goule tôt en sang. Alle a presque plus d'dents à c't'heure. Et ta, comment qu'te vas ?

— Je commence à avoir faim. »

Un sourire furtif creusa les mille rides du visage de Norbert.

« Les forces te revenant, dame. I ai r'gardé tes blessures : on dirait qu't'as roussi dans les flammes de l'enfer. »

Émile, se rendant alors compte qu'il était nu, repoussa Reine avec délicatesse et remonta sur lui la couverture de laine. Il se souvint qu'il avait effectivement ressenti une chaleur dévorante après sa chute du cheval mallet. Elle s'était estompée au cours de la journée mais ne s'était jamais éteinte. Des douleurs tantôt sourdes, tantôt fulgurantes lui élançaient la poitrine, le dos et les jambes, comparables à de profondes brûlures en voie de cicatrisation.

« J'ai glissé sur une bonne cinquantaine de pas. Quand on frotte à une telle vitesse contre une surface dure, on ne peut que se roussir la couenne, non ? »

Une moue étira les lèvres brunes et rainurées du vieux Bert.

« O l'a pas qu'ça. Une brûlure ordinaire, alle finit par faire une croûte, pis alle laisse qu'une faillie tache dessus la peau. Mais tchelles que t'as, alles guériront jamais, alles te f'ront souffrir jusqu'à la fin d'tes jours. Surtout quand te t'mettras en rogne. Dame, o l'est point un feu de chez nous, l'venant d'un autre monde. »

Émile faillit rétorquer que les feux venus des autres mondes n'existaient pas dans une époque gouvernée par la raison, mais, au fond de lui, il sut que, telle une eau pure, la vérité s'écoulait de la bouche de Norbert : pour le monde des Lumières, le cheval mallet, les fées, les fadets étaient des fariboles superstitieuses, des survivances de l'âge des ténèbres ; Émile les avait pourtant rencontrés dans le bois Battiau, dans la maison de Bequette, dans la baie de L'Aiguillon, il avait chevauché le cheval blanc surgi tout harnaché de la nuit, il avait eu affaire à plusieurs reprises aux fadets, il avait tenu une conversation silencieuse avec la...

La dague. Où était la dague ?

Il avisa ses vêtements étalés sur un banc devant la cheminée.

« Où as-tu mis la dague ? demanda-t-il à Norbert.

— T'inquiète donc point pour tchu, mon gars. Alle est à c't'heure bé au chaud dedans la poche de ta redingote.

— Un paysan a voulu me la prendre, il est tombé raide mort.

— Dame, o l'est pas tôt l'monde qui peut la toucher !

— À toi, ça ne t'a fait aucun effet ? »

Norbert saisit un tisonnier et remua les bûches sous la grande marmite suspendue à la crémaillère. Reine sauta du lit et le rejoignit près de l'âtre, fascinée par le mouvement des flammes, les craquements du bois, les sillons furtifs et rougeoyants des étincelles.

« I sé autant de l'autre monde que de tcho-là, marmonna le vieil homme.

— On ne peut pas vivre dans deux mondes...

— Les gens vivant torjous entre deux mondes. » Norbert se redressa et posa tour à tour son index sur son front et son cœur. « L'monde dos sens, pis l'monde do cœur. L'monde qui s'voit, pis l'monde qui s'voit pas. L'monde d'la terre, pis l'monde de l'esprit. Les hommes baissant presque tortous les yeux au sol ; l'avant oublié que le pouvant regarder au-dessus d'eux, au-dedans d'eux. »

Il tendit le tisonnier à Reine, qui s'en empara avec avidité et, à son tour, en plongea l'extrémité dans les braises.

« Mes vêtements sont secs ? » demanda Émile.

Norbert les palpa avant de les poser sur le lit.

« L'faisiant tellement zire qu'i les ai trempés dans l'eau pis frottés avec do savon. On aurait dit un goret qu'aurait pas été formogé depuis des mois. Avour que t'as traîné ta misère avant d'venir chez

ma ? »

Émile enfila son caleçon, ses chaussettes, son pantalon et sa chemise. Des tissus émanaient une agréable odeur de savon végétal et une douce chaleur. Il s'aperçut également que son hôte avait nettoyé ses plaies et lui avait décrassé le corps et les cheveux. Même si la fièvre n'était pas définitivement tombée, même si ses jambes flageolaient encore, il se sentait revivre.

Reine donnait de violents coups de tisonnier sur les braises pour soulever de petites gerbes d'étincelles et de cendres. Elle accompagnait ses mouvements de gloussements, de claquements de langue. Des tisons fumants s'éparpillaient sur la terre battue, mais Norbert n'intervenait pas, comme si, dans son royaume, la fillette pouvait véritablement se conduire en reine.

Émile exprima le souhait de se raser. Le vieil homme lui apporta le nécessaire, un rasoir, du savon en poudre, un linge et une bassine en porcelaine qu'il remplit d'eau chaude puisée avec une louche dans la marmite. Émile s'installa devant le miroir piqueté fixé sur un montant de la cheminée, à la grande joie de Reine qui plongeait les doigts dans la bassine et aspergeait le feu de gouttes. Norbert s'assit sur le banc. Des effluves de pain chaud se diffusaient dans l'air imprégné de l'odeur des loups.

« Qué to qu't'as appris tchés jours dessus les affaires du pays ? »

Émile mouilla sa barbe puis l'enduisit de poudre de savon.

« Le roi est en mauvaise posture, à ce que j'ai cru comprendre, répondit-il avant de glisser la lame du rasoir sous son oreille gauche.

— Le va bétout perdre sa tête, tcho grand nigaud, grommela Norbert.

— Comment le sais-tu ?

— I en ai touché deux ou trois mots avec tchos-là qui sont d'son parti, tchos-là qui prêchant la révolte dans tôt le pays. L'disant que l'allant délivrer notre roi pis sa famille, mais, dame, i cré point que le y arriverant. Tchos-là qui voulant couper la tête du roi l'avant bé choisi lu moment. En plein hiver, o l'est point aisé de rassembler les gens, l'sont enfermés chez eux, l'barrant lu porte, les chemins sont inondés, coupés. Les nobles et les bons prêtres parlant sans cesse de l'armée royale, mais alle s'ra sûrement point formée avant le printemps. Le roi sera déjà mort. Pour qui qu'alle se battra alors ?

— Le dauphin. » La lame mal aiguisée irritait les joues et le menton d'Émile. « Ou le parti d'Orléans, ou une autre dynastie. Ce ne serait pas la première fois qu'on en changerait, en France.

— Sûr en tout cas que l'voulant plus de tcho roi, à Paris.

— Tu le regrettes ? »

Norbert contempla quelques instants Reine qui s'était accroupie devant la cheminée pour glisser le tisonnier sous la marmite.

Enjominée par le feu, comme tous les enfants, elle ne se lassait pas de désagréger les bûches et de remuer les braises.

« République ou royauté, pour ma o l'est do pareil au même, reprit le vieil homme. O changera rin pour ma, rin pour tchos-là qui vivant dans les deux mondes. L'soleil se lèvera tos les matins, le s'couchera tos les soirs. »

Émile vérifia dans le miroir qu'il ne restait plus de poils à raser sur sa joue gauche rougie par les morsures du fer. Reine leva les yeux sur lui et, en le découvrant dépouillé d'une moitié de barbe, comme une poule en partie déplumée, elle éclata de rire.

« Il y a une grande différence, tout de même. Dans un cas, les gens n'ont rien à dire ; dans l'autre, ils peuvent voter.

— D'abord o l'est point tôt le monde qui peut voter, comme te dis, o l'est seulement les hommes qui payant dos impôts. Pis tchos-là qui sont élus, o l'est tchos-là qu'avant les plus grandes goules !

— Si je te comprends bien, tu es du parti de la contre-révolution ?

— Dame, non plus ! I sé bé que les paysans l'avant rin à gagner dans tchette affaire. Qué to qui s'passera après qu'l'auront pris les armes ? Si l'gagnant, le retourneront chez eux, l'resteront comme avant, dos pauvres bougres qui donnant la moitié d'lus récoltes aux maîtres des domaines ; si l'perdant, le s'feront massacrer jusqu'au dernier, et l'pays aura bé do mal à s'en remettre.

— Qu'est-ce qu'il convient de faire, à ton avis ? »

Norbert posa la main sur l'épaule de Reine.

« O faut qu'te rentre chez ta, à c't'heure, Reine. Ou bé donc ton père va bûcher dessus pis te donner une fessée d'orties. »

Le visage de la fillette se crispa, elle poussa un cri de dépit, posa le tisonnier contre le montant de la cheminée et sortit de la chaumière sans un regard pour les deux hommes.

« I l'aurais bé pris chez ma, tchette drôlesse. Ses parents demanderiant pas mux. Mais i sé bérède trop vieux, i tarderai point à mourir, et alle se retrouveriant tote seule.

— Tu m'as l'air plus solide qu'un chêne. »

Norbert entreprit de ramasser à mains nues les tisons encore brûlants éparpillés par Reine et de les remettre dans le foyer.

« Les châgnes, le finissant torjous par être déracinés. I avant tortous un temps à passer dessus tchette terre, pis après a faut s'en aller. O l'a bé longtemps qu'i sé prêt à partir.

— Quel âge as-tu donc ?

— I sais point au juste, mais o doit pas être loin de la centaine. I sé né au siècle dernier, au temps du roi Louis XIV. I ai fait la guerre, i ai déjà vu bérède trop de choses, trop de malheurs, i s'rais point fâché à c't'heure de prendre un long temps de repos. T'as torjous faim ?

— De plus en plus.

— I allant mettre quelques patates à grâler dans l'feu. »

Norbert se rendit dans l'appentis par la porte du fond et en revint quelques instants plus tard avec un panier garni de pommes de terre qu'il disposa sous les cendres chaudes.

« O m'reste un petit peu de beurre, pis o l'a do pain à cuire dans le four. »

Le pain tout juste sorti du four avait un goût délicieux, ainsi que les pommes de terre enduites d'un beurre un peu rance et saupoudrées de sel. C'était Reine qui ravitaillait Norbert en beurre. Elle le dérobait dans l'une des fermes voisines de la maison de ses parents. Elle lui ramenait aussi des œufs et, quand elle en avait l'opportunité, une poule prélevée dans un poulailler. Les renards qui pullulaient dans la région faisaient d'excellents coupables.

« Mes loucs aussi. Les gens de Vouvant parlant torjous de faire une battue pour tuer mes bêtes. L'disant qu'alles tuant leurs moutons pis leurs volailles, mais ma, i sé bé qu'mes loucs chassant qu'le gibier. L'sont sauvages, l'avant besoin de s'ébattre, de courir.

— Ils ne l'ont pas encore organisée, leur battue ?

— Penses-tu ! L'avant bérède trop peur qu'i les enjamine ! Tchés zirous attendant qu'i passe de vie à trépas avant de s'venger sur les loucs.

— Tu les enjominerais ? »

Norbert se coupa une épaisse tranche de pain et, d'un coup de dent énergique, en arracha presque la moitié. La pluie tombait à nouveau en rideaux épais et lugubres. La cheminée avait commencé à fumer, et le vieil homme était allé ouvrir les deux portes, la principale et celle de l'appentis, afin de provoquer un courant d'air. Le froid et le chaud s'étaient un moment épousés dans la pièce. Émile avait frissonné et enfilé sa redingote. Il redécouvrait le plaisir de mettre des vêtements secs et propres. Il ne lui manquait qu'un chapeau ; il ne savait plus où il avait perdu le sien. Il sentait la présence palpitante de la dague au travers des étoffes, comme s'il disposait d'un deuxième cœur. Elle semblait également ravie de le retrouver, elle diffusait dans tout son corps une chaleur douce et revigorante.

« Dame non ! I ai juré, quand i ai commencé mon apprentissage, de ne point user de la magie contre les gens. Seulement à rendre lu santé aux malades, hommes et bêtes. Seulement à rendre les feilles fécondes quand alles peuvent point devenir grosses. Seulement à réparer les blessures causées par les chevaux, les vaches ou les bêtes sauvages.

— Qui était ton maître ?

— Un grand fils d'vesse qu'est mort depuis bé longtemps. Tchette maison, o l'est là que l'habitait.

— De quoi est-il mort ? »

Norbert se pencha pour mordre dans sa tranche de pain, mais Émile

eut le temps de voir que ses yeux s'étaient embués.

« Tcho grand fils de garce s'est jeté dans l'abrou avec une grosse pierre autour do cou.

— Il s'est suicidé ?

— Dame, o l'en a tout l'air ! L'aricotiant avec dos drôles de forces avant de s'noyer.

— Quelles forces ?

— O l'en a qui les appelant le diab', d'autres la bête faramine pis d'autres l'esprit do mal.

— La créature de l'océan m'a parlé de l'esprit du mal...

— Alle a pas fait qu't'en parler, alle t'a douné c'qu'o fallait pour l'faire retourner dans sa tanière. O l'est là, devant tchette tanière, que t'conduisait le cheval mallet. »

Ce fut au tour d'Émile d'avoir les larmes aux yeux. Il s'était montré indigne de la confiance de la créature océane.

« O l'est à ta qu'alle a douné la dague, poursuivit Norbert. À c't'heure alle peut plus la donner à quelqu'un d'autre. »

Émile crut qu'un sang noir et brûlant s'écoulait de ses yeux. Bien que le vieil homme n'eût pas élevé la voix ni ne lui eût adressé le moindre reproche, il se sentait dépecé par les remords.

« Le cheval mallet ne se représentera pas ? »

Norbert haussa les épaules.

« Va-t'en savoir. Jamais personne a su c'qui s'passait dedans la tête d'un cheval mallet.

— Elle aurait dû la donner à quelqu'un d'autre, gémit Émile.

— O l'en a pas bérède à c't'heure dans le pays, capables de tiendre tchette dague. M'as-tu point dit qu'un paysan était tombé raide mort après que l'aviant touchée ?

— Pourquoi moi ? »

Norbert finit de manger son pain. La pluie tombant à verse emplissait la chaumière de son grondement. Des gouttes s'écrasaient dans les braises avec un sifflement étouffé. Les loups demeuraient immobiles, le museau posé sur leurs pattes antérieures entrecroisées.

« O l'est sûrement pas à ma de to dire, répondit enfin le vieil homme. O l'est à ta, à ta, de trouver, d'entrer dans l'monde invisible, dans le monde dos secrets. Certains chemins devant être parcourus tôt seul.

— Les fadets viennent toujours la nuit devant ton abrou ? »

Norbert abandonna un instant son air sévère pour lui adresser un sourire lumineux, enfantin.

« O s'pourrait bé... »

Après le souper, tandis que Norbert dormait à poings fermés, Émile se leva de la couche qu'il s'était confectionnée avec de la paille et des couvertures, passa sa redingote, ses bottes et sortit de la chaumière,

suivi de Mélusine et de Troussepoil. Il s'approcha de l'étang en partie emmitouflé dans les bancs de brume. Un vent sec et froid soufflait du nord, chassait les nuages, dévoilait un ciel sans lune mais fourmillant d'étoiles. Une lumière blafarde se déposait sur les herbes et les frondaisons encore humides, sur la surface de l'étang troublée par les gouttes tombant des branches. Les loups grognèrent doucement.

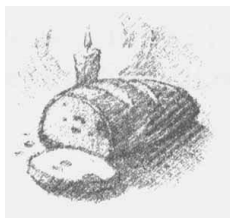
Émile s'assit sur une souche au bord de l'étang. Le froid vif de la nuit offrait un contraste déconcertant avec la chaleur diffusée par la dague. Le vent ployait les herbes, frissonnait dans les ramures, agaçaït ses joues irritées par la lame du rasoir.

Il n'avait pas sommeil : il avait dormi deux jours entiers aux dires de Norbert, et ses pensées déferlaient en vagues incessantes, sombres, amères. Il avait déçu les espoirs de la créature océane, Mélusine, la mère des hommes, il n'avait pas pour autant retrouvé Perrette. Six mois que la jeune femme était sortie de sa vie, six mois qu'elle le hantait, six mois que son cœur se serrait, que le désespoir le broyait. Il fixa la surface de l'étang. Il envia le sort du maître de Norbert : lui avait trouvé l'apaisement éternel dans l'eau silencieuse et glacée. La mort était parfois une solution tentante.

Il fouilla les ténèbres du regard. Les fadets lui permettraient peut-être de renouer avec le monde invisible. C'étaient les petits êtres de la forêt qui l'avaient transporté devant la maison de Bequette, qui l'avaient emmené dans la baie de L'Aiguillon. D'après Norbert, ils venaient toutes les nuits ou presque boire l'eau de son abrou.

Les loups grondèrent de plus belle, dressés sur leurs pattes, le museau levé vers le ciel. Des craquements, des murmures, des grognements, des hurlements s'élevèrent des environs proches, évoquant une chasse-galerie, l'une de ces processions fantomatiques qui, selon les légendes vendéennes, parcouraient les bois et les prés les nuits sans lune.

Saisi d'inquiétude, Émile se releva. Les loups se placèrent de part et d'autre de lui, leurs babines retroussées sur leurs redoutables crocs.





CHAPITRE V

Foutredieu, je suis bien aise de te revoir, l'ami ! »

D'Ambert avait accueilli Cornuaud comme un vieil ami dans la salle à manger enfumée et sombre d'un hôtel particulier du quartier du Palais-Royal. Une quarantaine de convives avaient pris place autour de la grande table éclairée par des bougeoirs. La plupart d'entre eux portaient une perruque et des vêtements somptueux qui proclamaient leur appartenance à l'ordre ancien. Ils ne pouvaient guère afficher leurs sentiments dans les rues arpentées jour et nuit par les redoutables sectionnaires, les gardes nationaux et les gendarmes. Ils attendaient la tombée de la nuit pour filer comme des ombres le long des murs ou s'engouffrer dans les berlines et les cabriolets stationnés dans les cours d'immeuble. Leurs titres nobiliaires faisaient d'eux des suspects, et il leur suffisait de tomber entre les griffes de furies braillardes et hystériques pour être aussitôt arrêtés, maltraités, fouillés, traînés à la Conciergerie ou dans une autre prison. Une fois qu'ils étaient incarcérés, il se trouvait toujours un procureur, un policier, un quelconque témoin pour étayer une accusation de conjuration, d'émigration ou d'intelligence criminelle avec les ennemis de l'extérieur.

Cornuaud oublia aussitôt les noms des hommes et des femmes présentés par d'Ambert, il ne retint que leurs titres, chevaliers, comtes, barons, marquis. Il y avait un prince, deux lords anglais, des gens d'Église, un évêque, un chanoine, deux prêtres réfractaires, quelques bourgeois au visage poudré, marchands, armateurs, banquiers, dont les perruques et les tenues dépassaient en extravagance celles des nobles, et une poignée de gens du peuple, artisans, boutiquiers, voituriers, qui, connaissant parfaitement les ruelles de Paris, seraient fort utiles lors du passage de Louis XVI et de son escorte entre le

Temple et la place de la Révolution.

D'Ambert conduisit Cornuau à l'extrémité de la table où avaient été rassemblés ces derniers. On complotait ensemble, certes, on ne se mélangeait pas pour autant, on recréait les trois ordres en cette nuit tragique où se jouait à la Convention le sort du roi de France. Il s'agissait de sauver Louis XVI et d'exploiter l'élan populaire que ne manquerait pas d'entraîner la délivrance du souverain pour renverser la Convention puis, avec l'appui des armées et des agents étrangers, restaurer l'Ancien Régime.

Au long du jour, entre deux averses de neige, les rues de Paris avaient bruisé de rumeurs folles contradictoires. Tantôt des crieurs annonçaient que les modérés avaient obtenu le sursis, voire la grâce de Louis Capet, tantôt les délégués des sections dans la salle du Manège affirmaient que l'appel au peuple était rejeté, que l'exécution avait été fixée au samedi 21 janvier. Cela faisait en tout cas plus de vingt heures que les députés se succédaient sans interruption à la tribune et que leurs discours s'achevaient sous les huées ou les vivats.

À la sortie de la Conciergerie, Cornuau avait été abordé par un postillon qui venait de la part du marquis d'Ambert et se proposait de le conduire au « Palais-Égalité ». Bien que la distance fût courte entre la Cité et la rue Saint-Honoré, les attroupements avaient contraint le fiacre, pris dans un flot tumultueux de piétons, de chevaux et de voitures, à de nombreuses haltes. Des trognes rougeaudes s'étaient glissées par la portière brutalement ouverte, des yeux injectés de sang s'étaient posés sur Cornuau, des piques acérées s'étaient promenées près de sa tête, des bouches édentées avaient tout à la fois craché questions, quolibets et insultes. Il avait protesté de son appartenance à la section Mauconseil, de son civisme et de son soutien inconditionnel à la République. On l'avait laissé repartir quand on avait constaté qu'il n'avait rien d'un jean-foutre de séditieux ou d'accapareur.

Une fois au Palais-Royal, le postillon l'avait conduit dans une taverne sous les galeries pour le présenter à un borgne au visage grêlé.

« C'est donc toi, Belzébuth ? »

Cornuau s'était assis sur un banc et avait hoché la tête. Le borgne avait commandé un pichet de vin. Une multitude d'hommes se pressaient à l'intérieur de la taverne, harcelés par des femmes aux gorges découvertes, aux rires incessants, aux manières grivoises, aux faces poudrées et parsemées de mouches. Cornuau avait avisé, à la table voisine, l'une de ces gourgandines dont le cou gracieux, élancé, aurait mérité une visite appuyée de ses mains. Les yeux noirs avaient brillé au fond de lui, l'envie l'avait saisi, brutale, impérieuse, le courant froid avait coulé entre sa poitrine et son bas-ventre.

Le borgne avait levé sur lui son œil inquisiteur.

« Si tu sors de quelques mois dans la Conciergerie, tu dois avoir à

c't'heure grande envie d'une femme, pas vrai ?

— Dame, dans l'état où j'suis, plus sale qu'un goret, aucune femme ne voudrait d'moi.

— Le marquis d'Ambert m'a chargé de t'escorter jusqu'à ce soir. Il m'a confié une baguette de fée : nomme tes désirs, j'peux tous les réaliser. Enfin, ceux qui sont réalisables.

— J'prendrais bien un bain d'abord, j'changerais bien d'habits ensuite, j'mangerais de même un vrai dîner, et puis, comme tu l'as dit, je ferais volontiers un brin de sieste avec une femme. »

Le borgne s'était incliné.

« À tes ordres, monseigneur. »

Les désirs de Cornuauud avaient été exaucés. Le borgne l'avait fait monter dans une chambre au-dessus de la taverne, une servante avait rempli une baignoire d'eau chaude et posé sur le lit des sous-vêtements, une chemise, un manteau, un pantalon, un chapeau, des bottes, le nécessaire de rasage, puis elle avait emporté ses anciens vêtements et lui avait servi un dîner composé d'une omelette aux pommes de terre, de pâté en croûte, de pain frais et d'un pichet de vin rouge. Une fois qu'il s'était senti propre et rassasié, une femme avait frappé à la porte, celle-là même qu'il avait remarquée dans la taverne. Elle portait des cheveux blonds et le joli nom de Pélagie, elle n'avait pas encore atteint ses vingt ans, elle était venue du pays picard deux ans plus tôt dans l'espoir d'échapper à la misère qui gagnait les campagnes. Elle avait traîné sur le pavé parisien en compagnie de coupe-jarrets et de poissardes de la pire espèce avant de s'apercevoir qu'elle attirait le regard des hommes et qu'elle pouvait tirer un excellent profit de son corps. Voilà comment elle qui quêtait un travail de servante ou de fileuse était devenue catin. Elle ne s'en plaignait pas, même si, depuis la prise des Tuileries, elle avait perdu la plupart de ses clients aristocrates, les plus généreux et les plus raffinés. Elle n'avait plus de commerce qu'avec des brutes, des soudards échauffés par le sang et l'alcool, des forts en gueule qui refusaient de payer, au prétexte que son corps appartenait à la nation et qu'ils pouvaient en disposer à leur gré. Les pires étaient les membres des clubs et les élus de la Municipalité : ces enragés-là se croyaient tout-puissants et se comportaient en petits despotes. Non seulement elle devait supporter leur puanteur de bouc, leurs manières grossières et leurs ongles noirs, mais elle était tenue de se plier à tous leurs caprices.

« Et leurs fantaisies sont des plus étranges. Si je te disais que... »

Cornuauud l'avait priée sèchement de se taire et de s'occuper de lui. Elle avait poussé un long soupir et consacré sa bouche à d'autres tâches. Il avait joui au bout d'une poignée de secondes, avec une telle soudaineté, une telle force que Pélagie, surprise, le visage, les lèvres et la gorge souillés, avait eu un mouvement de recul.

« Eh ben... Zacharie, le borgne, m'a raconté que t'avais point approché d'femme depuis quelque temps, mais j'gageais pas aussi longtemps.

— Quatre mois.

— T'étais où pendant ces quatre mois ?

— À la Conciergerie. Tais-toi maintenant. J'voudrais dormir un peu.

— Faut-il que je reste ?

— Qui te paye ?

— Zacharie m'a dit que t'avais point à te soucier d'ça. »

Cornuaud l'avait saisie par le poignet et l'avait contrainte à s'allonger près de lui. Il était soulagé que l'enjomineuse vaudoun n'eût pas réclamé le sang de cette fille, mais il savait que ce n'était qu'un répit, que la succube attendait patiemment son heure, silencieuse, implacable.

« Déshabille-toi. De même tu s'ras prête quand j'me réveillerai. »

Elle lui avait frôlé la joue d'un revers de main.

« Laisse-moi au moins le temps de m'essuyer. »

Elle s'était relevée, avait saisi un linge parfumé sur le bord de la baignoire, qu'elle avait passé sur son visage et sa gorge, puis elle avait retiré sa robe, dévoilant un vertugadin et une peau laiteuse qui avait crevé la pénombre de la chambre. Bien qu'un peu maigre aux yeux de Cornuaud, il l'avait désirée avant de sombrer dans le sommeil.

Lorsqu'il s'était réveillé, deux heures plus tard, elle dormait à ses côtés, la tête posée sur le soleil affaissé de ses cheveux. L'enfance émergeait de ses traits dans l'abandon du sommeil. Il l'avait observée un long moment en silence, ému par sa grâce, les courbes délicates de son corps et le léger sifflement qui s'échappait de ses lèvres entrouvertes. Les paupières de Pélagie avaient fini par se soulever, un bref effroi avait troublé ses yeux bleus, ce même effroi qu'elle ressentait sans doute à chaque fois qu'elle se réveillait aux côtés d'un homme séduit au cœur de la nuit. À la lumière du jour, les messieurs apparaissaient dans leur vérité, sans perruque, sans fard, dépouillés du mystère entretenu par les ténèbres et les flammes des bougies. Puis elle avait renoué avec le fil de ses souvenirs, lui avait souri, s'était rapprochée de lui et lui avait caressé le torse du bout des doigts. À aucun moment l'envie de la tuer ne l'avait visité, pas même lorsque le plaisir l'avait emporté. Il avait éprouvé de la reconnaissance pour la créature qui le possédait : elle lui avait permis de jouir du corps de la délicieuse Pélagie sans réclamer son sang.

En fin de journée, le borgne était venu frapper à la porte, mettant fin à l'agréable intermède, et l'avait conduit par un dédale de ruelles, de porches et de couloirs jusqu'à l'entrée de l'immeuble où se tenait le dîner des conjurés. Là, il avait subi une fouille minutieuse, puis, après que d'Ambert eut répondu de sa loyauté, on l'avait introduit dans la

grande salle à manger.

En moins d'une journée, Cornuauud avait vécu ce qu'un homme ordinaire du pays de Retz n'expérimente pas en une existence entière. Le temps s'était ralenti, les heures s'étaient transformées en années, en siècles. Il s'était réveillé dans l'atmosphère irrespirable d'un cachot, il avait été libéré à l'aube, recruté par deux camps opposés, il avait forniqué tout son saoul avec une belle damoiselle dont il aurait pu tomber amoureux, même dans sa condition de catin, il avait dîné de bel appétit en début d'après-midi alors qu'il était mort de faim le matin, il avait quitté une paillasse infestée de vermine pour s'allonger dans des draps propres et un lit confortable, sa crasse et ses parasites s'étaient dissous dans l'eau chaude et parfumée d'une baignoire, il avait enfilé des vêtements neufs et des bottes au cuir souple, il était maintenant admis dans un appartement qui contenait la fine fleur de la noblesse française, de celle en tout cas qui n'avait pas émigré, il se délectait de vins somptueux après avoir bu durant des semaines une eau à l'abominable saveur de moisi...

Des serviteurs en livrée et perruque, dont certains affichaient une mine plus dédaigneuse encore que leurs maîtres, posèrent les potages et les poissons sur la table. À en croire l'abondance du souper, il était difficile d'imaginer que des hordes de Parisiennes hantaient les rues en quête désespérée de farine, de sucre et de sel. Cornuauud n'avait jamais fait un repas aussi plantureux, même du temps de la splendeur de Clovis au quai de la Fosse.

« Et encore, c'est rien, lui confia son voisin qui avait assisté aux banquets donnés dans certains châteaux. Pas en tant qu'invité, cré non, en tant qu'fournisseur, j'travaillais aux halles, c'est moi qu'on envoyait préparer et rôtir la viande chez ces beaux messieurs.

— Et voilà maintenant que t'es d'leur parti ? » lui demanda Cornuauud après avoir vérifié que personne ne prêtait attention à leur conversation.

Les yeux de son interlocuteur volèrent comme des moineaux effrayés d'un coin à l'autre de la table.

« C'est d'leur faute, à ceux de la section Halles, finit-il par répondre à voix basse. Il faut payer d'impôt l'équivalent de trois journées de salaire pour être citoyen actif et de dix jours de salaire pour être éligible. Et, ma foi, j'en paye point assez d'après ces jean-foutre. J'prétends, moi, que tout homme du peuple devrait pouvoir se présenter aux élections quelle que soit sa fortune. Quand il s'agit de prendre la Bastille, les Tuileries, quand il s'agit de défendre les frontières, on joue les vils flatteurs avec les pauvres bougres, mais, quand il s'agit des affaires de la nation, on s'retrouve entre beaux causeurs, entre gens de robe et d'argent. Ceux-là, les nouveaux maîtres, ils sont pires que les anciens. Tout ce qui leur importe, c'est

de s'emparer des terres, des châteaux, des biens. Ils se sont servis du peuple pour parvenir à leurs fins, mais, dame, maintenant qu'ils tiennent l'Assemblée, le peuple peut bien crever de faim. J'm'appelle Félix, Félix Potiquet, et toi, l'ami ?

— Cornuaud. Certains me nomment Belzébuth.

— Le diable en personne, hein ? Qu'est-ce qui t'a amené par ici ?

— J'sors de la Conciergerie. On m'y avait enfermé pour avoir tenté de soustraire un vieux curé réfractaire aux massacreurs des prisons. »

La pâleur soudaine de son interlocuteur n'échappa pas à l'attention de Cornuaud. Le paydret aurait donné sa main à couper que le sieur Félix Potiquet avait lui-même joué du sabre ou du poignard dans les prisons parisiennes au mois de septembre de l'année 1792. Il était homme à se montrer enragé parmi les enragés, intrigant parmi les intrigants, loup parmi les loups, agneau parmi les agneaux. Les exemples étaient légion de ces êtres qui passaient d'un extrême à l'autre en fonction de leurs espérances et de leurs déceptions. Sa face ronde et molle ne respirait pas la force de caractère ni la sincérité.

« Paraît qu'y en a qu'ont violé des fillettes de dix ans et qu'ont bu le sang des prisonniers, ajouta Cornuaud. Il se dit même qu'on a obligé une demoiselle aristocrate à boire un verre entier de sang si elle voulait obtenir la grâce de son vieux père.

— Faut pas croire tout c'qu'on raconte », protesta Potiquet sans conviction.

Après les potages et les poissons, on servit les entrées, hâtelets, pâtés tièdes en croûte, têtes de veau et poulardes farcies, bœuf miroton... Cornuaud peina à goûter chacun des plats ; son estomac, habitué au pain sec et à l'eau pendant son incarcération, fut rapidement saturé par la nourriture riche et variée. Félix Potiquet, lui, dévora de bel appétit tout ce qui lui tomba sous la main. À peine prenait-il le temps d'essuyer d'un revers de manche le jus qui dégoulinait sur son menton fuyant. Les taches constellaient déjà sa chemise plissée et sa veste de velours brun. Des mèches de ses cheveux dénoués et mi-longs se collaient à ses tempes et ses joues. Il vida d'un trait force verres de vin, si bien qu'à la fin du souper ses pommettes avaient pris une belle teinte rouge. Cornuaud observa les autres convives, tirés de la pénombre par les lueurs tremblotantes des bougies. Quel que fût son rang, quel que fût son ordre, chacun se gobergeait avec une insatiable voracité. En ces temps de disette et de restrictions, la bombance était un défi lancé à la Convention : elle signifiait que la tutelle de l'Assemblée sur le royaume n'empêchait pas les partisans de l'Ancien Régime de cultiver leurs coutumes et de convoquer l'abondance à leur table. On distribua à profusion du café, du sucre et du tabac après les gâteaux de Savoie et les liqueurs qui concluaient le banquet. Cornuaud évita de fumer du tabac, qui lui

donnait à chaque bouffée une furieuse envie de cracher, mais il but deux tasses de café dont l'amertume le tira de la somnolence qui commençait à le gagner.

L'un des deux lords anglais, Bournemouth, demanda la parole. Ses yeux brillants, son débit précipité et sa face enflammée indiquaient qu'il avait lui aussi abusé du vin et des liqueurs.

« Voilà que ces jean-foutre de milords prétendent commander chez nous », grommela Félix Potiquet.

On réclama le silence. Bournemouth se plaça au milieu de la salle, rajusta sa perruque légèrement de guingois, boutonna son habit orné de passementeries d'or et s'éclaircit la gorge.

« Mes très chers amis, nous devons nous tenir prêts, déclara-t-il avec une emphase légèrement tempérée par son accent. L'Assemblée prononcera sans doute la sentence définitive aujourd'hui ou demain. Si la sentence est la mort immédiate, comme tout le laisse supposer, l'exécution aura lieu demain ou après-demain. La voiture du roi empruntera l'itinéraire le plus direct entre sa prison du Temple et la place Louis-XV, rue du Temple, rue Saint-Avoie, rue Saint-Honoré, des artères larges et faciles à défendre. Nous interviendrons dans les rues étroites entre Saint-Avoie et Saint-Honoré. Il y a là des passages, des maisons et des cours où vous conduiront ces hommes... » Il pointa le bras vers la partie de la table où se tenait Cornuaud. « Au signal, nous enfumerons la rue des Lombards et nous exploiterons le manque de visibilité pour nous rapprocher de la voiture du roi, puis, quand nous l'aurons libéré, nous nous enfuirons avec lui par les passages prévus pendant qu'une partie d'entre vous contiendra les gardes nationaux.

— Avec quelles armes ? demanda un homme assis à la droite de Cornuaud.

— Nous distribuerons les fusils et des pistolets dès que vous serez installés à vos postes », répondit lord Bournemouth avec une moue dédaigneuse.

Il lui en coûtait visiblement de se justifier devant un roturier.

« Vous les prendrez où, ces armes ?

— Elles ont été achetées, fort cher d'ailleurs, à des messieurs versés dans le trafic.

— Combien sommes-nous et combien seront-ils dans le camp d'en face ?

— Les gardes nationaux et les gendarmes seront sans doute plus de trente mille. Mais répartis tout au long du parcours et sur la place de la Révolution. C'est la raison pour laquelle nous déclencherons l'attaque dans la partie du trajet la moins facile à défendre et la moins bien gardée. Nous n'avons pas besoin d'être trop nombreux. Trois ou quatre cents hommes résolus valent mieux qu'une armée d'indécis.

— Trois ou quatre cents ? Nous sommes loin du compte.

— Nous avons déjà recruté des troupes. Des individus prêts à se battre pour quelques livres.

— Prêts à désertre à la première occasion, oui !

— C'est probable si l'opération dure trop longtemps. La promptitude, messieurs, est la clef du succès.

— En admettant qu'on parvienne à sauver le roi, les jean-foutre de la Convention se vengeront sur la reine et sur le dauphin ! » cria un autre homme.

L'Anglais évacua son irritation d'une brève et bruyante expiration.

« Si nous sauvons le roi, les scélérats de la Convention et de la Municipalité ne tiendront pas plus d'une semaine. Les rebelles, dans l'Ouest, occuperont un port où nos navires pourront accoster. Il ne devrait pas être très difficile, ensuite, de délivrer la reine et le dauphin.

— Et après ? Les Anglais rentreront chez eux ? »

La question venait cette fois du groupe de bourgeois assis à la gauche de la grande table. Elle déplut à Bournemouth, dont la mâchoire se crispa et les yeux se plissèrent de mépris.

« *Well*, nous ne venons pas envahir la France, monsieur, nous n'avons pas l'intention de reprendre la guerre de Cent Ans, nous accourons seulement au secours du roi Louis. Nous aurions des motifs recevables, pourtant, de le laisser croupir en prison : n'a-t-il pas cherché à affaiblir l'Angleterre en soutenant les partisans de l'indépendance américaine ? N'est-il pas l'un des principaux responsables de la contagion révolutionnaire ? Malgré tout, Georges III et son ministre William Pitt ont décidé de ne point l'abandonner à son sort. »

Les conspirateurs manifestèrent leur reconnaissance aux Anglais en poussant des vivats, en claquant des mains et en tapant du pied. Puis on procéda à la répartition des tâches. Cornuau, sur le conseil de d'Ambert, fut enrôlé dans le groupe d'avant-garde chargé de créer une brèche dans les rangs des gardes nationaux et d'ouvrir un passage jusqu'à la voiture qui transporterait le monarque. On voulait croire que les conventionnels n'auraient pas le cœur à hisser leur roi dans la sinistre charrette et à lui lier les poignets aux ridelles comme n'importe quel autre condamné. S'il se rendait à la place Louis-XV dans une voiture fermée, il ne serait pas attaché et ses libérateurs gagneraient un temps précieux. On estimait que la fumée, en affolant les chevaux des gardes républicains, provoquerait une belle cohue qui favoriserait les desseins des conspirateurs. Et puis Dieu soutiendrait leur juste cause, ainsi que le déclara l'évêque invité à dire la prière d'avant la bataille.

« Cette fois, mon cher Belzébuth, nous ne sommes plus réunis dans un cachot mais dans l'histoire », déclara d'Ambert, un rien

grandiloquent, alors que la majorité des convives s'apprêtaient à sortir.

Il dévisageait Cornuaud avec une ardeur que ne suffisaient pas à expliquer les excès de la soirée. Il portait pour une fois une perruque bouclée et des vêtements propres conformes à son rang. Il avait repris l'embonpoint perdu lors de sa dernière incarcération et les rondeurs de son visage étaient descendues dans son menton qui avait doublé voire triplé de volume.

« Tu as l'air si fort », murmura-t-il en promenant ses yeux bruns et brillants sur le torse et le bassin du paydret.

Cornuaud détesta cette sensation d'être évalué comme une bête dans une foire. Le sieur d'Ambert ne lui avait pas caché ses préférences luxurieuses, mais il n'aurait jamais pensé qu'il serait un jour l'objet de ses convoitises.

« Faites excuse, monsieur, mais je garde cette force-là uniquement pour les femmes.

— Les bougresses ne mesurent point leur chance », soupira d'Ambert avec un pâle sourire.

Cornuaud désigna la pièce d'un ample mouvement du bras.

« Y a certainement là-dedans de quoi satisfaire vos appétits...

— La vie n'est pas toujours bien faite, mon ami. Certains des hommes conviés à ce souper ne dédaigneraient pas mes faveurs, mais je fuis comme la peste ou la petite vérole leurs chairs et leurs étreintes mollassonnes. Il me faut... comment dire cela ? des sensations de plus en plus dures. Des liqueurs nouvelles et fortes. Je suis un foutu détraqué, Belzébuth, et, si je hais la Révolution, c'est avant tout pour la tournure moraliste qu'elle prend. Les jacobins et leur âme damnée, Robespierre, exècrent le libertinage, qu'ils associent au pouvoir royal corrompu. Ils n'ont peut-être pas tort, mais, moi, je choisis de rester libertin, corrompu.

— Et de retrouver vos privilèges, sans doute ?

— Quels privilèges ? Je suis couvert de dettes, mon château tombe en ruine, mes terres ne donnent presque plus rien, les fièvres ont décimé mon bétail, mes faux assignats ne m'ont valu que des ennuis, les vrais ont perdu la moitié de leur valeur... Non, crois-moi, mon beau diable, je me suis joint à cette conjuration seulement parce que j'ai une sainte terreur de ces faces de carême que sont les nouveaux maîtres de la France. Il n'est rien de pire qu'un homme à l'âme pure : il n'admet pas la faiblesse chez les autres. Mirabeau a bien fait de mourir avant la chute de la monarchie.

— J vous remercie en tout cas d'm'avoir sorti de la Conciergerie.

— Bah, cela prouve que la corruption ouvre encore quelques portes. En outre, c'est une dette en moins à rembourser. Et puis... »

L'irruption d'un jeune homme aux traits fins, presque féminins, et

aux somptueux habits moirés mit un terme à leur conversation.

« Nous nous reverrons dans un ou deux jours si le sort en décide ainsi, mon ami », murmura d'Ambert avant de s'éloigner.

Le sort en est déjà jeté, pensa Cornuauud. Il lui fallait maintenant quitter la compagnie sans éveiller les soupçons, se rendre à l'adresse indiquée par les deux policiers dans le caveau de la Conciergerie puis, à l'heure convenue, rejoindre son groupe dans un immeuble de la rue des Lombards où ils attendraient le roi sur le chemin de son supplice. Les administrateurs de police auraient ensuite le choix de modifier l'itinéraire de la voiture de Louis XVI ou d'arraisonner les comploteurs quelques heures avant l'exécution.

Les conjurés sortirent un à un de l'immeuble, la consigne étant passée de ne pas attirer l'attention des patrouilles de sectionnaires ou de gardes nationaux. Le froid vif de la nuit saisit Cornuauud. Des flocons jaillissaient des ténèbres en cohortes serrées et cinglantes. Le grésillement de la neige et le crissement de ses pas froissaient à peine le silence nocturne. Il se détendit : le temps exécrable invitait les sectionnaires à rester cloîtrés chez eux. Il enfila une ruelle qui donnait sur les galeries du Palais-Royal, encore éclairées et animées. Des ombres s'agitaient derrière les vitres habillées de givre des tavernes et des officines. Une femme sortit de l'abri des arcades et vint à sa rencontre, une catin que la froidure n'incitait pas à se couvrir le cou et la gorge.

« Si on allait se réchauffer dans une taverne, nous deux ? » proposa-t-elle avec un sourire égrillard.

Sa voix traînante, ses yeux troubles, sa coiffure en partie défaite, son allure chancelante, son haleine chargée montraient qu'elle avait bu plus que de raison en attendant le chaland. Cette fois, la sorcière vaudoun ne laissa pas échapper sa proie. Cornuauud crut qu'un feu dévorant lui embrasait le ventre, la poitrine, le crâne, puis les signes habituels se manifestèrent, frissons, poids soudain sur les épaules, coulée glaciale le long de l'échine, fatigue soudaine, jambes flageolantes, souffrance indicible.

« Tu... tu t'sens pas bien ? » demanda la femme.

Il se ressaisit.

« Le froid. T'as un endroit où aller ? »

Le large sourire de son interlocutrice révéla une dentition ravagée.

« Ben ouais, mon seigneur, si tu daignes payer le supplément pour la chambre... »

Les cent livres que lui avaient remises les policiers à l'aube suffiraient largement à régler le montant de la chambre. La catin, elle, ne toucherait jamais son dû. Il n'avait pas pensé à acheter un couteau. Pas grave, il l'étranglerait, lentement pour faire durer le plaisir. Les yeux de la succube brillaient en lui comme des diamants noirs.





CHAPITRE VI

Les mâtins jaillirent des fourrés et, avec des aboiements à la fois hargneux et craintifs, cernèrent les deux loups.

Mélusine et Troussepoil se rapprochèrent de la chaumière de Norbert comme si leur unique souci était d'assurer la protection du vieil homme. Émile perçut dans les environs des lueurs vives, des fumées, des craquements. Il crut qu'un incendie s'était déclaré dans les frondaisons proches et baignées de ténèbres. Il dénombra une quinzaine de chiens. Leurs yeux luisaient dans l'obscurité comme des étoiles affaissées. Les loups restaient silencieux, attentifs.

Émile s'élança à son tour vers la porte de la chaumière, mais deux molosses se dressèrent devant lui en montrant les dents et le contraignirent à reculer.

« Cesse donc de remuer, grand fils d'vesse ! »

Un homme se tenait dans son dos, armé d'un fusil. Coiffé d'un rabalet, vêtu d'une peau de mouton serrée à la taille par une large ceinture de tissu, d'un pantalon rayé, de guêtres et de sabots, il le fixait d'un œil farouche. Le vent glacial soulevait ses longs cheveux bruns et les extrémités du foulard noué autour de son cou.

« Qu'est-ce que vous fichez tous dans cette forêt à c't'heure ? demanda Émile.

— Tchés maudits loucs ! grogna son vis-à-vis. L'avant mangé nos ouailles pis nos gorets. L'nous faisant bérède trop de tort. I avant décidé d'les tuer. »

Émile pointa l'index sur la chaumière.

« Il ne sera peut-être pas d'accord.

— Vieux Bert ? L'est qu'un failli tabaillot !

— T'as donc pas peur qu'il t'enjamine ? »

Un voile de terreur assombrit l'œil ouvert du paysan, qui se signa

sans pour autant baisser son fusil.

« I avant reçu la bénédiction de not' curé avant d'venir itchi.

— Lequel ? Le truton ?

— Dame non ! Le vrai, tcho-là qu'a pas voulu jurer d'avant les patauds. »

Des silhouettes émergeaient de la nuit. Deux d'entre elles brandissaient des torches, les autres pointaient leurs fusils ou leurs mousquets sur les loups. Émile reconnut parmi elles le paysan qui, quelques jours plus tôt, accompagnait Angélique de Béjarre et l'Anglais dans la forêt de Vouvant. La lumière vive d'une flamme éclairait son visage anguleux sous son rabalet. Il croisa le regard d'Émile, marqua un temps d'arrêt, le fusil collé le long du corps. L'homme qui marchait juste derrière lui faillit le heurter.

« Qué to qu'te fiches, Driot ? »

Le tapage des chiens l'avait contraint à hurler. Driot ne bougea pas.

« Tcho-là, l'est un enjomineur, marmotta-t-il sans quitter Émile du regard. Un fils de fée.

— Et pis dame ? Not' curé nous a bénis. Sa diablerie, alle pourra rin dessus nous.

— T'étais point là quand le Baptiste est mort. Ma, i ai vu c'qu'i ai vu. L'a à peine touché le coûté de tcho gars-là qu'l'est tombé comme si l'aviant été frappé par la foudre.

— Fils de fée ou pas, l'risquant sûrement pas d'arrêter un coup d'fusil ! »

Joignant le geste à la parole, l'interlocuteur de Driot épaula son arme. Lui ne portait pas de chapeau, seulement un mouchoir blanc brodé d'un cœur et d'une croix qui lui ceignait la tête. Des mèches de ses cheveux s'échappaient des plis de l'étoffe et se coulaient dans le col de sa veste de laine.

« Qué to qui s'passe itchi ? »

La voix grave avait retenti comme un coup de tonnerre et réduit les chiens au silence. Les loups se rapprochèrent en deux bonds de Norbert, qui était apparu sur le seuil de la porte entrouverte. Il avait l'air d'un fantôme avec sa chemise de nuit aussi blanche que ses cheveux.

« Fiche donc le camp d'la, vieux Bert ! cria l'un des porteurs de torche. O t'argarde pas, i sant point venus pour ta.

— I sé bé pourquoi vous êtes venus, saprés fils d'garce, répliqua Norbert. O l'a bé longtemps qu'vous guettez l'occasion d'tuer mes loucs.

— L'mangeant tortoutes nos ouailles ! I pouvant plus laisser faire dos affaires de même. »

Les hommes participant à la battue se regroupèrent à une vingtaine de pas de la maison. Ils étaient une douzaine, la plupart coiffés de

rabalets et armés de fusils, même les plus jeunes, âgés de quinze ou seize ans. Quelques-uns portaient, cousus sur leurs vestes ou leurs peaux de mouton, le symbole du Sacré-Cœur.

« Ma, i les ai jamais vus manger dos ouailles, objecta Norbert d'une voix calme. L'chassant rin que dos bêtes sauvages.

— O l'en a piein d'entre nous qui les avant vus, d'leurs œils vus. L'pourriant en jurer. À c't'heure, vieux Bert, i r'partirons point d'la tant qu'i aurons pas eu lu peau.

— Fiche donc le camp d'chez ma, grand zirou ! »

Le porteur de torche attendit quelques secondes avant de se tourner vers les autres. D'un geste il leur ordonna de prendre position. Tandis que les hommes se déployaient dans la clairière, les chiens se remirent à aboyer. Norbert s'avança, s'accroupit entre les loups, les saisit par le cou et les serra contre lui. Ils demeurèrent près du vieil homme, la gueule entrouverte, le poitrail et les yeux enflammés par les lueurs des torches, indifférents aux chiens qui, enhardis par la détermination de leurs maîtres, refermaient peu à peu le cercle.

« Rentre, Norbert ! cria Émile. Ils vont te tirer dessus.

— Te soucie donc point pour ma, Milo, lança Norbert sans tourner la tête. Quand l'temps est venu, l'temps est venu. Reste avour que t'es. »

Mélusine et Troussepoil poussaient maintenant des grondements sourds entrecoupés de gémissements plaintifs.

« I allons tirer, à c't'heure, vieux Bert, déclara le porteur de torche. Si te bouges pas, o t'arrivera rin. »

Les flammes se tordaient de fureur sous les assauts du vent. Une chaleur intense émanait de la dague glissée dans la poche intérieure de la redingote d'Émile. Bouillant de colère, il repoussa la tentation de la tirer et de la plonger jusqu'à la garde dans le corps d'un intrus, homme ou chien. La peur, la lâcheté des paysans le révoltaient. Il comprenait en même temps leur réaction : il avait partagé la terreur des loups avec les autres enfants de La Réorthie, il avait scruté les bois et les genêts avec inquiétude, il avait vérifié, avant de se coucher, qu'aucune bête féroce n'était tapie sous son lit, il avait tremblé d'effroi les nuits profondes où les murmures se changeaient en hurlements et les insinuations du vent en grattements inquiétants.

Le premier coup de feu déchira la nuit. Le poitrail clair de Mélusine s'étoila de rouge. La louve s'affaissa sans un geignement. Son flanc continua de palpiter. Une deuxième détonation retentit, suivie aussitôt d'une troisième puis d'une véritable pétarade. Touché de plusieurs balles, Troussepoil se coucha à son tour, pelage et museau maculés de sang. Privé d'appuis, Norbert chancela, tenta de se rattraper au mur derrière lui, perdit l'équilibre, bascula en arrière.

« Cessez l'feu à c't'heure ! » hurla le porteur de torche.

La chaleur de la dague traversait les vêtements d'Émile et lui brûlait la peau. Il eut la brusque sensation d'être projeté quelques secondes avant le déroulement des événements. Deux garçons tout tremblants n'avaient pas encore déchargé leurs fusils. Il sut ce qui allait se passer avant qu'ils ne parviennent à stabiliser leurs armes et à presser la détente. Les coups partirent presque simultanément. L'un d'eux se perdit dans la nuit, l'autre atteignit Norbert juste sous le menton. Le crâne du vieil homme heurta violemment le mur, puis il glissa contre les pierres sur lesquelles il abandonna une large trace de sang.

« Tirez plus, bon d'la ! »

Un silence assourdissant suivit le glapissement du porteur de torche. Les chiens eux-mêmes cessèrent d'aboyer. Horrifié, Émile se précipita vers l'entrée de la chaumière. Aucun molosse, aucun homme ne tenta de se mettre en travers de son chemin. Norbert respirait encore lorsqu'il se pencha sur lui. La balle lui avait traversé le côté du cou et déchiqueté une veine jugulaire. Le sang jaillissait par saccades de la blessure, imbibant la chemise de nuit et rougissant les cheveux blancs du vieil homme.

Norbert tenta d'agripper le poignet d'Émile, de se redresser, de retenir la vie qui s'échappait de lui.

« Le... le... cheval mallet... »

Sa voix n'était plus qu'un souffle, ses yeux se révulsaient. Un peu plus loin, Mélusine agonisait en silence tandis que Troussepoil s'était définitivement figé.

« Le r'védra quand... quand qu't'auras... t'auras... »

Norbert ne put aller au bout de sa phrase. Émile comprit, au raidissement de son corps, à la fixité de ses yeux, qu'il avait rendu son dernier souffle. Il fut battu par la même stupeur, la même détresse que devant le corps sans vie du père Rambaud, le curé qui l'avait recueilli et éduqué, sinon comme un fils, du moins comme un filleul bien-aimé. L'impression terrible qu'un lien venait de rompre, qu'une relation unique, magnifique, était à jamais perdue. Il étreignit le vieil homme inerte, indifférent au sang qui l'éclaboussait, aux bourrasques, aux chasseurs, aux chiens. Les larmes viendraient après, quand le chagrin aurait emporté la stupeur.

Il ne sut combien de temps il demeura prostré contre le cadavre de Norbert. Lorsqu'il redressa la tête, la clairière avait recouvré son calme, l'air était devenu humide, les nuages avaient enseveli les étoiles, le vent déposait de gros flocons de neige sur l'étang, les buissons et les branches. L'odeur persistante de poudre et celle, plus âcre, du sang rappelaient qu'un drame venait de se produire dans la clairière. Dans la poche intérieure de la redingote d'Émile, la dague paraissait emplie d'une énergie surnaturelle. Il crut un instant qu'elle pourrait redonner vie aux deux loups et à leur maître, mais sa brûlure

était celle de la mort, pas de la vie. Seules les guérisseuses, les femmes comme Bequette et Perrette, les servantes des simples, avaient le pouvoir de panser les blessures, de raccommorder les âmes et les corps.

Perrette...

Il l'avait croisée dans un passé qui ressemblait de plus en plus à un rêve. Elle survivrait dans sa mémoire comme un personnage des légendes que les anciens racontaient pendant les veillées, parée d'une grâce fabuleuse. Il lui fallait sans doute admettre qu'il ne la reverrait jamais. Elle lui avait été donnée pour un temps très bref, un souffle, et il devrait se contenter d'un bonheur éphémère que la plupart des hommes n'avaient même pas la chance effleurer. Elle s'était enfuie de sa vie comme le père Rambaud, comme Norbert, comme Mélusine et Troussepoil. Les larmes jaillirent alors, brûlantes, amères. Son existence était placée sous le signe du détachement, de la perte. Depuis que sa mère l'avait abandonné, le vide se créait en permanence en lui, autour de lui. Il ne croyait pas qu'elle fût une fée comme le prétendaient les habitants de La Réorthie – il n'y avait rien de commun entre la créature océane, la fée Mélusine, et les hommes –, mais une pauvre fille de ferme engrossée par un goujat et livrée à elle-même, seule avec sa honte.

Le froid le poussa à se relever et à esquisser quelques pas. La neige tombait en flocons drus et la nuit se drapait dans un jour livide. Ses vêtements étaient tachés de sang. Le visage de Norbert flottait dans la pénombre comme un masque paisible. La sérénité du vieil homme dans la mort le sortit de son désespoir. Il lui fallait l'enterrer avant que le sol ne soit trop dur. Le curé de Vouvant interdirait à ses paroissiens de donner une sépulture décente à un mécréant, un suppôt du diable. Il alla chercher dans l'appentis une pioche, une fourche et une pelle, puis il choisit l'endroit où enfouir les corps, la partie plane entre la chaumière et l'étang. Il creusa une fosse d'une longueur de six pieds, d'une largeur de quatre et d'une profondeur de trois. Des voiles et des tourbillons de neige soulevés par le vent filaient tels des spectres des deux côtés de l'étang. Mélusine et Troussepoil ayant choisi de mourir avec Norbert, il lui parut évident de les inhumer tous les trois ensemble. Il s'occupa d'abord des loups, beaucoup plus lourds qu'il ne l'avait cru, puis il souleva le vieil homme et le déposa dans la fosse avec délicatesse. Il s'efforça de lui donner une allure digne, les mains croisées sur la poitrine, entre les deux animaux, eux-mêmes allongés sur le côté. Ensuite il remonta sur le bord du trou et se recueillit, la tête baissée, les yeux clos, la chemise collée par la sueur. Il n'eut pas envie de réciter l'une des prières chrétiennes que lui avait enseignées Margot, la vieille servante du père Rambaud – qui lui-même avait bien d'autres chats à fouetter que d'inculquer des rudiments de religion aux gosses de la campagne. Norbert avait tout d'un chrétien de cœur, rien

d'un chrétien d'église. Le silence nocturne de la forêt était le meilleur hommage à lui rendre. Émile versa de nouvelles larmes, conscient qu'il pleurerait avant tout sur lui-même, sur sa solitude, puis, transpercé par le froid, il entreprit de reboucher la fosse. Il ne planta pas de croix au-dessus de la tombe, mais, comme il tenait à marquer l'endroit, il remit sa redingote, se rendit dans la maison, trouva ce qu'il cherchait, l'objet qui symbolisait le mieux Norbert, une pierre posée près de la cheminée et gravée de signes mystérieux qui étaient sans doute les vestiges d'un savoir oublié. Il la plaça au centre de la tombe et l'enfonça légèrement dans la terre encore meuble. Puis, exténué, il se retira dans la chaumière, ranima le feu dans la cheminée, s'enveloppa dans une couverture et s'affala dans le vieux fauteuil en bois.

Ce fut un bruit de pas qui le tira de sa somnolence. La porte de la maison s'ouvrit et livra passage à deux hommes vêtus d'uniformes bleus et coiffés de bicornes. L'aube n'était pas encore levée. Des braises vives jetaient des lueurs rougeâtres sur les briques noircies de l'âtre.

« Bouge donc pas, mon gars. »

L'un d'eux, pourvu d'une énorme moustache et d'un ventre proéminent qui écartait les pans de sa redingote, leva un pistolet à hauteur de la tête d'Émile. L'autre, un homme au visage rougeaud et aux cheveux coupés en dents de scie, posa la main sur la poignée de son sabre.

« O s'dit à Vouvant qu't'as tué le vieux Bert... »

Émile repoussa la couverture et se leva.

« Pourquoi j'aurais fait une chose pareille ? Norbert était mon ami.

— L'sont venus tuer ses loucs, le vous avant vus vous disputer, ta pis le vieux Bert, déclara le gendarme au visage rougeaud. L'avant juré qu't'lui as tiré dessus.

— Ce sont des menteurs : j'ai point de fusil.

— Dame, te diras tôt tchu au juge du district. Faut qu'tu vés avec nous, à c't'heure.

— Et si je refuse ?

— T'as guère le choix, mon gars. Si tu vés pas de ton plein gré, i s'rions obligés de te tirer dessus.

— Qu'est-ce qui vous prouve que Norbert est mort ?

— I avant vu tout tcho sang, dehors, devant la porte, de même dessus tes habits. Et pis o l'a devant la maison un tas de terre qui ressemble à une tombe fraîche comme le diable à un maudit parpaillot. »

Le gendarme moustachu ponctua d'un ricanement les propos de son confrère.

« Vous n'êtes que deux ? »

Les yeux renfoncés de l'homme au visage rougeaud se teintèrent de méfiance.

« C'est-y qu'tu songerais des fois à t'échapper ? I essaierais point s'i étais ta. Quatresous, que te vois là, tue sa grolle à plus de deux cents pas.

— Où comptez-vous m'emmener ?

— Au tribunal de la République de Fontenay.

— Vous êtes donc patauds, vous autres ? »

Le gendarme moustachu poussa cette fois un grognement. L'autre cracha par terre.

« Dame non ! I étiant gendarmes du roi avant tchette Révolution. I sont torjous gendarmes, mais i arrêtiat point nos bons prêtres ni les partisans du roi.

— Alors c'est vous qui finirez en prison.

— Clappe ta goule ! Et donne-me tes mains. »

Émile guetta un moment d'inattention pour se précipiter vers la porte et filer dans les bois avant que le dénommé Quatresous n'ait eu le temps de décharger son pistolet, mais à aucun moment ce dernier, qui se dandinait comme un ours d'une jambe sur l'autre, ne relâcha son attention. Il tendit donc docilement ses bras en espérant qu'une occasion se présenterait plus tard. L'homme au visage rougeaud ne prit pas la précaution, élémentaire pourtant, de le fouiller. Il lui enroula une corde usée autour des poignets et la lia de façon grossière. Son haleine empestait le vin.

Lorsque les deux hommes le tramèrent dehors, la neige avait cessé de tomber. Il n'y avait plus un souffle de vent. Difficile de cerner les limites du ciel et de la terre. La forêt disparaissait sous la blancheur, les arbres s'étaient changés en ombres fantomatiques pétrifiées. Une lueur blême à l'horizon annonçait l'aube.

Les gendarmes avaient attaché leurs chevaux deux cents pas plus loin dans un sentier.

« Dame, nos bêtes auriant pu te donner l'alerte avec lus sabots », expliqua l'homme au visage rougeaud.

Chacun de ses mots s'accompagnait d'un petit nuage de buée qui restait un moment en suspension dans l'air figé avant de se disperser.

« Quelle heure il est ? demanda Émile.

— Cinq heures. O s'dit qu'à Paris l'allant tuer le roi aujourd'hui même.

— Ils n'oseront pas.

— Tchés grands fils de vesse sont plus enragés qu'les loucs. O s'dit qu'allant tuer de même la reine pis le dauphin, comme un têt p'tit gnia.

— Si vous y teniez tant que ça, à votre roi, vous devriez être à Paris à c't'heure.

— O l'est point facile de faire sortir les gens de chez eux. Le savant plus où le sont quand l'voyant plus le clocher de lu paroisse. »

Les deux gendarmes se juchèrent sur leurs montures, des chevaux de trait qu'ils employaient sans doute au labour. L'homme au visage rougeaud attacha l'extrémité de la corde à sa selle puis lança son cheval au pas dans le sentier tapissé d'une neige épaisse et tendre. Quatresous se plaça derrière eux après avoir remisé son pistolet dans sa redingote. Tout en marchant, Émile vérifia la solidité de la corde. Il se rendit rapidement compte que, comme elle avait été graissée pour l'empêcher de durcir et casser pendant l'hiver, il lui suffisait de remuer les poignets pour la détendre. Veillant à ne pas faire de gestes brusques, il desserra le nœud jusqu'à ce que ses mains puissent jouer librement entre les boucles.

Le sentier déboucha sur le large chemin qui traversait de part en part la forêt. Émile lança un coup d'œil par-dessus son épaule. Si son confrère piquait du nez, bercé par le balancement régulier de sa monture, Quatresous ne dormait pas : des lueurs vives brillaient entre ses paupières mi-closes. L'aube se levait, d'une blancheur éblouissante, révélant une neige criblée de traces animales. Quelques nuages enflammés par les premières lueurs du jour filaient comme des songes dans un ciel incertain.

Émile décida de tenter sa chance avant de sortir de la forêt. Il lui fallait profiter du refuge proposé par les arbres, les buissons, les genêts, les barrières de troncs et de branches qui interdisaient le passage aux chevaux. Plus loin, dans les champs, dans les chemins creux, il lui serait plus difficile de semer ses gardiens.

Quatresous déclara qu'il avait soif, descendit de cheval, dégagea une gourde de vin, en lampa une bonne gorgée avant de la tendre à son compère.

« À devrait point d'meurer, tchette neige », marmonna l'homme au visage rougeaud après être descendu à son tour de cheval, avoir bu et levé les yeux vers le ciel.

Une rigole de vin s'échappa des commissures de ses lèvres, lui dégouлина sur le menton et le haut de sa redingote. Il retira son bicorné et, du plat de la main, lissa ses cheveux noirs et grasseyés.

Émile jugea le moment propice. Les deux gendarmes se tenaient entre leurs chevaux, il se trouvait du bon côté, il n'avait qu'un bond à faire pour franchir le fossé et disparaître dans le couvert.

« T'en vux un p'tit ? »

Quatresous lui tendait la gourde par-dessus la croupe du cheval. Émile acquiesça d'un hochement de tête, leva les deux mains avec une maladresse étudiée, dégagea brusquement ses poignets du nœud, saisit la gourde, la tira d'un coup sec qui surprit et déséquilibra le gendarme moustachu, bondit par-dessus le fossé, se jeta dans le couvert, brisant

des brindilles, soulevant des gerbes de neige. Les chevaux apeurés hennirent et se cabrèrent.

« Le grand fils d'putain ! » hurla Quatresous.

Émile se faufila entre les arbres et les genêts, indifférent aux branches basses qui le cinglaient. Un premier coup de feu éclata, suivi d'un juron puis d'une deuxième détonation, plus lourde. Les balles arrachèrent des bouts d'écorce, déclenchèrent de brèves pluies de neige, mais elles n'atteignirent pas le fuyard. Émile s'enfonça sans se retourner dans le cœur de la forêt. Ils n'auraient pas trop de mal à le suivre, avec les traces de pas qu'il abandonnait dans la neige, il lui fallait donc les prendre de vitesse, les distancer, les dissuader de se lancer à ses trousses.

Il courut jusqu'à ce que le silence eût absorbé leurs voix et les hennissements des chevaux. Il s'arrêta, resta un moment à l'écoute des bruits, n'entendit rien d'autre que les sifflements du vent dans les frondaisons et les craquements des branches alourdies de neige. Il brisa un scion de genêt et le laissa traîner derrière lui pour effacer ses traces, une précaution probablement inutile dans la mesure où, le gendarme l'avait affirmé quelques instants plus tôt, la neige aurait fondu avant la fin de la journée.

Il marcha au hasard, traversant des sentiers et un chemin un peu moins large que la route principale. Une troupe s'était mise à sa recherche. Des rumeurs retentirent dans le lointain, qui s'estompèrent peu à peu. Sa situation n'était pas brillante pour autant : exténué, affamé, frigorifié, il n'avait nulle part où aller. Hors de question, pour l'instant, de retourner à la chaumière de Norbert ou de quitter l'asile relativement sûr de la forêt.

Il avisa un bosquet de genêts épais et emmêlés qui pouvait lui servir d'abri. Il effaça avec soin ses traces avant de se glisser entre les branches basses et piquantes. La neige n'avait pas pénétré à l'intérieur de l'enchevêtrement, imprégné d'une âpre odeur de bois pourri. Émile se recroquevilla sur lui-même pour récupérer un peu de sa chaleur, puis, une fois installé, il tira la dague de la poche intérieure de sa redingote et la contempla. Elle était aussi glacée que l'air ambiant, comme si la fin tragique de Norbert et de ses deux loups lui avait retiré toute chaleur, toute vie.

Qu'avait voulu dire le vieil homme avant de mourir ?





CHAPITRE VII

« Ça devrait plus tarder... »

Félix Potiquet s'était rapproché de Cornuau pour lui souffler son haleine fétide à la face. L'ancien boucher des Halles puait la sueur et la piquette. Ses traits tirés et son teint pâle trahissaient la fatigue et la peur. Le groupe de première intervention, une cinquantaine d'hommes, s'était massé au rez-de-chaussée d'une maison médiévale de la rue des Lombards. On leur avait remis des fusils modèles 1777 et des cartouches issus de divers trafics.

« Semblerait qu'y en a qui viennent des réserves d'un certain Figaro », avait précisé, avec un sourire entendu, l'homme chargé de la distribution.

Une humidité glaciale, pénétrante, flottait dans la pièce. La neige tombée au cours de la nuit n'avait pas tenu. Il ne restait plus dehors que des plaques de glace disséminées sur les trottoirs et au pied des escaliers. Des rais de lumière s'immisçaient par les jours des volets et révélaient un sol habillé d'un vieux pavage. Une heure plus tôt, des fédérés et des sectionnaires s'étaient répartis au son des tambours de chaque côté de la rue, signe que la voiture transportant le roi passerait bel et bien devant la maison. Cornuau avait risqué un œil par l'interstice d'un volet et aperçu une double haie hérissée de baïonnettes et de piques, une muraille imposante dans laquelle le groupe d'avant-garde devrait creuser une première brèche. Le vent agitait les drapeaux tricolores et soulevait les cocardes piquées dans les bonnets, dans les bicornes, dans le col des redingotes.

Au petit jour, le paydret s'était soigneusement lavé et avait inspecté ses vêtements avant de sortir de la chambre. Du corps de la catin, il ne restait qu'une bouillie informe sous les draps et les couvertures imbibés de sang. Frustrée de victimes durant de longs mois, la sorcière

vaudoun avait métamorphosé son serviteur en démon furieux insatiable. Il avait laissé la pauvre femme se dévêtir, puis il s'était déshabillé lui-même avant d'abattre sur elle le couteau à la lame rouillée qu'un client précédent avait oublié sur la table de chevet. Il l'avait frappée sous tous les angles, commençant par la gorge, continuant sur la poitrine, finissant au ventre, l'enjomineuse n'avait été satisfaite qu'après qu'il se fut roulé un long moment dans les viscères et le sang de sa victime. Lorsqu'il s'était relevé, hébété, épouvanté par sa propre sauvagerie, il avait enveloppé sa victime dans les draps et les couvertures, puis il s'était lavé à l'eau froide d'une cuvette posée sur une petite table, se frottant la peau et les cheveux avec rage, essuyant à l'aide d'un pan de robe de la catin roulé en boule les flaques de sang sur le parquet et les taches aux murs. Il était sorti de l'immeuble en prenant soin de ne pas réveiller le tenancier qui somnolait dans un renfoncement près de la porte. Cornuaud ne croyait pas que ce dernier fut capable de le reconnaître : il régnait une obscurité profonde à l'instant où il lui avait remis les trente sols pour la location de la chambre. L'homme avait saisi avec avidité les pièces sans lever la tête vers son client, habitué à respecter l'incognito des visiteurs.

Cornuaud se demandait si les autorités avaient réellement l'intention d'empêcher les conjurés de délivrer le roi. Il avait rencontré les deux agents de police chez Ysabeau, un minuscule restaurant de la rue Saint-Martin – grâce à Dieu, leurs regards pénétrants, soupçonneux, n'avaient rien détecté d'anormal le concernant. Il leur avait rapporté les renseignements glanés au cours du dîner donné dans l'hôtel particulier du quartier du Palais-Royal. Ses interlocuteurs lui avaient seulement ordonné de rejoindre les conjurés rue des Lombards et d'agir comme si de rien n'était. Il n'avait pas à se soucier de l'intervention policière, il lui faudrait jusqu'au bout obéir aux chefs de la conspiration, se jeter dans la bataille, tirer sur les gardes nationaux au besoin. On saurait, en haut lieu, qu'il servait de son mieux la patrie, qu'il n'était point un ennemi de la nation. Peut-être les girondins avaient-ils décidé de soutenir secrètement la conjuration, la seule façon pour eux de sauver le roi sans perdre la face à l'Assemblée ? Bon nombre d'entre eux avaient voté en dépit de leur conviction devant la foule vociférante et menaçante massée dans la salle du Manège. Les partisans de la mort immédiate de Louis Capet s'étaient appuyés sur la force de dissuasion représentée par la Commune et les sectionnaires pour obtenir la sentence qu'ils espéraient.

Un jeune messenger, qui faisait la liaison entre le groupe d'avant-garde et le reste des troupes disséminées dans d'autres maisons et cours du quartier, avait rapporté, à l'aube, que le député jacobin Le

Peletier de Saint-Fargeau avait été assassiné la veille par un ancien garde du roi. Les conspirateurs y avaient vu un signe : la malédiction commençait à frapper les misérables qui osaient s'en prendre à la personne sacrée du souverain. Terrible serait leur châtiment lorsque Louis XVI serait à nouveau hissé sur le trône de France et la légitimité royale rétablie. Ils ne monteraient pas sur l'échafaud, ils ne tâteraient pas de la machine « humanitaire » qu'ils avaient dressée dans la cour du Carrousel, ils subiraient les interminables supplices réservés aux régicides, ils auraient tout le temps de regretter leur folie.

« Qu'est-ce que t'as fichu avant d'venir ici ? J'serais bien allé boire le coup avec toi, mais t'avais disparu. Comme j'avais pas envie de rentrer chez moi, vu que j'voulais pas réveiller ma femme et mes enfants, j'me suis retrouvé tout seul à la taverne de Chrétien. »

Tout en reculant pour échapper à son haleine méphitique, Cornuaud observa avec attention Félix Potiquet. L'ancien boucher des Halles était peut-être lui aussi un agent de police infiltré : son regard sournois ne cessait de papillonner d'une face à l'autre comme s'il voulait graver les conjurés dans sa mémoire pour mieux les dénoncer devant un tribunal.

Les cloches de Notre-Dame et d'autres églises sonnèrent l'angélus. Le temps s'écoulait avec une lenteur crispante. Le silence, inhabituel à cette heure du jour, transformait Paris en une gigantesque tombe. Les avis placardés sur les murs avaient interdit aux femmes, jugées trop émotives, et aux partisans déclarés du roi de se présenter sur le parcours entre la prison du Temple et la place de la Révolution. Le maire Chambon invitait la population à garder le « calme et la morne dignité » qui convenaient à des hommes libres. De temps à autre résonnaient les grondements de roues cerclées de fer et les crépitements de sabots sur les pavés des ruelles proches.

« J'ai traîné dans la ville tout comme une âme en peine, répondit Cornuaud. C'est qu'j'ai plus de logis à c't'heure. »

Potiquet se rapprocha encore de son vis-à-vis après avoir lancé un nouveau coup d'œil sur les visages environnants suspendus dans la pénombre comme des masques mortuaires.

« J'gage que, si on réussit à empêcher le gros... le roi de grimper sur l'échafaud, il nous en sera reconnaissant et qu'on pourra en retirer quelques solides bénéfices.

— N'y compte point trop, murmura Cornuaud. Les hommes sont ingrats, les puissants plus encore que les pauvres bougres.

— Pourquoi donc t'es là si t'espères pas une récompense ?

— Dame, la vie a choisi pour moi. »

Potiquet frissonna et remonta le col de sa veste. Le canon de son fusil, qu'il tenait serré contre lui, heurta la boucle de sa ceinture.

« Elle choisit pour nous tous, on dirait, reprit-il à voix basse. La

logique voudrait... (il vérifia à nouveau que personne ne les écoutait) qu'on soit plutôt de l'autre bord, moi le boucher, toi l'ancien marin. Faut-il que l'injustice soit la seule véritable souveraine de c'pays pour qu'on soit amené à faire le contraire de ce qu'on devrait faire ! »

Félix Potiquet se tut lorsque le responsable du groupe d'avant-garde, Warmejanville, un ancien officier du roi aux traits énergiques, lui adressa un regard appuyé et suspicieux.

Une première détonation éclata, suivie d'un tumulte d'où se détachèrent des hurlements et des vociférations. Les hommes se tendirent autour de Cornuaud. Warmejanville et ses assistants, deux jeunes aristocrates qui avaient participé au dîner de la veille, parurent hésiter. Leur consigne était d'intervenir au moment où la voiture du roi et son escorte seraient en vue de la maison, pas avant. Ils décidèrent de s'en tenir au plan initial, estimant que le tapage, rapidement absorbé par le silence, n'était qu'un incident mineur, une visite domiciliaire qui avait mal tourné ou un règlement de comptes entre bandes rivales, et qu'il ne modifiait en rien le déroulement des opérations.

Puis un grondement enfla comme un roulement d'orage, des claquements de dizaines de chaussures battant le pavé se rapprochèrent de la maison. Très pâle, Warmejanville replaça d'un geste nerveux sa perruque et frotta du dos de la main sa joue ombrée de barbe avant de souffler :

« Nous avons été trahis. Tenez-vous prêts à ouvrir le feu. »

Imitant les autres, Cornuaud arma le percuteur de son fusil. Le grondement se répandit autour de la maison comme une eau torrentueuse et s'acheva en une pluie de cliquetis. Des coups puissants ébranlèrent la vieille porte de bois barrée d'une énorme traverse.

« Au nom de la République, moi, Charles Amédée Visaneur, capitaine de la garde nationale, ordonne aux citoyens rassemblés dans cette maison de se rendre sans résistance, déclara une voix grave et forte teintée d'un accent du Nord. Il leur sera garanti la vie sauve ainsi qu'un jugement équitable. »

Félix Potiquet fixa Cornuaud avec une expression indéchiffrable.

« Nous ne sortirons point d'ici sans combattre ! répliqua Warmejanville.

— À ton aise, citoyen. Sache cependant que tu ne peux espérer aucun secours de tes complices : ils se sont tout juste rendus. »

L'officier réfléchit, les yeux et le pistolet braqués sur la porte.

« Accordez-moi quelques instants, je vous prie. Le temps de consulter mes hommes.

— Comme il te plaira, citoyen. Tu disposes de cinq minutes. Passé ce délai, nous donnerons l'assaut. »

Warmejanville se tourna vers ses hommes, rajusta le jabot de sa chemise, reboutonna sa veste moirée à passementeries d'argent, tira sur ses bas plissés.

« Vous avez entendu comme moi, dit-il d'un ton las. Nous sommes une trentaine, ils sont sans doute plusieurs centaines dehors. Je comprendrais que vous choisissiez de vous rendre sans combattre. N'attendez pas toutefois la clémence de vos juges. Ce sont des fanatiques, des enragés. Vous n'obtiendrez qu'un sursis d'une semaine ou deux. Mais, dans l'époque que nous traversons, une semaine peut suffire à jeter bas les tyrans de la Révolution. En une semaine, mes amis, l'espoir peut changer de camp. »

Cornuau vit les hommes baisser les canons de leurs fusils, y compris les deux jeunes aristocrates. Frigorifiés, exténués par une nuit de veille, démoralisés par l'ultimatum du capitaine de la garde nationale, ils venaient de perdre leurs dernières et maigres chances d'accomplir la mission qui leur avait été confiée. Rien ni personne ne pourrait dorénavant empêcher la décapitation du roi de France.

« Nous déposerons les armes sans effusion de sang, déclara Warmejanville d'une voix imprégnée de tristesse. Mais, auparavant, une tâche me revient. Ma dernière tâche d'officier. »

Fendant les rangs, il se dirigea d'un pas déterminé vers Cornuau et Félix Potiquet. Des rais de lumière criblèrent de cercles éphémères et dorés ses habits et son visage.

« Il ne sera pas dit que les traîtres nous survivent », dit-il en regardant tour à tour les deux hommes.

Il leva son pistolet et le braqua sur Félix Potiquet, dont les yeux s'arrondirent de terreur.

« Hé, vous faites méprise, monsieur ! J'veus ai certainement point trahis ! » Il se tourna vers Cornuau. « Dis-leur donc, toi, que je suis homme loyal. »

Le paydret garda un mutisme prudent.

« La sentence est sans appel, gronda Warmejanville. Nous savions depuis le début que tu étais un agent de la Commune. Nous t'avons fait surveiller, mais, cette nuit, tu as sans doute trouvé le moyen de déjouer notre vigilance et de prévenir tes supérieurs. »

Potiquet lâcha son fusil et tomba la face contre terre ; ses mains, ses genoux, son menton tremblaient d'épouvante, claquaient sur les dalles de pierre.

« Grâce, monsieur... On m'a obligé... Pitié... Songez à mon épouse, à mes enfants... »

— Ton épouse, Claudine, c'est elle qui nous a prévenus, rétorqua l'officier d'un ton sec. C'est une chrétienne fervente et une royaliste sincère, elle. Elle ne supportait pas que les scélérats de la Convention et de la Commune s'en prennent à la personne du souverain. Crois-

moi, ni elle ni tes enfants ne regretteront un scélérat de ton espèce.

— C'est pas moi... pas moi qui les ai prévenus cette nuit, bredouilla Potiquet. J'en fais... j'en fais le serment...

— Que vaut un serment dans la bouche d'un menteur ? »

L'ancien boucher pleurnichait et poussait de petits gémissements de frayeur. Des effluves de sueur, de vin et d'urine s'exhalaient de ses vêtements, de ses chaussures.

« Eh bien, citoyen ! tonna la voix du capitaine de la garde nationale à travers le bois de la porte.

— Nous y sommes presque, monsieur. »

Warmejanville baissa son pistolet sur le crâne de Potiquet et, impassible, pressa la détente. La balle fracassa le crâne du malheureux, une fontaine de sang jaillit, charriant des morceaux de cervelle. Il demeura un petit moment dans la même position, agenouillé, la tête posée sur ses bras croisés, le cul en l'air, avant de s'affaisser de tout son long sur le sol. L'officier le considéra quelques instants d'un air dédaigneux, puis il dévisagea Cornuaud.

« La prochaine fois, apprends donc à te méfier de tes amis. »

Le paydret soutint sans ciller le regard perçant de Warmejanville.

« C'était point mon ami, monsieur. Je... j'le connaissais seulement depuis hier soir.

— Apprends à les choisir, alors.

— À c't'heure, j'sais pas si j'aurai une autre occasion de reconnaître les vrais amis des faux. »

Un sourire lugubre assombrit le visage de Warmejanville.

« Tout juste, mon ami. »

L'officier rechargea tranquillement son pistolet. Cornuaud souleva de quelques pouces son fusil et glissa l'index dans le pontet. Il n'était pas Félix Potiquet, il ne se laisserait pas occire comme un goret sous le couteau du boucher. Warmejanville se détourna, s'éloigna de lui et, traversant à nouveau les rangs de ses hommes pétrifiés, il se posta devant la porte.

« Vous m'entendez, capitaine ?

— C'était quoi, ce coup de feu, citoyen ?

— Un traître. Il ne méritait pas de vivre.

— Ma foi, c'est une sentence équitable : celui qui trahit une fois trahit cent fois.

— Je suis bien aise de savoir que vous partagez quelques-unes de nos vieilles valeurs. Nous allons donc nous présenter devant vous sans armes. Ai-je votre promesse que vous ne ferez point feu sur mes troupes ?

— Je vous l'ai déjà donnée, citoyen. »

Warmejanville ordonna à ses hommes de poser leurs fusils, leurs pistolets et leurs armes blanches, puis il tira le verrou de la porte. Les

premiers conjurés hésitèrent avant de s'avancer dans la lumière éblouissante du jour, puis, un à un, la tête basse, ils quittèrent la pièce. Dehors les accueillit une cohorte de gardes nationaux déployés de chaque côté de la ruelle et, pour certains, postés aux fenêtres des façades voisines. Le capitaine, un homme élancé d'une trentaine d'années, portait un chapeau orné d'un plumet tricolore ainsi qu'une redingote bleue bordée d'un liseré blanc et rehaussée d'épaulettes dorées. Il lissait d'un air satisfait l'extrémité de sa moustache blonde, ravi sans doute de capturer des conspirateurs sans avoir tiré un seul coup de feu ni donné un coup de sabre. Cornuaud fut parmi les derniers à sortir. Il lui sembla déceler, lorsqu'il passa devant lui, une étrange détermination dans les yeux de Warmejanville. Il sut tout de suite à qui était destiné le coup de feu qui éclata : l'officier avait préféré se donner la mort plutôt que subir le déshonneur d'une humiliation publique. Le capitaine se précipita à l'intérieur de la maison et en ressortit quelques instants plus tard, l'air contrarié, les doigts empoissés de sang.

Transi de froid, Cornuaud aperçut aux fenêtres les silhouettes de femmes et d'enfants alertés par le remue-ménage. Le vent répandait une puanteur de sang séché et de déjections en provenance des Halles proches, ainsi que de vagues odeurs de bois brûlé et de pain chaud.

« À la Grande Force, vous autres ! » glapit le capitaine.

Pendant que quelques-uns d'entre eux récupéraient les armes abandonnées dans la maison, les gardes nationaux se disposèrent autour du groupe des conjurés et se mirent en marche en direction de la Force. Il ne leur fallut qu'une vingtaine de minutes pour parcourir les rues de la Verrerie et du Roi-de-Sicile. Ils s'engagèrent ensuite dans la rue Pavée et longèrent le mur d'enceinte de la prison avant de s'engouffrer dans une entrée basse gardée par des gendarmes.

On conduisit les captifs dans l'aile de la Grande Force, réservée aux hommes, tandis que les femmes occupaient la partie appelée Petite Force.

« Vous avez de la chance, dit le capitaine en désignant une plaque de bronze. Vous serez bien logés ! »

La plaque indiquait que les bâtiments, œuvre de l'architecte Boullée, dataient des années 1780. Ils semblaient en tout cas nettement plus clairs et salubres que la prison de la Conciergerie. Toujours escortés par les gardes nationaux, Cornuaud et les autres traversèrent une première cour puis, accueillis par deux porte-clefs aux vêtements crasseux et aux trognes patibulaires, franchirent un long couloir avant d'être poussés dans une salle semi-enterrée et percée de soupiraux où se pressait une multitude de prisonniers. La puanteur sauta aux narines de Cornuaud et lui rappela immédiatement l'atmosphère pestilentielle de la Conciergerie. Il y vit le même

spectacle de désolation, les mêmes corps tordus de souffrance, les mêmes regards brillants de fièvre, la même vermine dans les litières de paille souillées, les mêmes seaux d'aisance débordant d'excréments, les mêmes gros rats noirs, la même humidité glaciale. Tandis que les geôliers refermaient la lourde porte derrière lui et que les autres conspirateurs découvraient, hébétés, leurs nouvelles conditions d'existence, il se dit que les paroles des deux policiers qui l'avaient recruté n'étaient sans doute que des promesses en l'air. Il s'était acquitté du rôle qu'ils l'avaient contraint à jouer, mais eux le laisseraient croupir dans ce cul-de-basse-fosse jusqu'à ce qu'il soit définitivement oublié, qu'il meure de fièvre ou de faim, ou encore qu'il soit expédié sur l'échafaud en compagnie des autres conjurés. La colère frémit dans ses veines, la sienne et celle de l'enjomineuse négresse. Elle avait besoin d'un serviteur libre de ses décisions et de ses gestes, elle ne pouvait se satisfaire une nouvelle fois d'une vengeance au rabais, de sacrifices d'hommes condamnés, déjà morts, elle voulait piller tout son saoul les nids de ces charognards blancs qui avaient semé la mort et la désolation dans son village.

Il se rapprocha d'un soupirail, écarta du pied le corps d'un vieillard maigre recroquevillé à même les dalles de pierre, s'agrippa aux barreaux pour observer la ruelle encore habillée de neige dure qui longeait le mur de la prison. Il aperçut les bottes d'un homme qui marchait d'un pas pressé, puis, un peu plus tard, les chaussures à boucle, la robe et le manteau d'une femme jeune et coquette à en juger par les bracelets à ses chevilles et son allure gracieuse.

« C'est toi, le citoyen Belzébut ? »

Il lâcha les barreaux et se retourna. Devant lui se tenait un geôlier plus laid et puant qu'un bouc, muni d'un énorme trousseau de clefs et accompagné d'un molosse aux yeux et au poil noirs. Perdu dans ses pensées, il ne les avait pas entendus entrer ni s'avancer dans son dos. Il acquiesça d'un clignement des paupières.

« Suis-moi. Y a là-dehors des citoyens qui désirent t'interroger. »

Il reconnut au premier coup d'œil les deux hommes qui l'attendaient dans le couloir : les policiers, l'un brun et maigre, l'autre corpulent et rougeaud, qu'il avait rencontrés à la Conciergerie et dans le minuscule restaurant de la rue Saint-Martin. Ils congédièrent le geôlier et son chien comme on chasse des mouches d'un geste agacé puis, prenant Cornuaud par le bras, ils s'engagèrent dans un passage étroit et fermé, une trentaine de pas plus loin, par une lourde porte. Un deuxième geôlier aux manières obséquieuses vint leur ouvrir, un patriote assurément : une cocarde tricolore était piquée dans son bonnet phrygien et il se croyait obligé d'entrecouper ses phrases de « citoyen », de « jean-foutre » et de « coquins d'accapareurs ».

La porte donnait sur un petit escalier qui desservait une courette

ombragée, enneigée et ceinte de hauts murs. Les deux policiers entraînèrent Cornuauud vers une voiture noire frappée des armoiries de la Municipalité et tirée par quatre chevaux.

« Place de la Révolution, Angrelet, au triple galop, lança le policier brun et maigre au cocher vêtu d'une livrée pourpre et transi de froid sur son banc.

— C'est qu'les rues sont fermées à c't'heure, citoyen. Y a des gens d'armes partout...

— Ne t'en soucie pas, Angrelet. »

Le cocher s'inclina et attendit que ses passagers eussent grimpé dans la voiture pour donner de la voix et des guides le signal de départ aux chevaux. Les deux policiers s'assirent sur la banquette dans le sens de la marche et prièrent Cornuauud de s'installer en face d'eux.

« Nous n'avons jamais pris le temps de nous présenter, dit l'homme maigre et brun d'une voix forte pour dominer le grincement des roues sur les pavés. Je suis Ange Kolly, agent du deuxième bureau, mais on m'appelle plus volontiers Chérubin.

— Moi, je suis Melchior Quitre, également agent du deuxième bureau, renchérit l'autre policier. On me connaît davantage sous le nom de Piquette, rapport à la teinte de mes joues.

— Nous devons d'abord louer la qualité de tes renseignements, citoyen Belzébut, reprit Ange Kolly. Ils nous ont permis d'arrêter les conspirateurs royalistes sans qu'une goutte de sang ne soit versée. Nos autres agents étaient percés à jour et les ennemis de la nation s'en servaient pour nous aiguiller sur de fausses pistes.

— Tu ne nous as pas point déçus, renchérit Melchior Quitre. Tu as prouvé ton attachement à la République bien que tu aies caché un foutu vieux calotin dans un grenier. Un épisode malheureux et déjà oublié. Nous t'offrons d'entrer au deuxième bureau en qualité d'agent. »

Le cocher menait bon train son équipage dans les rues encore désertes. Cornuauud voyait défiler les façades grises et mornes par la vitre de la portière. Derrière les fenêtres s'agitaient des ombres pâles, des bribes d'existence à peine esquissées.

« Nous dépendons directement du Comité de sûreté générale, dit encore Ange Kolly. Nous ne sommes point sujets aux tracasseries administratives qui sont le lot des autres policiers. Nous n'avons point à rendre de rapports fastidieux, ni à nous justifier devant ces jean-foutre de procureurs, ni à obtenir des mandats de perquisition et autres fariboles.

— Les perquisitions, nous les effectuons sans permission, les rapports, nous n'avons pas le temps de les rédiger, les jean-foutre de procureurs, nous les jugeons au-dessous de nous, gloussa Melchior Quitre. Nous sommes les fantômes de la Révolution, nous n'avons de

comptes à rendre qu'à notre maître.

— Qui c'est donc, votre maître ? demanda Cornuaud.

— Ah, ça, mon ami, nous ne pouvons te le dire pour le moment. Il nous faut encore te mettre à l'épreuve. »

Ange Kolly tira de la poche de sa redingote noire de gros cigares, en proposa à son confrère et à Cornuaud.

« Ils viennent de la Martinique. Il m'arrive d'en avoir de l'île de La Havane. Ceux-là sont fameux. »

Il trancha l'extrémité d'un cigare avec ses incisives avant de l'allumer à l'aide d'un briquet à amadou. Un nuage de fumée à l'odeur plutôt agréable emplît l'intérieur de la voiture. Cornuaud n'en avait jamais fumé, le tabac lui donnant des envies furieuses de cracher, mais il avait côtoyé des hommes qui s'en délectaient à longueur de journée dans les Caraïbes et sur les navires marchands. Il refusa d'un geste de la main le briquet présenté par Kolly.

« Tu ne prises donc point le cigare, citoyen ?

— Si fait, répondit le paydret. J'le fumerai plus tard. Ça m'donne mal au cœur quand j'ai le ventre vide. »

Ange Kolly accepta l'explication d'un hochement de tête, tira une nouvelle et longue bouffée avant de reprendre :

« C'est l'un des avantages de notre fonction, comprends-tu ? La manufacture de tabac de la rue Saint-Denis, Au bonnet de la Liberté, nous fournit gracieusement en très vieux tabac et en cigares. Avec un nom pareil, elle ne peut qu'être du côté des patriotes ! »

Les policiers éclatèrent de rire. Une épaisse fumée dissimulait maintenant les deux hommes, comme si un brouillard de tous les diables était subitement tombé à l'intérieur de la chaise de poste.

« Où m'emmenez-vous donc ? demanda Cornuaud après un court instant de silence.

— À un spectacle édifiant que tu ne verras qu'une fois dans ta vie, répondit Melchior Quitre. Que plus personne ne verra jamais. Et auquel tu as apporté une belle contribution.

— La mort du dernier roi de France », souffla Ange Kolly.





CHAPITRE VIII

Dès qu'il n'était pas sollicité pour une mission quelconque, Antoine Schwarz suivait Jacques-André Bellerive dans ses déplacements. Armande l'avait supplié de la débarrasser de son amant et avait juré de se donner à lui dès qu'il aurait écarté la menace Bellerive, le genre de promesse qui aurait laissé le policier de marbre quelques jours plus tôt et qui, à présent, lui faisait battre le cœur et bouillir les sangs. Il violait les principes qui l'avaient guidé depuis sa jeunesse, depuis, en réalité, une déception amoureuse dont il n'avait su se remettre, mais un courant de plus en plus violent l'entraînait vers Armande. Une seule pensée l'animait désormais : éliminer par n'importe quel moyen le cordelier aux amitiés dangereuses, le Gascon à l'allure de canaille et aux yeux de braise. Il lui faudrait passer momentanément dans le camp de ceux qu'il combattait depuis toujours, les criminels, les brigands, les ennemis de la loi. Le pire était qu'il ne s'en formalisait pas. Il avait abandonné sa vieille armure de certitudes avec une facilité étonnante, lui l'Alsacien qui s'était cru incorruptible.

Il avait été requis, comme l'ensemble de ses confrères, pour l'exécution du roi. Et, comme la plupart des autres policiers, il avait désapprouvé en son for intérieur la sentence de la Convention. Mais aucun n'avait protesté, ni crié grâce comme quelques Parisiens au passage du carrosse de la Municipalité emportant l'auguste condamné sur le lieu de son supplice. Il avait assisté, au milieu de milliers de gardes nationaux et de gendarmes, au spectacle terrible de la mise à mort du souverain sur l'échafaud dressé au centre de la place de la Révolution. Quelques flocons de neige étaient tombés comme des larmes glacées. Louis avait échappé un instant aux assistants du bourreau Samson et s'était avancé vers la foule imposante et silencieuse, mais le gros Santerre avait fait rouler les tambours et,

même en tendant l'oreille, Schwarz n'avait pu entendre que des bribes des dernières paroles du roi de France. Des hurlements de bête traquée où il était question de Dieu, de sang et de la France. Au cri lugubre poussé par le condamné avant que le couperet ne s'abatte sur son cou avaient répondu les gesticulations grotesques de Jacques Roux, le vicaire enragé, et l'énorme clameur des sectionnaires et des spectateurs lorsque Samson leur avait montré la tête tranchée. Puis une violente bousculade s'était produite, des hommes avaient sauté sur l'échafaud pour tremper leur pique, un mouchoir ou un bout de tissu dans le sang royal. On s'était battu pour la possession d'une mèche de cheveux ou d'un petit bout d'habit vendu aux enchères par le bourreau.

Antoine Schwarz n'avait que mépris pour les prédateurs des reliques de Louis XVI : ils se prétendaient animés par une haine farouche à l'encontre du souverain et, repris par les vieilles superstitions, ils continuaient de prêter des vertus miraculeuses à son sang, à ses vêtements, à ses cheveux. La contradiction annonçait des lendemains ténébreux, à mille lieues de la raison propagée par les philosophes des Lumières dont se réclamaient les têtes pensantes de la Révolution. Oubliant le froid, hommes et femmes dépoitraillés avaient formé des farandoles endiablées dans les rues de Paris, jusqu'à l'église de la Madeleine où avait été transporté le cadavre du roi. Le vin avait coulé à flots, aussi vermeil et enivrant que le sang. Schwarz s'était frayé un chemin au milieu de la liesse populaire jusqu'au théâtre de la République. Il y avait trouvé Armande seule et prostrée sur la banquette de sa loge.

« Bellerive sort tout juste d'ici, avait-elle balbutié. Il se trouvait place de la Révolution. La mort du roi l'a transporté de joie. Il dit que ce n'est qu'un début, qu'une multitude d'autres têtes vont tomber. Il me fait peur. Mon Dieu, Antoine, il faut absolument me délivrer de ce démon furieux. »

Première fois qu'elle l'appelait par son prénom. Il avait frissonné. Elle avait levé sur lui un regard implorant, agrandi par la frayeur. Avec ses cheveux dénoués, elle était d'une beauté stupéfiante dans sa robe légère qui ne dissimulait pas grand-chose de son corps. Elle supportait la température glaciale avec grâce. Schwarz avait repoussé à grand-peine une envie féroce de la soulever de la banquette et de la presser contre lui. Il s'était contenté de bredouiller une promesse, conscient que son accent alsacien lui revenait en même temps que les émotions, les bouffées de chaleur et la sécheresse de la gorge. Elle lui avait manifesté sa gratitude d'un baiser appuyé sur les lèvres. Il s'était enflammé comme de la paille sèche, du sommet du crâne jusqu'aux extrémités des mains et des pieds, il avait baigné toute la nuit dans une étrange euphorie, comme si son corps ne pesait pas davantage

qu'une plume, comme si ses pensées trempaient dans l'alcool.

Convoqué par l'administrateur, il avait dû le lendemain matin rédiger un rapport sur la citoyenne Manon Roland et son amant supposé. Buzot, le député de la Creuse. Robespierre accusait en effet les services du ministre de l'intérieur d'être en partie responsables de l'assassinat de Le Peletier de Saint-Fargeau, et on utilisait toutes les informations glanées sur Roland et les frasques de son épouse afin de l'acculer à la démission et d'affaiblir le parti girondin.

Cela fait, Schwarz s'était mis en chasse. Bellerive était de toute façon l'une des clefs qui pouvaient ouvrir les portes de la secte de Mithra et le conduire au Père des Pères. Sa propre cause se confondait avec l'intérêt général, du moins était-ce une pensée qui l'aidait à dévoyer sa fonction. Il avait attendu Jacques-André Bellerive à la sortie du Club des cordeliers et l'avait suivi dans les rues de Paris. Le jeune Gascon avait passé une partie de la journée dans la taverne de Pierre-Nicolas Chrétien, puis il avait effectué une visite au théâtre de la République, courte mais suffisante pour attiser la jalousie de Schwarz. Lorsque Bellerive était réapparu dans la rue de Richelieu, les cheveux ébouriffés, la chemise et la redingote largement ouvertes, la canne virevoltante, le policier avait été à deux doigts de lui bondir sur le râble et de lui planter sa dague entre les omoplates. Il ne s'agissait pas de commettre un assassinat au vu et au su de tous, et donc de rejoindre le camp des criminels dans un cachot ou sur l'échafaud, mais de faire disparaître un importun en toute discrétion.

Les déambulations du jeune cordelier l'avaient conduit chez Méot, le restaurant à la mode, puis, après un dîner qui avait duré près de deux heures, sur la place de la Révolution, où des hommes lavaient à grande eau les pavés maculés de sang, et enfin, à l'issue d'une courte entrevue avec un groupe de sectionnaires coiffés de bonnets phrygiens et armés de piques, dans l'aile droite du château des Tuileries, le pavillon de Marsan occupé, depuis le mois d'octobre 1792, par le Comité de sûreté générale. Dans la Cour du Carrousel, au milieu d'une foule de piétons, de furies de la République et de marchands ambulants, des ouvriers remontaient l'échafaud à grand renfort d'ahanements et d'éclats de rire.

Ce qu'avait toujours pressenti Schwarz était donc confirmé : il existait un lien entre la police politique de la Convention et l'organisation de Mithra. Les administrateurs de police proches de la Commune de Paris, cordeliers et hébertistes, avaient grogné contre la création du Comité de sûreté générale, chargé de repérer, de dénoncer et d'arrêter les adversaires de la Révolution. D'autant que ledit Comité était composé essentiellement de députés jacobins intimes de Robespierre, Vadier, David, Lebas, Amar, Goupilleau de Montaigu... La municipalité recommandait aux commissaires et aux préposés de

ne point apporter leur collaboration à un organisme qu'elle percevait à la fois comme un rival et une menace. Schwarz n'aurait donc aucun informateur, aucun allié dans le pavillon de Marsan. En quatre mois, l'activité du Comité n'avait pas faibli. Il en appelait à la délation générale, et, le policier l'avait constaté à maintes reprises, l'appât du gain et la volonté de nuire transformaient inmanquablement les bons citoyens en dénonciateurs féroces.

Entre quatre et sept heures, un flot ininterrompu d'hommes et de femmes aux visages inquiets et surnois s'écoula par les portes monumentales du pavillon de Marsan. Schwarz en reconnut quelques-uns parmi eux, de pauvres bougres qu'on avait arrêtés pour des peccadilles et libérés pour faire de la place aux conspirateurs, aux accapareurs, aux adversaires des factions au pouvoir. Ceux-là venaient se refaire une virginité citoyenne en livrant un ou deux noms à la vindicte révolutionnaire. Avec un peu de chance, ils s'en repartaient avec un certificat de civisme, le nouveau passeport pour la tranquillité, ou quelques livres de récompense.

Schwarz acheta des beignets au goût prononcé de rance – trente sols les quatre beignets minuscules, rassis et non sucrés, la vie chère n'était pas qu'une plainte populaire dans les rues parisiennes – à un marchand ambulant. Cependant, comme il n'aimait point le gaspillage, il les mangea jusqu'à la dernière bouchée et les fit passer avec le verre de vin chaud acheté cinq sols à un porteur. La nuit était tombée depuis un bon moment lorsque Bellerive sortit du pavillon de Marsan en compagnie d'un grand gaillard brun vêtu d'une redingote noire, d'un pantalon à pont, d'un chapeau de feutre à large bord, et d'un sans-culotte en carmagnole blanche, bonnet phrygien, pantalon rayé, pique et sabots. Les trois hommes traversèrent la cour du Carrousel où se dressait à nouveau l'inquiétante louisette après son bref séjour sur la place de la Révolution, prirent la direction du nord, longèrent le Palais-Royal où les catins, les diseuses de bonne aventure, les badauds et les marchands commençaient à se bousculer sous les arcades, parcoururent la rue de Richelieu, s'engagèrent dans la rue du Faubourg-Montmartre puis dans la rue des Martyrs, et marchèrent d'un bon pas jusqu'au mur des fermiers généraux. Ils parlementèrent avec les gendarmes de faction à la barrière d'octroi de Terne-Royale. Des nuages occultaient les étoiles et rendaient les ténèbres insondables. À la puanteur lourde et tenace du centre de Paris succédaient des relents changeants de purin, de tannerie et de vase.

Dissimulé derrière un arbre, Schwarz remonta le col de sa redingote pour protéger ses oreilles du froid de plus en plus vif. Il regretta d'avoir oublié son chapeau en sortant de son appartement. Il était sujet, depuis quelque temps, à des négligences qu'en d'autres temps il aurait jugées indignes d'un policier. Des silhouettes rôdaient dans la

nuît. Les légions des coquins se tenaient près de l'enceinte des fermiers généraux, dans les parages des barrières d'octroi où transitaient les marchandises et donc les richesses. Au retour des beaux jours, catins, baladins et commerçants ambulants viendraient grossir la population des coupe-jarrets et tenter à leur façon de soulager les marchands et les passants de quelques livres. Une vie clandestine intense s'était développée à l'ombre de la gigantesque enceinte, comme des germes dans un corps malsain. Grâce à son réseau, Schwarz se tenait informé de l'évolution des bandes, des changements de chefs, des guerres parfois meurtrières pour le contrôle des territoires. Lorsqu'il estimait l'équilibre rompu, il organisait une descente avec un bataillon d'agents du guet ou de gendarmes et procédait à une vague d'arrestations. Quelques poissons, gros et petits, échappaient aux coups de filet et se réfugiaient dans les catacombes, un labyrinthe où ils attendaient tranquillement la fin des hostilités avant de réapparaître quelques jours plus tard. L'avènement de la Révolution n'avait pas changé grand-chose à cette éternelle partie de cache-cache entre police et canaille, même si les clubs, avec leur manie de recruter leurs sbires dans les bas-fonds, avaient engendré un détestable sentiment d'impunité dans les populations des faubourgs.

Les gendarmes s'écartèrent pour laisser passer Bellerive et ses deux accompagnateurs. Schwarz se présenta à son tour devant la barrière d'octroi hérissée de colonnes, éclairée par une dizaine de lanternes dont les lueurs vacillantes révélaient le mur des fermiers généraux de chaque côté du pavillon. Malgré sa hauteur de dix pieds, l'enceinte n'avait pas toujours constitué un obstacle insurmontable pour les marchands ou les trafiquants cherchant à échapper aux taxes. Les fermiers généraux étaient tombés avec la monarchie, mais la Convention avait vite saisi l'avantage qu'elle pouvait tirer du mur et de ses barrières d'octroi : ils permettaient de contrôler avec une grande efficacité les mouvements des personnes et des biens.

Un gendarme de faction barra le chemin à Schwarz, le fusil pointé vers l'avant, le bicorne de guingois, le nez et les joues rougis par le froid.

« Où donc vas-tu à cette heure-ci, citoyen ? »

Regardant par-dessus l'épaule de son vis-à-vis, Schwarz ne quitta pas des yeux les trois silhouettes qui s'éloignaient dans la nuit.

« Où se rendent-ils, ces trois-là ? »

Le gendarme fronça les sourcils.

« Me semble qu'c'est à moi de poser les questions, citoyen ! » Deux de ses confrères, alertés par son éclat de voix, accoururent dans leur direction.

« Je suis préposé de police, imbécile ! gronda Schwarz, et je suis en mission. Écarte-toi : je dois suivre ces trois hommes. »

Les petits yeux du gendarme se plissèrent de méfiance. Le froid n'était pas le seul responsable des rougeurs de son visage, à en croire son haleine empestant l'alcool.

« C'est que... j'suis point obligé d'te croire, citoyen. »

Schwarz évacua son agacement d'une brève et bruyante expiration. Il connaissait ce genre d'homme, un campagnard à qui l'uniforme donnait un sentiment de toute-puissance. Ils étaient légion ceux qui, fuyant la misère, avaient quitté leur province pour s'enrôler dans les rangs de la gendarmerie ou de la garde nationale.

« Il est des circonstances où il est préférable de croire ! siffla le policier.

— À moi, on m'a dit qu'le bon Dieu et tous ses saints étaient passés de vie à trépas, à c't'heure ! » gloussa le gendarme.

Schwarz faillit se jeter sur lui pour lui faire rentrer ses ricanements dans la gorge. Plus loin, de l'autre côté de la barrière, l'obscurité avait absorbé les silhouettes de Bellerive et des deux autres. Il allait perdre leur piste, l'occasion ne se représenterait peut-être pas de régler son compte au jeune Gascon, de délivrer Armande.

« Je te félicite pour ta vigilance, déclara-t-il avec un sourire conciliant. Mais je suis au service de la nation et je...

— On l'est tous par ici, citoyen ! »

Schwarz ravala son orgueil, fouilla ses vêtements à la recherche d'un papier cacheté ou d'un certificat qui justifierait sa condition de policier, ne trouva qu'un mouchoir, quelques pièces et des objets sans intérêt. Il avait changé de redingote le matin et il avait oublié de récupérer le contenu des poches de l'ancienne. Il aurait sans doute pu convaincre son interlocuteur avec de la patience, mais le temps lui manquait. Il s'apprêtait à renoncer, la mort dans l'âme, quand un autre gendarme s'interposa d'une voix grave.

« Laisse donc passer ce citoyen, Paumiler. Je le connais. »

Le dénommé Paumiler décocha un regard mauvais à l'intervenant.

« Où qu'tu l'as rencontré ?

— Dans les locaux de monsieur le lieutenant général, rue Capucine, enfin, du temps où c'était le lieutenant général qui commandait la police.

— Qu'est-ce qu'un jean-foutre de ton espèce fichait chez les aristocrates ?

— J'ai pas toujours été argousin... »

Paumiler dévisagea quelques secondes son confrère, un homme à la forte corpulence et aux longs cheveux blonds, avant de hocher la tête.

« Dame, j'te crois. » Puis il releva son fusil et se tourna vers Schwarz : « Où allaient ces trois-là, j'en sais foutre rien, mais l'un d'eux avait un laissez-passer du Comité de sûreté générale. »

D'un signe de tête, il invita le policier à franchir la barrière.

« Mille excuses, citoyen, mais les consignes sont formelles, et, comme j'ai qu'une fichue tête, j'tiens pas à la perdre », ajouta-t-il tandis que le policier, après avoir marmonné un vague remerciement, s'enfonçait à grandes foulées dans la nuit noire.

Schwarz rattrapa les trois hommes au milieu du chemin qui montait vers le bourg de Montmartre. Ils s'étaient assis sur de gros rochers pour lamper une gorgée de vin au goulot d'une gourde. Averti par des éclats de voix, le policier s'était approché en catimini et les avait aperçus à la faveur d'un rayon de lune se faufilant par les déchirures des nuages. Bien que ténue, la lumière dévoilait des pentes couvertes de vignes saupoudrées d'une fine couche de givre. Derrière eux, en contrebas, Paris n'était plus qu'un gigantesque océan de ténèbres où brillaient une poignée d'étoiles englouties. Les rafales de vent apportaient par bribes la rumeur sourde de la capitale.

Bellerive et ses compères reprirent leur marche et pénétrèrent, un quart de lieue plus loin, dans le bourg endormi, une arrivée saluée par les hurlements des chiens. Le bourg de Montmartre, perché sur sa butte, ressemblait à un village d'une province de France. Il rappelait à Schwarz son Alsace natale avec ses ruelles pentues, ses vignes et ses maisons propres aux façades blanches et aux jardins bien entretenus. Le mur des fermiers généraux et sa situation géographique semblaient le protéger de la fureur parisienne. L'été, il bourdonnait pourtant d'une activité de ruche. Bon nombre de Parisiens importunés par la touffeur de la ville montaient respirer l'air frais sur les terrasses ombragées des guinguettes et des restaurants, et ils traînaient derrière eux toute une cohorte de détrousseurs et de filles publiques qui, au grand dam de ses habitants, transformaient le paisible bourg en cour des miracles. Puis les cohortes intempestives s'en repartaient et cédaient la place aux armées des vendangeurs dont les cris et les rires retentissaient dans la chaleur vibrante et sucrée du début de l'automne. Dix ans plus tôt, une affaire avait conduit Schwarz à Montmartre à la saison des vendanges, et l'atmosphère de liesse avait réveillé en lui des souvenirs ensoleillés et joyeux. Il éprouvait à nouveau de la nostalgie, cette nuit, en parcourant les ruelles tortueuses inondées de ténèbres. La nostalgie de son pays natal, certes, mais aussi la nostalgie d'un temps où chacun occupait sa place, où chaque fonction était bien définie, où la canaille ne fréquentait pas les ministères et les parlements. La nostalgie d'un état où lui, Antoine Schwarz, se tenait à l'écart des vicissitudes, des turpitudes, des émotions. Son manque de volonté à combattre les sentiments que lui inspirait Armande le consternait.

Bellerive et ses compagnons traversèrent le bourg et se dirigèrent vers un manoir situé à l'écart, au milieu d'un parc clos d'un mur

d'enceinte à peine moins haut que celui des fermiers généraux. Une grille hérissée de piques en forme de fleur de lys fermait l'entrée monumentale. Les trois hommes longèrent le mur et arrivèrent devant une porte basse gardée par une petite troupe accompagnée de deux molosses. Schwarz se tapit derrière un talus. Le vent chassait les nuages et révélait un ciel fourmillant d'étoiles et un croissant de lune. Bien que faible, la clarté lui permit de compter une dizaine de gardes armés de fusils et de pistolets. Il fut partagé entre deux sentiments, la certitude d'avoir découvert un repaire important de l'organisation de Mithra et la crainte d'être flairé par les chiens qui, une cinquantaine de pas plus loin, poussaient des grognements sourds.

Les gardes ouvrirent la porte et invitèrent les trois visiteurs à entrer. Les chiens cessèrent de gronder, signe qu'ils n'avaient pas encore décelé la présence de Schwarz, qui se trouvait sans doute dans le bon sens du vent. Il lui fallait absolument pénétrer dans l'enceinte. Il décida de repartir dans la direction opposée et d'explorer le mur avec l'espoir de trouver une brèche ou une autre façon de s'introduire dans le parc. L'enceinte suivait d'abord un tracé parallèle au chemin de terre avant de s'incurver sur la gauche et de s'enfoncer dans un bois touffu. Il se fraya un chemin entre les branches basses et les ronces, marcha jusqu'à ce que les sifflements du vent dominent les éclats de voix des gardes et les aboiements des chiens, puis il leva la tête et constata qu'il pouvait, en se servant des branches comme de barreaux d'une échelle, atteindre le faite du mur. Il commença son escalade, conscient des risques énormes que sa témérité lui faisait courir : il lui faudrait sans doute sauter d'une hauteur de neuf pieds de l'autre côté, il serait peut-être pris en chasse par d'autres chiens, d'autres sbires, son pistolet et sa dague seraient des armes bien dérisoires à leur opposer, il n'aurait aucun moyen de leur échapper... Comme chaque fois, sa curiosité l'emporta sur la peur. Même la pensée d'Armande ne réussit pas à infléchir sa détermination. Il avait tant de fois courtsé la chance qu'il se croyait, à tort certainement, invulnérable.

Il atteignit sans encombre le haut du mur coiffé de fougères et de ronces. Une douleur lancinante au bas du dos et dans le haut de la cuisse lui rappela que les tours d'acrobate n'étaient plus de son âge. Une bourrasque cinglante gonfla brutalement sa redingote et faillit le renverser. Il se raccrocha à l'extrémité de la branche maîtresse d'un chêne vert qui s'appuyait sur les pierres et se jetait, cinq ou six pas plus loin, dans le tronc tordu et noueux.

Schwarz résolut de descendre par les ramures de l'arbre plutôt que de sauter ; le moment aurait été mal venu de se fouler une cheville. Il transpirait à grosses gouttes lorsqu'il posa enfin le pied sur l'herbe gelée du parc. Irrité par le contraste entre la chaleur de son corps et la froidure de la nuit, il demeura quelques instants immobile, à l'écoute

des bruits. Des rumeurs lointaines, indéfinissables, se glissaient entre les sifflements du vent. Il tira son pistolet, l'arma, s'éloigna d'un pas prudent du chêne vert en direction de la masse grise du manoir, les yeux fixés sur les ténèbres d'où pouvait à tout instant surgir un molosse. Il évita de s'aventurer sur les allées dégagées qui sinuaient entre les arbres fruitiers aux branches enchevêtrées et tombantes.

Un cri terrifiant déchira la nuit et déclencha un nouveau concert d'aboiements. Schwarz s'humecta l'index et le tint en l'air quelques secondes pour déterminer la direction d'où venait le vent. Il soufflait face à lui, il ne dirigeait donc pas son odeur vers les chiens. Il se remit en marche, s'avança vers le manoir, discerna des silhouettes derrière les voilages des fenêtres éclairées par d'imposants bougeoirs. Des crissements de pas sur l'herbe craquante le contraignirent à s'accroupir derrière un buisson. Deux hommes vêtus de longues tuniques claires passèrent une dizaine de pas plus loin. L'un d'eux portait un masque d'oiseau, l'autre fumait la pipe et abandonnait derrière lui une entêtante odeur de tabac. Les rares mots qu'il capta de leur conversation, *griffon*, *Perse*, *héliodrome*, *haoma*, suffirent à le conforter dans ses convictions : c'était bel et bien une cérémonie de Mithra qui se déroulait à l'intérieur du manoir. Il attendit que les deux hommes s'éloignent pour s'aventurer hors de sa cachette et se rapprocher d'une fenêtre du rez-de-chaussée.

Le cœur battant, il s'assura que personne ne déambulait dans les parages avant de coller son œil au carreau. De jeunes femmes vêtues de robes diaprées et translucides évoquant les vestales des cultes antiques s'agitaient dans une pièce ornée d'épaisses tentures rouges et bleues. Certaines d'entre elles portaient des coupes emplies d'un liquide rouge, presque noir, qui aurait pu être du sang. À la fixité de leurs yeux, à leur démarche de somnambule, à la lenteur songeuse de leurs gestes, Schwarz devina qu'elles avaient absorbé l'une de ces drogues qui annihilait toute volonté.

Il observa un moment le ballet fascinant avant de contourner le bâtiment. La façade principale, flanquée de deux escaliers monumentaux, dominait une fontaine circulaire, un labyrinthe de buis, des bassins et des massifs symétriques. Sur l'immense perron, devant des portes grandes ouvertes, se pressait une foule d'hommes vêtus de chasubles claires et de masques qui figuraient des corbeaux, des lions et d'autres animaux que Schwarz ne reconnut pas. Il avisa un soupirail entrebâillé en bas du mur, assez large pour qu'il puisse s'y glisser. Il n'hésita pas longtemps : il poussa le vantail métallique, se faufila dans l'ouverture arrondie en commençant par les jambes, puis engagea le tronc et la tête. Il se retrouva dans une cave semi-enterrée et imprégnée d'une forte odeur de salpêtre et de terre. Il lui fallut un peu de temps pour s'habituer à l'obscurité et entrevoir les portes, les

couloirs, les dizaines de caisses entassées entre les murs de fondation. Un deuxième cri retentit, suivi presque aussitôt d'une clameur. L'épouvante contenue dans ce hurlement lui glaça le sang. Le brouhaha habituel absorba peu à peu le tumulte.

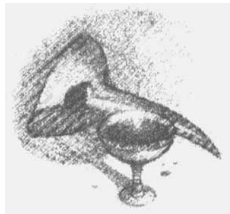
Des auréoles claires maculaient le bois des caisses : elles avaient gardé des traces d'un voyage sur l'océan. Il tira sa dague, ficha la lame entre les lattes de la caisse la plus proche et s'en servit comme d'un levier. Le couvercle se souleva de quelques pouces dans un grincement horripilant. Il parvint à glisser la main puis l'avant-bras dans l'ouverture, toucha, sous une première couche de paille, une surface métallique lisse et froide. Ses doigts épousèrent ensuite la forme d'un pontet et le bois granuleux d'une crosse.

Des fusils.

Les milliers de fusils qui avaient disparu des ateliers nationaux et qui, après un séjour aux Amériques ou en Angleterre, étaient revenus sur le territoire français. Les fusils qui faisaient tant défaut au ministère de la Guerre, incapable de fournir les soldats de la nation aux prises avec toutes les armées d'Europe sur les frontières.

« Eh bien, citoyen, la visite est-elle instructive ? »

La voix avait surgi des indéchiffrables ténèbres juste devant lui, grave, saupoudrée d'une pincée d'accent du Sud-Ouest.





CHAPITRE IX

Émile sortit de son abri au bout d'un temps qu'il aurait été incapable d'évaluer. Il ne savait plus s'il avait passé deux ou trois jours à l'intérieur du bosquet de genêts. Il n'aurait sans doute pas survécu au froid terrible s'il n'avait eu l'idée de s'enfouir sous un épais tapis de branches et de terre.

La dague avait pris le relais : elle s'était mise à chauffer, de plus en plus fort, elle lui avait irradié la poitrine, le ventre puis le corps tout entier jusqu'aux extrémités des membres. Il avait dû la poser par-dessus sa redingote pour tolérer son contact brûlant. Elle brillait, dans ses ténèbres intérieures, avec l'intensité d'un éclat de soleil. Elle avait également ravivé les douleurs consécutives à sa chute du cheval mallet, comme de vieilles blessures brusquement rouvertes.

Elles te feront souffrir jusqu'à la fin de tes jours...

Il aspirait à être de nouveau relié à l'autre monde, le monde qui ne se voyait pas selon Norbert, le monde des secrets. Il avait pleuré le vieil homme et s'était inquiété pour la petite Reine qui n'avait plus personne pour la protéger. Non contente de le réchauffer, la dague lui redonnait de l'énergie. La créature océane ne l'avait pas abandonné malgré sa faute. Il n'oublierait pas Perrette, il lui faudrait apprendre à vivre avec cette autre blessure qui ne cicatriserait jamais, mais il acceptait désormais de renoncer au bonheur entrevu et de prendre à bras-le-corps son destin. Il n'avait jamais vraiment appartenu à la communauté des hommes. Il ne se reconnaissait pas dans les paysans qui, par peur, avaient tué Norbert et ses loups, ni dans les bourgeois qui, par cupidité, brandissaient l'étendard de la Révolution, ni dans les aristocrates qui, par nostalgie, prêchaient la révolte. Bien qu'étranger à l'espèce humaine, il s'efforcerait de traquer et de vaincre l'esprit du mal parce que la créature venue des océans le lui avait demandé,

parce que les deux mondes étaient intimement liés. Puis, une fois la tâche accomplie, il partirait vers les Amériques, vers les terres légendaires où la mémoire s'effaçait, où la vie recommençait.

Au sortir de la forêt de Vouvant, il s'engagea dans le large chemin sillonné de profondes ornières qui menait à Fontenay, en espérant qu'on le prendrait pour un vagabond anonyme avec ses cheveux emmêlés, sa barbe, ses vêtements sales et sa maigreur. Un voile ajouré de neige se tendait encore sur les champs et les sentiers. Hormis les bruissements d'ailes et les crailllements des freux, la vie semblait avoir déserté la campagne. Des colonnes de fumée s'élevaient dans le lointain et se jetaient dans un ciel livide. Il marcha une bonne lieue avant de rencontrer une femme qui traversait le chemin, ployée par le poids d'un fagot.

« Vous voulez que je vous donne un coup de main ? »

Elle s'arrêta, laissa tomber son fardeau sur le sol, abaissa l'ample capuche de sa pèlerine brune, s'essuya le front d'un revers de manche et le fixa d'un air où se mêlaient la curiosité et la pitié.

« I cré bé, à c't'heure, qu't'es guère plus vaillant qu'ma, mon gars. »

La blancheur éclatante de sa chevelure, dépourvue de coiffe et rassemblée en chignon, contrastait avec l'aspect lisse et rond de son visage. Difficile de lui donner un âge. Elle pouvait aussi bien être une jeune femme prématurément blanchie qu'une ancienne dont la beauté aurait traversé les ans sans outrage. La couleur de ses yeux hésitait entre le gris, le bleu et le vert. Elle portait une robe et des chausses de laine sous sa pèlerine, ainsi que des sabots taillés dans du bois de peuplier et garnis de paille.

« O l'a combien d'temps qu't'as pas mangé ? »

Émile haussa les épaules.

« Vé donc avec ma. Te pourras t'réchauffer à la maison. Te vux vraiment porter tcho fagot ? »

Émile hissa sur son épaule le fagot maintenu par deux ficelles.

« Ma, i sé Odile, dit la femme avant de se remettre en marche. Pis ta ? »

— Émile. Certains m'appellent Milo. »

Odile l'entraîna dans un sentier qui coupait à travers champs, longeait un ruisseau prisonnier de la glace et grimpait vers un hameau perché au sommet d'une colline d'où l'on avait une vue générale de la cité de Fontenay. La plupart des maisons s'imbriquaient les unes dans les autres et communiquaient par des escaliers ou des terrasses. Le hameau, La Renardière, était entièrement occupé par la famille d'Odile. Des panaches de fumée montaient des cheminées et se dispersaient dans un ciel de plus en plus clair. Les rayons du soleil levant ne parvenaient pas à réchauffer l'air froid et coupant. Du fumier fraîchement étalé répandait ses effluves dans une cour fermée

d'un côté par les habitations, de l'autre par les granges et les écuries. Les poules, les canards et les oies se disputaient les grains et les épiluchures disséminés sous les hangars.

Deux corniauds accueillirent Odile par des jappements joyeux et Émile par des grognements méfiants. Un homme sortit d'une grange, la fourche sur l'épaule, coiffé d'un rabalet d'où s'écoulaient des cheveux gris et emmêlés. Des brins de paille parsemaient sa veste courte, son pantalon et ses guêtres. Ses yeux presque blancs, luisant dans le sombre lacs de ses rides, se posèrent avec insistance sur Émile.

« Qué to qu'tu nous ramènes là, Didile ? »

— Un pauvre gars que l'bon Dieu a placé dessus mon chemin. L'a l'plus grand besoin d'un bon repas pis d'un bon lit. Pis aussi d'un grand lavage. L'est plus zirou qu'un goret. »

Le vieil homme secoua la tête d'un air navré.

« Dame, o l'est point un temps pour s'laver... »

— Te devrais pourtant, Sicot : te pues davantage qu'un bouc. I sé pas comment maman acceptant un zirou comme ta dans son lit.

— Ma foi, si alle vut d'ma chaleur, alle a guère le choix. »

Le sourire du vieil homme dévoila des gencives brunes, boursouflées, plantées de rares dents jaunes et branlantes. Puis il se détourna et se dirigea d'un pas lent vers l'entrée de l'écurie.

« François, mon père, marmonna Odile en s'engageant dans un escalier de pierre. I l'appelant tortous Sicot. L'a une grande goule de vesse mais un bon fond. »

Elle occupait avec son mari, Jacquet, le logement de la mémé morte deux ans plus tôt. Elle n'était plus obligée de partager la maison de ses parents, et elle en éprouvait un immense soulagement. L'habitation principale ne comportait en effet qu'une seule pièce, deux en comptant la cuisine, si bien que tout le monde dormait dans la même chambre et que « l'affaire » n'était pas toujours possible entre un mari et une femme, ou alors il ne fallait faire aucun bruit pour ne pas déranger les anciens ni les plus jeunes. Odile était persuadée que la promiscuité avait empêché le pauvre Jacquet de lui fabriquer un ou plusieurs drôles. La preuve, maintenant qu'ils étaient isolés, il rattrapait tous les soirs le temps perdu et elle, dame, pouvait braire tout son saoul. Comme elle n'était pas encore sèche, elle espérait que le bon Dieu bénirait leur union et lui accorderait l'enfant qu'elle désirait de toutes ses forces.

« Enfin, i sé pas pourquoi i raconte tôt tchu à quelqu'un qu'i connais point. D'où que tu vés, mon gars ? »

Émile lui raconta qu'il avait quitté la région d'Anjou quelques mois plus tôt, que des brigands lui avaient volé son argent et tout ce qu'il possédait, qu'il errait depuis sur les chemins de Vendée. Odile écouta

son histoire avec une moue sceptique.

« I connais point de brigands dans tcho pays, dit-elle quand il eut fini de parler. O l'est point chrétien, une affaire de même... »

La première pièce, qui servait à la fois de cuisine, de buanderie et de salle à manger, puait le chou et le lard rance. Odile s'approcha de la cheminée, saisit un tisonnier, attisa les braises sous la marmite et rajouta quelques sarments du fagot pour ranimer le feu. Les flammes vives chassèrent la pénombre qui résistait à la lumière du jour s'écrasant par une fenêtre exiguë et sale. Un jambon largement entamé et un autre encore intact pendaient à la poutre centrale noircie par la suie.

« Des brigands, il y en a partout, rétorqua Émile.

— Dame, te dis certainement la vérité. Si le veniant itchi, i pourrions guère nous défendre. Les hommes sont tortous partis voir le curé, pas le juron, l'autre, le bon, tcho-là qui dit la messe dans les granges ou dans les bois. O reste plus que l'ancien à c't'heure à La Renardière, et l'a beau être plus vigoureux qu'un bodet, l'serait pas de taille contre dos brigands.

— Vous pensez que la guerre va éclater ? »

Odile se redressa pour lancer un regard de biais à son invité.

« O s'pourrait bé. L'avant tué le roi à c't'heure. Bé dame, tchette guerre nous arrange point. I avant bérède mux à faire que d'nous battre contre tchés faillis patauds. »

Même si Norbert lui avait parlé de l'exécution probable du roi, Émile ne put s'empêcher de frissonner. Ainsi ses partisans, plus nombreux pourtant que ses adversaires, n'avaient pas réussi à s'entendre pour délivrer le souverain. Plus aucun doute ne subsistait désormais : à la fin de l'hiver, quand les chemins seraient à nouveau praticables et les rassemblements possibles, les campagnes exaspérées se révolteraient contre la Convention, et le pays, déjà assiégé par les royaumes d'Europe, s'enfoncerait dans la guerre civile. N'était-ce pas le triomphe de l'esprit du mal dont lui avait parlé la créature océane ? La dague diffusait une douce chaleur dans la poche intérieure de la redingote d'Émile. Il se demanda quelle était sa part de responsabilité dans le désastre imminent. Peut-être y avait-il encore une possibilité, même minime, d'éviter le bain de sang ?

« I m'en vas mettre de l'eau à bouillir pour laver tes habits. Pis ta aussi. O t'fera pas d'mal.

— Ils ont été lavés il n'y a pas si longtemps. Je ne voudrais pas vous coûter du...

— O l'est pourtant do sang qu'i vois là. » Odile avait pointé l'index sur la redingote et la chemise d'Émile. « T'inquiète donc pas, mon gars, i ai point trop d'tâche ces jours-ci. »

Émile s'abstint de lui révéler qu'il avait serré dans ses bras le vieux

Norbert ensanglanté et qu'il avait passé deux ou trois jours tapi sous une épaisse couche de terre et de branches dans le cœur de la forêt de Vouvant. Il aida Odile à retirer la marmite de sa crémaillère et à la remplacer par un énorme bac en fer-blanc. Ils remplirent le grand récipient d'une eau qu'ils tirèrent d'un puits dont la margelle de pierre se trouvait dans une cave. Ils ajoutèrent des bûches, puis, en attendant que l'eau chauffe, la maîtresse de maison prépara une soupe de choux, de navets et de pommes de terre dans laquelle elle rajouta un morceau de lard. Elle posa la petite marmite en fonte directement sur un lit de braises à côté du bac. Le fumet des légumes et du lard aiguïsa la faim d'Émile.

« Vous n'avez pas peur d'inviter chez vous un inconnu alors que votre mari n'est pas là ? »

Odile s'assit sur un des deux bancs et posa les coudes sur la table.

« O l'est la maison du bon Dieu, itchi. O l'a toujours une bonne place pour les voyageurs perdus et les pauvres bougres. Jamais personne a levé la main dessus ma, même quand mon Jacquet était point là. Ni la main ni... autre chose ! »

Elle éclata de rire.

À cet instant une vieille femme entra sans frapper, si menue, si courbée, si ridée qu'elle semblait sur le point de se disloquer à chaque pas. Elle serrait dans ses mains tremblantes une boule de plumes gris brun qu'elle tendit à Odile.

« I pouvais m'débrouiller, maman, i avions point besoin d'une de tes faillies cailles. »

La vieille femme posa la caille encore ensanglantée sur la table et désigna Émile avec un sourire. Quelques mèches de sa chevelure, moins blanche que celle de sa fille, dépassaient de la coiffe nouée sous son menton. Ses yeux bleu marine renforcés semblaient presque noirs, et sa robe était tellement rapiécée qu'il ne restait pratiquement plus rien de la laine d'origine. De sa bouche entrouverte s'échappa un son indéfinissable, entre hoquet et gémissement.

« Alle a jamais parlé bérède, à c't'heure alle peut plus du tout. Mais alle a toute sa vigueur. O l'est pour ta qu'alle a tué tchette caille. alle a toujours peur qu'les hôtes repartant avec la faim au ventre. »

Émile remercia la vieille femme d'un mouvement de tête avant de demander :

« Combien de personnes vivent à La Renardière ? »

— Les parents, mes trois frères pis ma, répondit Odile. Mes trois frères sont mariés. L'aîné a six enfants, le cadet en a sept, le troisième quatre. Li, l'en aura pas d'autres, l'est veuf.

— De quoi est morte sa femme ? »

Odile écarta les bras d'un air fataliste.

« Personne sait au juste. Une mauvaise fièvre. La Nanon, alle a

jamais été en bonne santé. I sant tortous entre les mains du bon Dieu. Mais ses enfants, grâce au ciel, poussant mux qu'dos p'tits gnas.

— Et les autres, ils vivent tous dans la maison ?

— O reste plus qu'le troisième avec ses enfants. Les autres, l'avant lu propre chez eux, comme ma. »

La vieille femme s'en repartit après avoir enveloppé Émile d'un dernier regard dont l'intensité lui coupa le souffle.

« Alle a jamais eu tote sa tête, reprit Odile après avoir soupesé la caille. Les autres, à Fontenay pis dans les autres villages, le l'appelant La Guerneuille.

— Pourquoi La Grenouille ?

— Alle chantait comme une guerneuille quand alle essayait d'parler. Peut-être aussi qu'il'en aviant peur : o l'en a qui la preniait pour une folle ou pour une enjomineuse. »

Quand l'eau fut assez chaude, Odile pria Émile de lui confier ses vêtements. Elle lui prêta en attendant de vieilles affaires de son Jacquet, moins grand qu'Émile mais plus large, surtout du ventre, il mangeait comme un ogre, bah, ça ferait bien l'affaire le temps que ses habits sèchent.

Il se déshabilla après avoir discrètement dégagé la dague et l'avoir posée dans un recoin d'ombre. À l'aide d'une louche, elle versa de l'eau dans une bassine émaillée et lui fournit le nécessaire de rasage ainsi qu'un vieux miroir, un bout de savon racorni, un pan de tissu rêche et un linge épais qui sentait le foin sec. Elle l'installa au fond de la cuisine, plongea ses effets dans le grand bac en fer-blanc et commença à les remuer avec une petite fourche en bois. Bien qu'aucun paravent ne l'isolât de son hôtesse, Émile prit le temps de se frotter et de se rincer avant de passer les vêtements de Jacquet. Il ne craignait pas le regard d'Odile, qui se posait régulièrement sur lui comme un oiseau curieux et farouche, mais l'irruption intempestive d'un visiteur. Il se rasa après avoir enfilé le pantalon – il se rendit compte à l'occasion qu'il n'avait plus que la peau sur les os.

« Dame, t'es guère plus épais qu'un étourneau », apprécia Odile après qu'il eut rincé la lame du rasoir et jeté l'eau de la bassine dehors.

Elle avait sorti la redingote du bac, l'avait essorée et frottée d'un morceau de savon noir. Les gouttes épaisses et mousseuses dégouлинаient sur la terre battue de la pièce et se faufilaient dans les sillons creusés par les semelles des sabots. Elle avait tiré le trépied du bac à l'écart du feu pour maintenir l'eau à une température supportable. La redingote n'était plus qu'une mince torsade sombre entre ses mains déformées et puissantes. Puis elle la déplia, s'acharna vigoureusement sur les parties tachées, la replongea dans l'eau, l'essora à nouveau, vérifia le résultat de son travail avant de la poser

sur le dossier d'une chaise.

Elle fit de même pour la chemise, le pantalon et les sous-vêtements d'Émile. Lorsqu'elle eut étalé le tout sur une corde tendue devant la cheminée, elle le pria de l'aider à vider le bac. La chaleur des anses le surprit. Il se demanda comment elle avait pu plonger les mains dans une eau aussi chaude.

Ensuite elle nettoya la terre battue à l'aide d'une since et d'un ballet de paille, ranima le feu et transféra une partie du contenu de la marmite dans une soupière. Émile mangea de bon appétit les choux et les pommes de terre imprégnés d'un goût de lard. Il trempa son pain de froment rassis dans le jus pour le grignoter sans risquer de se casser une ou plusieurs dents. Elle le resservit sans lui demander son avis une fois qu'il eut vidé son écuelle en bois.

« La caille d'la mère, i la gardons pour ce soir. O faut l'temps d'la plumer pis d'la cuire. »

Au début de l'après-midi, Émile s'assit devant la cheminée, traversé tout à coup d'une sombre inquiétude, se demandant si Odile, qui était sortie depuis un bon moment, n'était pas allée prévenir les gendarmes. Il finit par s'assoupir, engourdi par la fatigue, par la douce tiédeur du feu, par la chaleur de la dague glissée dans sa chemise.

Une pression sur l'épaule le réveilla. Il lui sembla émerger d'un sommeil profond. Les braises qui rougeoyaient encore sur leur lit de cendres n'éclairaient pas la pièce plongée dans une obscurité profonde. Il eut besoin d'un peu de temps pour reconnaître le visage ridé penché sur lui : la mère d'Odile. Quelque chose avait changé dans son allure, dans son expression. Elle ne ressemblait pas à la vieille femme effacée et usée qui lui était apparue dans la matinée.

« O faut partir à c't'heure. Habille-te. Vite. »

Elle parlait d'une voix claire et forte. Ses mouvements et son regard étaient vifs.

« I sé une vieille amie de Bequette. »

Elle décrocha les vêtements d'Émile de la corde et les lui tendit.

« Vous connaissez Bequette ?

— I o t'ai dit ! Et pis Norbert aussi.

— Vous êtes... »

Elle l'interrompt d'un geste péremptoire.

« O l'a mux à faire que causer à c't'heure. Odile a deviné qu't'étais le fils de la fée, tcho-là qu'l'accusant d'avoir tué Norbert. Alle va bétout revenir avec dos gars de Fontenay. Ma Didile, alle est point torjous finaude. Alle est malheureuse de point avoir de drôle. Te f'rais mux de t'en aller.

— Comment vous savez qu'on m'appelle le fils de la fée ? demanda Émile en retirant la chemise de Jacquet.

— I connais dos choses qu'les autres savant pas.

— Pourquoi vous restez muette devant les autres ? Devant vos propres enfants ?

— I aime mux passer pour folle, pour une faillie guerneuille. Le m'fichant la paix, le s'étonnant point quand l'me voyant faire quelque chose de pas chrétien, le posant pas d'questions. »

Émile passa ses vêtements secs et imprégnés de la chaleur du feu. Légèrement rêches, ils lui irritèrent la peau avant de se détendre. La mère d'Odile fixa la dague avec adoration lorsqu'il la glissa dans la poche intérieure de sa redingote.

« T'as rin pour mettre dessus ta tête ?

— J'ai perdu mon chapeau.

— Vé donc avec ma à c't'heure. »

Elle sortit dans la nuit. Des flocons épars jaillissaient des ténèbres comme des insectes lourds et ivres de pollen. Le vent violent et froid contraignit Émile à fermer sa redingote et à en remonter le col. Il suivit la vieille femme jusqu'à la porte de sa maison. Elle lui ordonna d'attendre, puis elle entra. Des ombres géantes traversèrent les lueurs tremblantes qui tombaient des vitres de la fenêtre. Elle ressortit quelques instants plus tard, munie d'un chapeau de feutre noir, d'une écharpe de laine et d'un petit paquet.

Son mari, Sicot, la suivit jusqu'au seuil et fixa Émile avec un sourire avant de refermer la porte.

« Il sait que vous êtes... que nous sommes... ? »

La mère d'Odile eut un rire étonnamment clair, enfantin.

« Bé dame, on peut point celer ce genre de choses à un mari. Sicot l'a torjous su, l'a jamais rin dit, même à ses drôles. O l'est notre secret. I en rigole avec li des fois.

— Vous soignez les gens ?

— Pas ma. Ma, i doune dos herbes à tchos-là qui sont guérisseurs et qu'en avant besoin. »

Quelques flocons s'accrochaient aux mèches échappées de sa coiffe et sur le haut de sa robe de laine brune. Elle tendit à Émile le chapeau, l'écharpe et le paquet, un chiffon replié et mal maintenu par deux cordelettes. La lumière provenant de la porte lui permit d'entrevoir, à l'intérieur, des pièces ainsi que des morceaux de pain et de viande séchée.

« Je ne peux pas accepter, protesta-t-il. Vous avez besoin de cet argent et je...

— Le t'sera plus utile qu'à nous, pour sûr. Nous, i avant itchi tout ce qu'o faut pour vivre. Ta, o faut qu'te t'en ailles.

— Où ? »

Il avait lâché ce mot comme un cri de détresse. Il enfonça d'un geste rageur le chapeau de feutre sur sa tête. Il lui allait parfaitement.

« Avour que le cheval t'emmènera...

— Quel cheval ? »

Elle pointa le bras en direction de l'ouest.

« Suis donc tcho chemin. Prends surtout pas la direction de Fontenay, dame non, file à travers champs en suivant le ruisseau. T'arrête point, même si tu croises une chasse-galerie ou qu'une garache te tombant sur les épaules et te buffant dans le cou. »

À cet instant des cris et des aboiements retentirent non loin de La Renardière. La vieille femme pressa l'avant-bras d'Émile. De sa robe émanaient les mêmes senteurs végétales que des vêtements de Bequette et de Norbert. Avait-elle trouvé, elle, la disciple à qui transmettre ses connaissances ?

« Va-t'en vite.

— Comment vous remercier ?

— I ai point besoin de merci. I sé juste contente de rendre service au fils de la fée.

— Je suis le fils d'une femme. »

La mère d'Odile sourit. Son visage ridé et malicieux rappela à Émile les faces à la fois infiniment vieilles et mutines des fadets de la forêt.

« T'es point un changelin, mon gars, ça o l'est certain, mais, dame, t'es point non plus un drôle ordinaire. Pars donc à c't'heure. I sans tortous avec ta. »

Il hocha la tête et, du dos de la main, effleura la joue de la vieille femme. Il eut l'impression que son corps usé n'était qu'un déguisement, qu'il abritait une vie intense secrète. Elle semblait appartenir au monde invisible dont avaient parlé Bequette et Norbert. Il y avait dans son regard le même éclat flamboyant que dans les yeux de la créature océane qui avait surgi d'un étier du marais de L'Aiguillon.

Un aboiement proche le poussa à se mettre en chemin. La neige tombait à gros flocons lorsqu'il laissa derrière lui les bâtiments de La Renardière. Pour la première fois depuis bien longtemps, il ne ressentait aucune inquiétude, aucune colère.

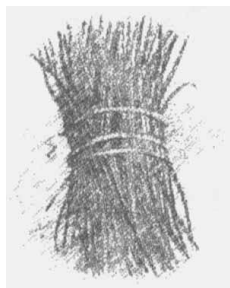
Il suivit le ruisseau gelé comme le lui avait recommandé la vieille femme. Il marchait d'un pas régulier, tranquille. La nuit était traversée de sifflements et de ululements sinistres. À plusieurs reprises, il crut percevoir un poids soudain sur les épaules, une haleine glaciale dans le cou, mais il ne s'en soucia pas. Les garaches et les galipotes cessaient de nuire si leurs proies ne les nourrissaient pas de leurs peurs. Au loin résonnaient les aboiements des chiens et les cris de leurs maîtres. La tempête de neige les obligerait sans doute à attendre l'aube pour se lancer à sa poursuite. La chaleur de la dague l'aidait à supporter les rafales d'une bise mordante. Plus une seule lumière ne brillait dans les ténèbres battues par les flocons et plus épaisses que de

la suie.

Il aperçut une forme claire dans le lointain. Il crut d'abord qu'il s'agissait d'un gros rocher ou d'un tas de bûches couvert de neige, puis, en s'en approchant il se rendit compte qu'elle bougeait, qu'elle était vivante.

Elle ne s'enfuit pas lorsqu'il s'en approcha.

C'était un cheval, une bête splendide, blanche, entièrement harnachée.





CHAPITRE X

Cornuaud sortit du pavillon de Marsan par une issue dérobée, se mêla à la foule et jeta un regard sur la charrette qui s'avancait au rythme pesant des bœufs dans la cour du Carrousel, escortée par des gendarmes à cheval et un détachement de gardes nationaux.

Le jour se levait, gris, lugubre, sur Paris. Aux averses de neige des jours précédents avait succédé une pluie persistante et glaciale qui transformait les rues et les places en rivières et mares de boue.

« V'là les clients du rasoir national ! s'esclaffa un sans-culotte.

— V'là les monte-à-regret ! s'écria un autre.

— Bien le bonjour à Sans-Farine ! »

Ils éclatèrent de rire. Le surnom du bourreau Samson, « Sans-Farine », déclenchait inmanquablement l'hilarité parmi les spectateurs regroupés devant l'échafaud. Bon nombre d'entre eux, munis de lorgnettes, se déplaçaient à grands pas pour chercher le meilleur angle de vue. Certains grimpaient sur des échelles ou se juchaient sur les voitures proches, une place âprement négociée jusqu'à cinq sols auprès des cochers.

Cornuaud reconnut, attachés dos à dos aux ridelles de la première charrette de la matinée, quelques-uns des conspirateurs avec lesquels il avait dîné la nuit précédant l'exécution de Louis XVI. Ils ne se lamentaient pas ni ne montraient un quelconque signe de désespoir. La pâleur de leurs visages s'expliquait davantage par la froidure de ce jour de février que par l'imminence de leur mort. On leur avait coupé les cheveux et on avait découpé grossièrement les cols de leurs chemises ou de leurs robes afin de dégager leurs cous.

Des femmes, vieilles et jeunes, suivaient la charrette en abreuvant d'injures les condamnés. Chaque matin, les furies de la République accompagnaient le grincement des charrettes de leurs cris hystériques.

Le peuple de Paris se passionnait toujours pour les exécutions, redevenues pourtant quotidiennes et banales après la mise en scène grandiose de la mort du dernier roi de France. Les fournisseurs, les marchands ambulants et les ouvriers interrompaient leur travail pour se presser dans la cour, espérant qu'un événement insolite viendrait perturber le rituel : un homme se débattait parfois comme un beau diable et les aides du bourreau, vêtus de tabliers rouge sang, avaient toutes les peines du monde à le maîtriser ; une femme se traînait une autre fois à genoux aux pieds des exécuteurs pour implorer sa grâce ; quelqu'un tentait de prononcer un discours grandiloquent jusqu'au moment fatidique où le couperet lui brisait net la nuque et la voix... On ne se lassait pas des têtes roulant dans le panier, des soubresauts des corps se vidant par saccades, des cadavres jetés comme des sacs de grains dans un tombereau. Fripiers et autres commerçants cernaient les charrettes dès leur arrivée dans la cour comme une nuée de corbeaux s'abattant sur une dépouille afin d'estimer au plus vite la valeur des effets des condamnés. Ils se présenteraient ensuite à la vente à l'encan qui se tenait dans le cimetière où étaient dépouillés et ensevelis les cadavres.

La sorcière vaudoun se repaissait du spectacle de ces vies fauchées par l'implacable lame. Cornuaud n'essayait pas de lutter contre la puissance de celle qui le possédait et lui ordonnait de demeurer dans la cour du Carrousel jusqu'à ce que le dernier passager de la charrette eût reçu le baiser de la « Veuve ». Comme ses nouvelles fonctions l'obligeaient à se rendre tous les jours au pavillon de Marsan, la succube avait souvent l'occasion de se réjouir : tant qu'ils s'entretuaient, les Blancs ne songeaient plus à enlever les hommes, les femmes et les enfants des villages de sa terre natale. Ses chefs avaient affirmé à Cornuaud que l'Assemblée prévoyait d'abolir l'esclavage malgré l'opposition des armateurs – à dessein, en réalité, d'affaiblir la puissance des cités portuaires qui rêvaient à voix haute de s'affranchir de la tutelle parisienne –, mais l'enjomineuse négresse restait sourde à ce genre de promesse, elle exercerait sa vengeance tant qu'elle occuperait son corps d'emprunt, tant qu'elle pourrait moissonner dans les champs sinistres de l'homme blanc.

Après le roulement de tambour et l'annonce réglementaires, le bourreau commença son office. Il y eut des tremblements et des gémissements parmi les condamnés lorsque, comme au théâtre, les trois coups retentirent, choc de la bascule, bruit de la lunette, chute de la lame, et que le couperet trancha la première tête, mais aucun d'eux ne se révolta, aucun ne tenta d'échapper aux aides chargés de les coucher et de les sangler sur la machine infernale. Les croassements des furies saluèrent le premier sang vermeil et ponctuèrent chaque exécution. Ni la pluie ni les vents ni les lavages quotidiens ne

réussissaient à chasser l'odeur de sang qui imprégnait la cour du Carrousel. Chaque fois qu'il quittait le pavillon de Marsan, Cornuaud revoyait les images de la prise du palais des Tuileries dans la chaleur étouffante du mois d'août 1792, l'épaisse fumée, le vacarme, le désordre, l'odeur âcre de poudre... Il avait désormais l'impression de pénétrer dans une boucherie à ciel ouvert. Les spectateurs les plus proches de l'échafaud finissaient par patauger dans une mare de sang et disséminaient ensuite des traces écarlates dans les vieilles ruelles entourant le château.

L'ordinaire de Cornuaud s'était amélioré de manière considérable depuis que les citoyens Kolly et Quitre l'avaient incorporé à leur troupe du deuxième bureau. Il touchait une solde qui lui permettait de vivre décemment, ses supérieurs lui ayant trouvé un appartement sur la rive gauche de la Seine, rue de la Harpe, un petit deux-pièces humide et sombre mais bon marché en comparaison des tarifs prohibitifs pratiqués dans les autres quartiers de la capitale. Il mangeait à sa faim et sa logeuse glissait chaque soir des briques chaudes sous ses draps moyennant quelques sols par mois. Les missions qu'on lui confiait n'étaient pour l'instant guère compliquées : se rendre en compagnie de quatre ou cinq hommes chez les comploteurs et autres accapareurs dénoncés par les bons citoyens, s'assurer que les suspects ne celaient pas quelque fourniture ou quelques assignats utiles à la République. Cornuaud et les autres ressortaient pratiquement toujours de leurs expéditions avec les marchandises ou les réserves d'argent qui avaient échappé aux visites domiciliaires. Une menace brandie contre un membre de la famille, père, mère, enfants, époux, suffisait le plus souvent à obtenir une confession précise et détaillée. Depuis qu'il était entré dans ses fonctions, Cornuaud avait mis la main sur d'importantes sommes en assignats, sur des objets et des pièces en or, sur des armes et même sur des réserves alimentaires, huile, sucre, café ou grain. Il rapportait les biens saisis à ses chefs, Chérubin et Piquette, lesquels lui en remettaient une petite part qu'ils appelaient la « dîme révolutionnaire » avant de les reverser au trésor de guerre de la nation. Les suspects ne résistaient pas à ses techniques d'interrogatoire : il choisissait le plus âgé ou le plus jeune de la maisonnée, lui posait le canon de son pistolet sur la joue et menaçait de presser la détente si l'on continuait de « jouer les jean-foutre de menteurs et de prendre la nation pour une fille de rien ». Les mères parlaient dès qu'on s'en prenait à leur progéniture, les maris ne supportaient pas qu'on violente leurs épouses, les enfants suppliaient qu'on épargne leurs parents, les plus courageux promettaient les pires représailles aux monstres qui changeaient le beau royaume de France en abominable enfer, mais, contre une promesse fallacieuse de grâce

républicaine, ils consentaient à se séparer de leurs dernières possessions et finissaient par indiquer les cachettes. Cornuauud n'était pas dupe : il se doutait bien qu'ils ne lui disaient pas tout, qu'ils dissimulaient d'autres richesses dans leur demeure parisienne ou à la campagne ; il feignait de s'en contenter, sachant qu'il reviendrait bientôt ; il achèverait de les dépouiller et leur ferait payer leurs menues au centuple.

La sorcière vaudoun se réjouissait de ses nouvelles activités et lui prêtait une énergie inlassable. Il n'éprouvait pas de fatigue bien qu'il ne dormît guère plus de trois heures par nuit. Il dilapidait ses surplus d'énergie dans le ventre chaud et doux de Pélagie. La jeune et jolie catin partageait désormais la plupart de ses nuits. Il était devenu son unique client après une altercation avec Victor-Henri Charpentreau, protecteur de Pélagie, qui lui prélevait la moitié de ses gains et la battait comme plâtre quand elle ne rapportait pas assez d'argent. L'altercation, en l'occurrence, s'était achevée par la mort du protecteur : Cornuauud, à bout d'arguments, avait fini par lui planter la lame de son poignard dans l'abdomen et l'avait regardé agoniser pendant une bonne heure sans céder à ses suppliques de l'achever. Comme personne ne s'étonnait de la mort d'un tyran des bas-fonds, comme personne ne le regrettait, la police s'était épargné une enquête superflue et avait classé l'affaire en règlement de comptes entre bandes scélérates. Pélagie, ainsi libérée, avait accepté de devenir la maîtresse plus ou moins officielle d'un homme qui la traitait avec une certaine douceur et semblait de surcroît fréquenter des gens d'importance. Le matin, elle regagnait sa propre chambre située rive droite, où il la rejoignait au cours de la journée ; le soir, elle dînait avec lui dans l'un de ces innombrables établissements ouverts par les cuisiniers réduits au chômage après l'exil massif des familles aristocratiques, puis elle allait l'attendre dans le deux-pièces de la rue de la Harpe, ses pieds gelés posés sur la brique brûlante enveloppée dans un linge et glissée sous les draps.

Cornuauud avait craint les premiers temps que l'enjomineuse d'Afrique n'exige le sacrifice de Pélagie, mais il n'avait ressenti aucun symptôme annonciateur de la crise. La succube semblait décidée à épargner la jeune femme – de la même manière qu'elle ne s'était pas manifestée lorsque Justine, la cousine de Rose Bertin, l'avait invité à s'installer chez elle. L'étrange couple qu'il formait avec la sorcière avait trouvé un certain équilibre : elle n'exigeait que des proies isolées, déliées de toute attache affective avec son corps d'emprunt ; Cornuauud, de son côté, ne souffrait pas de donner la mort à des anonymes. Les douleurs qui accompagnaient les sacrifices se faisaient moins virulentes, la fatigue moins pesante, les tremblements moins intenses. Il lui fallait simplement tuer de façon machinale, comme

dame guillotine, sans éprouver ni jouissance ni remords, et, à cette fin, abolir tout jugement sur les intentions de l'entité qui le possédait. Il enfonçait sans trembler le couteau dans la gorge ou dans la poitrine de ses victimes, puis, tout en veillant à ne pas être éclaboussé de leur sang, il restait près d'elles jusqu'à ce qu'elles s'affaissent sur le sol. Il lisait de la stupeur mais aussi une forme de consentement dans leurs regards figés. Avaient-elles toujours su qu'elles croqueraient leur mort dans cette ruelle baignée de ténèbres ou dans cette cour d'immeuble aux fenêtres noires et vides ? Était-ce la fatalité des rencontres entre les victimes et leurs bourreaux sur cet immense autel qu'était la terre ?

Kolly – Chérubin – et Quitre – Piquette – se déclaraient en tout cas ravis de ses services. Bien que recruté depuis peu, il surpassait déjà par ses résultats les autres agents du deuxième bureau. Il se présentait tous les matins, aux alentours de six heures, au bureau du premier étage du pavillon de Marsan afin de recevoir les nouvelles consignes, puis, à dix heures, il se rendait en compagnie de quelques hommes triés sur le volet à l'adresse du premier suspect de la liste qu'on lui remettait.

La mort du roi de France l'avait marqué. Il avait eu l'impression d'assister, au milieu de vingt-cinq mille fils, à la mort d'un père à la fois chéri et honni. Lorsque la tête du souverain était tombée dans le panier et que Samson l'avait saisie par les cheveux pour la montrer au peuple, il avait contenu à grand-peine ses larmes. Ses voisins, des gardes nationaux, de solides gaillards pourtant, avaient éprouvé une peine aussi profonde, aussi poignante que la sienne. Le silence qui avait suivi l'exécution s'était chargé d'émotion, de douleur, et il avait fallu que les enragés, sur un signal du vicaire Roux, poussent les premiers hurlements pour que l'allégresse se propage dans les rangs comme un incendie dans du foin sec. Cornuau n'avait pas pris part aux scènes hystériques qui s'en étaient suivies, les rixes pour un minuscule bout d'habit ou une mèche de cheveux de Louis Capet, les bousculades pour tremper un coin de mouchoir dans le sang royal, les farandoles, les chants patriotiques, l'ivresse collective... Les yeux noirs de la sorcière vaudoun avaient brillé de tout leur éclat au fond de lui. La mort du chef suprême des pillards blancs lui avait sans doute procuré une extase profonde puisqu'elle ne s'était pas manifestée pendant plusieurs jours. Cornuau n'avait pas commis l'erreur de se croire délivré. Il la sentait désormais vivre en lui, même quand elle lui fichait la paix, il percevait sa présence, une vibration, la sensation indéfinissable et déconcertante d'être en permanence observé. Il entrevoyait parfois des paysages qu'il n'avait jamais contemplés, il marchait sur une terre rouge qu'il n'avait jamais foulée, il entendait une langue qu'il n'avait jamais parlée. À ses propres souvenirs s'ajoutaient ceux de l'enjamineuse. Elle étendait peu à peu son

territoire, elle l'abandonnerait lorsqu'elle aurait aspiré sa vitalité et qu'il n'aurait plus assez de forces pour exécuter ses ordres. En s'examinant avec attention dans le miroir, il avait constaté que ses joues s'étaient émaciées, que ses cernes s'étaient creusés, que des fils blancs de plus en plus nombreux couraient dans ses cheveux autrefois d'un noir de corbeau. Il avait vieilli en accéléré. Il n'avait pas atteint ses trente-cinq ans pourtant. Une peur atroce s'était emparée de lui : il avait commis tant de crimes qu'il serait précipité en enfer après sa mort. Il ne pouvait laisser une succube négresse lui voler la moitié de sa vie. Il lui fallait trouver un magicien capable de l'affronter et de la terrasser. Mais qui ? Les prêtres exorcistes comme le père Ordrieux avaient tous été exécutés ou chassés du pays.

Du coup, Cornuaud accostait chaque nègre qu'il croisait dans la rue, y compris les hommes venus des Antilles qui machinaient près des factions girondines ou montagnardes afin d'obtenir la loi sur l'abolition de l'esclavage.

« Connais-tu, citoyen, un homme de chez toi qui s'rait... capable de défaire une malédiction ? »

Les nègres lui lançaient des regards emplis de méfiance. La Révolution n'avait-elle pas aboli, en même temps que la monarchie et les inégalités, les vieilles pratiques superstitieuses ? Les représentants des Antilles refusaient de se montrer moins éclairés que les citoyens de la métropole. Cornuaud n'obtenait d'eux rien d'autre qu'un haussement d'épaules ou une moue méprisante. Il savait pourtant qu'ils continuaient de s'adonner à leurs pratiques ancestrales, comme les habitants du pays de Retz, comme les populations des provinces françaises, comme les conventionnels qui couraient chaque nuit les officines de voyance, la maison de Catherine Théot, la prophétesse, ou les cérémonies de l'organisation de Mithra. Il lui fallait chercher et chercher encore : l'enjomineuse africaine n'était pas l'entité la plus puissante de ce monde et de ce temps. Un certain Jésus, par exemple, avait certainement le pouvoir de le délivrer. N'avait-il pas chassé Satan du corps des possédés ? Mais le Christ avait peut-être dilapidé ses dernières réserves de mansuétude au long des siècles et n'avait plus assez d'amour en lui pour racheter les larrons comme Cornuaud.

« Qu'est-ce donc que tu regardes comme ça ? » avait demandé Pélagie d'une voix ensommeillée.

Il s'était écarté du miroir avec une telle soudaineté que son crâne avait heurté l'arête d'une poutre.

« Rien, rien », avait-il bredouillé.

L'espace de quelques instants, il avait haï sa maîtresse et sa jeunesse insolente, et il avait été traversé par l'envie de l'étrangler.

« On a besoin de toi ce soir au cimetière Sainte-Catherine. »

Assis sur un coin de la table qui lui servait de bureau, Chérubin but

une gorgée d'alcool au goulot d'un flacon et s'essuya les lèvres d'un geste brutal. Ils étaient tous les deux seuls dans la vaste pièce envahie de pénombre, Piquette s'étant éloigné quelques instants plus tôt pour un rendez-vous de la plus haute importance.

« À quelle heure ? demanda Cornuau.

— Je ne sais pas au juste, citoyen. Il s'agit d'une affaire délicate, qui engage quelqu'un de très haut placé. Tu te rendras au cimetière et tu attendras devant la porte jusqu'à ce que des gens se présentent. Tu resteras à l'écart. Tu devras faire preuve d'une grande discrétion et n'intervenir qu'en cas d'absolue nécessité, j'insiste bien sur ce point.

— En v'là bien des mystères !

— Ce mystère-là engage la République, Belzébuth. Ils sont innombrables et attentifs, nos ennemis : ces jean-foutre pourraient tirer profit de cette drôle d'affaire pour salir la Révolution. Ton rôle est d'écarter les curieux quels qu'ils soient. Les écarter définitivement, je veux dire.

— Et s'ils sont trop nombreux ?

— Tu ne seras pas seul. Tu auras avec toi deux hommes qui savent manier la dague comme personne. Ils t'obéiront en tout. Ensuite, lorsque la... cérémonie sera achevée, personne ne devra suivre le carrosse. Je compte bien après que tu ne parleras jamais de ce que tu auras vu. Que personne n'en parlera jamais. »

Cornuau n'obtint pas d'autre précision que l'adresse du cimetière, le 56 du boulevard Saint-Marcel, en direction de l'hôpital de la Salpêtrière.

« Tes deux aides t'y attendent déjà. Tu n'auras aucun mal à les reconnaître. Fais attention : ils sont dangereux. Il ne faut surtout pas que tu sois en retard. Fiche le camp. »

Cornuau prit cependant le temps de faire un détour par la rue de la Harpe afin de prévenir Pélagie qu'elle ne devait pas l'attendre pour souper, puis, après une brève et rageuse étreinte, il sauta dans une citadine qui se faufila avec adresse entre les voitures, les piétons et les injures pour le déposer au milieu du faubourg Saint-Marcel. La nuit étendait son emprise au fur et à mesure qu'on s'éloignait du cœur de Paris. Une lanterne à réverbère sur deux était éteinte, les autres répandaient une odeur d'huile brûlée qui ne masquait pas la puanteur des tanneries et des teintureries proches. Au loin, au bord de la Seine, se dressaient la masse imposante et grise de l'hôpital de la Salpêtrière et, sur sa gauche, le mur des fermiers généraux.

Deux modestes colonnes et une grille rouillée marquaient l'entrée du cimetière Sainte-Catherine. Une lampe à réverbère projetait un rond de lumière ambrée sur les pavés luisants. Depuis l'aube, la pluie couvrait la capitale d'une mantille serrée et glaciale.

Deux hommes surgirent de l'obscurité et s'avancèrent vers

Cornuaud. Comme le lui avait certifié le citoyen Kolly, il n'eut aucun mal à les reconnaître. Ces deux-là, avec leurs yeux méfiants, leur démarche de fauve, leurs redingotes sombres et leurs chapeaux à l'anglaise appartenaient à l'invisible armée des spadassins, des assassins, des hommes qui se louaient au plus offrant pour accomplir les basses besognes.

« C'est toi, l'citoyen Belzébut ? » murmura l'un d'eux, un homme d'une quarantaine d'années dont la joue s'ornait d'une longue balafre.

Cornuaud répondit d'un hochement de tête.

« Vrai que t'es facile à reconnaître, l'ami, reprit l'autre, plus jeune, qui affectait des manières de beau mais s'exprimait avec un accent prononcé des faubourgs. T'es plus grand et large qu'un jean-foutre d'ours ! Tu sais ce qui va se passer là-dedans ?

— Aucune idée, répondit Cornuaud.

— Ça doit en tout cas être foutrement important vu la somme rondelette qu'ils nous ont promise. »

Le plus âgé des deux hommes lança un regard désapprobateur à son compagnon.

« Parle donc point d'argent à quelqu'un qu'tu connais pas si tu veux d'meurer en vie longtemps. » Puis, s'adressant à Cornuaud : « Je suis le Rôtisseur et notre jeune ami à la langue trop pendue s'appelle l'Œillet, rapport aux trous bien nets qu'il laisse sur les corps. Paraît qu'on doit s'placer sous tes ordres, citoyen. C'est ma foi ce que nous allons faire. Ordonne et nous t'obéirons. »

Cornuaud se demanda jusqu'à quel point il pouvait accorder sa confiance aux deux hommes. Il ne faudrait pas compter sur eux si les choses tournaient mal. Le Comité de sûreté générale n'hésitait pas, lui non plus, à recruter dans les bas-fonds. « Peu importe la manière, seul le résultat compte, avait l'habitude de dire Quitre. La Révolution n'est pas une poule qui se laissera croquer par le premier jean-foutre de goupil. »

« Y a qu'à attendre, à c't'heure... »

Les onze coups d'une église proche avaient sonné depuis un bon moment lorsqu'une berline tirée par six chevaux écumants se présenta à l'entrée du cimetière. En sortirent cinq hommes vêtus de pelisses ou de capes, munis de pelles, de pioches et de lampes à huile dont les éclats changeants et dorés révélaient des visages graves. Cornuaud fit signe à ses deux compères de rester cachés le long du mur. Les nouveaux arrivants s'engouffrèrent sans un mot dans le cimetière, parcoururent une partie de l'allée centrale puis, empruntant une allée secondaire, se rendirent devant une tombe recouverte d'un monticule de terre encore meuble. Là, l'un des hommes poussa un hurlement et tomba à genoux, le visage enfoui dans ses mains. Ses accompagnateurs le laissèrent sangloter quelques instants avant de le relever avec

douceur. Posté derrière une pierre tombale, Cornuaud reconnut l'homme éploré lorsque celui-ci retira son chapeau pour essuyer ses joues baignées de larmes. Il l'avait croisé à plusieurs reprises dans les couloirs de la salle du Manège et du pavillon de Marsan : Georges Danton, le Minotaure, le tribun le plus redouté de l'Assemblée, l'âme du Club des cordeliers, un homme à la laideur et à l'énergie proverbiales. La lueur des lampes accentuait l'aspect taurin de sa face large, puissante, rougie par le chagrin. Il se ressaisit et, à l'issue d'un bref conciliabule, trois de ses accompagnateurs commencèrent à profaner la tombe. Grâce aux pluies des jours précédents, ils enfouaient sans difficulté les pelles dans la terre molle. Ils s'interrompaient de temps à autre et se tenaient quelques instants à l'écoute de la nuit, mais aucun bruit suspect ne se détachait de la rumeur de Paris. Il ne leur fallut pas longtemps pour buter sur le bois du cercueil. Lorsqu'ils l'eurent entièrement dégagé, deux d'entre eux descendirent au fond de la fosse sans prêter attention à la boue et le hissèrent sur le côté. Emporté par une nouvelle vague de désespoir, Georges Danton dut s'appuyer sur l'épaule de l'homme resté à ses côtés pour ne pas s'effondrer.

Cornuaud se rappela une conversation avec Piquette : son supérieur lui avait confié que Gabrielle, la femme du citoyen député Danton, venait de mourir en mettant son quatrième enfant au monde ; il n'y avait pas prêté attention sur le moment.

Une pression insistante sur un pan de sa redingote le fit se retourner. Le Rôtisseur désigna d'un mouvement de tête les ombres qui se déployaient silencieusement entre les tombes. Elles portaient des vêtements et des couvre-chefs sombres ainsi que des masques d'oiseau ou de lion, les mêmes qu'il avait entrevus dans les cryptes où se déroulaient les cérémonies de Mithra. Il avait cru comprendre, pourtant, que certains cordeliers, dont Jacques-André Bellerive et quelques têtes connues, appartenaient à l'organisation clandestine. La présence de ces adeptes, six à première vue, dans le cimetière Sainte-Catherine n'était certainement pas le fruit du hasard. D'un geste de la main, Cornuaud ordonna au Rôtisseur et à l'Œillet de se tenir prêts. Ils n'avaient pas attendu son signal pour tirer leurs poignards et fléchir les jambes. L'Œillet désigna les deux silhouettes à sa droite puis se frappa la poitrine pour indiquer qu'il s'occuperait de celles-là, le Rôtisseur acquiesça et montra les deux ombres du centre avant de consulter Cornuaud, qui hocha la tête et signifia qu'il se chargerait des deux dernières. Ils attendirent encore que les sectateurs de Mithra arrivent à leur hauteur pour surgir de leur cachette.

Cornuaud fondit sur ses proies et exploita l'effet de surprise pour abattre la première, affublée d'un masque de lion, d'un puissant coup de poignard dans la poitrine. L'homme s'affaissa sans un cri. Sa cape

s'entrouvrit lorsqu'il toucha le sol, dévoilant un corps nu d'une maigreur désolante. Le deuxième, accoutré d'un masque d'oiseau, réagit avec une promptitude qui faillit surprendre le paydret. Un réflexe permit à Cornuaud d'esquiver la lame effilée – et peut-être empoisonnée – qui ne transperça qu'un pli de sa redingote. Il riposta au jugé. Son coup se perdit dans le vide. Il tira profit de son élan pour bondir sur le côté et rompre la distance avec son adversaire. Il sonda brièvement la nuit, ne discerna pratiquement rien des combats silencieux disputés par l'Œillet et le Rôtisseur. L'homme au masque d'oiseau qui lui faisait face, la lame levée à hauteur de sa poitrine, marchait pieds nus malgré la froidure nocturne. Il ne portait aucun vêtement sous sa cape, comme son condisciple. Cette expédition était une épreuve qui, s'il la surmontait, lui permettrait d'accéder au grade supérieur. Il avait sans doute bu une large rasade de cet élixir pompeusement appelé « haoma », le breuvage de l'immortalité, en réalité composé d'un mélange de plantes qui annihilaient la volonté des adeptes et les rendaient insensibles à la douleur.

Des coups sourds et des grincements s'élevèrent plus loin. Danton et son escorte s'affairaient à ouvrir le cercueil. Absorbés par leur tâche, ils ne prêtaient aucune attention aux combats qui se livraient dans les ténèbres du cimetière, aux frémissements des étoffes, aux cliquetis des armes, aux soupirs de blessés. Versés dans l'art de tuer en toute discrétion, le Rôtisseur et l'Œillet en finirent rapidement avec leurs adversaires. Le vent répandait une odeur piquante de sang frais. Les yeux noirs de l'enjomineuse brillèrent en Cornuaud. Sa maîtresse réclamait maintenant l'âme de l'homme au masque d'oiseau.

Le dernier survivant des sectateurs de Mithra passa à l'offensive. Ce fut comme s'il venait s'empaler sur la dague du paydret, qui n'eut qu'à se pencher sur le côté pour esquiver l'attaque et tendre le bras pour lui enfoncer sa lame dans le flanc.

Le Rôtisseur, à peine essoufflé, s'approcha de Cornuaud et attendit que le corps de l'homme au masque d'oiseau s'affaisse avant de murmurer :

« Qu'est-ce qu'on fait d'ces fous ? »

Cornuaud essuya la lame de sa dague sur la cape du cadavre.

« Y a qu'à les laisser ici, répondit-il en se relevant. Les morts sont à leur place dans un cimetière, pas vrai ? »

— M'étonnerait que ceux-là soient de bons chrétiens...

— On croira qu'ils se sont écharpés les uns les autres. Ou qu'ils sont tombés sur une secte rivale. On s'en fout : la consigne était de ne laisser aucun témoin derrière nous.

— Le Rôtisseur et moi, on est des témoins », intervint l'Œillet à voix basse avec un sourire provocant.

Ces paroles rappelèrent à Cornuaud les propos de Kolly : je compte

que personne, avait déclaré Chérubin, ne puisse parler de ce qui va se passer cette nuit dans le cimetière Sainte-Catherine.

Personne.

Il devait donc éliminer les deux assassins recrutés par le Comité de sûreté générale. Et lui-même ? Entrait-il dans la catégorie des témoins embarrassants ? Ses supérieurs avaient-ils prévu de le sacrifier ?

« Vous êtes à c't'heure des serviteurs d'la nation, marmonna-t-il sans desserrer les lèvres. Aux bons serviteurs, on donne une récompense. Vous aurez qu'à disparaître après avoir touché votre solde. »

Peut-être Cornuauud avait-il une chance de s'en sortir en présentant au Comité, comme preuves de sa loyauté, les têtes de ses deux compagnons de fortune ? Il devait endormir leur méfiance avant de les égorger. L'enjomineuse africaine se délectait déjà de leur sang.

Ils s'installèrent de nouveau à leur poste d'observation, derrière les pierres tombales. Les lueurs vacillantes des lampes révélaient une scène stupéfiante devant la tombe profanée. À côté du cercueil ouvert, Georges Danton était allongé sur le cadavre entièrement dénudé d'une femme. Il fut impossible à Cornuauud de déterminer si les mouvements convulsifs, presque hystériques, du Minotaure illustraient une douleur incontrôlable ou un accouplement monstrueux. Ses accompagnateurs s'étaient retournés pour ménager un semblant d'intimité au grand cordelier. Un peu plus loin, un homme accroupi gâchait une préparation blanchâtre, du plâtre sans doute, dans un baquet de bois. De temps à autre, il ajoutait à la préparation un peu d'eau qu'il puisait dans un seau en fer-blanc.

« Ce goret fout une morte ! souffla l'Œillet.

— C'est de l'amour ou j'm'y connais point, chuchota le Rôtisseur.

— Et l'autre, là, qu'est-ce qu'il compte faire avec du plâtre ? À mon avis, y a plus grand-chose à réparer sur cette femme... »





CHAPITRE XI

Émile se retourna avant de se jeter dans le flot de piétons, de charrettes et de voitures qui se dirigeait avec une extrême lenteur vers le mur d'enceinte. Le cheval mallet avait disparu de la lisière de la forêt sombre et touffue où, quelques instants plus tôt, il broutait paisiblement l'herbe humide. Des gouttes de neige fondue lui cinglaient le visage malgré le chapeau et l'écharpe fournis par la mère d'Odile avant son départ de La Renardière.

Au loin, d'innombrables colonnes de fumée montaient vers un ciel bas et gris. De part et d'autre de la large route, des hommes et des femmes avaient installé leurs étals sous des bâches. Ils proposaient aux passants du vin chaud, du café, des beignets, du pain, de la viande séchée, des œufs, des poules, des lapins ou du tabac. Leurs voix criardes dominaient le vacarme des sabots sur les pavés, les glapissements des cochers, les meuglements et les hennissements des attelages.

Émile s'approcha de l'homme âgé qui marchait à ses côtés coiffé d'un bicorné usé, vêtu d'un long manteau et appuyé sur une canne.

« Vous savez où nous sommes, monsieur ? »

L'homme âgé s'arrêta de marcher pour lui jeter un regard circonspect. Un seul de ses yeux brillait sous ses sourcils broussailleux et blancs, l'autre était vitreux, incolore. Lorsqu'il ouvrit la bouche pour répondre, Émile constata qu'il ne lui restait pratiquement plus de dents.

« D'où sors-tu donc, mon garçon ? »

Pressé par les piétons et les attelages qui avançaient derrière lui, le vieil homme recommença à marcher en tapant le bout ferré de sa canne sur les pavés.

« C'est la première fois que tu viens à Paris ? »

Émile acquiesça d'un grognement.

« Quelle idée de venir se fourrer dans la fosse aux lions en cette drôle d'époque ! Si tu tiens à ta tête, mon gars, si tu as encore deux sous de jugeote, tu serais bien avisé de t'en retourner tout de suite d'où tu viens.

— J'ai des choses à faire avant. »

Ils marchèrent sans dire un mot jusqu'à ce que le flot se fige. Les deux charrettes chargées de bûches immobilisées devant eux les empêchaient de voir ce qui se passait à l'avant. Les nuages lâchaient à présent des gouttes épaisses, presque aussi dures et coupantes que des cristaux de glace.

Le vieil homme repoussa sans ménagement un enfant d'une dizaine d'années qui tentait de lui vendre avec insistance un verre de vin chaud.

« La peste soit des petits marauds ! Ils seraient capables de vous fourrer le gobelet dans la bouche pour vous forcer à boire leur damnée piquette. »

Émile s'abstint de lui confier que, pour sa part, il aurait volontiers bu quelques gorgées d'un liquide bouillant, n'importe lequel, soupe ou vin. Il n'avait rien ingurgité d'autre que de l'eau de source depuis qu'il avait quitté La Renardière. Le fumet pourtant rance des viandes, des pains et des pâtisseries qui garnissaient les étalages de chaque côté de la route aiguïsait son appétit.

Le cheval mallet l'avait emporté dans un monde inconnu, un monde dont les couleurs et les formes ne s'assemblaient pas en bocages, en champs, en forêts, en cités, en bourgs. Il était passé dans un autre temps, comme lors de la première chevauchée qui s'était achevée par sa chute. Le roulement des sabots s'estompait, se transformait peu à peu en un frémissement harmonieux et prolongé comparable au friselis des ramures sous la brise. À l'angoisse des premiers instants succédait une sensation grisante de vitesse et de légèreté infinies. L'intense chaleur qui l'enveloppait n'était jamais blessante ni même désagréable. Comme les fadets des forêts de Vendée, le cheval mallet empruntait un labyrinthe de voies tantôt obscures, tantôt étincelantes, qui débouchaient sur une clairière baignée de pénombre ou dans le cœur d'une forêt, toujours en tout cas à proximité d'une rivière ou d'une source où le cavalier et sa monture pouvaient s'abreuver. Le cheval ne transpirait pas, ne crachait pas de flocons d'écume comme ses congénères ; des éclats phosphorescents s'envolaient de lui comme des gerbes d'étincelles ou des nuées de lucioles. Une fois désaltéré, il se couchait un moment sur le côté avant de se relever, de secouer sa crinière et de se diriger vers Émile, signifiant ainsi que l'heure de repartir était venue. Puis il s'élançait, d'abord au trot, prenait de la vitesse entre les arbres et filait au grand galop sans que son cavalier

ait besoin de le solliciter. Au bout de quelques instants, les arbres devenaient des traits flous, des ombres défilant à une telle allure dans le champ de vision d'Émile qu'ils formaient bientôt un fond gris traversé de lueurs fulgurantes.

« La peste soit de cette barrière ! » marmonna le voisin d'Émile. Il cracha par terre à quelques pouces de ses bottes au cuir usé et aux semelles bâillantes. « Les fermiers ne sont plus, mais les tracas demeurent. A-t-on idée de faire attendre les gens dans un froid pareil ? La barrière d'Enfer mérite bien son nom ! »

L'abbé Rambaud, quand il avait parlé à Émile de sa vie à Paris, avait évoqué le mur des fermiers généraux et les cinquante barrières d'octroi, alors à l'état de projet. Le calcul qui avait conduit à l'érection de cette monumentale enceinte était d'une simplicité biblique : étant donné le nombre de fournisseurs qui se rendaient chaque jour à Paris, étant donné le nombre de biens et de marchandises qui franchissaient les portes, il convenait d'organiser la collecte des taxes de manière rationnelle, systématique. Les grands argentiers du royaume avaient pensé que les barrières permettraient de réduire les fraudes, sinon de les supprimer, et d'amortir rapidement le coût exorbitant de la construction.

La réalité leur avait en partie donné raison. L'argent entrait grâce aux octrois, mais l'imagination des marchands ne connaissait pas de borne, et de nouvelles pratiques frauduleuses avaient fait leur apparition après un temps d'adaptation. Les trafiquants empruntaient les voies souterraines pour s'introduire dans la ville sans s'acquitter de l'impôt. Les gardes patrouillant dans les catacombes, dans les égouts ou sur la Seine n'arrêtaient que peu de tricheurs, soit qu'ils fissent preuve d'incompétence, soit, hypothèse la plus probable, qu'ils fussent eux-mêmes associés aux trafics.

« Qu'est-ce donc que tu viens fiche à Paris ? demanda le vieil homme.

— Je suis à la recherche de quelqu'un, répondit Émile après un temps de silence.

— Il y a longtemps que tu as vu cette personne ? »

Émile se demanda tout à coup pourquoi le vieil homme s'intéressait à lui. Le simple plaisir de tenir une conversation, sans doute, pour meubler une attente qui s'annonçait longue et pénible. Une dispute bruyante opposait des marchands aux collecteurs des taxes ou aux gendarmes devant la barrière.

« Je ne l'ai encore jamais rencontré, finit par murmurer Émile.

— Et comment comptes-tu retrouver quelqu'un que tu n'as jamais rencontré dans une ville aussi grande et dangereuse que Paris ?

— J'ai à ma disposition quelques indices.

— Tu sais où dormir ? Tu as de la famille ? »

Une bâche alourdie par la neige fondue s'effondra sur un étal et déclencha un début d'affolement chez les bœufs et les chevaux des attelages proches. Les cochers et les cavaliers calmèrent leurs bêtes de la voix, du fouet et des guides. Les marchands, un garçon et une fille d'une quinzaine d'années, ramassèrent leurs beignets et leurs pains ronds éparpillés sur le sol boueux sous le regard goguenard des autres commerçants, puis ils entreprirent de réinstaller la bâche sur son armature de bois, une tâche rendue délicate par les bourrasques de vent, le froid et la neige fondue. Malgré ses vêtements usés et sales, malgré ses mains déformées aux ongles noirs, malgré sa pâleur malade, la jeune fille rappela Perrette à Émile, avec ses cheveux noirs, ses yeux bleus, sa peau lisse et claire. Il lui avait semblé apercevoir des visages pendant la course folle du cheval mallet, Norbert, l'abbé Rambaud, la vieille Margot, une femme à la beauté et à la tristesse bouleversantes. Il les avait tous connus dans le passé, même cette dernière sur laquelle il ne parvenait pas à mettre un nom. Puis le visage de Perrette lui était apparu avec une netteté stupéfiante. Elle le regardait en souriant, elle l'accompagnait au long de sa cavalcade, elle l'assurait de son amour.

Était-elle partie dans l'autre monde elle aussi ? Était-elle... morte ?

« À vrai dire je ne connais personne à Paris... » murmura Émile, les larmes aux yeux.

Une moue dubitative se dessina sur les lèvres rainurées du vieil homme.

« Je ne sais pas de combien d'argent tu disposes, mais les auberges sont hors de prix depuis que... » Il s'interrompit comme s'il se rendait compte qu'il allait proférer une ineptie et lança un bref regard derrière lui avant d'ajouter, à voix basse : « Il ne manque pas de canailles à Paris qui essaieront de te détrousser. La Révolution n'a hélas point changé les vices en vertus. »

Le tumulte s'interrompit à l'avant et la colonne reprit sa lente progression en direction de la barrière d'Enfer. La neige fondue habillait d'un linceul les champs et les bois environnants. Émile sautilla sur place afin de chasser le froid qui lui agrippait les pieds.

« Je m'appelle Gaspard Huguely, reprit le vieil homme. J'étais baigneur avant la Révolution. Mon établissement, naguère prospère, traversait des moments difficiles, car les gens vivent désormais en bonne compagnie avec leur crasse, leurs odeurs et leurs parfums, aussi je l'ai vendu. Je me suis retiré à la campagne, où la vie est moins chère et l'atmosphère moins empestée, et je viens de temps à autre rendre visite à mes filles et mes petits-enfants. Oh, les temps ont changé : elles sont tellement effrayées par ce qui se passe qu'elles hésitent à m'ouvrir leur porte, à moi leur père, de crainte d'héberger un comploteur, un royaliste. C'est que, maintenant, un simple soupçon

suffit à vous expédier sur l'échafaud.

— L'échafaud ?

— L'affreuse scène où se joue tous les jours la même pièce : la décapitation des adversaires, déclarés ou non, réels ou imaginaires, de la Révolution. Une fontaine intarissable de sang se déverse sur Paris.

— Alors vous devriez sans doute éviter d'ouvrir votre cœur à des inconnus... »

L'œil valide de Gaspard Hugueny resta rivé quelques secondes sur son interlocuteur.

« Tout juste, mon garçon. Je constate avec plaisir qu'on enseigne également la prudence en province. Mais, à moins d'être assoiffé de sang, ce qui n'est sans doute pas ton cas, le cœur de l'honnête homme ne peut point se réjouir de cette terrible boucherie.

— Il semble que la boucherie dont vous parlez soit sur le point de s'étendre à tout le pays. »

Le vieil homme frappa deux fois les pavés du bout de sa canne en marmonnant :

« Tu as mille fois raison : la révolte gronde dans les campagnes. Et l'Europe tout entière s'est liguée contre nos coupeurs de têtes. »

Les deux charrettes chargées de bois atteignirent enfin la place qui précédait la barrière d'octroi gardée par des gendarmes armés de fusils. De près, le mur des fermiers généraux, avec ses dix pieds de hauteur, se révélait plus imposant qu'Émile ne l'avait cru. Deux pavillons élégants se dressaient de chaque côté du passage, de style antique, avec trois hautes arcades encadrées de colonnes à anneaux cubiques.

« On les surnomme les propylées de Paris, précisa Gaspard Hugueny. Comme les colonnes d'entrée des temples grecs. Jadis les fidèles déposaient des offrandes avant d'entrer dans le temple. Aujourd'hui, ma foi, qu'on croie ou non, on n'a pas d'autre choix que de verser son obole aux grands prêtres des taxes ! »

Tandis que les conducteurs des charrettes se rendaient dans les pavillons, deux gendarmes s'approchèrent d'Émile et de Gaspard. Les cocardes pendaient de leurs bicornes comme des fleurs défraîchies. Le bleu de leur redingote et le blanc de leur pantalon avaient viré au gris sale. Leurs visages barrés de moustaches imposantes tiraient quant à eux sur l'écarlate.

« Que venez-vous faire à Paris, citoyens ?

— Mes filles y habitent, répondit Gaspard Hugueny.

— En ce cas, tu as sans doute un laissez-passer, citoyen. »

Le vieil homme tira un papier de la poche intérieure de son manteau, le déplia et le présenta à son interlocuteur. Le gendarme le parcourut rapidement sans qu'une lueur d'intelligence éclairât ses yeux bruns. Émile douta qu'il sût lire. Il se demanda également si un

quidam pouvait pénétrer dans Paris sans être muni de ce bout de papier barré de bleu et de rouge, ni d'aucune pièce justificative de son identité.

Le gendarme rendit son laissez-passer à Gaspard et se tourna vers Émile, frappé de plein fouet par son haleine avinée.

« Et toi, citoyen, pour quelle raison viens-tu à Paris ? Tu n'as point d'arme ? »

Émile crut que son interlocuteur allait le fouiller et découvrir la dague glissée dans la poche intérieure de sa redingote. Ne trouvant pas de réponse appropriée, il commença à s'affoler jusqu'au moment où Gaspard intervint :

« Mon neveu. Il m'accompagne. C'est un simple d'esprit. N'attendez donc point de lui des mots sensés. »

Entrant aussitôt dans le jeu de son accompagnateur, Émile fixa le gendarme avec un sourire idiot.

« C'est bon, citoyens, passez », grommela le gendarme après avoir adressé un regard à la fois compatissant et embarrassé au vieillard et à son prétendu neveu.

Les deux hommes franchirent le passage sans se faire prier et se retrouvèrent à l'intérieur de l'enceinte des fermiers généraux. De l'autre côté s'étendait un premier terrain vague bordé par un autre mur, plus bas, d'où émergeaient la toiture et la façade d'une élégante construction qui attira l'attention d'Émile.

« L'Observatoire, expliqua Gaspard. Si vous souhaitez mieux le contempler, mon jeune ami, longeons le mur jusqu'à la rue du Faubourg-Saint-Jacques. »

L'abbé Rambaud avait décrit l'Observatoire à Émile, un magnifique ouvrage dédié aux sciences, et particulièrement à la physique et à l'astronomie. Il s'était lié d'amitié avec le comte Cassini, troisième du nom, qui avait conçu la carte géodésique de la France et dont il était devenu, sinon le confesseur, du moins le confident. L'abbé s'était appuyé sur des savants tels que César François Cassini de Thury pour défendre les Lumières avec un enthousiasme communicatif et promouvoir une société éclairée et juste.

Gaspard et Émile longèrent l'enceinte des fermiers jusqu'à la barrière Saint-Jacques où se produisaient les mêmes scènes qu'à la barrière d'Enfer. Des miséreux avaient élu domicile dans des abris de fortune fabriqués avec de vieilles couvertures et accotés au mur. Quelques-uns d'entre eux avaient allumé des feux sur lesquels ils avaient posé de vieux ustensiles emplis de pommes de terre ou de carcasses de volaille. Il ne faisait sans doute pas bon se promener seul dans ce quartier. Émile ne se détendit que lorsque Gaspard et lui s'engagèrent dans la rue du Faubourg-Saint-Jacques. Ils s'arrêtèrent un moment devant l'entrée de l'Observatoire et contemplèrent la façade

flanquée en son milieu d'une unique tour carrée. Bien que mal entretenu, le bâtiment conservait assez de majesté pour célébrer les fastes du règne de Louis XIV dont il était issu.

Émile prit conscience qu'il marchait dans les pas de l'homme qui l'avait recueilli et protégé à La Réorthe. Il regrettait à présent de n'avoir jamais manifesté sa reconnaissance et son affection à l'abbé Rambaud. La jeunesse est tellement affairée à se célébrer elle-même qu'elle ne fait aucune place à la gratitude.

« C'était autrefois l'une des fiertés du royaume, murmura Gaspard. Il n'y a dorénavant plus personne dans ces murs, rien que des rats et des chauves-souris. On dit que Cassini, le quatrième du nom, est sur le point de tirer sa révérence. On n'aura bientôt plus un seul savant en France. »

Ils remontèrent la rue du Faubourg-Saint-Jacques, abandonnèrent derrière eux les bâtiments de l'abbaye du Val-de-Grâce et, face à l'austère abbaye de Port-Royal, s'engagèrent à leur gauche dans une rue droite qui s'enfonçait comme une lame dans le faubourg Saint-Michel. Une vie intense se déployait dans le quartier malgré l'heure matinale et l'atmosphère glaciale. Le flot de piétons s'écoulait avec difficulté entre les charrettes et les voitures qui bloquaient les passages. Jamais Émile n'avait évolué au milieu d'une telle cohue. Les ruelles étroites et sombres grouillaient de fournisseurs, d'ouvriers, de fripiers, de vendeurs ambulants, de regrattiers, d'écrivains publics, de ravaudeuses, de sans-culottes armés de piques et de sabres, de bourgeois portés par les saute-ruisseaux par-dessus les fossés. Gaspard levait parfois sa canne pour repousser les passants qui le bousculaient sans ménagement. Les injures fusaient plus vite que les excuses, et parfois des hommes en venaient aux mains, aiguillonnés par les hurlements des femmes et des enfants. Émile avait l'impression que le temps s'était emballé depuis que Gaspard et lui avaient franchi l'enceinte des fermiers généraux. Les gens se hâtaient sans même s'en apercevoir, happés par le vertige de la ville. Les pavés étaient jonchés de détritrus, de crottin, de crachats, d'objets divers que ramassaient en catimini les hordes de mendiants. Des servantes babillardes et rieuses versaient le contenu de vases d'aisance dans le fossé central sans paraître le moins du monde incommodées par les odeurs. Oppressé par la saleté, la pénombre, la puanteur et le vacarme, Émile s'efforçait de ne pas perdre des yeux Gaspard qui, malgré son âge et ses difficultés de locomotion, se faufilait dans le capharnaüm avec la fluidité d'un poisson dans une rivière. De temps à autre, il se retournait et faisait signe à son jeune compagnon de le suivre, ou bien il l'attendait quand il l'avait distancé.

La ville arborait les insignes et les stigmates de la Révolution : drapeaux tricolores alourdis par la pluie mêlée de neige, présence

massive de gardes nationaux, de gendarmes, de sans-culottes en armes, libelles et proclamations affichés sur les poteaux des réverbères, sur les murs, sur les vitrines des boutiques, cris des vendeurs de journaux, mines inquiètes des passagers entrevus derrière les vitres des berlines ou des chaises de poste, harangues violentes d'orateurs juchés sur des balcons ou grimpés sur des tonneaux, discussions enflammées derrière les portes entrebâillées des cabinets de lecture, quolibets et insultes lancés par les poissardes aux élégantes qui s'engouffraient dans leurs voitures, grilles amputées de leurs fleurs de lys, socles nus des statues renversées...

La chaleur de la dague transperçait les vêtements d'Émile. Comment trouver l'esprit du mal dans une telle fourmilière ? La tâche paraissait immense, insurmontable. Il ne pouvait se fier qu'à son intuition et aux éventuelles réactions de l'arme confiée par la créature de l'océan. La ville elle-même semblait être un défi lancé aux éléments naturels, la négation même de l'harmonie, façonnée tout entière par le mal. Des torrents de frustration, de colère et de haine roulaient sur ses pavés, dans ses fossés engorgés, dans ses veines ténébreuses, sur ses places exiguës. C'était un monde minéral, un monde mort que ne parvenaient pas à ranimer les rares arbres squelettiques ni les innombrables pigeons. Tout ici semblait corrompu par l'air vicié, par la promiscuité, par la grisaille, la viande à l'étal des boucheries, les choux et les navets débordant des baquets, les pains aux croûtes brunes et brillantes, les pâtisseries, les étranges fruits ronds de couleur orange. Il ne fallut pas longtemps à Émile pour constater qu'il ne trouverait jamais sa place dans un tel environnement. La nature lui était aussi indispensable que l'eau à un poisson ou le vent à un oiseau. On s'étonnait souvent, à La Réorthe, qu'un homme aussi lettré que lui n'aille point chercher du travail en ville, mais il n'aurait pas supporté la compagnie des autres hommes sans la présence complice et rassurante des arbres, des plantes, du vent, des sources, des ruisseaux, des animaux. Jamais vraiment admis dans les communautés humaines, hameaux, bourgs ou villes, il n'avait pas les mêmes intérêts ni les mêmes désirs que ceux de son espèce. « Fils de fée » était sans doute la meilleure expression pour souligner sa différence, sa singularité. Avec les fadets, avec le cheval mallet, avec la créature océane, avec Bequette, avec Norbert et ses loups, avec Perrette, il s'était senti en paix, en harmonie, comme un voyageur de retour chez lui après un long périple.

« Ma fille aînée loge entre la Bastille et l'Hôtel de Ville. » Gaspard s'était arrêté pour essuyer sur son front la boue projetée par les roues d'une voiture filant au grand galop malgré les encombrements.

« Accompagne-moi, mon jeune ami : elle acceptera peut-être de te louer à bas prix l'un des greniers qui dépendent de ses appartements.

Elle a épousé un banquier, la peste soit des financiers ! Qu'en dis-tu ?

— J'accepte avec plaisir votre offre, monsieur. »

Deux jeunes femmes portant des paniers d'osier passèrent en gloussant et dévisagèrent Émile avec effronterie. Gaspard attendit qu'elles s'éloignent pour ajouter :

« Ne m'appelle point monsieur : cela pourrait te valoir une incarcération immédiate ! À Paris, nous sommes tous des citoyens. De même le vouvoiement est désormais suspect. Tu dois me tutoyer et me donner le titre de citoyen, comme les gendarmes de la barrière d'Enfer. »

Émile rendit son sourire au vieil homme.

« Je m'aperçois que je ne me suis pas encore présenté, citoyen : je suis Émile. On me surnomme Milo. Je n'ai point de nom de famille, ayant été recueilli par le curé de mon village.

— Émile ? Comme le personnage de Jean-Jacques Rousseau ? Ma foi, c'est un prénom qui te va à merveille. Si j'avais eu un fils, Milo, j'aurais aimé qu'il te ressemble.

— Vous... tu ne me connais point. »

Les yeux levés, Gaspard suivit un moment la course tumultueuse et silencieuse des nuages noirs pourchassés par le vent. Tout autour d'eux, les gens continuaient de se heurter et de s'invectiver.

« Il n'est pas toujours besoin de connaître quelqu'un pour apprécier sa valeur. Le privilège de l'âge, je suppose. »

Ils mirent plus d'une heure pour atteindre la rue Saint-Antoine où habitait la fille de Gaspard.

« Son mari, ce jean-foutre de banquier, a décidé d'installer sa famille à Saint-Antoine tandis que la banque se trouve Chaussée-d'Antin, non loin du Palais Philippe-Égalité.

— Tu ne le prises guère, on dirait.

— Il n'y a de pire tyran qu'un argentier. Il ne donne jamais un coup, il ne bat point le pavé, il n'envoie personne sur l'échafaud et, cependant, il se tient derrière chaque émeute, derrière chaque décret, derrière chaque guerre des factions, il compte les cadavres pour les dépouiller, en vrai charognard qu'il est. Pourvu que l'argent entre en caisse, pourvu qu'on honore ses lettres de change, il soutient n'importe quel régime, légitime ou crapuleux, qui sert ses intérêts. Charles, mon gendre, a changé cent fois d'avis. Il a soutenu un temps le parti royal, puis les feuillants, puis Philippe Égalité, puis les girondins. M'est avis qu'il est jacobin à cette heure et qu'il est prêt à se faire engagé si les circonstances amènent Hébert, Varlet, Roux et leurs séides au pouvoir. »

L'immeuble où logeait la fille de Gaspard ne se dressait pas loin de la Bastille, là où la Révolution avait commencé.

« Enfin, la prise de la Bastille était juste le signal de départ, précisa

le vieil homme. La Révolution était préparée depuis bien longtemps dans certaines officines, franc-maçonnes ou autres. »

Les fabriques de meubles et de papier peint se succédaient de chaque côté de la rue. Des ouvriers buvaient du café et fumaient la pipe devant les ateliers où stationnaient des charrettes chargées de planches, de tissu ou de papier. Des odeurs de sciure, de cire, de peinture dominaient par endroits la puanteur posée sur la ville comme une malédiction. Large, la rue Saint-Antoine présentait comme les autres un fossé en son milieu où s'écoulait, en direction de la Seine, le lent limon des déjections et des eaux usées. Des oiseaux, des chiens, de gros rats noirs venaient renifler ou picorer le peu ragoûtant brouet. Par endroits, quand les avant-toits ou les arbres empêchaient la lumière de passer, la glace emprisonnait le fossé. Alors il s'engorgeait et débordait, et il fallait l'intervention de préposés municipaux pour le dégager.

Gaspard entraîna Émile vers l'entrée d'un immeuble aux pierres blanches et dont les fenêtres des deux premiers étages étaient soulignées de frises sculptées. La cour intérieure abritait un carrosse dont les brancards reposaient sur les pavés, ainsi qu'un fiacre attelé de deux chevaux et prêt au départ. Assis sur le banc, le cocher enfouit précipitamment une flasque métallique dans le fouillis de ses vêtements lorsque les deux hommes pénétrèrent dans la cour et se dirigèrent vers le perron.

« Le pauvre diable, murmura Gaspard avant d'actionner le heurtoir en bronze fixé sur le panneau massif de la porte principale. Mon gendre l'oblige à attendre comme un miséreux dans le froid. Seul l'alcool peut empêcher son sang de cailler dans ses veines. »

La servante qui vint leur ouvrir salua Gaspard d'une révérence et Émile d'un sourire provocant. Âgée de seize ou dix-sept ans, accorte, bien en chair, elle ne souffrait pas, visiblement, des difficultés d'approvisionnement que rencontrait la population parisienne depuis la chute de la monarchie et le blocus imposé par les autres royaumes européens.

« Ma fille peut-elle me recevoir, Toinette ?

— Je vais m'en informer, monsieur. »

La servante se retira et referma la porte derrière elle. Les odeurs délicieuses de cuisine qui flottaient dans l'air figé de la cour ravivèrent l'appétit d'Émile.

« Ma fille me fait attendre comme un garçon d'écurie ! grommela Gaspard. Un jour, elle me laissera devant sa porte jusqu'à la tombée de la nuit. L'ingratitude des enfants... »

La porte s'ouvrit à nouveau, avec fracas cette fois, et livra passage à un homme massif vêtu d'une pelisse et d'un chapeau de feutre à large bord posé par-dessus une perruque poudrée. Il portait des lunettes

légèrement teintées de bleu. Un voile de contrariété glissa sur son visage lunaire lorsque ses yeux se posèrent sur Gaspard.

« Vous devriez annoncer vos visites, Gaspard. Mon épouse, votre fille, n'est pas toujours disposée à vous recevoir.

— Rude époque où les pères doivent s'annoncer pour embrasser leurs filles, Charles.

— Les temps changent. Et changent à vive allure. Ils appartiennent à ceux qui savent s'adapter.

— Ceux qui n'en ont pas la volonté ni la force sont, bien entendu, condamnés à finir sur l'échafaud. C'est cela, ne pas savoir s'adapter, n'est-ce pas ? »

Les yeux sombres et grossis par les verres du gendre de Gaspard se chargèrent de réprobation.

« Il me serait agréable que mon propre beau-père évite de prononcer ce genre de discours sur le seuil de ma maison. Les temps actuels sont également expéditifs dans tous les sens du terme.

— À moi, mon gendre, il me serait agréable que vous... »

Charles interrompit Gaspard d'un geste péremptoire du bras et se tourna vers Émile.

« Qui donc est ce jeune homme ?

— Le... le fils d'un de mes vieux amis... »

Émile en appela à toute sa volonté pour ne pas grimacer. L'irruption du maître de maison avait concordé avec une augmentation brutale de la chaleur de la dague.





CHAPITRE XII

Ce n'était point nécessaire, Belzébuth, murmura Chérubin. Ta parole nous aurait suffi. »

Il se détourna, livide, visiblement incommodé par l'odeur et l'aspect répugnant des deux têtes posées sur des tissus tachés de sang. Piquette les contempla quant à lui avec une attention d'entomologiste observant des insectes exotiques.

« Vous m'aviez bien commandé d'laisser aucun témoin, plaïda Cornuaud. M'est avis qu'ces gars-là étaient des vantards à la langue un peu trop pendue. Et puis ça fait des économies et d'la canaille en moins pour la nation.

— Nous apprécions ta rigueur morale, citoyen, déclara Piquette avec un mouvement de tête qui secoua ses joues rouges et molles. Mais pourquoi avoir attendu tout ce temps pour nous les montrer ?

— Dame, quand j'étais là, vous n'y étiez point, et quand vous étiez là, je n'y étais point.

— Nous avons dû en effet nous absenter pour des affaires de la plus haute importance... »

Chérubin ouvrit en grand l'une des fenêtres. Le froid mordant s'engouffra dans le bureau et chassa immédiatement l'humble chaleur diffusée par la cheminée. La rumeur de la rue Saint-Honoré, encombrée à toute heure du jour et de la nuit, accompagna les rafales d'un vent humide et glacé. Les trois hommes étaient seuls dans la grande pièce. Dans le vestibule et les couloirs patientaient une multitude de visiteurs qui sollicitaient un entretien avec l'un des deux agents du deuxième bureau. Certains d'entre eux portaient, dissimulés sous leurs habits ou dans un sac de tissu, des présents, des produits de première nécessité souvent, destinés à s'attirer les bonnes grâces de leurs interlocuteurs. Quelques jeunes femmes s'étaient soigneusement

apprêtées, robes à rayures à la dernière mode, joues fardées et rehaussées de rouge, chevelures agrémentées de toupets, de postiches en taffetas, de « dormeuses », résolues à donner beaucoup d'elles-mêmes pour obtenir la libération d'un être cher injustement incarcéré.

« Nous avons appris que le citoyen Danton avait fait déterrer son épouse afin que le sculpteur Deseine puisse mouler le visage de la défunte, reprit Chérubin, le regard toujours fixé sur la rue Saint-Honoré. C'est bien ce qui s'est passé dans le cimetière Sainte-Catherine, n'est-ce pas ?

— On pourrait aussi raconter que l'citoyen dont vous parlez a voulu honorer une dernière fois sa...

— C'est bien ce qui s'est passé, n'est-ce pas ? »

La voix de Chérubin transperça Cornuaud comme une lame fraîchement aiguisée. Le paydret se mordit la joue : il devait apprendre à réagir plus vite et avec davantage de finesse s'il voulait survivre dans une période aussi incertaine, aussi dangereuse. Ses origines maraîchines, son existence de brigand au quai de la Fosse, ses deux années de navigation sur l'*Indomptable* ne l'avaient pas préparé aux intrigues vénéneuses et subtiles qui se nouaient dans les couloirs du château des Tuileries.

« C'est, à la vérité, exactement ce qui s'est passé, citoyens, finit-il par répondre.

— Un geste d'amour qui honore un homme fou de douleur, renchérit Piquette. Nous ne laisserons pas les ragots salir la réputation des citoyens indispensables à la République. On nous a également rapporté qu'on a retrouvé des hommes en curieux équipage dans les allées du cimetière.

— J'gage qu'ils avaient quelques... œillets dans le corps, lança Cornuaud avec un sourire entendu.

— Tout juste : ils se sont entre-tués avec la rage imbécile qui caractérise les fous. Ils s'étaient sans doute rassemblés pour l'une de ces cérémonies monstrueuses dont sont friands les gens de superstition.

— Y aurait donc point de rapport entre leur présence à Sainte-Catherine et le citoyen dont vous parliez ? »

Chérubin se retourna et ficha ses yeux noirs dans ceux du paydret.

« Quel lien pourrait-il y avoir entre ces fanatiques et l'un des pères de la République ?

— Pour sûr, j'en vois point », bredouilla Cornuaud.

Un demi-sourire égaya la face lugubre de Chérubin.

« L'affaire est entendue. Que les journaux républicains continuent d'entretenir le peuple du chagrin du citoyen Danton !

— La République a d'autres chats à fouetter que les calomnies de cimetière, ajouta Piquette. Nous sommes en guerre contre l'Angleterre

et la Hollande, une grande partie des troupes a déserté en décembre, le moral de nos soldats est en berne. Le moment serait mal choisi de jeter l'opprobre sur une figure emblématique de la Révolution.

— Dame non, approuva Cornuaud, qui n'avait pas tout saisi des paroles de son interlocuteur.

— Surtout pas au moment où la Convention s'apprête à décréter une levée de trois cent mille hommes, ajouta Chérubin en revenant s'asseoir sur un coin de son bureau. Pourrait-on exiger de nos recrues qu'elles soient irréprochables quand les mauvaises langues colporteraient sur nos dirigeants des histoires dégradantes ? »

Le Comité de sûreté générale avait décidé de soutenir Danton malgré les soupçons de détournement des fonds secrets qui pesaient sur lui. Cornuaud devinait que les cordeliers s'étaient sortis de l'étreinte de Mithra et tournés vers Robespierre et ses jacobins. Rien de tel, pour se refaire une vertu, que de se réfugier dans l'ombre de l'incorruptible. Les funérailles grandioses de Le Peletier de Saint-Fargeau, érigé en héros et martyr de la Révolution, avaient illustré cette aspiration à la pureté révolutionnaire. Les spectateurs et les journaux avaient conspué les comédiens du théâtre de la Nation qui avaient joué une pièce de Boissy, *Le Maire du village ou la Force de la loi*, où la vertu était incarnée par un aristocrate. Impossible ! Les représentants de l'Ancien Régime, les anciens privilégiés, les nobles, les négociants, les accapareurs étaient tous des jean-foutre de corrompus. En réponse à la provocation du théâtre de la Nation, habitué à propager les idées contre-révolutionnaires, la salle Favart avait donné un drame historique, très applaudi celui-là, célébrant Le Peletier de Saint-Fargeau. Sans doute fallait-il voir la griffe de Mithra dans les émeutes de plus en plus nombreuses qui secouaient les rues de Paris et des autres villes de province – on l'avait pareillement vue dans la prise des Tuileries et les massacres des prisons parisiennes. Très influente dans les sections parisiennes, l'organisation secrète entretenait un climat d'inquiétude et de violence qui lui permettait de pousser ses pions sur l'échiquier de la nation. Or, pour une raison que Cornuaud ignorait, n'étant point admis dans les secrets des dieux, les clubs extrémistes, qui s'étaient appuyés sur la puissance de Mithra pour précipiter la chute de la monarchie et se rapprocher du pouvoir, avaient décidé de trancher les liens avec des complices devenus encombrants. La présence d'une escouade de corbeaux et de lions au cimetière Sainte-Catherine prouvait que la guerre était déclarée entre les anciens alliés. Sans l'intervention de Cornuaud et de ses deux compères, ils auraient certainement poignardé le citoyen Danton et l'auraient abandonné dans une position compromettante, de façon à ce que la nation tout entière sache à quelles abominations se livraient certains de ses plus prestigieux représentants. Il n'aurait guère été

difficile, ensuite, de soulever le peuple contre la Convention et d'ouvrir une nouvelle ère de chaos favorisant les desseins des séides de Mithra. Si un modeste paydret comme Cornuauud était capable de comprendre cela, d'autres plus avertis en avaient certainement tiré les conséquences.

C'était, selon Piquette, l'explication au renoncement subit de Philippe Égalité, le ci-devant duc d'Orléans, à sa charge de grand maître du Grand Orient de France.

« Tu as bien mérité de la nation, Belzébuth, dit Kolly. Enlève donc ces têtes, elles empestent ! Prends du repos, ne reparais que dans trois jours : nous aurons alors une nouvelle mission à te confier.

— À vos ordres, citoyens. »

Cornuauud remballa les têtes de l'Œillet et du Rôtisseur dans les linges récupérés dans la maison d'un suspect. Tuer ces deux-là n'avait pas été aussi ardu qu'il l'avait imaginé. Il avait suffi de les inviter chez lui afin de leur remettre leur solde, de leur servir un vin capiteux dans lequel il avait au préalable ajouté une substance engourdissante, de les égorger après qu'ils se furent assoupis, puis de les décapiter afin de présenter leurs deux têtes à ses supérieurs. Leur double sacrifice avait grandement réjoui l'enjomineuse négresse : elle avait déclenché une telle fureur chez son serviteur qu'il lui avait fallu le reste de la nuit et une journée entière pour s'en remettre. Inquiète, Pélagie était venue frapper chez lui en début d'après-midi. Il n'avait pas répondu. Par chance, il avait pris la précaution de tirer le verrou. Si elle était entrée par mégarde dans son petit appartement, elle l'aurait découvert étendu, hébété, au milieu de bouts de chair et de viscères éparpillés sur le sol, elle aurait aperçu des têtes dans une bassine débordante de sang et des restes de corps impossibles à identifier, elle se serait enfuie en hurlant, et il aurait dû la rattraper, la réduire au silence avant qu'elle rameute les autres occupants de l'immeuble, les passants ou les gendarmes. Elle n'aurait jamais cru qu'une sorcière d'Afrique l'obligeait à commettre ces horribles crimes ; personne ne l'aurait cru. Il resterait seul avec ses secrets jusqu'à ce qu'il trouve un exorciste capable de débusquer et de chasser les démons ou jusqu'à ce qu'il passe de vie à trépas.

« Servons-nous ! s'écria Pélagie. Nous n'avons plus de chandelle... »

Au lever du jour, des hordes de femmes s'étaient ruées dans les boutiques du Châtelet, de la rue Saint-Honoré, du Palais-Royal, et avaient exigé des boutiquiers des prix raisonnables pour les denrées de première nécessité. Devant le refus de ces derniers, elles avaient commencé le pillage, emplissant les sacs et les paniers dont elles s'étaient équipées, signe que les émeutes n'avaient rien de spontané. Les commerçants et leurs employés avaient tenté de les en empêcher,

certaines les avaient même menacées de leurs armes, mais elles étaient devenues encore plus enragées, comme des essaims de frelons affolés par des cris et des gestes, elles avaient piqué sur leurs vis-à-vis sans se soucier du danger, elles les avaient submergés de cris et de coups, les avaient abandonnés en sang, les vêtements en lambeaux, sur le sol, elles avaient entièrement vidé les boutiques, chargeant les charrettes à bras qui avaient surgi de l'ombre comme par enchantement, elles avaient fouillé les moindres recoins en quête d'assignats ou de pièces d'argent, puis elles avaient fondu sur une boutique voisine dont le tenancier n'avait pas eu le réflexe ou le temps de tirer les volets. Cornuaud avait assisté aux mêmes scènes entre la rue de la Harpe et le quartier du Palais-Royal où logeait Pélagie : femmes et enfants filaient dans les rues les bras chargés de victuailles, de savon, de chandelles, de tissus, de pains, fendant les escouades de gendarmes ou de gardes nationaux impuissants à juguler le flot impétueux.

« C'est pas le moment de... »

Pélagie n'écouta pas Cornuaud. Elle se rua à l'intérieur de l'épicerie prise d'assaut par une dizaine de furies, fila tout droit vers les chandelles entassées sur une étagère, bouscula une vieille femme pour en saisir autant que possible et les entasser dans sa robe retroussée en dornée, ainsi que le faisaient les paysannes du marais.

Cornuaud s'assura d'un coup d'œil qu'aucun uniforme bleu ne paraissait dans la rue obscurcie par une pluie maussade. Un peu plus loin, des hommes coiffés de bonnets phrygiens se tenaient dans l'ombre et récupéraient le butin amassé par les femmes. L'épicier, bedonnant et rougeaud, maintenait d'une main sa perruque grise et de l'autre essayait de repousser les pillardes. Elles le débordaient à tout coup, ne prêtant aucune attention à ses menaces ni à ses supplications. La vitesse à laquelle la douce et tendre Pélagie s'était transformée en harpie sidéra Cornuaud. Elle continuait d'emplir le creux de sa robe déjà débordant. Aux chandelles s'étaient ajoutés des savons, des boîtes de sel, des bonbons chinois ou indiens, des pâtés de marrons, des friandeaux, des tranches de couenne, des sachets de terre à foulon... Elle vidait les étagères avec une sorte de rage qui la rendait méconnaissable, presque laide.

« Belzébuth ? »

Cornuaud se retourna, les muscles tendus, la main posée sur le manche de son poignard.

« Ce vieux jean-foutre de Belzébuth ! »

Il eut besoin de quelques secondes pour reconnaître l'homme qui s'avancait vers lui, les cheveux noirs et hirsutes, les joues ombrées d'une barbe de plusieurs jours, la peau claire, les yeux bruns et pétillants, la redingote noire et largement ouverte malgré le froid, la chemise blanche et bouffante, le chapeau à l'anglaise, la canne-épée

tendue d'une main négligente. Jacques-André Bellerive, le cordelier, le compagnon des premiers jours à Paris et de la prise des Tuileries, l'amant de la jolie comédienne du théâtre de la République.

Il s'approcha de Cornuaud, le sourire aux lèvres, faisant tourner sa canne devant lui. De plus près, ses traits tirés, ses cernes profonds et violacés révélaient une fatigue intense.

« Je te croyais définitivement disparu... »

— J'me suis retrouvé à la Conciergerie à la fin du mois de novembre. Comme on pouvait point m'reprocher grand-chose, on a fini par me libérer. »

Bellerive observa un moment les femmes en train de piller l'épicerie.

« J'en ai entendu parler. J'ai bien essayé d'intervenir, mais c'est un tel foutoir à la Convention, à la Municipalité, dans les tribunaux, dans les sections, que je n'ai pas pu retrouver ta trace.

— Pas grave puisque me voilà à nouveau dehors.

— Que deviens-tu ? »

Cornuaud jugea prudent de ne pas évoquer ses nouvelles fonctions au Comité de sûreté générale.

« J'me débrouille. Et toi ? »

Le regard de Bellerive se fit à la fois dur et lointain.

« Je n'ai point changé d'avis. Je ne suis pas l'un de ces jean-foutre de conventionnels qui se tournent comme les girouettes au premier vent !

— T'es donc toujours aux cordeliers ? »

Une forte femme vêtue d'une pèlerine sortit de l'épicerie et se dirigea vers Bellerive, ployée par le poids de son panier. Le crachin plaquait ses cheveux roux et dénoués sur son front et ses joues.

« Où je mets tout ça, citoyen ? »

Bellerive tendit le bras en direction de l'entrée arrondie d'une venelle entre deux façades.

« Une voiture attend là-bas, citoyenne.

— C'est donc toi et les tiens qui avez organisé tout ça ? demanda Cornuaud après qu'elle se fut éloignée de sa démarche traînante et penchée.

— Nous avons besoin de reconstituer nos réserves. Nous avons une immense armée à nourrir. Et puis tout ça, comme tu dis, nous permet d'entretenir la pénurie, donc la colère du peuple.

— J'croyais qu'la Révolution était censée apporter le bonheur aux gens. »

Bellerive émit un petit rire, la tête penchée sur le côté.

« Le bonheur, Belzébuth ? Les gens, ils sont bien aise quand ils ont un logement et de quoi garnir leur ventre, ils n'en demandent pas plus. On les en prive pour les pousser à s'en prendre à ceux qui les

gouvernement. J'ai déchiré ma carte du Club des cordeliers. Je n'ai plus rien à faire avec ces traîtres. »

L'épicier poussa un hurlement déchirant. Une femme à qui il tentait de reprendre les marchandises volées lui avait mordu l'avant-bras jusqu'au sang. Des habitants des maisons voisines, alertés par le tapage, se regroupaient devant les porches. Leurs mines apeurées exprimaient à la fois de la réprobation et de l'envie.

« Va bientôt falloir qu'on lève le camp », marmonna Bellerive.

Pélagie revint vers Cornuauud, peinant à maintenir relevée sa robe lourde de butin. Elle dévoilait impudiquement ses jambes gainées jusqu'à mi-cuisse de bas de soie – récupérés dans le tiroir d'une commode lors d'une visite domiciliaire chez un suspect accapareur.

« La damoiselle est avec toi ? » demanda Bellerive.

Cornuauud acquiesça d'un mouvement de tête.

« Joli brin de femme. Je devrais normalement exiger qu'elle me remette tout ce qu'elle a prélevé dans cette caverne aux trésors, mais, comme ça m'a fait plaisir de te revoir, mon vieux jean-foutre, je le lui laisse. J'espère seulement que vous n'habitez pas à l'autre bout de Paris... »

Pélagie n'irait pas bien loin avec le trésor dérisoire amassé dans les replis de sa robe. Déjà ses bras et ses mains tremblaient de fatigue, déjà le tissu était parcouru de petits craquements précédant les déchirures.

« T'es donc toujours un servent du Père des Pères ? »

Bellerive grimaça.

« On ne prononce pas son nom en dehors des temples où l'on célèbre son culte, murmura-t-il. Rejoins-nous, Belzébut, monte sur le char solaire et tu connaîtras la gloire, l'immortalité. Tel est le vrai visage de la Révolution : il ne s'agit surtout pas de hisser au pouvoir une poignée d'intrigants médiocres qui ne perçoivent de l'avenir que leurs propres intérêts.

— Ces intrigants, ils étaient pourtant de votre côté y a pas si longtemps...

— Nous pensions qu'ils se convertiraient en toute sincérité. Ils se sont servis de nous, de notre organisation, pour renverser la monarchie et écarter les modérés, mais, lorsqu'ils se sont emparés des rênes de la nation, ils se sont montrés sous leur véritable jour : ingrats, félons. »

Des ululements retentirent un peu plus loin et dominèrent le brouhaha. Les femmes sortirent de l'épicerie toutes en même temps, traînant tant bien que mal leurs sacs et leurs paniers. L'épicier restait prostré au milieu de sa boutique dévastée, l'avant-bras et la main couverts de sang.

« Adieu, Belzébut. J'ai été heureux de retrouver un ami aussi cher

que toi. Si tu souhaites me revoir, viens donc dans la loge d'Armande au théâtre de la rue de Richelieu. Laisse un message à mon attention si tu ne m'y trouves point. »

Il salua d'une brève courbette et se dirigea, sur les talons des pillardes, vers l'entrée de la venelle voisine.

« Je... je n'en puis plus, gémit Pélagie.

— Lâche ton butin et fichons le camp, souffla Cornuaud.

— Mais... »

D'un geste impatient, il saisit la main de la jeune femme et la contraignit à lâcher le tissu de sa robe. Les différentes marchandises qu'elle y avait entassées se répandirent dans la rue. Elle tenta de les retenir et, n'y parvenant pas, leva sur Cornuaud un regard incrédule et haineux. Des cris, des roulements de sabots, des bruits de bottes s'élevèrent des rues proches.

« Les argousins. Filons. »

Cornuaud saisit Pélagie par l'avant-bras et, sans tenir compte de ses protestations, l'entraîna vers l'extrémité de la rue. Il retrouvait ses vieux réflexes du quai de la Fosse. Combien de fois les membres de la bande de Clovis, prévenus au dernier moment d'une descente des agents du guet, avaient-ils dû s'égailler comme des souris surprises par le chat et contraintes d'abandonner leur bout de pain ou leur morceau de fromage ? Les habitants des immeubles voisins fondaient déjà sur les chandelles et les autres marchandises disséminées sur les pavés.

Cornuaud ne s'arrêta que lorsqu'ils eurent enfilé plusieurs rues et furent arrivés en vue de la Seine, en face du pont de la Tournelle. Il lâcha enfin l'avant-bras de sa compagne qui, de rage, lui grêla la poitrine et les épaules de coups de poing. Les rares passants, ombres grises chassées du quai par la pluie persistante et maussade, leur jetèrent des regards intrigués.

« Cesse donc ! » glapit le paydret.

Les yeux de l'enjomineuse vaudoun s'ouvraient en son for intérieur. Si Pélagie ne se détendait pas rapidement, la succube finirait de se réveiller et exigerait son sang.

« Tu comprends donc pas que si les gendarmes t'avaient prise avec toutes ces marchandises volées, ils t'auraient enfermée à la Conciergerie ou à la Force ? Tu comprends donc pas qu'à c't'heure on perd sa tête pour bien moins que ça ? »

En même temps qu'il lui parlait d'une voix ferme, il lui pressait fortement les poignets pour la ramener au calme. Des bateaux glissaient silencieusement sur le miroir gris et piqueté de la Seine. Le vent apportait les odeurs des abattoirs et des fonderies de suif du Châtelet. Des hurlements et des coups de feu retentirent derrière eux, venant de la place Maubert ou des rues avoisinantes. Les émeutes risquaient à tout moment de dégénérer en guerre civile, en carnage.

Sans doute était-ce une issue escomptée par les sectateurs de Mithra. Ils attisaient sans trêve le feu de la révolte, espérant que la répression serait aussi féroce que le courroux populaire et engendrerait de nouveaux mécontentements, de nouveaux motifs d'insurrection. Il fallait avoir une grande confiance en sa propre puissance pour nourrir une entité aussi difficile à maîtriser que le peuple, capable à tout moment d'une violence effroyable.

Pélagie consentit enfin à se calmer. Elle tremblait de tous ses membres lorsque Cornuaud l'étreignit. Les yeux de l'enjomineuse se refermèrent, au grand soulagement du paydret.

« Ça sert à rien d'piller les boutiques, dit-il d'une voix dure. La République, à c't'heure, n'est point bonne fille pour les brigands. Elle a un trop grand besoin de virginité, elle n'en a que pour les vertus. Tant pis pour les suppôts du vice. J'te ramènerai tout ce que t'as envie des visites chez les suspects. »

Elle acquiesça d'un mouvement de tête. Des larmes roulèrent sur ses joues blêmies par le froid. Le bleu de ses yeux s'était presque dilué dans le blanc. Elle ne comprenait pas, sans doute, la fureur qui s'était emparée d'elle et qui la laissait, comme Cornuaud après ses crises, hébétée, sidérée. La modestie de ses origines et le bris de ses rêves sur les pavés de la capitale expliquaient en partie son comportement frénétique.

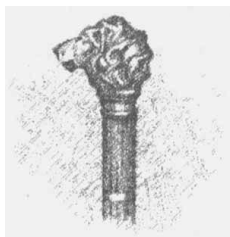
« Ton ami, il est étrange, balbutia-t-elle en frissonnant. Il me fait peur...

— T'auras rien à craindre tant que je serai près de toi.

— Qui c'est, ce Père des Pères dont vous avez parlé ? »

Cornuaud suivit des yeux la course d'une barge vide jusqu'à ce qu'elle disparaisse sous les arches du pont de la Tournelle. L'organisation de Mithra connaissait-elle les assassins des six adeptes retrouvés morts dans le cimetière Sainte-Catherine ?

« Vaut mieux pour toi ne jamais le savoir, répondit-il d'une voix geuse. Si tu tiens à ta vie... »





CHAPITRE XIII

Charles Glutron, banquier de son état, se flattait de porter les mêmes lunettes conserves que le grand Robespierre. Avant de se lancer dans la finance et de fonder une banque, la banque des Deux Mondes, sa famille avait fait fortune dans le meuble, raison pour laquelle il continuait de loger au cœur du quartier Saint-Antoine. Il y avait acheté, dix ans plus tôt, le bel immeuble aux pierres blanches que son père avait ardemment convoité sans jamais parvenir à l'acquérir ; construit par Claude-Nicolas Ledoux lui-même, c'était un temple de la réussite érigé en plein cœur du faubourg ouvrier.

Charles avait armé bon nombre de navires nantais et bordelais qui commerçaient avec l'Afrique, les Antilles et le Nouveau Monde. Il ne prononçait jamais le mot négrier, d'autant qu'on parlait à la Convention d'abolir l'esclavage, mais il avait consolidé la fortune familiale grâce au trafic du bois d'ébène pendant ces années fastes où les plantations des îles et des États du sud des États-Unis d'Amérique réclamaient une main-d'œuvre abondante.

Il avait ensuite exploité la ruine d'une multitude de courtisans ayant placé leur argent dans des investissements aventureux, rachetant leurs biens pour une poignée de livres. Il avait ainsi récupéré deux titres nobiliaires, l'un de chevalier, l'autre de comte, qu'il avait affichés un temps avant de les remettre sous le manteau en attendant le retour de jours plus fastes pour les aristocrates. Après la révolte des nègres esclaves, il avait spéculé sur les produits importés des Antilles, café, sucre, coton, et sagement revendu ses réserves aux détaillants avant les grandes émeutes populaires de l'hiver 92. Sa prudence lui avait épargné les revers qui avaient frappé certains de ses confrères financiers atteints de la folie des grandeurs ou fêlés de sciences nouvelles et hasardeuses. Intronisé à la loge du Grand Orient

de France, admis dans l'intimité du duc d'Orléans, il avait noué des contacts avec les aristocrates éclairés qui, dans les années 1780, intriguaient pour la réforme et le changement de régime.

Charles Glutron appartenait également au cercle influent et discret des grands argentiers et des négociants. Ceux-là se réunissaient une ou deux fois par semaine dans l'un de leurs hôtels particuliers ou dans des lieux secrets pour préparer, proclamaient-ils, l'avènement de cette ère nouvelle où les puissances économiques seraient étroitement associées au gouvernement du royaume. Lorsque Louis XVI avait convoqué les états généraux, le cercle avait soutenu Mirabeau et les autres partisans du tiers état, puis il avait misé sur les clubs modérés, la Société des Trente, le Club de 89, le Club de Valois, les feuillants, avant de changer son fusil d'épaule et de se tourner vers le groupe des girondins, défenseurs de la bourgeoisie éclairée et de la liberté du commerce. L'existence de la Gironde étant de plus en plus menacée, le cercle envisageait dorénavant d'apporter son concours à Robespierre et aux jacobins, garants de la vertu et de l'ordre dans une France isolée, assaillie par les autres royaumes et déchirée de l'intérieur. Les banquiers n'avaient pas à se plaindre des têtes pensantes de la Révolution, lesquelles avaient un besoin crucial d'argent pour mener à bien leurs projets, ils devaient seulement veiller à ne pas être assimilés par les émeutiers aux accapareurs, aux ennemis du peuple.

« Que veux-tu, mon jeune ami, nous sommes condamnés à demeurer des hommes de l'ombre. »

Charles flattait son ventre rebondi et arborait un air satisfait en prononçant ces paroles. Il se voulait bon époux, bon père de famille et bon citoyen, mais les éclairs qui enflammaient ses yeux sombres sous les verres teintés de ses lunettes et le pli cruel de sa bouche démentaient son apparence débonnaire. Et puis, comme un animal s'agitant ou sortant ses griffes à l'approche d'un danger, la dague se mettait à chauffer chaque fois qu'il s'approchait d'Émile. La blancheur de ses mains aux doigts cerclés de bagues, de sa face et de sa perruque poudrées ne suffisait pas à éclaircir l'ombre qui le revêtait comme une seconde peau.

Julienne, son épouse, la fille cadette de Gaspard Hugueny, l'écoutait pérorer d'un air ennuyé. Âgée d'une trentaine d'années, elle lui avait donné cinq enfants, trois filles et deux garçons, dont l'un était mort-né et l'autre n'avait pas dépassé la première année. Elle portait sans grande conviction les atours à la dernière mode, les robes rayées, les coiffures extravagantes piquées de minuscules cocardes tricolores, les caracos à manches et à basques, les casaquins d'indienne, les manchons en peau de Sibérie, les chapeaux ornés de plumes de coq ou de festons. Ses traits et son corps s'enrobaient, ses cheveux châtain clair se parsemaient de fils blancs, les rides se creusaient en haut de

ses pommettes et aux commissures de ses lèvres ; même si elle s'éloignait doucement des rives de la jeunesse, elle restait attirante avec son teint d'albâtre, ses yeux verts et son sourire enjôleur. Elle prétendait fréquenter des femmes d'importance comme la bouillante Olympe de Gouge, qui s'était proposé de défendre le roi lors de son procès, ou Manon Roland, l'égérie de la Gironde – Charles lui interdisait de prononcer le nom de la Roland, compromise avec son mari, l'ancien ministre de l'intérieur, dans de sales affaires. Elle disait également avoir rencontré la reine Marie-Antoinette en sa prison du Temple, une femme bien triste mais très digne depuis la mort de son royal époux, une bonne mère, il fallait voir l'attention avec laquelle elle s'occupait du dauphin, un enfant adorable, un ange.

Émile la soupçonnait d'entretenir une liaison avec l'un des amis de Charles, régulièrement invité aux somptueux dîners donnés dans le temple de la rue Saint-Antoine. C'était grâce à elle en tout cas, grâce à son intercession, grâce à l'intérêt que semblait porter son père à Émile – qu'elle semblait elle-même lui porter –, qu'il avait pu s'installer dans l'une des chambres mansardées de l'immeuble, la seule qui ne fût pas occupée par les domestiques. Julienne ne réclamait pas de loyer, seulement de menus services et travaux, le déchargement des charrettes qui livraient régulièrement du bois, de la paille, des victuailles ou des tonneaux de vin, la réfection des dérivations acheminant l'eau de la Seine dans les appartements, le nettoyage des écuries, l'entretien des voitures... Elle s'était occupée de lui procurer des « vêtements de ville décents », pantalon, chemise, gilet, veste, redingote, chapeau, gants, bottes, avec lesquels il passait totalement inaperçu dans les rues de Paris lorsqu'il profitait de ses quelques heures de temps libre pour explorer la capitale.

Il s'était rendu au spectacle donné tous les jours dans la cour du Carrousel. Il avait assisté à la décapitation d'une dizaine d'ennemis de la nation. Les commentaires tantôt railleurs, tantôt apitoyés des Parisiens avaient accompagné les réactions rageuses, désespérées ou grotesques des condamnés. Une fontaine de sang se déverse sur Paris, avait dit Gaspard Hugueny. C'était exactement l'impression qu'en avait gardée Émile après la dispersion de la foule et le départ du bourreau et de ses aides. Les flots de sang paraissaient jaillir du néant, comme si la terrible machine volait leur individualité, leur humanité, aux malheureux dont elle tranchait la tête. La louisette brisait les vies sans état d'âme, dans une succession de mouvements et de bruits rigoureusement identiques. Les têtes tombaient dans le panier, le bourreau s'en saisissait, les montrait au peuple, puis on jetait les corps dans le tombereau sans plus de considération que des bottes de paille. Le « rasoir national », le « vasistas », la « Veuve » avait fait de la mort une entreprise purement machinale, un ballet parfaitement réglé de

métal, de corde, de bois et de chair, un chef-d'œuvre de désincarnation.

Émile s'était introduit à plusieurs reprises dans la salle du Manège où, dans un indescriptible charivari et une odeur d'étable, la Convention tenait ses sessions quotidiennes. Au milieu de sans-culottes armés de piques, de furies qui braiaient et glapissaient à la fin de chaque phrase prononcée par les orateurs se succédant à la tribune, de jeunes gens à l'élégance extravagante et aux cheveux aplatis qui brandissaient des bâtons en proférant injures et menaces, les propositions de décret étaient adoptées ou rejetées dans un ballet frénétique de mains levées et un concert d'acclamations ou de huées. En haut des gradins se rassemblaient les députés de la Montagne, les plus actifs, les plus démonstratifs, se levant à tout propos pour abreuver d'insultes les rapporteurs à la parole tiède, submergeant les discours de diatribes, de hurlements et de quolibets aussitôt relayés par les furies et les sans-culottes. À droite du siège du président et de la tribune leur répondaient avec virulence et humour les conventionnels de la Gironde, les brissotins, les élégants beaux parleurs à l'accent chantant qui essayaient de mettre les rieurs et les esthètes de leur côté. Et puis, au milieu, une mer sombre, calme, agitée de temps à autre par les vagues plus ou moins fortes des bras levés et ourlées de l'écume des murmures : la Plaine, les députés modérés, la majorité silencieuse que s'efforçaient inlassablement de conquérir les extrémistes. C'étaient à eux, ces hommes issus des provinces et choqués par les outrances verbales des spectateurs du parterre, qu'il revenait de trancher entre les factions ennemies et de déterminer l'avenir de la nation. Leurs yeux effarés, leurs traits défaits, leurs mines pâles exprimaient l'épuisement et la peur : chaque fois qu'ils sortaient de la salle du Manège, le plus souvent en pleine nuit, l'odeur omniprésente du sang leur rappelait que leurs décisions – ou leur indécision – envoyaient chaque jour des hommes et des femmes sur l'échafaud ; des groupes de sans-culottes ivres et braillards les escortaient jusqu'à leur logement en leur promettant les pires avanies s'ils s'avisait de voter contre les intérêts du peuple ; les émeutes, les pillages, la prolifération des bandes armées et des pauvres hères leur montraient qu'ils vivaient dans un pays livré à l'anarchie, à la terreur et à la pauvreté. Ils avaient cru réformer l'ancien royaume de France sans heurt, sans effusion de sang, exauçant ainsi les désirs de la population rédigés dans les cahiers de doléances, mais les intrigues des clubs et des sociétés secrètes, la mainmise sur l'Assemblée des gens de robe, la création d'une police politique, la menace permanente de la guillotine, la violence des sections parisiennes, la condamnation et l'exécution du roi avaient changé leur rêve en cauchemar. Le courage n'étant pas leur fort, leur seule préoccupation était désormais

de sortir du piège sans dommage et, donc, de se laisser porter par les courants dominants. Ils proclamaient leur allégeance à la République en piquant de cocardes tricolores les revers de leurs vestes, leurs chapeaux ou leurs bicornes, ils s'indignaient avec les plus vindicatifs, riaient avec les plus spirituels, se lamentaient avec les plus plaintifs, tout en gardant un œil sur les figures dominantes de la Convention, Robespierre, Danton, le jeune Saint-Just, Vergniaud, Brissot, Buzot, et en s'inspirant de leurs réactions.

La dague n'avait cessé de chauffer, de brûler presque, le temps qu'Émile avait passé dans la salle du Manège. Mais l'esprit du mal ne se cachait pas seulement dans cette pièce surpeuplée, enfumée et malodorante, il se terrait un peu partout dans les rues, sur les places, dans les auberges, sous les porches des immeubles, comme s'il s'était emparé de la ville tout entière.

Émile lui-même commençait tout juste à s'habituer à l'atmosphère parisienne. Il avait éprouvé une fatigue inhabituelle et intense au début, se couchant à peine le souper achevé et se réveillant à l'aube sans se sentir réellement dispos. L'air qu'il respirait, la nourriture qu'il mangeait, le vin et le café qu'il buvait ne suffisaient pas à le reconstituer. Jamais il n'avait été malade en Vendée, même lors de son errance dans la froidure humide du bocage, mais, les premiers temps de son séjour à Paris, il avait eu l'impression de s'éteindre à petit feu, comme un animal nouveau-né qui se laisse dépérir malgré les tendres sollicitations de sa mère. Puis il avait recouvré en partie son énergie, son corps avait appris à vivre coupé des éléments naturels qui le nourrissaient habituellement et dont, jusqu'alors, il n'avait pas mesuré l'importance. Il devait se contenter d'un air empesté d'odeurs et de particules irrespirables, d'une eau au goût de mare croupie, d'un ciel toujours bas, tel un joug étouffant posé sur les toits, de quelques arbres squelettiques et implorants, de rats, de chats et de chiens en maraude au milieu des déchets.

Toinette, la jeune servante qui lui avait ouvert la porte la première fois, fourrait chaque soir une brique chaude dans son lit afin de l'aider à supporter la froidure humide de sa mansarde. Elle aurait aimé suivre le même chemin que la brique à en croire sa mine gourmande et ses sourires mutins à chaque fois qu'elle le croisait dans un couloir ou dans les communs. Bien qu'elle ne fut pas dépourvue d'attraits, Émile n'envisageait pas de la convier dans son intimité. Son esprit était encore trop plein de Perrette pour faire une place, même minuscule, à une nouvelle maîtresse. Il n'avait pas envie d'enfouir le souvenir de Perrette sous d'autres étreintes, d'autres grains de peau, d'autres cheveux, d'autres odeurs. Il ne s'inquiétait pas de l'apathie dans laquelle le laissaient les femmes. Si Dieu lui prêtait une longue vie, il consumerait dans la solitude la petite braise de bonheur semée au

fond de lui par la jeune fille timide et douce des Lucs-sur-Boulogne. Il ne pouvait pas s'en ouvrir à Toinette, dont le seul tort était de poindre trop tard sur le chemin de son cœur. Il se contentait de l'éviter ou d'affecter l'indifférence lorsqu'il la rencontrait dans l'une des nombreuses pièces de l'immeuble. Elle s'arrangeait en chaque occasion pour lui offrir d'elle un petit aperçu, la naissance de la gorge, le bas d'une jambe, le frôlement d'une main, la caresse d'un souffle. Âgée d'à peine seize ans, elle venait de Bretagne, de Brest plus précisément. Elle avait suivi à Paris la famille Glutron qui possédait un manoir dans la région du Conquet, après la mort de son père, pêcheur de son état et emporté par une tempête. Elle ne se trouvait pas mal lotie chez ses nouveaux maîtres, même si madame Julienne avait tendance à la prendre pour une bourrique et lui donner plus de travail qu'elle ne pouvait en supporter. Elle avait confié un matin, dans un souffle, que Charles se faufilait de temps à autre dans sa chambre pour la... pour lui...

« ... enfin, tu comprends ce que je cherche à te dire. C'est un goret, avait-elle ajouté à voix basse. Il a un vit tordu de goret, il grogne comme un goret, il est gras, puant et rose comme un goret !

— Pourquoi ne le refuses-tu pas ?

— Est-ce qu'une fille de rien comme moi peut refuser les caprices de son maître ?

— Tu n'as pas peur d'être grosse ?

— Je l'ai déjà été. Je suis allée chez une faiseuse d'anges. Les herbes ont fait passer mon bâtard.

— Tu devrais en parler à Madame.

— Madame sait fort bien que son époux voit d'autres femmes qu'elle. Il a foutu toutes les servantes de la maison ! Elle ne dit rien parce qu'il vaut mieux ne pas être jetée à la rue dans une époque pareille.

— Elle-même reçoit d'autres hommes, non ? »

Les yeux clairs de Toinette s'étaient posés sur lui avec une attention proche de l'adoration. Il avait craint qu'elle ne se jette dans ses bras.

« Tu es bien plus finaud que ce dépravé de Charles. Il est persuadé que son épouse lui est dévouée et fidèle. S'il apprenait qu'elle se donne plusieurs fois par semaine à un autre homme, il la ferait rôtir à petit feu dans la cheminée. Il est d'une férocité de tigre ! Au fait, tu as déjà vu des tigres ? Et des lions ? Et des singes ? Et des éléphants ?

— Jamais. »

Toinette lui avait retourné un sourire imprégné de la naïveté et de la pureté de l'enfance.

« Je t'emmènerai les voir au cirque si tu veux. Les tigres sont mes préférés. On dirait de gros chats. »

« Te plairait-il, mon jeune ami, d'assister à une assemblée de mon club ? »

Charles fumait avec onctuosité un énorme cigare qui répandait une odeur de foin pourri dans la pièce servant à la fois de bureau, de bibliothèque et de salle de jeu. Il y avait invité Émile à la fin du souper où les époux Glutron, pour une fois seuls, avaient convié leur jeune hôte.

« Tu es fort, cultivé, tu ferais une excellente recrue, reprit Charles. Nous avons besoin de bons soldats dans la guerre qui se prépare.

— La guerre ? »

Charles posa son cigare, retira ses lunettes et souffla sur les verres avant de les nettoyer à l'aide d'un carré de soie.

« Le pouvoir est vacant, mon jeune ami. Les partis du roi et d'Orléans sont quasiment réduits à néant. Il reste bien quelques organisations monarchistes plus ou moins secrètes, plus ou moins cohérentes et financées par l'étranger, mais, à Paris, elles ne sont pas assez puissantes pour renverser la Convention et reprendre les rênes du pays.

— Et dans les provinces ?

— Il en va différemment. La Convention va bientôt décréter une levée de trois cent mille hommes. Elle offre un magnifique prétexte à certaines régions pour se soulever. Les agents de l'étranger et des émigrés sont très actifs en Vendée, où les prêtres réfractaires ont bien préparé le terrain. Le sort de la nation va se jouer dans l'Ouest. »

Émile, debout devant le bureau, serra les dents pour ne pas révéler la douleur vive semée par la dague sur le côté de son torse.

« Vous n'êtes guère partisan de la monarchie, pas vrai ?

— Notre club s'oppose au retour de l'absolutisme et des privilèges. Mais il n'aura rien contre une éventuelle restauration pourvu qu'elle nous garantisse la liberté du commerce et une participation effective aux affaires de la nation.

— Quand aura lieu cette assemblée ?

— Cette nuit même. La voiture viendra nous prendre dans une heure. J'ignore combien de temps durera le trajet. Les membres ne savent pas à l'avance où se tiennent les réunions. Eh bien, qu'en dis-tu ? »

La chaleur de la dague ne cessait d'augmenter ; Émile crut qu'elle allait mettre le feu à ses vêtements. Il fixa son attention sur le grand bougeoir dont les flammes peinaient à chasser les ténèbres et changeaient le visage rond de Charles en masque indéchiffrable.

« Je vous accompagnerai avec un grand plaisir, monsieur. »

Une opportunité se présentait de pénétrer dans la fourmilière parisienne. La piste ne conduirait peut-être nulle part, mais il devait exploiter la moindre brèche.

« À la bonne heure. Va donc prendre des habits chauds et rejoins-moi ici dans une heure. »

Émile sortit du bureau, traversa la réception, s'engouffra dans le grand escalier éclairé par une multitude de chandelles et gagna le cinquième étage d'un pas alerte.

Quelqu'un l'attendait dans sa chambre. Toinette s'avança vers lui, les épaules couvertes d'un châle de laine. Sa friponnerie habituelle avait déserté son visage pâle et tendu. Elle avait emprisonné son abondante chevelure sous la coiffe de taffetas blanc que mettaient la plupart des femmes pour dormir.

« Que fais-tu dans... »

Elle lui posa l'index sur les lèvres pour le contraindre à se taire.

« Tu n'aurais pas dû accepter l'invitation de ce scélérat de Glutron, dit-elle d'une voix basse.

— Comment sais-tu que... »

Elle l'interrompit à nouveau d'une pression forte et soutenue de l'index. Son parfum masquait en partie son odeur piquante.

« J'écoute ses conversations. Enfin, celles que je peux. Dans certains endroits de l'immeuble, on l'entend aussi bien que si on se trouvait dans son boudoir. Tu peux parler, mais à voix basse. »

Elle lança un bref coup d'œil autour d'elle avant de baisser le bras et de libérer sa bouche.

« Pourquoi l'espionnes-tu ?

— Parce qu'on me l'a ordonné, tiens !

— Et de coucher avec lui aussi ? »

Elle répondit d'un clignement des paupières assorti d'une moue méprisante.

« Qui t'oblige à faire tout ça ?

— Le Comité de sûreté générale. Si je ne leur obéis point, ils menacent de me traîner devant le tribunal.

— Pour quel motif ?

— Ils... » Des larmes vinrent aux yeux de Toinette, qui baissa la tête. « Ils m'ont surprise au lit avec un aristocrate, un royaliste, au cours d'une visite domiciliaire. J'avais pour lui de l'amour, je ne suis point de ces catins qui se donnent à n'importe quel homme. De même je ne suis point de celles qui complotent contre la Révolution, mais ils n'ont pas voulu me croire.

— Et cette histoire de Bretagne ?

— Elle est vraie en partie. Une tempête a emporté mon père. Et j'ai bien été gagée par les Glutron. Mais c'était sur ordre du Comité. »

Émile ouvrit l'armoire branlante qu'on avait mise à sa disposition, choisit une veste courte qu'il porterait sous sa redingote, un chapeau de feutre et une épaisse écharpe de laine. Il se plaça de manière à ne pas montrer le manche de la dague lorsqu'il se changea.

« N'y va point, Émile, je t'en supplie.

— Pourquoi donc ?

— Je crois savoir que le cercle de Charles Glutron est une organisation dangereuse, criminelle. Bon nombre de ceux qui y sont entrés n'en sont jamais revenus. »

Émile lui posa la main sur l'avant-bras.

« Il faut que j'y aille, murmura-t-il en mettant dans sa voix tout le poids de sa conviction. Je ne peux pas t'expliquer pourquoi, pas maintenant, mais je suis moi aussi en mission. »

Toinette hocha la tête d'un air résigné.

« Je dois avertir le Comité de ce que j'ai appris.

— Tu leur parleras de moi ?

— Non. Mais s'ils décident d'intervenir, tu seras ramassé dans leur filet. On en fait monter sur l'échafaud pour moins que ça.

— Bah, mourir de ça ou d'autre chose... »

Elle l'étreignit et posa la tête sur son épaule.

« Je ne veux pas que tu meures, Émile. »

Elle resta un moment serrée contre lui avant de se reculer tout à coup et, la main posée sur sa poitrine, le fixer avec étonnement.

« Mon Dieu, tu... tu brûles ! »

L'image du paysan foudroyé dans la forêt de Vouvant revint à l'esprit d'Émile. Il regretta de n'avoir pas eu le réflexe de repousser Toinette avant qu'elle se jette dans ses bras. La dague aurait pu la tuer.

« Allons, ce n'est sans doute qu'une fausse impression », dit-il avec un sourire crispé.

Elle continua de le dévisager, repliée sur elle-même, les traits déformés par la souffrance.

« Qui... qui donc es-tu ?

— Un simple paysan de Vendée.

— Il y a plein de sorcières là-bas. Comme en Bretagne. Qu'es-tu venu faire à Paris ? Quelle est donc ta mission ?

— Oublie ce que je t'ai dit.

— Je ne pourrai jamais t'oublier, Émile.

— Je ne suis pas un homme pour toi. Mon cœur est gagé pour l'éternité. Les hommes ne manquent pas à Paris.

— C'est que je n'en veux point d'autre. »

La brûlure de la dague ne s'apaisait pas. Toinette peinait à tenir debout.

Il l'entraîna vers le lit et l'invita à s'allonger. Elle ne résista pas, incapable de lutter contre la douleur.

« Repose-toi, dit-il d'une voix douce. Demain matin, la brûlure ne sera plus qu'un mauvais souvenir. »

Elle eut la force de sourire avant de fermer les yeux et de plonger

presque aussitôt dans un sommeil profond, enjominé. Il tira sur elle les couvertures, s'assura qu'elle respirait encore avant de sortir de la chambre et de redescendre au rez-de-chaussée.

Julienne, vêtue d'une ample cape et munie d'un bougeoir, sortait du boudoir alors qu'il s'apprêtait à ouvrir la porte. La faible lumière de la bougie tirait de la pénombre son visage défait et ses yeux rougis par les pleurs.





CHAPITRE XIV

Pélagie avait changé après les émeutes du 26 février. Elle s'emportait pour une peccadille, se mettait à crier, à frapper la table ou le lit à coups de poing, un peu comme un jeune fauve qui, une fois qu'il a goûté le sang, n'est plus habité que par un désir : renouer avec la tension grisante de la chasse. Cornuauud ne reconnaissait plus la jeune fille effacée que lui avait amenée le borgne le jour de son élargissement.

Les colères de Pélagie irritaient la sorcière vaudoun et faisaient planer un danger mortel sur son existence. Le paydret s'efforçait de la calmer mais, la plupart du temps, il n'obtenait d'elle qu'une recrudescence de violence, physique et verbale, qui ouvrait en lui les yeux noirs et brillants de l'enjomineuse. À deux reprises déjà, il avait failli refermer les mains autour de son cou et serrer jusqu'à ce qu'elle cesse de vociférer. Son timbre criard avait sur ses nerfs le même effet qu'une lame ébréchée. Elle semblait contaminée par la rage qui se déversait par vagues grondantes dans les rues parisiennes et inquiétait les factions extrémistes de l'Assemblée.

Hébert et Chaumette eux-mêmes, s'ils avaient d'abord exhorté les pauvres à s'en prendre aux « richards qui s'engraissaient sur leur sang », craignaient désormais les débordements et appelaient les Parisiens à la raison et à la modération. Seuls les enragés, menés par Jacques Roux, estimaient que le peuple défendait là les « vrais principes » de la Révolution.

Cornuauud ne voulait pas que Pélagie sorte de sa vie. Pas encore. Il avait besoin d'elle, de ses caresses, de la douceur de sa peau, de l'eau bleue et rafraîchissante de ses yeux pour apaiser le feu qui le dévorait lors de ses crises. Sans elle, sans le pouvoir reconstituant de ses bras, de sa bouche et de son ventre, il y a bien longtemps qu'il se serait

volatilisé en cendres. Et la succube l'avait fort bien compris, qui l'avait épargnée pour l'instant. Mais, si les accès de fureur de Pélagie se prolongeaient, elle cesserait d'être une source de régénération pour son amant et serait dès lors un nom supplémentaire sur la liste déjà longue des victimes de la sorcière venue des côtes d'Afrique. Il s'évertuait donc à l'apaiser, à la rassurer, lui offrant des présents somptueux issus des visites domiciliaires, prenant de gros risques pour soustraire or, bijoux et objets précieux au trésor de guerre de la nation. Elle les acceptait avec une moue ravie de petite fille, paraissait comblée, puis, rapidement, elle exigeait d'autres cadeaux, d'autres marques de considération. Justine, la première maîtresse parisienne de Cornuaud, avait également souffert de cette soudaine folie des grandeurs qui frappe les gens de peu entrevoyant des richesses jusqu'alors inaccessibles, comme des faméliques pris de boulimie devant une table abondamment garnie.

« Pourquoi pas moi ? disait-elle avec une lueur dure dans le regard. La naissance n'est plus un privilège ni une fatalité.

— Tout l'monde peut point être riche en même temps, rétorquait Cornuaud. Y en a toujours qui resteront pauvres... »

C'était une réflexion frappée au coin du bon sens et Pélagie ne pouvait que l'approuver, mais elle refusait de faire partie de ceux-là, elle voulait exploiter les circonstances pour changer de condition, pour prendre sa revanche sur une enfance et une jeunesse miséreuses.

« La porte ne se rouvrira pas, Zébuth, nous devons saisir la chance maintenant... »

Cornuaud tremblait de froid dans la chaise de poste réquisitionnée pour l'opération baptisée « la nuit la plus chère ». La nuit la plus fraîche, oui ! Ils étaient six sur les deux banquettes rembourrées qui se faisaient face. Deux d'entre eux étaient des agents du Comité de sûreté générale que le paydret croisait parfois dans les couloirs du pavillon de Marsan. Il ne connaissait pas les trois autres, des gaillards au teint pâle et aux cheveux clairs. Des mercenaires étrangers : ils parlaient entre eux une langue gutturale que Cornuaud supposait être de l'allemand ou du flamand.

Cinq voitures également bondées suivaient la chaise de poste dans les rues désertes de Paris. L'expédition, commandée par Kolly et Quitre en personne, comptait plus de trente membres du deuxième bureau, preuve de son importance. En outre, un bataillon de gardes nationaux se tiendrait dans les parages, prêt à intervenir au cas où les choses tourneraient mal. Cornuaud pensait en avoir fini avec sa journée, dilapidée en visites domiciliaires improductives, quand ses supérieurs l'avaient fait mander à leur bureau et lui avaient expliqué qu'on avait besoin de lui cette nuit pour une affaire de la plus haute

importance. Ils ne lui avaient pas laissé le temps de prévenir Pélagie et, même si les absences imprévues relevaient des aléas de sa fonction, il n'aimait pas abandonner la jeune femme sans nouvelles dans la période tourmentée qu'elle traversait. Elle était fort capable de se jeter à la tête de n'importe quel député, officier ou procureur syndic pour accéder à ce qu'elle croyait être le monde des privilèges. Elle n'aurait aucun mal à séduire l'un de ces coqs au plumage tricolore et au ramage prétentieux : ils adoraient être vus en compagnie des plus jolies femmes de Paris. Ses formes s'étaient épanouies depuis qu'elle n'appartenait plus à la légion des catins. Sa peau claire et ses cheveux d'or attiraient les regards de tous les hommes croisés dans les rues, ainsi que ceux, moins aimables, de leurs compagnes. Cornuaud n'aurait pas aimé la retrouver à son retour avec un nouvel amant ; il n'avait pas envie qu'elle lui donne un prétexte pour la tuer.

Ils roulaient depuis un bon moment à une allure réduite. Le cocher hésitait à lancer ses chevaux au galop sur les pavés glissants. Le grondement des sabots et des roues transperçait les cloisons capitonnées. Les têtes des passagers ballottaient au gré des cahots et des brusques tournants. La lumière d'une lampe à réverbère s'engouffrait régulièrement dans la chaise de poste et caressait leurs visages blêmes et tendus. Les Allemands étaient nombreux à Paris depuis que certaines cités d'outre-Rhin s'étaient déclarées favorables à la Révolution française. Parmi eux il y avait également d'anciens soldats poussés à la désertion par les volontaires des armées de la nation. Ils se distinguaient dans les émeutes par leur grande taille et leur férocité. On les voyait en bandes dans les tavernes où ils ingurgitaient de telles quantités de vin et de bière qu'ils finissaient presque toujours par rouler sous les tables. Les filles de joie qui se trouvaient en leur compagnie les dépouillaient alors comme les corbeaux nettoient les carcasses. On disait que certains d'entre eux avaient été expédiés avant 1789 en France par Adam Weishaupt et les Illuminati bavarois pour attiser la colère populaire et fomentier les premiers désordres. Dans les cafés, les académies et les cabinets de lecture, on parlait à leur propos de conspiration luciférienne, de vengeance templière contre les rois de France, de l'influence des mères loges et des jésuites, de corruption par l'argent et le sexe, mais tant de rumeurs d'intrigues et de complots circulaient à propos de la Révolution qu'elles n'avaient probablement aucun fondement, ou bien qu'elles colportaient une part de vérité négligeable.

Les trois Allemands assis dans la chaise de poste avaient le visage dur et balafré de ceux qui se plongent dans toutes les batailles et se frottent à tous les dangers. Cornuaud apercevait leurs dagues et leurs pistolets dans l'entrebâillement de leurs manteaux. L'un d'eux tira une flasque métallique et en porta le goulot à ses lèvres avant de la tendre

à ses compagnons. Des effluves d'alcool se répandirent dans la voiture ; ils supplantèrent avantageusement l'odeur de crasse et de pisse qui les accompagnait depuis le départ et que Cornuaud tolérait mal – il avait pourtant supporté sans défaillir l'atroce puanteur dans l'entrepont des esclaves sur l'*Indomptable*.

« Tu en veux, zidoyen ? »

L'Allemand assis en face lui présentait la flasque avec une grimace qu'on pouvait interpréter comme un sourire ; elle dévoilait en tout cas des dents cerclées de noir et des gencives enflées écarlates. Cornuaud se saisit du flacon métallique et but une gorgée d'un alcool fort dont il ne réussit pas à reconnaître le goût. Il eut seulement l'impression d'ingurgiter une traînée de feu. Il n'avait pourtant pas dix ans quand il avait bu son premier verre de goutte au pays. Bien qu'étourdi par le brutal afflux d'alcool, il n'avait pas perdu l'équilibre, et les anciens lui avaient tapoté l'épaule avec un sourire entendu : un garçon qui tenait la goutte de la sorte avait quelque chose dans le ventre et pourrait encaisser les coups durs.

Il proposa la flasque à l'homme rencogné dans la banquette sur sa gauche ; ce dernier la refusa avec une moue de mépris qui déclencha l'ire de l'Allemand. Une pluie de vociférations dégringola dans la voiture. Les yeux exorbités des trois mercenaires brillèrent dans la pénombre comme des étoiles folles. Ils vomirent à tour de rôle des rafales de syllabes gutturales, plus râpeuses et tranchantes que des arêtes de pierre. Cornuaud crut un moment qu'ils allaient se jeter sur son voisin, mais ils se contentèrent de paroles et de gestes menaçants. Ils avaient sans doute commencé à boire bien avant l'heure du rendez-vous devant le pavillon de Marsan, et l'on pouvait se demander s'ils étaient capables de mener à bien la mission pour laquelle ils avaient été recrutés.

La chaise de poste ralentit puis s'arrêta de rouler. Les voitures suivantes se rangèrent l'une après l'autre derrière elle, et le silence retomba sur la nuit. Cornuaud fut le premier à sortir, suivi des deux agents du Comité de sûreté et des trois Allemands. Si l'épaisseur des ténèbres l'empêchait de distinguer quoi que ce soit, l'odeur de vase et de pourriture répandue par le vent mordant l'informa qu'ils se trouvaient au milieu d'un faubourg. Ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité. Il discerna, une centaine de pas plus loin, la masse sombre et figée du mur des fermiers généraux. Quelques fenêtres éclairées se découpaient sur les façades des maisons basses enchevêtrées. Les éclats maladifs des chandelles et des lampes à huile se reflétaient sur les flaques, les fossés d'évacuation et les pavés arrondis.

Les trente hommes de l'expédition se rassemblèrent devant la chaise de poste. Les chevaux soufflaient, piaffaient, renâclaient, inquiétés par la tension soudaine des hommes déployés autour d'eux.

« Qu'est-ce qu'on vient fiche ici ? gronda quelqu'un.

— Il se tient une assemblée de jean-foutre de la plus haute importance dans le coin... »

La voix grave, reconnaissable entre toutes, d'Ange Chérubin Kolly.

« J'vois pas où ils pourraient se cacher.

— Il ne faut pas toujours regarder au-dessus du sol. » La voix éraillée, essoufflée, de Melchior Piquette Quitre. « À cent pas d'ici, près du mur des fermiers, nous trouverons l'entrée d'un labyrinthe souterrain. Gardée par quatre hommes que nous devons éliminer en douceur.

— Nous allons donc envoyer une avant-garde, enchaîna Kolly. Quatre d'entre vous. Il faudra égorger les sentinelles. Ne pas leur offrir une seule chance de crier.

— Où diantre sont les gardes nationaux que vous aviez promis ? » demanda un voisin de Cornuauud.

Chérubin enfonça d'un geste agacé son chapeau et remonta le col de sa redingote.

« On ne peut pas compter sur les ministres ! Ils sont paralysés par les intrigues, par les alliances. À nous de nous débrouiller. On va montrer à ces jean-foutre de politiques de quel bois est fait le Comité de sûreté.

— Combien sont-ils là-dessous ? »

Ange Kolly haussa les épaules.

« Est-ce qu'on sait au juste ? Les Spartiates étaient trois cents au défilé des Thermopyles. Trois cents contre les milliers de Perses !

— Ils ont fini par se faire massacrer ! rétorqua l'autre, qui connaissait son histoire antique.

— Quelle importance ? Est-ce que ça nous empêchera de faire notre devoir de citoyens ?

— Assez perdu de temps, coupa impatiemment Melchior Quitre. Voici les quatre de l'avant-garde : Sans-Souci, Dur-au-Mal, Belzébuth, Vipère. »

Les hommes désignés, dont Cornuauud, acquiescèrent d'un grognement.

« Rappelez-vous : pas un bruit. »

Les quatre de l'avant-garde se séparèrent du groupe et s'éloignèrent en direction du mur des fermiers généraux. Cornuauud reconnut parmi eux l'homme assis à ses côtés dans la chaise de poste, celui-là même qui avait refusé la flasque des Allemands et provoqué leurs insultes. Il ne payait pas de mine avec sa taille et sa corpulence moyennes, ses vêtements, son chapeau et ses bottes usés, son visage rond et lisse ombré d'une fine moustache, mais des éclats de folie enflammaient ses yeux sombres et montraient qu'il ne fallait pas se fier à ses dehors falots.

« J'suis Vipère, murmura-t-il en tendant la main à Cornuaud. On se croise parfois dans les couloirs du pavillon de Marsan, mais on n'a pas encore eu l'occasion de s'parler.

— Et moi c'est Belzébuth. »

Ils échangèrent une brève mais franche poignée de main.

« J'te connaissais de nom. Ce foutu Allemand, tout à l'heure, je lui aurais volontiers crevé les yeux ou arraché la langue, ou les deux, si on n'avait pas été en mission.

— Pourquoi on t'appelle Vipère ?

— Rapport à ma façon d'approcher sans faire de bruit, et puis d'ne laisser aucune chance à celui qu'on m'demande de tuer. Comme une morsure de vipère, quoi ! Toi, j'crois deviner pourquoi on t'surnomme Belzébuth. »

Le sourire de Cornuaud se crispa : qu'on l'assimile dans cette vie au diable ne le gênait pas, il craignait seulement d'être expédié dans son antre après sa mort. Les deux autres, Dur-au-Mal et Sans-Souci, marchaient derrière eux sans dire un mot.

« Ils ne parleront point, précisa Vipère. On leur a coupé la langue quand ils étaient enfants. Pour en faire des mendiants. Ça leur donne un avantage sur nous autres : ils ne racontent jamais de sottises ! »

Cornuaud lui fit signe de se taire. Ils approchaient du mur, et il entrevoyait des formes claires qui s'agitaient sur le fond de ténèbres. Ils parcouraient une rue étroite, bordée de masures appuyées les unes sur les autres. Bien qu'à première vue elles parussent insalubres et délabrées, la plupart d'entre elles étaient habitées : les lumières falotes de chandelles ou de bougies s'échappaient par les ouvertures dépourvues de vitres et éclairaient à l'intérieur leurs occupants allongés ou attablés. Le vent rageur échouait à disperser la pestilence qui semblait à jamais associée au quartier.

Cornuaud compta effectivement quatre guetteurs. Ils sautillaient sur place, buvaient de grandes lampées au goulot d'une bouteille et fumaient la pipe pour se réchauffer. Munis de fusils et probablement d'armes blanches, ils se tenaient à environ trente pas du mur des fermiers. Ils n'observaient pas les précautions habituellement déployées par les sentinelles, gageant que personne ne viendrait les importuner en cette nuit lugubre et glaciale. Aussi, quand des ombres jaillirent de l'obscurité et fondirent sur eux avec une promptitude et une précision de rapaces, ils n'eurent pas le temps de s'en étonner, encore moins celui de se défendre. Des mains agiles et puissantes leur agrippèrent les cheveux, leur tirèrent la tête en arrière, des lames leur tranchèrent la gorge sans leur permettre de pousser un gémissement. On entendit seulement le froissement du fer dans la chair, une série de gargouillements et le bruit sourd des corps tombant sur la terre gelée.

« Où s'cache donc leur fichue entrée ? » chuchota Vipère.

Il essuya la lame de son poignard sur le manteau de l'homme qu'il venait d'égorger.

« Pas loin, sans doute », souffla Cornuaud.

L'enjomineuse négresse s'était grandement réjouie, mais elle lui avait permis de rester maître de ses gestes et de ses pensées. Elle comprenait qu'elle devait faire preuve de modération si elle voulait recueillir les bénéfices d'une nuit qui s'annonçait féconde, riche en sacrifices.

Ce fut Dur-au-Mal qui trouva l'entrée du labyrinthe souterrain : un trou de la largeur d'un homme dissimulé par une trappe tapissée d'humus. Quand ils l'eurent dégagée, ils constatèrent qu'elle donnait sur un puits circulaire hérissé de marches irrégulières de pierre.

« Faut aller chercher les autres à c't'heure, murmura Cornuaud.

— J'm'en occupe », proposa Vipère.

Il s'éloigna avec sa discrétion habituelle. Dur-au-Mal et Sans-Souci fixèrent Cornuaud avec des sourires mélancoliques qui leur retroussaient la lèvre supérieure et leur donnaient des airs de chiens en maraude. Des gouttelettes de sang maculaient le haut de leurs vêtements et une partie de leurs visages. L'un ressemblait à un enfant grandi trop vite et l'autre à un vieillard encore plein de vigueur. Ils avaient dans les yeux la même souffrance, le même malheur que les captifs de l'*Indomptable*. Frères en misère des nègres arrachés à leurs terres, évalués comme des bêtes, marqués au fer rouge, entassés dans les entreponts, vautrés dans leurs excréments, Dur-au-Mal et Sans-Souci se vengeaient à leur façon des scélérats – leurs parents sans doute... – qui leur avaient coupé la langue. Si les bouleversements politiques ne leur avaient pas donné l'occasion de semer la mort en toute légalité, ils seraient devenus des assassins des rues, des écorcheurs, ils auraient incorporé l'une de ces bandes qui écumaient le pays, qui brûlaient les pieds de leurs victimes pour leur faire avouer où elles cachaient leurs économies ou massacraient les voyageurs sur les grands chemins.

Les autres arrivèrent, menés par Vipère. Un Allemand marmonna quelques mots dans sa langue. Kolly le pria, d'une voix basse et sèche, de garder le silence. Piquette hocha la tête d'un air satisfait lorsqu'il découvrit les cadavres des sentinelles. Ils récupérèrent les fusils et désignèrent, avant d'ordonner la descente, deux veilleurs chargés d'éloigner les éventuels curieux de l'entrée du labyrinthe. La densité des ténèbres leur compliquait la tâche, mais il n'était pas question d'allumer des torches ou des lampes. Les hommes durent donc dévaler au jugé les marches inégales du puits d'une profondeur d'environ cinquante pieds. Au fond, l'obscurité, indéchiffrable, les contraignit à progresser en gardant la main posée sur la paroi. Ils suivirent une galerie décline au sol inégal et jonché par endroits de grosses pierres.

Une odeur tenace de moisissure se diffusait dans l'air, moins froid qu'à la surface.

Comme Cornuaud marchait juste derrière Chérubin, qui avait pris la tête de la petite colonne, il fut l'un des premiers à entrevoir le halo lumineux dans le lointain. Des entrailles du sol s'exhalait une rumeur prolongée qui évoquait un grondement d'orage lointain. Kolly s'arrêta et tendit le bras. La galerie débouchait sur une grotte éclairée par une torche plantée dans le tore d'un énorme pilier. Des ombres démesurées dansaient sur le sol, les parois et la voûte. Cornuaud tenta de les dénombrer, mais il lui fut impossible de savoir combien d'hommes se dissimulaient derrière la concrétion calcaire.

« Faudrait y aller voir de plus près », glissa-t-il à l'oreille de Chérubin.

D'une mimique, son supérieur lui suggéra de s'en charger. Poignard en main, il se dirigea vers la grotte en veillant à ne pas faire de bruit. Il se revêtit en train de marcher d'un pas précautionneux sur le pont de l'*Indomptable* pour ne pas attirer l'attention de la vigie ou des matelots de quart. Il sentait dans son dos le poids du regard de Chérubin comme une lame irritante mais pas assez affûtée pour lui déchirer la chair.

Il atteignit sans encombre le pilier, s'arrêta quelques instants, attendit que s'apaisent les battements de son cœur, contourna lentement la base de la stalagmite, jeta un coup d'œil furtif de l'autre côté.

Deux jeunes beaux, assis sur des billots de bois. Vêtus d'habits de grande qualité, cheveux longs et aplatis sur le dessus du crâne, munis de cannes-épées aux pommeaux d'or, ces godelureaux faisaient volontiers le coup de poing dans les théâtres, dans les rues ou dans les allées de l'Assemblée, tantôt en compagnie des sans-culottes, tantôt contre les sectionnaires, si bien qu'il était difficile de les classer dans un camp ou dans un autre. On les soupçonnait en réalité de provoquer toutes sortes de troubles pour s'adonner à leur passion du pugilat, et donc de ne soutenir aucune autre cause que la leur. Des adversaires nettement plus redoutables, en dépit de leur apparence de freluquets, que les quatre sentinelles postées à la surface.

Un bruit venu de la galerie attira leur attention. La vitesse à laquelle ils se relevèrent et tirèrent l'épée du fourreau de bois faillit surprendre Cornuaud, qui se plaqua contre la surface granuleuse de la stalagmite.

« Tu as entendu ? demanda l'un.

— C'est sans doute un rat, répondit l'autre au bout de quelques instants de silence. Qui aurait l'idée saugrenue de se fourrer dans un endroit pareil à part les rats ?

— Eh bien, nous ! »

Ils éclatèrent de rire, remisèrent leurs épées dans les cannes et allèrent se rasseoir sur les billots.

« Nous sommes pour l'instant dans l'ombre, reprit l'un, mais l'heure approche où nous en sortirons.

— Les financiers se servent de nous, mais je ne crois pas qu'ils épouseront notre cause, fit le deuxième à voix basse.

— Bah, nous saurons leur faire cracher leur argent le moment venu... »

Il valait mieux pour Cornuaud s'occuper seul des deux godelureaux. Il risquait de les alerter s'il retournait sur ses pas, et plus encore s'il revenait en compagnie de renforts. Les yeux de l'enjomineuse flamboyaient en lui comme deux soleils d'été. Il savait que l'énergie sauvage qui courait dans ses veines se paierait d'une fatigue intense, qu'il aurait perdu en quelques minutes plusieurs années de sa vie, mais il ne pouvait pas s'y opposer ni même la réfréner. Il serra les doigts sur le manche droit et lisse de son poignard. Contourna le pilier. Se précipita sur le beau le plus proche et, sans ralentir sa course, lui plongea la lame dans le cou avec une telle violence que la garde heurta les cartilages du larynx et que la vibration se prolongea jusqu'à son épaule. Il retira le fer sans perdre un instant et piqua aussitôt sur sa deuxième proie. Mais l'autre ne l'avait pas attendu, il avait bondi sur ses jambes, reculé vers la paroi et tiré à moitié son épée. Cornuaud fondit sur son adversaire et frappa du haut vers le bas. Le beau esquiva le coup d'un bond en arrière qui l'envoya percuter la paroi. Dans le même mouvement, il acheva de dégager sa lame et exploita le léger déséquilibre du paydret pour contre-attaquer. La pointe souple de la lame siffla à moins d'un pouce de la poitrine de Cornuaud. La rage de l'enjomineuse déferla en lui, un flot de haine effrayant qui l'emporta et le projeta contre le godelureau. Bousculé, empêtré, ce dernier n'eut pas le temps de rétablir la distance pour se servir avec efficacité de son épée. Cornuaud entrevit une ouverture. Son poignard se ficha sans opposition dans l'abdomen du jeune homme. Il ne lâcha pas le manche, entreprit au contraire de remuer la lame dans les viscères et de remonter vers le cœur. Le jeune homme chercha encore à se défendre, mais ses ripostes désordonnées et ses coups de poing se perdirent dans le vide. Il voulut hurler quand il se vit perdu, mais il n'avait déjà plus assez de force pour proférer le moindre son. Alors Cornuaud, tout en l'empêchant de tomber, plongea le poignard dans sa bouche grande ouverte et l'y enfonça jusqu'à ce que son râle étouffé s'achève en un gargouillement d'agonie.

Il s'apprêtait à lui arracher le cœur quand l'irruption de Kolly et des autres le ramena brutalement à la réalité.

« Tu peux le lâcher, Belzébuth. Il est bel et bien mort à c't'heure ! »

C'était Vipère qui venait de murmurer ces quelques mots d'une voix

pétie de crainte et d'admiration. Dégrisé, saisi d'un froid soudain, Cornuaud jugula comme il le put sa frénésie de sang.





CHAPITRE XV

Assis en haut des gradins taillés directement dans la roche, Émile observait l'assemblée. Combien étaient-ils dans cette immense crypte dont l'aménagement reproduisait avec exactitude celui de la salle du Manège ? Deux cents ? Trois cents ?

Charles Glutron et ses confrères avaient pris place en face de la tribune de bois où, exactement comme à la Convention, se succédaient les orateurs plus ou moins virulents, plus ou moins éloquents, plus ou moins acclamés. Émile avait l'étrange impression d'assister à une scène jouée par de vieux enfants singeant les adultes. Enfouie dans la poche intérieure de la veste sous sa redingote, la dague diffusait une chaleur forte mais stable, supportable en tout cas.

Ce n'était pas la première fois que Charles venait dans cet endroit. Il y avait souvent mis les pieds, selon ses propres dires, mais il ne savait jamais à l'avance où se déroulaient les assemblées. Les « administrateurs » estimaient en effet qu'il fallait changer régulièrement de lieu afin de ne point attirer, par des mouvements massifs et répétés, l'attention des autorités et de la population. Il existait donc plusieurs salles pareilles à celle-ci dans Paris et ses environs, souterraines ou non. La crypte de Saint-Denis n'était pas celle que préférait Charles, d'abord parce qu'elle était située dans un faubourg misérable, dangereux, ensuite parce que son humidité persistante réveillait à tout coup les douleurs de ses articulations. Ils s'y étaient rendus par une entrée pratiquée directement dans le mur des fermiers généraux : les collecteurs de taxes, prudents comme tous les gens d'argent, avaient prévu retraite et abri en cas de révolte populaire. Certains d'entre eux, déchus de leur fonction, étaient d'ailleurs des membres permanents de l'assemblée clandestine, et parmi les plus virulents. Il existait une deuxième entrée selon Charles,

un puits creusé à une trentaine de pas de l'enceinte qui pouvait servir en cas d'urgence de sortie de secours.

« Dieu merci, jamais encore nous n'avons été placés dans l'obligation de l'emprunter. L'orifice est plus étroit que le con d'une pucelle, et j'en connais d'aucuns qui risqueraient fort de rester coincés. »

Charles et Émile avaient été accueillis à leur descente de voiture par deux hommes vêtus d'uniformes noirs et armés de pistolets. L'un d'eux avait touché une série de pierres sur le mur des fermiers, un panneau étroit avait coulissé et dévoilé un escalier qui s'enfonçait en tournant dans les entrailles du sol. Le banquier et son invité s'étaient aventurés sur les marches étroites, raides, éclairées par des lampes suspendues, en tenant fermement la main courante de corde tendue par des anneaux scellés dans la paroi.

Une fois en bas, ils avaient traversé une sorte de vestibule où d'autres hommes, vêtus des mêmes uniformes noirs, s'étaient enquis auprès de Charles de l'identité de son compagnon. Leur chef, reconnaissable à sa morgue, à ses épaulettes dorées, à sa perruque poudrée et à l'épée qui lui battait les bottes, avait écouté d'un air pénétré les explications du banquier et fini par donner son consentement.

« Le marquis de Maisonneuve, avait murmuré Charles dans l'un des deux étroits et longs couloirs qui desservait la crypte principale. Un ancien officier du roi. Un petit arrogant. Il prend son rôle très au sérieux. Mais il vaut mieux pour notre sécurité être gardés par des gens de sa sorte, même si nous n'œuvrons pas pour le même dessein.

— Quel est votre dessein et quel est le sien ? avait demandé Émile.

— Le sien est de restaurer la monarchie de droit divin et les privilèges exorbitants de son ordre, le nôtre d'exercer un contrôle sur les gouvernements quels qu'ils soient.

— Alors il s'opposera tôt ou tard à vous.

— C'est juste, mon ami. Ses connaissances en stratégie militaire et son autorité sur les hommes nous sont utiles pour l'instant, nous les payons d'ailleurs très cher, mais nous nous débarrasserons de lui et des siens quand nous n'aurons plus besoin d'eux.

— Comment ? »

Charles s'était arrêté et tourné vers Émile avec un sourire sardonique.

« Il existe de multiples façons de se défaire d'anciens alliés devenus encombrants. Les dénoncer aux factions enragées en est une, les enfermer dans une nasse mortelle en est une deuxième, les pousser à s'entre-tuer une troisième... »

Émile avait songé aux révélations de Toinette.

« Vous ne craignez pas d'être trahis avant eux ? »

Le sourire s'était effacé des lèvres du banquier.

« L'argent est la clef, avait-il grommelé. Il achète toutes les complicités, toutes les duplicités. Aucune vertu ne résiste devant lui. Aucune.

— Même l'incorruptible ? Même Robespierre ? »

Charles avait retiré sa perruque et l'avait soigneusement remise après s'être gratté le sommet du crâne en partie dégarni. Le brouhaha et la lumière vive provenant de la crypte proche s'engouffraient dans le couloir plongé dans la pénombre.

« Robespierre, le petit Saint-Just et leur coterie, tous ces gens-là ne sont point des êtres humains ! Il nous faudra aussi nous occuper d'eux le moment voulu.

— Je... j'ai cru m'apercevoir que Julienne avait de la peine en sortant de votre bureau. Rien de grave, j'espère ?

— Penses-tu ! Elle se plaint d'être délaissée. Parfois, les femmes n'admettent pas qu'on leur préfère cette catin exigeante qu'est la nation... »

Émile comprenait, après les interventions d'une dizaine d'orateurs, que l'assemblée clandestine prétendait jouer le rôle de parlement secret du pays. Composée en majeure partie d'argentiers, de négociants, d'armateurs, de quelques aristocrates et hommes d'Église, elle décidait de combattre ou de soutenir les différentes factions qui se disputaient la Convention. Peu lui importait, dans le fond, le type de gouvernement, république, monarchie, dictature, pourvu que ses intérêts soient préservés, pourvu qu'on donne à l'économie la place qui lui revenait, la première. La différence la plus visible entre les deux assemblées, la clandestine et l'officielle, était l'âge de leurs membres : les conventionnels paraissaient être les fils, voire les petits-fils des hommes répartis sur les bancs de pierre de la crypte.

Des silhouettes discrètes avaient pris place au milieu des gradins ou à l'extrémité des travées. Émile les voyait de temps à autre se pencher sur leurs voisins et leur glisser quelques mots à l'oreille. Elles avaient tout d'éminences grises avec leurs vêtements sombres dépourvus du moindre ornement, leurs visages impassibles et leurs gestes mesurés. Charles avait échangé une brève conversation avec l'un de ces mystérieux confidents avant de s'installer à sa place. Émile n'avait pas osé s'en approcher bien que la dague eût dégagé une chaleur soudaine et vive. Depuis, tandis qu'il s'efforçait d'écouter les orateurs, son attention était sans cesse attirée par l'interlocuteur de Charles, un homme à la maigreur désolante, au crâne entièrement chauve, au sourire vénéneux, aux yeux sombres et brillants. On aurait dit, s'il n'avait porté des vêtements séculiers, veste, culotte, chaussures et bas noirs, un inquisiteur issu d'un passé révolu. La seule fantaisie de sa tenue était une broche argentée qu'il portait au revers de sa veste et

qui représentait un astre tiré par un animal chimérique. Des propos de l'abbé Rambaud, prononcés d'un air absent, comme s'il s'adressait à lui-même, revinrent à la mémoire d'Émile : « À Paris, les gouvernants de l'ombre sont plus nombreux et puissants que les représentants officiels, et il faut le plus souvent séduire ceux-là pour atteindre ceux-ci... »

« Gouvernant de l'ombre » était sans doute l'expression qui décrivait le mieux le voisin de Charles Glutron. Émile rencontrait des difficultés grandissantes à réfréner la curiosité qui le poussait vers lui. C'était, davantage qu'une simple curiosité, un courant impétueux, une nécessité intérieure. La dague, et la créature océane à travers elle, lui indiquait la marche à suivre. Il avait hâte maintenant que le président, un vieillard cacochyme encadré de deux assesseurs, lève la séance ; hâte d'interroger Charles.

Il tenta de s'intéresser à la diatribe de l'orateur qui s'agitait à la tribune. S'exprimant au nom des armateurs des villes de Bordeaux et de Nantes, des côtes bretonne et normande, l'intervenant, un homme à la forte corpulence, vilipendait le projet d'abolition de l'esclavage. Il dénonçait avec rage la tutelle parisienne de plus en plus forte exercée sur les cités portuaires et réclamait la liberté de commerce, l'autonomie des provinces. Il s'essuyait le front à l'aide d'un mouchoir à la fin de chacune de ses phrases. Sa voix de stentor résonnait sous les voûtes de la crypte, taillées dans la roche, étayées par endroits de poutres et renforcées à d'autres par des piliers.

« Il n'a pas fallu beaucoup d'argent pour rénover cette salle souterraine, avait confié Charles à Émile. Elle existe depuis les temps primitifs du christianisme. Elle a servi de refuge à chaque conflit, à chaque bataille, à chaque émeute. Elle s'est transformée en église ou en temple au gré des guerres de religion, elle a un temps été occupée par les lépreux, un autre par la canaille, un autre par des moines fanatiques, un autre par les fermiers généraux, enfin elle a été réquisitionnée par différentes sociétés secrètes dont la nôtre. Elle a par conséquent été agrandie et consolidée des dizaines de fois. »

Quelques tentures aux dominantes blanc et or égayaient les parois et les montants de la tribune, une construction de bois rudimentaire. Le sol ondoyant, pavé de dalles grossièrement taillées, évoquait la surface d'un océan pétrifié.

L'armateur, en nage, acheva son discours dans un tonnerre d'applaudissements. Tandis qu'il saluait l'assemblée, fort content de lui, des cris prolongés retentirent d'un autre coin de la crypte. On les prit d'abord pour des manifestations d'enthousiasme, puis, rapidement, on comprit qu'il s'agissait d'une alerte, et des vagues de panique commencèrent à déferler sur les gradins. Un jeune homme à l'élégance recherchée se présenta essoufflé devant la tribune, un

pistolet en main.

« Des agents du Comité de sûreté générale ! Ils sont des dizaines. Ils vont bientôt arriver ! Retirez-vous ! Retirez-vous ! »

Charles se retourna et chercha Émile du regard. Le banquier paraissait incrédule, figé par la surprise, incapable de bouger. Autour de lui, pourtant, les bancs se vidaient promptement. Les membres de l'assemblée, oubliant leur âge et leurs douleurs, dévalaient les marches et se ruaient vers les deux couloirs dont l'étroitesse engendrait de féroces bousculades. Le marquis de Maisonneuve donnait de la voix et agitait ses longs bras vêtus de noir pour tenter d'ordonner la retraite, mais les fuyards affolés ne tenaient aucun compte de ses ordres ni de ses gestes. Ils sentaient déjà sur leur cou le baiser tranchant de la Veuve, ils cédaient à la peur comme des digues rompant au premier ressac, ils bousculaient les hommes de Maisonneuve qui affluaient à contre-courant afin de prendre position dans la crypte et de protéger leur fuite.

Sautant de banc en banc, Émile rejoignit Charles resté seul dans les gradins, toujours pétrifié. Son interlocuteur maigre l'avait d'abord attendu, puis, comme il ne réagissait pas, il s'était mis à courir. Il ne s'était pas précipité vers les entrées des couloirs où des dizaines d'hommes agglutinés tentaient en vain de se dégager de la mêlée, il avait longé la tribune avant de se diriger vers un recoin sombre de la crypte.

Émile saisit le bras de Charles.

« Suivez-moi. »

Charles ne bougea pas. Ses joues étaient aussi blanches que sa perruque.

« Inutile. Nous avons été trahis. Nous sommes perdus. Perdus. »

Des coups de feu éclatèrent et se prolongèrent en échos décroissants dans les galeries et grottes environnantes. Des cris, des éclats de voix, des bruits de pas, des cliquetis retentirent tout près. Émile raffermi sa prise sur le poignet du banquier.

« Il nous reste une chance. Vite avant que les policiers n'arrivent. Suivez-moi. »

Traînant Charles derrière lui, il s'élança dans la direction qu'avait suivie l'homme maigre et chauve quelques instants plus tôt.

« Où m'emmènes-tu ? gémit Charles. Les couloirs sont de l'autre côté. »

Émile ne perdit pas de temps en explications. L'extrémité de la crypte se prolongeait en une grotte naturelle éclairée en partie par les lampes suspendues. L'homme qu'il suivait s'y engouffra et disparut presque aussitôt dans une zone d'obscurité. Les policiers échangeaient déjà des coups de feu et de sabre avec un groupe de jeunes gens déterminés à se battre. Émile pressa le pas sans relâcher le bras de

Charles. Leurs yeux s'accoutumèrent à l'obscurité, de plus en plus profonde à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la grotte. Des stalactites hérissaient la voûte et paraissaient sur le point de se détacher à chacune des vibrations qui ébranlaient le sol et les parois. Une multitude d'épées de Damoclès aux lames acérées.

« Mique, il a disparu ! souffla Émile.

— De qui parles-tu donc ?

— De l'homme qui était assis à côté de vous.

— Le cardinal ?

— Il est cardinal ?

— Il n'a jamais mis les pieds dans une église, mais c'est comme ça qu'on l'appelle. On est foutus, par Dieu. Tu m'as précipité dans un piège. »

Émile examina la grotte : il ne décela aucune trace de l'homme maigre, comme s'il s'était envolé.

« Celui que vous appelez le cardinal n'a pas suivi les autres, il est entré ici. Il doit y avoir un passage.

— Absurde ! Nous sommes pris comme des poissons dans la nasse, te dis-je ! Il n'y a que des rochers dans cette satanée grotte. Tu as rêvé, mon pauvre ami. Nous sommes mûrs pour l'échafaud. »

Des coups de feu transperçaient régulièrement le vacarme des combats amplifié par l'écho. Émile commença à explorer la face latérale de la grotte. Ne distinguant pratiquement rien, il garda les mains posées sur la surface grenue et progressa à tâtons. Il crut avoir trouvé ce qu'il cherchait quand il découvrit l'entrée d'une nouvelle galerie. Dix pas plus loin, il dut déchanter : une paroi bouchait le boyau et ne présentait aucune brèche, aucune faille. Il revint sur ses pas et poursuivit son exploration.

« Inutile ! gronda Charles. S'il y avait une autre issue, nous en aurions été informés. »

Le pessimisme du banquier vrillait les nerfs d'Émile. Comment un homme appartenant à un cercle qui prétendait gouverner clandestinement le pays pouvait-il se montrer aussi veule, aussi geignard ? Il aurait dû savoir que tout l'or du monde ne pouvait acheter une sécurité absolue, qu'il y avait des risques à défier une entité aussi exaltée, aussi difficile à contrôler que la Convention.

Des bruits de pas se rapprochèrent.

« On vient ! » souffla Charles.

Deux silhouettes surgirent, précédées d'une odeur de poudre et de sang. Le banquier se plaqua contre la paroi. Elles ne lui prêtèrent aucune attention, foncèrent vers le fond de la grotte, filèrent devant Émile sans même le remarquer, s'arrêtèrent devant une roche relativement plate et lisse, effectuèrent une succession de gestes jusqu'à ce que la roche pivote sur elle-même dans un léger grincement

et dévoile une bouche sombre. Les deux hommes se jetèrent dans l'ouverture à peine entrebâillée. Le bruit de leurs pas décrût rapidement.

« Vite, Charles ! » cria Émile.

Il se rua vers l'ouverture qui commençait déjà à se refermer. Inutile d'essayer de bloquer la roche : lourde, mue par un mécanisme puissant, elle broierait sans ménagement tout obstacle placé en travers de sa course. La dague chauffait très fort dans la poche de la veste d'Émile, lui irradiait la poitrine, transformait son cœur en soleil palpitant.

« Vite ! »

Charles sortit enfin de sa torpeur et courut à son tour vers l'ouverture. L'espace se rétrécissait à une vitesse alarmante. D'autres bruits de course et des éclats de voix se rapprochaient. Les policiers traquaient les fuyards qui, n'ayant pas réussi à se faufiler dans les couloirs, s'éparpillaient dans les différents recoins de la crypte.

« Trop tard ! gémit Charles. On ne passera pas ! »

Émile se plaça derrière lui et le poussa brusquement vers l'entrebâillement. Le banquier résista, arc-bouté sur ses jambes. Il finit par céder sous la charge, fut projeté vers l'avant, entre le montant de la paroi et l'arête de la roche pivotante. Emporté dans le mouvement, Émile sentit la pierre presser son épaule et râper ses vêtements. Il plongea devant lui juste avant d'être happé et broyé par le mécanisme, se retrouva de l'autre côté, allongé près de Charles. La roche se referma dans une vibration prolongée, brisant le tapage en provenance de la crypte.

Ils étaient passés dans un autre monde. Un monde de ténèbres et de silence, saturé d'une odeur minérale, à peine troublé par des murmures d'écoulements et des soupirs prolongés. Émile ramassa son chapeau, se releva, fit quelques mouvements afin de s'assurer qu'il n'était pas blessé, vérifia machinalement qu'il n'avait pas perdu la dague. La roche n'avait endommagé que sa redingote dont l'épaulette et une partie du col s'étaient déchirées.

« Bon Dieu de bon Dieu, marmonna Charles. Tu avais foutrement raison, mon jeune ami. »

Il s'était à son tour levé, avait récupéré ses lunettes et remis un peu d'ordre dans sa tenue. Il avait recouvré ce timbre ferme et clair censé illustrer sa position de grand argentier du pays.

« Le cardinal avait donc des secrets, ajouta-t-il avec un dépit qu'il ne chercha pas à masquer.

— Savez-vous qui il est réellement ?

— Lui et quelques autres viennent d'une loge secrète où il est très difficile d'être admis. Ils affirment avoir suffisamment de puissance pour fomenter un coup d'État et instaurer à tout moment un régime de

type dictatorial, impérial par exemple.

— Vous le croyez ? »

Charles marqua un temps de silence, les yeux rivés sur l'énorme roche qui venait de se refermer. Les boucles défaits de sa perruque posée de guingois sur son crâne pendaient le long de sa joue. Sa veste moirée et ses bas présentaient de larges accrocs, des égratignures couraient sur sa joue et le dos de sa main gauche.

« Tout ce que le cardinal nous a prédit s'est jusqu'alors réalisé. La prise des Tuileries. Les massacres dans les prisons. La montée des extrémismes. La mort du roi. Les troubles dans l'Ouest.

— S'il est capable ainsi de prédire l'avenir, c'est sans doute qu'il le façonne, suggéra Émile.

— Qui peut se vanter de façonner le futur ?

— C'est pourtant ce que vous essayez de faire, vous et ceux de votre cercle. Vous le disiez tout à l'heure à propos de Maison-neuve : vous poursuiviez un dessein, il poursuit le sien. »

Charles effleura en grimaçant les éraflures de sa joue, retira ses lunettes, souffla sur les verres et les nettoya sur un pan de sa chemise.

« Il faut de l'argent pour concevoir un projet d'une telle envergure. Beaucoup d'argent. »

Émile résista à la tentation d'enlever sa veste malgré la chaleur intense diffusée par la dague.

« L'argent, ils n'en ont pas besoin : ils le prennent où il est. »

Le banquier secoua la tête comme pour expulser de son esprit une pensée désolante.

« Tu veux dire qu'ils nous manœuvrent ? Qu'ils manœuvrent le cercle ? Qu'ils manœuvrent le parlement occulte ?

— Vous ne vous en étiez donc pas aperçus ? »

Charles resta quelques instants sans réaction, frappé par la révélation. Il avait cru appartenir à l'élite secrète de la nation, celle qui contrôlait les finances, qui faisait et défaisait les règnes, et il prenait conscience, en cette soirée de cauchemar, qu'il n'était pas à l'abri des coups de filet policiers, qu'il y avait, au-dessus du sien, un cercle plus influent, plus secret, plus manipulateur. Tout l'or du monde ne préservait ni de la naïveté ni des désillusions.

« Tu me parais bien finaud pour un paysan, murmura-t-il.

— L'intelligence n'est point affaire d'argent ou d'ordre. Et puis j'ai l'avantage sur vous d'avoir sur les événements un regard neuf.

— Essayons de trouver la sortie... »

Ils suivirent la première galerie dont l'étroitesse les obligea à marcher l'un derrière l'autre. Ils foulaient par endroits une terre gorgée d'eau. Ils devaient de temps à autre se pencher pour éviter les pointes de stalactites émergeant de l'obscurité comme d'énormes crocs. Les choses se compliquèrent lorsqu'ils arrivèrent dans une

cavité d'où partaient trois nouveaux souterrains. Émile s'accroupit pour observer et palper les traces, mais, comme elles étaient nombreuses et enchevêtrées, elles ne donnaient aucune indication fiable. Ils s'en remirent donc au hasard et s'engagèrent dans la galerie de droite.

« Nous n'avons sans doute pas choisi la bonne », grogna Charles au bout de longues minutes de marche harassante dans une boue glissante.

Émile ne répondit pas, entièrement absorbé par les réactions de la dague. Il avait l'impression qu'on appliquait un fer rouge sur son flanc gauche, de l'aisselle à l'aine. Il repoussa de nouveau la tentation pressante de retirer sa veste et de la jeter loin de lui. Les brûlures provoquées par sa chute du cheval mallet l'élançaient, le transformaient en torche vivante. Il revit Norbert agonisant dans ses bras, il entendit sa voix : *Alles guériront jamais, alles te front souffrir jusqu'à la fin de tes jours...* C'était le prix à payer pour avoir brisé la première chevauchée.

Le prix à payer pour le souvenir de Perrette.

« Rebroussons chemin, ordonna Charles.

— Je crois... je crois que nous sommes dans la bonne direction.

— Comment peux-tu en être certain ? On n'y voit pas davantage que dans le cul de... »

Charles s'interrompit, non parce que sa morale lui interdisait de proférer une grossièreté mais parce qu'il avait aperçu une clarté dans le lointain.

« J'ai l'impression que nous sommes tout près de la Seine, reprit-il d'un ton plus accommodant. Tu sens cette odeur de vase ? Combien de lieues avons-nous parcourues là-dessous ?

— Trois ou quatre à mon avis...

— Exactement la distance qui sépare le mur des fermiers du centre de Paris. Par Dieu, ce damné souterrain traverse toute la ville. »

Ils débouchèrent dans une vaste cavité éclairée par deux torches et traversée en son milieu d'un cours d'eau large d'une vingtaine de pas. Les remous, assez violents, montraient qu'il ne s'agissait pas d'une nappe mais d'un bras souterrain du fleuve. Deux barques à fond plat avaient été tirées sur l'autre rive et attachées à des excroissances rocheuses. Émile se contint pour ne pas se rouler dans l'eau. Rien ne pourrait apaiser le feu de la dague et de ses brûlures. Il lui fallait seulement apprendre à les endurer.

La lumière des torches révélait, fraîchement imprimés sur la rive humide, des traces de pas et le large sillon dessiné par une barque. Une brise à peine perceptible soufflait des odeurs changeantes, indéfinissables.

« Comment allons-nous traverser ? demanda Charles.

— À la nage, répondit Émile.

— C'est profond selon toi ? »

Émile désigna les barques sur l'autre rive.

« Sans doute. Sinon, ils ne les utiliseraient pas. »

Charles eut une expression d'enfant pris en faute.

« C'est que... je n'ai point appris à nager.

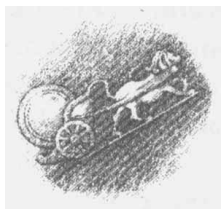
— Pas la peine d'y aller à deux. Vous garderez mes vêtements pendant que je traverserai. Je reviendrai vous chercher avec une barque. »

Le banquier s'empressa d'acquiescer, visiblement soulagé. Émile se débotta et se déshabilla. D'abord tenté de laisser la dague dans ses vêtements, il se ravisa et décida de la prendre avec lui. Il ne devait se séparer d'elle sous aucun prétexte. Il se retourna pour se soustraire au regard de Charles et la glissa dans son caleçon. Elle lui embrasa la cuisse puis le bassin aussi douloureusement qu'elle lui avait brûlé le flanc. Il pénétra dans l'eau glacée. Le contraste entre le chaud et le froid le désempara, lui donna la sensation d'être coupé en deux, pris entre deux mondes antagonistes.

Il avança d'un pas et perdit pied. Passé le premier saisissement, il dut remuer vigoureusement bras et jambes pour lutter contre l'engourdissement. Il n'avait jamais apprécié l'élément liquide, comme la plupart des bocains, mais l'abbé Rambaud avait tenu à ce qu'il apprenne à nager : « Si tu veux un jour découvrir le monde, tu seras contraint de traverser les mers, et il est préférable que tu saches te comporter en poisson si tu veux survivre en cas de naufrage. » Il ne se souvenait pas précisément des leçons de natation données par son tuteur, seulement que son aversion pour l'eau s'était accentuée et ne s'était depuis lors jamais démentie. Chaque fois que les circonstances l'obligeaient à plonger dans une rivière ou un étang, il lui semblait que des créatures invisibles et monstrueuses allaient le saisir par les pieds et l'entraîner vers le fond.

C'est précisément ce qui se passa.

Alors qu'il parvenait au milieu de la rivière souterraine, luttant contre un courant plus violent que prévu, quelque chose s'enroula autour de sa cheville et le tira vers le bas.





CHAPITRE XVI

L'enjomineuse négresse s'en donnait à cœur joie depuis que Cornuaud et les autres agents du Comité, après avoir parcouru un boyau obscur et jonché de pierres, avaient surgi dans la grande crypte. Ils pourchassaient sans trêve les ennemis de la nation, les jean-foutre d'accapareurs qui complotaient dans les entrailles fétides de la capitale.

On avait prévu d'arraisonner tout ce beau monde en respectant la légalité et la fraternité, mais, comme certains d'entre eux, des godelureaux plus teigneux que des démons, avaient résisté avec acharnement, on avait renié les belles intentions et résolu de ne faire aucun quartier. On s'affrontait désormais dans l'épaisse fumée dégagée par les coups de feu et les flammes qui grimpaient à l'assaut des tentures. Des trente membres de l'expédition, il n'en restait probablement qu'une quinzaine. Les autres, fauchés par les balles ou transpercés par des lames, gisaient la face contre les dalles de pierre ou tentaient vainement de se relever en poussant des râles lamentables.

Les odeurs de poudre et de sang emplissaient peu à peu l'immense cavité.

Cornuaud avait tiré deux coups de pistolet puis, comprenant vite que recharger lui prenait trop de temps, il avait abandonné l'arme à feu. Il ferrailait désormais à l'aide de son poignard et d'une canne-épée récupérée sur le cadavre d'un godelureau. La succube lui donnait une énergie farouche, une impétuosité inlassable. Chaque fois que le fer s'enfonçait dans une gorge ou une poitrine adverse, ses yeux noirs étincelaient de plus belle. Plus la mort moissonnait dans la crypte, plus elle croissait en furie, en exigence. Elle faisait de son serviteur une implacable machine à tuer, insensible à la douleur, d'une habileté

redoutable. Premier à enfoncer les rangs des godelureaux, Cornuaud avait couru vers l'entrée d'un couloir où plusieurs hommes en uniformes noirs s'étaient portés à sa rencontre. Il avait évité trois coups de fusil, paré les attaques des sabres, embroché un adversaire, poignardé un deuxième et provoqué un beau désordre parmi les défenseurs. Incapables de contenir le grand diable qui semait la désolation dans leurs rangs, ils avaient battu en retraite et s'étaient repliés à leur tour vers les couloirs encombrés.

Le paydret s'était lancé à leur poursuite sans se rendre compte qu'il se coupait de ses partenaires. Il ne savait plus qui goûtait la morsure de son fer, vieillard bousculé et incapable de se relever, bourgeois ventripotent et richement vêtu, prélat empêtré dans sa soutane, il frappait à l'aveuglette, les yeux voilés de rouge, la rage au ventre. La pointe de sa canne-épée raclait la roche des parois et de la voûte. La plupart des bougies et des lampes s'étaient éteintes, plongeant les lieux dans la pénombre, ajoutant à la confusion générale. Dans l'esprit de Cornuaud défilaient les souvenirs des batailles disputées avec les hommes du grand Clovis contre les bandes rivales, mais aussi d'affrontements sous un soleil brûlant, dans une poussière rouge, au milieu d'hommes noirs, nus, aux visages et aux torsos barbouillés de peintures vives. La succube revivait à travers lui les guerres menées contre les tribus rivales.

La vaudoun se rendait sur les champs de bataille afin de renforcer la vigueur des guerriers et d'appeler le mauvais sort sur les ennemis. Dans un cas comme dans l'autre, sur les quais de la Fosse ou sur les terres d'Afrique, c'étaient le même acharnement, la même férocité, la même ivresse, les mêmes libations de sueur et de sang.

Au bout du couloir, il déboucha sur une petite pièce déserte éclairée par deux lampes à huile, avisa un vieil escalier à vis, s'y précipita, gravit les marches quatre à quatre, rattrapa un fuyard essoufflé qui eut seulement la force de l'implorer du regard. Il se plaça derrière lui, le souleva et lui tira la tête en arrière afin de bien dégager le cou. L'autre se débattit, fou de terreur. En vain : Cornuaud agrippa ses cheveux sous sa perruque, le ceintura avec ses jambes et l'égorgea avec une lenteur jouissive. Le sang jaillit en force sur ses doigts. Il garda la position un bon moment, presque en extase, sentant le corps qu'il étreignait se vider par saccades de son énergie vitale, submergé par un sentiment grisant de toute-puissance. Puisque la malédiction était sur lui, puisqu'il rejoindrait les légions infernales à l'issue de son passage sur terre, il devait se débarrasser de ses derniers remords, savourer sans entrave les instants d'euphorie que lui procurait le meurtre de ses semblables. Il avait toujours été un serviteur de la mort dans le fond : enfant, il avait tué sans relâche les crapauds, les vipères, les rats et les corbeaux dans le marais, et pas seulement parce qu'on

les jugeait laids et nuisibles. Plus tard, enrôlé dans la bande de Clovis, il avait rôdé dans les rues de la Fosse à la façon d'un ange exterminateur, jouant avec dextérité du couteau et de la corde. L'enjomineuse négresse ne l'avait pas choisi au hasard. Elle n'aurait sans doute pas ensorcelé un autre marin qui serait descendu dans l'entrepont des captives en cette nuit poisseuse et fatale de la mer des Antilles. Ils s'étaient attirés, appelés, puis ils s'étaient épousés pour le pire. Il fallait à la succube, pour que ses pleins pouvoirs s'exercent, pour que sa vengeance soit terrible, un partenaire déjà gangrené par la folie destructrice.

Tandis que sa victime expirait dans un gargouillement lugubre, Cornuau songea qu'il était né sous une mauvaise étoile et que rien ni personne ne pourrait infléchir son destin. Sinon Dieu, les saints ou leurs serviteurs seraient déjà venus à son secours. Sinon le père Ordrieux aurait réussi à expulser le démon qui le possédait. Sinon il n'aurait jamais mis les pieds sur *l'Indomptable*.

Il essuya ses doigts et la lame de son poignard sur les vêtements de sa victime maintenant inerte, la laissa retomber sur les marches et continua de gravir l'escalier. Il arriva sur un palier exigu et plongé dans l'obscurité. Un courant d'air glacé s'engouffrait par une ouverture béante découpée dans un mur. Cornuau la franchit avec prudence, se retrouva dehors, saisi par le froid, resta quelques instants à l'écoute de la nuit, ne perçut pas d'autre bruit que la rumeur proche du faubourg et celle, plus lointaine, du ventre de Paris. Aucune étoile, aucune lueur ne brillait dans un ciel de suie.

Le visage et le cou piquetés par des gouttes de pluie, Cornuau eut besoin d'un petit moment pour se rendre compte que l'ombre immobile dressée au-dessus de lui était celle d'un rempart.

L'enceinte des fermiers généraux.

Il ne distingua pas de porte, seulement un pan de mur coulissant que les fuyards n'avaient pas pris le temps de refermer. Les rescapés de l'assemblée clandestine s'étaient égaillés dans les ténèbres. Dégriqué, las tout à coup, Cornuau n'eut pas le courage ni même l'envie de se lancer à leurs trousses. Ses jambes flageolaient, peinaient à le porter. Il reboutonna sa redingote, en remonta le col, mais il ne put maîtriser le tremblement de ses membres. L'heure était maintenant venue du désenchantement, de la douleur, comme au lendemain d'une beuverie. De la tension de la bataille, de la frénésie du sang ne subsistaient plus qu'une sensation de dégoût, de désespoir, un début de nausée et une immense fatigue.

« Eh bien, il n'y a donc plus d'ennemis de la nation à pourfendre, citoyen Belzébuth ? »

Cornuau tressaillit avant de reconnaître la silhouette qui émergeait des ténèbres et s'avançait vers lui : Ange Kolly. L'agent du deuxième

bureau paraissait également harassé. Des taches de sang maculaient sa chemise blanche et les pans de sa redingote. Le plus grand désordre régnait dans sa chevelure habituellement soignée.

« Ils se sont tous sauvés comme s'ils avaient l'diable à leurs fesses ! »

Chérubin lâcha un rire aigu.

« Ma foi, on peut dire qu'ils l'avaient. Tu mérites bien ton surnom, Belzébut : tu ressemblais foutrement à Lucifer là-dessous. Tu as dû en trucider à toi seul davantage que nous tous réunis. »

Il y avait de l'admiration dans la voix de Kolly, mais aussi de la crainte et de la répulsion.

« Dame, j'connais plus trop ma force quand j'suis emmanché dans une bataille.

— Il convient seulement que tu la réserves à de justes causes. »

Cornuaud frissonna, serra les dents et les poings pour rester debout. Au loin, une silhouette longea une maison dont la façade lépreuse fut effleurée par la lumière furtive d'une lampe.

« Tu m'avais bien dit qu'ceux-là étaient des jean-foutre d'accapareurs, des ennemis de la nation ?

— Si fait. Ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient. Et nous allons pouvoir fermer cette satanée salle souterraine comme nous en avons déjà fermé une dizaine dans les environs de Paris. Moins il y aura de lieux de réunion pour les comploteurs et moins il y aura de danger pour la République.

— Ils avaient pourtant pas l'air très dangereux...

— Détrompe-toi : ces scélérats préparaient purement et simplement un coup d'État contre la Convention. Ils ont conclu un pacte avec les émigrés et les royaumes européens : rétablir la monarchie à la condition de garder la main sur l'argent et le commerce.

— Dame, ils ont pas réussi à empêcher le roi d'avoir la tête coupée.

— Ils ne voulaient plus des Bourbons. Ils préféraient les Orléans ou une autre branche. Une branche plus souple... »

La fatigue tirait les yeux de Cornuaud, qui, s'il avait pu se laisser tomber sur un lit, se serait endormi avant même d'avoir fermé les paupières.

« Qu'est-ce qui va s'passer, à c't'heure ?

— Pour les gens qui sont morts ce soir, tu veux dire ? Personne n'ira se plaindre, crois-moi. Nos ennemis sauront maintenant qu'il y a du péril à se réunir, que le Comité de sûreté générale a des yeux et des oreilles partout. Ça s'appelle la terreur, Belzébut. »

Le paydret, se rappelant sa récente conversation avec Bellerive, hésita à livrer le fond de sa pensée.

« M'semblait que les adorateurs de Mithra poursuivaient le même dessein qu'nous.

— Ces idiots superstitieux et fanatiques ? Ils veulent installer leur chef sur le trône de France. On ne s'est tout de même pas débarrassés du roi, des aristocrates et des calotins pour se retrouver avec un tyran adorateur d'un taureau !

— Y avait pourtant d'ses partisans dans certains clubs. Et puis dans certaines sections... »

Kolly leva un regard inquisiteur sur Cornuauud.

« Tu me parais bien renseigné, l'ami.

— C'est juste que j'connaissais un gars des cordeliers. Et qu'il m'a invité à une cérémonie où j'ai croisé du monde. »

Chérubin sortit un cigare de la poche de sa redingote, s'appliqua à lui redonner une forme acceptable et entreprit de l'allumer avec de petits fétus soufrés. Lorsqu'il y parvint enfin, il aspira une longue bouffée et rejeta par la bouche et les narines un épais nuage de fumée.

« Disons qu'un grand nombre de factions poursuivaient le même dessein, les premiers temps. Les révolutionnaires, les loges maçonniques, les jésuites, les illuminés de Bavière, Mithra et les autres, tous machinaient pour le renversement de la monarchie et une nouvelle répartition des pouvoirs. Une alliance de circonstance. Une fois qu'ils sont arrivés à ce qu'ils voulaient, chacun a suivi sa propre route, chacun a tenté de pousser l'avantage. Dorénavant, c'est la guerre. Une guerre où tous les coups sont permis, mon vieux Belzébuth. Les faucons contre les hérons, les cavaliers contre les phrygiens, les nobles contre les bourgeois, les commerçants contre les robins, les fermiers généraux contre les métiers, les exaltés contre les modérés, la dame de trèfle contre la dame de pique, les calvinistes contre les catholiques, le soleil contre la lune. Ce qui rend les choses compliquées, c'est que certains commencent dans un camp et finissent dans un autre. Y compris certains de nos grands hommes.

— Et toi, citoyen, de quel parti es-tu ? »

Kolly tira de nouveau sur le cigare dont l'extrémité rougeoyante enflamma ses joues et son front. D'autres membres de l'expédition gravissaient à leur tour l'escalier tournant. Les éclats de leurs voix s'échappaient par l'ouverture du mur et se dispersaient dans la nuit, emportés par les rafales.

« Ce n'est pas le genre de question à poser à son supérieur hiérarchique, Belzébuth, répondit Chérubin d'un ton sec. Je suis un agent par principe dévoué au pouvoir légitime, je ne suis point censé avoir de préférences.

— On peut tout de même guère s'en empêcher.

— Disons alors qu'il vaut mieux éviter de les proclamer dans une période aussi troublée que celle-ci. Dis-moi, tu ne connaîtrais pas par hasard le scélérat qui occupe le trône du Père des Pères ?

— Dame, j'l'ai point rencontré. »

L'irruption de cinq ou six hommes avec Melchior Quitre à leur tête mit fin à leur conversation.

« Il doit certainement y avoir d'autres passages, gronda Piquette en promenant sa lampe à huile le long de la paroi. Ces jean-foutre de fermiers généraux étaient du genre prévoyant. »

Ils avaient rassemblé les corps devant la tribune avant d'explorer la crypte. Onze agents étaient passés de vie à trépas au cours de l'assaut, trois d'entre eux avaient reçu des blessures graves et deux des blessures bénignes. On avait dénombré une vingtaine de morts parmi les conjurés, en majorité des beaux et des hommes en uniformes noirs, ainsi qu'une dizaine de blessés que, par souci d'humanité, on avait achevés d'un coup de poignard en plein cœur. On avait également détroussé les cadavres, ceux des conspirateurs qu'on avait soulagés de leurs bourses, de leurs objets précieux, de leurs ceintures, de leurs chaussures, de leurs écharpes, de leurs chapeaux, de leurs cannes, de leurs pelisses ou de leurs manteaux, mais aussi ceux des confrères du deuxième bureau, nettoyés de leur tabac, de leurs pistolets et de leur monnaie. On n'avait laissé à certains corps déjà blanchis par la mort que leur chemise et leurs bas. Ni Kolly ni Piquette n'avaient participé au pillage, mais à aucun moment ils n'avaient exprimé leur désaccord.

Assis sur un banc, exténué, en proie à de violents tremblements, Cornuau avait regardé ses confrères s'agiter avec la même indifférence qu'il aurait contemplé une fourmilière. Quelqu'un lui avait proposé un flacon d'alcool fort qu'il avait vidé d'un seul trait. En partie reconstitué par l'eau-de-vie, il avait réussi à se lever sans trop de difficulté lorsque Quitre et Kolly avaient sonné le rassemblement. L'enjomineuse, repue, dormait au fond de lui. Il se demandait s'il avait un jour connu un instant de bonheur tranquille depuis qu'il était venu au monde. Il n'avait même pas goûté l'apaisement maternel : il se souvenait de sa mère comme d'une femme dure au mal, martelée par la rudesse comme le fer sur une enclume, jamais un sourire, jamais une plainte, jamais un sentiment, visage torturé par le vent salin du marais et les privations, lèvres sèches et mains calleuses d'où ne pouvait s'écouler le moindre filet de tendresse, cheveux blanchis par le labeur quotidien et les insultes du père, épaules carrées, musclées par l'utilisation régulière du pau, la perche à sauter les étiers.

« On a toute la nuit pour trouver ces satanés passages, reprit Quitre. Ils nous conduiront à d'autres nids de conspirateurs. Ou même à leurs domiciles.

— Nous sommes très fatigués, citoyen », protesta un Allemand.

Piquette se retourna, comme piqué par un frelon, et fixa l'intervenant d'un air si mauvais qu'il parut sur le point de lever son pistolet et de l'exécuter sur place.

« Si tu n'achèves pas le travail, mon ami, tu ne recevras pas un

sol ! »

L'Allemand grommela quelques mots dans sa langue natale, mais il n'insista pas. Ils inspectèrent les couloirs et les escaliers, renversèrent la tribune de bois pour voir si elle ne cachait pas une issue dérobée, finirent par trouver l'entrée d'une galerie sur la paroi la plus en vue de la crypte, dissimulée par un simple décor en trompe-l'œil. Quitre et Vipère s'y engagèrent et en revinrent quelques instants plus tard.

« Elle semble s'enfoncer loin, la garce », déclara Piquette, les joues plus rouges que jamais.

Il rajusta sa perruque tachée de terre et de sang. Une cocarde en piteux état ornait la poignée de son sabre.

« Elle donne sans doute dans un vaste labyrinthe, poursuivit-il. Nous serons appelés à nous séparer. Nous devons marquer notre itinéraire pour ne pas nous perdre. »

Quitre dégaina son sabre et, de la pointe, grava les lettres L, E et F sur la paroi friable.

« Liberté, égalité, fraternité. Tout le monde sait écrire ? »

Tous acquiescèrent hormis Cornuaud et un autre agent. On forma des groupes de trois qui se répartiraient dans le labyrinthe au fur et à mesure qu'on découvrirait de nouvelles galeries. Kolly prit avec lui Cornuaud et l'Allemand qui avait protesté quelques instants plus tôt, un grand gaillard aux cheveux roux et à l'œil bleu du nom de Johannes.

« Les cinq groupes devront quoi qu'il arrive se réunir dans la crypte à... (Piquette tira du gousset de son gilet une grosse montre en or qui avait appartenu à un aristocrate ou à un négociant) six heures. Chaque groupe dispose d'une montre ? »

Chaque groupe en disposait, la moisson ayant été fructueuse à la fin de la bataille. Ils s'équipèrent également de cinq lampes qu'ils rechargèrent en huile récupérée sur les autres lampes et de toutes les bougies qu'ils purent rassembler. On procéda à la distribution des fétus soufrés et de leurs grattoirs qui serviraient à rallumer les mèches au cas où elles s'éteindraient, puis on se mit en chemin. La première galerie s'enfonçait dans une terre jaune et humide. Renforcée à certains endroits par des voûtes en pierres sèches, étayée à d'autres par des poutres, elle s'était effondrée au sortir d'un tournant. L'éboulement de pierre et de terre avait été partiellement dégagé.

« C'est que... il risque de me tomber dessus, ce foutu souterrain ! protesta l'homme chargé par Quitre d'explorer un boyau de la largeur de ses épaules. J'tiens pas à ce qu'il me serve de tombeau !

— N'oublie jamais ce que tu dois à la nation ni ce que tu me dois, répliqua Piquette d'une voix tranchante.

— J'oublie point, citoyen. »

L'homme s'agenouilla pour musser sa tête dans l'ouverture et

progressa en rampant jusqu'à ce que ses jambes soient happées par l'obscurité. On entendit d'abord ses ahanements, ses grognements, puis sa voix, empreinte d'un grand soulagement.

« Vous pouvez y aller en toute confiance, citoyens. Le passage n'est point long. »

Ils tombèrent sur un premier embranchement une cinquantaine de pas plus loin. De la pointe de son sabre, Quitre traça les trois lettres sur la paroi et désigna le groupe qui, sous la direction de Vipère, s'aventurerait dans la galerie de gauche tandis que le gros de la troupe continuerait dans celle de droite. Au cas où l'une des deux voies s'achèverait par un cul-de-sac, on devrait revenir sur ses pas et essayer de rejoindre les autres en suivant les marques gravées sur les parois.

La galerie de droite, plus large mais nettement moins longue que la précédente, débouchait sur une cavité d'où partaient trois nouveaux souterrains. À la clarté des lampes, ils découvrirent une voûte faite de pierres taillées et d'une clef sculptée de toute beauté.

« Diantre ! s'exclama Quitre. Les jean-foutre qui ont arrangé cette caverne connaissent leur affaire.

— Des templiers sans doute », intervint Kolly. Il montrait la croix gravée dans une dalle de pierre recouverte d'un léger voile de terre. « On se rapproche à mon avis de la Seine. Du centre de Paris. Je suis persuadé que l'une de ces galeries aboutit à Notre-Dame, l'autre aux Tuileries, la dernière à la Cité. »

Un murmure lointain, harmonieux, berçait le silence des profondeurs, ponctué de bruits d'écoulement.

Le groupe de Kolly s'attribua la galerie située à droite, un deuxième groupe la galerie de gauche, les deux derniers groupes, sous le commandement de Quitre, la galerie du centre. On décida de marquer l'entrée des trois passages des lettres L, E et F : ce serait à Vipère et ses compagnons, s'ils arrivaient jusqu'ici, de choisir leur direction.

Cornuaud ne sentait plus la fatigue. La crise était passée et sa vigueur lui était revenue. L'enjomineuse sommeillait. Elle ne pouvait exiger trop de sacrifices de son serviteur : elle risquait de l'épuiser et de perdre subitement son véhicule. Elle changerait de corps le moment voulu, choisirait un homme jeune, vigoureux, attiré par le sang, elle obligerait l'ancien à perpétrer le rituel, à dérober les cheveux, les poils et la semence nécessaires, puis elle l'abandonnerait avec la même considération qu'un vêtement sale et usé.

« Les templiers n'ont jamais pardonné aux rois de France d'avoir condamné au bûcher leur grand maître Jacques de Molay. » Kolly marchait en tête, tenant à bout de bras la lampe dont la flamme commençait à donner des signes de faiblesse. « De là à penser qu'ils sont la cause directe de la Révolution, il n'y a qu'un pas que certains ont franchi.

— Ach, les templiers sont comme les chevaliers teutoniques », marmonna Johannes. Son accent était un peu moins prononcé que celui de la plupart de ses compatriotes. « Ils n'ont pas disparu, ils agissent dans le secret.

— Comment tu sais ça, toi ?

— J'ai demandé à être reçu dans leur ordre. Mais, comme j'ai tué l'un des leurs en duel, ils ne m'ont pas accepté. Ils montrent aussi un grand intérêt pour la Révolution française.

— Pourquoi donc ? »

Johannes buta sur une pierre et cracha quelques mots d'allemand avant de répondre :

« Ils cherchent à renverser la monarchie en Prusse et en Autriche, ils veulent imposer leur loi, eux aussi. »

Ils découvrirent de nouveaux embranchements plus loin, des bouches arrondies ou ogivales qui bâillaient dans la paroi, mais ils suivirent ce qui leur semblait être la galerie principale. Le murmure se précisait : il rappelait le bruissement d'une rivière. Ils respiraient un air de plus en plus chargé en humidité.

Kolly s'arrêta tout à coup et, d'un geste impérieux de la main, ordonna aux autres de s'immobiliser. Du murmure se détachait un gémissement assourdi qui n'était pas dû à l'eau.

« Il y a du monde là-bas », chuchota Kolly.

Il humecta son index et son pouce et les glissa sous le verre de la lampe pour éteindre la mèche. Le pistolet ou le poignard en main, ils parcoururent la dernière partie de la galerie à pas de loup. Elle donnait sur une ample cavité traversée en son milieu par un cours d'eau. Après que leurs yeux se furent accoutumés à l'obscurité, ils discernèrent une silhouette prostrée sur le bord de la rivière souterraine ainsi que, sur la grève opposée, deux barques à fond plat.

Ils attendirent encore quelques secondes avant de s'avancer vers l'homme qui continuait de geindre doucement près d'un tas de vêtements et de bottes souples. À aucun moment il ne parut remarquer leur présence.

Il tressaillit quand Chérubin lui adressa la parole, et fixa les trois hommes d'un air hagard.

« Qui es-tu et que fais-tu ici, citoyen ?

— Je... je ne sais pas nager...

— Tu n'as point répondu à mes questions, citoyen. Qui es-tu et que fiches-tu dans cet endroit ?

— Je... m'appelle Charles... Charles Glutron... »

Il remit précipitamment sa perruque sur son crâne dégarni, chaussa ses lunettes rondes et teintées, fixa son interlocuteur avec des yeux grossis par les verres et la terreur. Ses vêtements étaient maculés de boue, parsemés d'accrocs. Kolly s'accroupit devant lui et lui pointa son

pistolet sur le visage.

« Tu ne serais pas de ces jean-foutre qui tenaient une assemblée criminelle dans la grande crypte, par hasard ?

— Je ne... je ne vois absolument pas de quoi vous voulez parler...

— Nous saurons bien te faire retrouver la mémoire en temps voulu. Et ces vêtements ? À qui appartiennent-ils ?

— Au... au jeune homme qui était avec moi. Il a voulu traverser à la nage pour ramener une barque. Je l'ai vu couler à pic. À pic. »





CHAPITRE XVII

Antoine Schwarz avait perdu toute notion du temps. Il doutait parfois d'être encore en vie. On l'avait jeté dans un cul-de-basse-fosse où, s'accoutumant peu à peu à l'obscurité, il avait remarqué un broc d'eau et un pain rond et rassis que se disputaient deux rats. Il avait chassé les rongeurs à l'aide d'une grosse pierre et récupéré le pain qu'il avait grignoté peu à peu. L'humidité avait empêché la mie de durcir, mais, en contrepartie, lui avait donné un goût affreux d'eau croupie.

Il avait palpé les plaies et les bosses semées par les chaussures des hommes qui l'avaient roué de coups dans la cave avant de le transporter, inanimé, dans sa nouvelle demeure, une pièce exiguë et souterraine où ne filtrait aucune lumière, aucun bruit. Il dormait à même le sol de terre battue, dans un inconfort accentué par la présence permanente des rats. Il lui était arrivé de se réveiller en sursaut et de découvrir des yeux noirs et des museaux pointus à quelques pouces de sa tête. Les rongeurs se montraient chaque jour plus audacieux, comme tous les parasites qui, d'une prudence extrême les premiers temps, finissent par prendre confiance et se croire en territoire conquis. Ils le submergeraient lorsqu'ils le sentiraient à bout de forces, incapable de leur résister. Il n'avait plus rien à manger et il ne restait qu'un fond d'eau noire dans le broc. Quand il l'aurait bue, il lui faudrait pisser dans le récipient et absorber sa propre urine. C'était le conseil donné aux marins en cas de naufrage, il l'avait lu dans un almanach. Il avait un moment projeté d'attraper un rat et de le manger, mais il craignait d'attiser subitement l'agressivité des rongeurs, et puis l'idée d'ingurgiter de la viande crue était au-dessus de ses forces.

Bellerive n'avait laissé aucune chance à Schwarz dans la cave du

manoir. Il l'avait frappé au visage avec une telle promptitude que le policier n'avait esquissé aucun geste de parade. Il se souvenait d'une douleur fulgurante à la tempe puis d'une autre, plus sourde, sur la nuque. Il était tombé à genoux. Jacques-André Bellerive s'était acharné sur lui en l'accablant d'injures.

« C'est toi, hein, qui tournes comme un taureau en rut autour d'Armande ! Qu'est-ce que tu croyais, foutre de crétin ? Qu'elle avait des secrets pour moi ? Qu'elle tomberait amoureuse d'un misérable de ton espèce ? Tu as oublié qu'elle était comédienne ? Qu'elle était capable de faire croire n'importe quoi à n'importe qui ? Tu es bien comme tous les argousins, plus stupide qu'un âne ! Nous étions prévenus que tu viendrais te jeter dans la gueule du loup. Et maintenant, bougre d'idiot, tu vas goûter ses crocs ! »

Bellerive avait huché, d'autres hommes avaient surgi dans la cave et frappé le policier à coups de bâton et de pied. Après l'avoir enfermé dans son cachot, ses bourreaux ne s'étaient manifestés qu'à deux reprises. Une première pour vérifier qu'il était toujours vivant, une deuxième pour l'interroger. Bellerive s'était à chaque fois présenté avec trois acolytes, deux sans-culottes équipés de torches et un homme à la face blanche, poudrée, qui n'avait prononcé aucun mot ni exprimé aucune émotion.

Le jeune cordelier avait conduit l'interrogatoire :

« Que sais-tu de notre organisation ? Qu'en sait la Commune ? Le Comité de sûreté générale ? Qu'en savent les administrateurs ? Ta présence ici a-t-elle un rapport avec la mort de six des nôtres au cimetière Sainte-Catherine ? As-tu prévenu tes supérieurs hiérarchiques de ton expédition à Montmartre ? »

À chaque question, Schwarz avait répondu par quelques mots soigneusement triés malgré un accès de fièvre et une douleur persistante à son crâne. Il ne savait pas grand-chose de l'organisation de Mithra, il n'avait prévenu personne de son initiative, il n'avait rien à voir avec le massacre du cimetière Sainte-Catherine, il avait seulement voulu libérer Armande, à sa prière, de la tutelle de Bellerive, il ne savait pas pourquoi il avait accédé à la requête de la jeune femme, il avait mêlé le travail et les sentiments, une sottise qu'un policier digne de ce nom ne devrait pas commettre.

L'homme à la face poudrée et aux yeux indéchiffrables occupait un grade élevé dans la hiérarchie de Mithra. Les regards à la fois respectueux et craintifs que lui jetait sans cesse Bellerive, l'autorité naturelle qui se dégageait de lui, le luxe discret de ses vêtements et de ses chaussures, la complexité et la qualité de sa perruque ne laissaient planer aucun doute sur son importance. Schwarz avait pensé un moment qu'il s'agissait du Père des Pères, l'homme dont il essayait de percer le mystère depuis la mort du jeune Pélaget, puis un détail avait

attiré son attention et l'avait conduit à éliminer cette hypothèse : l'homme portait, sur le col de sa veste, une broche figurant un soleil. Il affichait ainsi son grade. S'il était soleil ou courrier du soleil, il œuvrait dans l'entourage du chef suprême, mais il n'était pas le Père des Pères. Il donnait en tout cas l'impression de garder en toutes circonstances une froideur de marbre. Il renvoyait à Schwarz l'image de l'humain qu'il aurait tant voulu être, un homme dépouillé des sentiments, imperméable aux désordres, réfléchi en toutes circonstances. Las, il avait fallu qu'il s'entiche de cette petite gourgandine d'Armande. Il le regrettait amèrement, il se promettait de ne plus jamais tomber dans un piège aussi grossier, mais il payait déjà sa faute au prix fort et il n'aurait sans doute pas la possibilité de corriger son erreur. Bellerive et les autres s'étaient retirés sans insister ni le maltraiter davantage. L'un des sans-culottes lui avait lancé une miche déjà rassise, l'autre avait repris le broc vide et l'avait remplacé par une cruche. Après leur départ, il avait dû se raisonner pour ne pas manger le pain en entier et ne pas boire l'eau fraîche d'un seul trait. La lutte éprouvante et silencieuse contre les rats avait à nouveau occupé l'essentiel de son temps. Il s'était fabriqué, à l'aide de sa redingote et de quelques pierres, un abri de fortune qui suffisait pour l'instant à tenir à l'écart les rongeurs les plus intrépides.

Des bruits de pas et de voix le tirèrent de sa somnolence. Un rat surpris par son mouvement fila sous la redingote tendue entre deux tas de pierres. Des cliquetis et des grincements précédèrent l'ouverture de la porte basse. L'éclat d'une torche chassa les ténèbres de la pièce. Bien qu'aveuglé, Schwarz entrevit des rongeurs juchés par dizaines sur la faîte des murs et tapis dans les recoins, en attente de la curée.

« Sacrebleu, v'là une armée de maudits semeurs de peste qui f'raient sûr qu'une bouchée de notre jean-foutre ! »

L'irruption dans le cachot de deux sans-culottes armés de sabres et de piques ne provoqua pas de mouvement de panique chez les rats. Ils se contentèrent de reculer de quelques pouces en poussant des couinements de protestation, comme s'ils refusaient de céder un terrain tout juste conquis.

« Lève-toi, citoyen, et suis-nous : on t'attend.

— Qui ? demanda Schwarz.

— Tu verras bien. Hâte-toi : ces fichues bestioles nous regardent comme si elles n'avaient rien mangé depuis un mois ! »

Le policier se releva. Pris de vertige, il chancela et dut prendre appui sur un mur. La fièvre, la faim, l'enfermement lui avaient confisqué ses forces. Il se ressaisit : une chance se présentait de quitter cet endroit de cauchemar, il avait besoin de lucidité, de sang-froid, pour la saisir. Il lui fallait endormir la méfiance des sectateurs de

Mithra. Continuer de jouer les loques humaines tout en restant à l'affût de la moindre faille, de la moindre opportunité.

« T'es capable de tenir sur tes jambes, citoyen ? » demanda l'un des deux sans-culottes.

Schwarz acquiesça d'un hochement de tête. Le vertige s'estompait, le sang circulait dans ses veines, son cœur battait vite et fort, l'espoir revenait et réveillait son énergie. Il s'efforça d'oublier les démangeaisons dans ses cheveux, dans sa barbe, sous ses bras, entre ses cuisses. Il secoua sa redingote avant de l'enfiler.

L'un des sans-culottes lui tira les bras en arrière et lui enroula une corde autour des poignets.

« Fichons le camp de c'trou de malheur. »

Ils franchirent un labyrinthe de couloirs et d'escaliers souterrains avant de se retrouver à l'air libre. Malgré la noirceur des ténèbres, la fraîcheur saisissante de la pluie et la morsure de la corde sur ses poignets, Schwarz eut la sensation de ressusciter. Il marchait d'un pas encore vacillant, comme Lazare sortant de son tombeau. Les rafales sifflantes lui apportaient des odeurs de toutes sortes, humus, bois brûlé, égouts, tanneries... Il lui fallut un peu de temps pour reconnaître les lieux. Ils déambulaient sur un flanc de la colline de Montmartre, au-dessus de l'immense lac noir et insondable de Paris. Les lampes à réverbère étaient éteintes, signe que la nuit était bien avancée. Quelques lumières brillaient encore comme des fanaux engloutis le long de l'enceinte des fermiers généraux. Elles éclairaient les rares silhouettes qui bravaient l'obscurité, le froid et l'humeur massacrante des patrouilles.

L'un des sans-culottes marchait devant Schwarz, l'autre, derrière, tenait l'extrémité de la corde et tirait dessus avec brutalité quand l'écart se creusait entre son prisonnier et lui. Ils approchèrent du manoir dans lequel le policier s'était introduit quelques jours plus tôt. Il le reconnut sans hésiter, même s'ils arrivaient d'une autre direction. Il guetta un moment d'inattention de ses gardes, mais à aucun moment ils ne relâchèrent leur vigilance. Et puis il manquait encore un peu de vigueur pour prétendre les semer à la course avec les bras liés dans le dos. Ils longèrent le mur d'enceinte du parc et se présentèrent devant une porte étroite surveillée par un groupe d'hommes armés de fusils.

« Vous nous ramenez l'espion ? »

— On est arrivés juste à temps pour l'empêcher d'être réduit en charpie par les rats, répondit le sans-culotte qui marchait devant Schwarz.

— Foutre, ç'aurait sans doute été le sort le plus enviable pour un goret de sa sorte ! »

Ils éclatèrent de rire et célébrèrent leur bonne humeur par de

généreuses gorgées d'alcool lampées au goulot d'une gourde. Trognes rigolardes, yeux brillants, ce n'était pas leur première tournée. Ils luttèrent à leur manière contre le froid maussade. Ils portaient les tenues habituelles des sectionnaires, bonnets phrygiens, chapeaux de feutre, plumets tricolores, carmagnoles, redingotes, pantalons rayés, cocardes, sabots ou bottes. Quand ils n'étaient pas de garde pour l'organisation de Mithra, ils semaient la terreur dans les rues de Paris. Ils utilisaient probablement les souterrains pour franchir à leur guise le mur des fermiers.

« On s'voit demain matin à la Halle-au-Blé, dit le sans-culotte qui se tenait derrière Schwarz.

— Sûr ! s'exclama un homme dont le chapeau anglais s'ornait d'un somptueux panache. Depuis la levée des trois cent mille, les provinces s'agitent. Exactement comme l'a prévu notre Père.

— Paraît qu'à la Convention on va prendre de grandes décisions les jours qui viennent, lança un grand gaillard à la moustache et aux sourcils imposants. Faut qu'on soit à l'Assemblée pour aider nos jean-foutre de députés à voter pour les bonnes ! »

Nouvel éclat de rire, nouvelle tournée de la gourde, nouveau flamboiement des yeux sur le fond de ténèbres.

« Ces fichus robins, ils ne comprennent que la force et la terreur ! cria quelqu'un d'autre.

— Ils parlent au nom du peuple, mais ils ne savent sûrement point ce que veut le peuple.

— Ils nous ont volé notre Révolution.

— Leurs grandes idées, leurs lois, leurs droits de l'homme, des sornettes, tout ça !

— Ils se sont servis du peuple pour prendre la Bastille et les Tuileries, mais v'là qu'ils l'abandonnent dans la misère.

— Des coquins ! Des accapareurs ! Des jean-foutre ! »

Schwarz crut, aux regards féroces qu'ils lui lançaient, qu'ils allaient se jeter sur lui et le tailler en pièces. Il se sentit dans la position de l'agneau convoité par une horde de loups.

« Avance donc, satanée bourrique ! »

Une violente secousse de la corde entraîna le policier en direction de la porte entrouverte.

« Demain première heure à la Halle ! »

Ils passèrent dans le parc baigné de ténèbres où les lacets clairs des sentiers sinuaient entre les arbres et les massifs. La façade grise du manoir se dressait à l'extrémité d'une allée large, droite et bordée de buis. Schwarz reconnut la terrasse entrevue lors de sa première visite clandestine. Des nombreuses ouvertures, seules une porte et deux fenêtres étaient éclairées. Les éclats de rire des sentinelles, les croassements des freux, les sifflements du vent ne troublaient pas la

paix nocturne. Difficile d'imaginer que le sort du pays se jouait en grande partie dans ce paisible décor champêtre.

Ils se dirigèrent vers la porte éclairée qui donnait sur la partie droite de la terrasse. Une douleur vive partait maintenant des épaules de Schwarz pour se propager dans tout son corps malmené par sa longue claustration.

On les attendait dans le grand vestibule éclairé par deux lustres pourvus chacun d'une trentaine de bougies. Jacques-André Bellerive, veste et pantalon noirs, chemise bouffante blanche, cheveux bruns dans le plus grand désordre, face blême encadrée d'une barbe naissante, yeux sombres, la jeunesse, l'insolence et la beauté incarnées ; l'homme à la face poudrée, aux vêtements luxueux et à la mine impassible sous sa perruque extravagante ; deux individus drapés dans des toges blanches et dont les visages se dissimulaient sous des masques d'inspiration perse. Une escouade de sbires armés de piques, de sabres et de pistolets s'était déployée derrière Schwarz, lui interdisant toute tentative de fuite par la porte. Les lourdes tentures, les marbres et les dorures proclamaient une volonté de grandeur et de solennité. Des effluves d'encens se mêlaient aux odeurs de bois brûlé et aux relents de parfums fleuris.

« Déliez-le », fit Bellerive.

Les deux sans-culottes s'exécutèrent avec diligence, pressés de quitter les lieux. Schwarz esquissa une série d'étirements pour chasser l'engourdissement de ses bras et de ses épaules. On ne pouvait pas dire que sa situation s'améliorait, mais il pouvait jouir de sa liberté de mouvement, et c'était déjà une très grande satisfaction.

« Quelqu'un voudrait t'interroger, reprit Bellerive après le départ des deux sans-culottes. Mesure ta chance, monsieur l'argousin : il ne reçoit pas souvent des jean-foutre de ton espèce.

— De qui parlez-vous donc ? demanda Schwarz d'une voix aussi ferme que possible. De celui que vous appelez le Père des Pères ? »

Bellerive s'avança et lui assena une gifle qui faillit le renverser.

« Certains mots sont obscènes dans ta bouche ! Contente-toi de répondre de manière sobre et précise aux questions qui te sont posées. »

La joue en feu, Schwarz se contint pour ne pas sauter à la gorge du godelureau qui le toisait avec arrogance et mépris.

« Une seule parole de travers, un seul commentaire déplacé, et tu regretteras amèrement d'être venu au monde : cette fois, nous t'offrirons aux rats pieds et poings liés, aussi nu qu'au jour de ta naissance. Est-ce que tu tiens à être dévoré vivant ? »

Le policier secoua lentement la tête en gardant les yeux rivés sur le carrelage de marbre.

« Bien, je constate avec plaisir que nous nous comprenons. Suis-

nous maintenant. »

Ils gravirent l'escalier monumental, en marbre lui aussi. Les sbires suivaient Schwarz en observant un intervalle de deux pas. Eux n'étaient pas des sans-culottes braillards et avinés qui tiraient profit des circonstances pour prendre une revanche sur leurs anciens maîtres, mais de véritables spadassins. Ils ne portaient d'ailleurs aucun insigne de la Révolution, pas de cocarde ni de plumet, ni de pantalon rayé, seulement des vêtements amples, pratiques, coupés pour le combat. Certains venaient de l'étranger, d'Espagne, d'Italie ou d'autres pays du bassin méditerranéen, peut-être de cette organisation secrète qui œuvrait dans les contrées mauresques et qu'on appelait la secte des assassins.

À l'étage, Schwarz fut introduit dans une pièce entièrement tapissée de tentures et imprégnée d'une odeur agréable d'encens. On l'installa dans l'un des fauteuils Louis XV alignés devant une estrade jonchée de tapis. Les deux hommes aux masques perses s'assirent de chaque côté de lui, Bellerive et l'homme à la face poudrée occupèrent les sièges extérieurs. Un lustre et deux bougeoirs dispensaient un éclairage diffus qui entretenait un climat de mystère. Au centre de l'estrade se dressait une banquette recouverte d'un drap jaune et pour l'instant vide. Deux sculptures représentant des faces de taureau l'encadraient, ainsi que deux chaises curules, vides elles aussi, très anciennes à en croire la patine de l'ivoire.

Le cœur de Schwarz battait la chamade. Il touchait au but, il allait rencontrer le Père des Pères et, même si les circonstances n'étaient pas celles qu'il avait imaginées, sa curiosité prenait le pas sur ses autres pensées.

Une porte s'ouvrit sur un côté de l'estrade. Deux femmes vêtues de tuniques légères et fendues qui ne cachaient rien de leurs corps vinrent s'asseoir sur les chaises curules. À leurs bras étaient enroulés des anneaux noirs et luisants. Des serpents, Schwarz s'en rendit compte lorsqu'il vit remuer leurs petites têtes triangulaires et leurs queues étranglées. La maigreur des prêtresses le surprit : il avait toujours entendu dire que le Père des Pères ne prisait que les femmes jeunes et belles (raison pour laquelle le policier avait approché Armande). Leurs yeux mornes semblaient posés sur le bord d'un gouffre, perdus dans le vide. Les serpents se déplaçaient avec une extrême lenteur sur leurs bras décharnés.

Enfin apparut une silhouette qui traversa l'estrade et se laissa choir sur la banquette. Schwarz éprouva une vive déception en constatant que le Père des Pères ne se présentait pas à visage découvert, mais la tête enfouie sous une cagoule bleue dont le bout recourbé rappelait les bonnets phrygiens. Ses yeux lançaient des éclats flamboyants par les ouvertures ovales. Schwarz fixa son attention sur les dessins bleu et

rouge brodés sur la chasuble du grand prêtre de l'organisation de Mithra. Il crut reconnaître des symboles maçonniques, la pyramide, le point dans le cercle, lui-même inséré dans le carré, lui-même compris dans le triangle, mais la signification des autres lui échappa. Ils évoquaient un langage archaïque – le fameux langage des oiseaux dont il avait maintes fois entendu parler dans son bureau ou dans les tavernes – proche des hiéroglyphes égyptiens.

Le regard du Père des Pères tomba comme la foudre sur Schwarz. Une chaleur intense lui irradiia le crâne, le front, la poitrine, le ventre.

« Nous souhaitons nous assurer, agent Schwarz, que vous avez agi de votre plein gré en vous introduisant ici. »

Schwarz fut pris au dépourvu par le timbre aigrelet et la respiration sifflante du Père des Pères, qui souffrait visiblement d'asthme ou d'emphysème pulmonaire. Un indice précieux pour une enquête qu'il ne mènerait jamais à son terme.

« Nous voudrions nous assurer que ni la municipalité de Paris, ni le Comité de sûreté générale, ni aucun club, ni aucun député de la Convention ne sont au fait de votre présence en ces lieux. »

Les serpents s'étaient redressés et avaient entamé une danse envoûtante le long des bras des deux femmes. Schwarz devina qu'au moindre geste suspect de sa part ils lui sauteraient à la gorge et lui inoculeraient leur venin. Quelle sorte de puissance fallait-il pour dresser des reptiles comme des chiens ? Il s'éclaircit la gorge et s'évertua à parler d'un ton aussi calme que possible.

« J'ai pris l'initiative de suivre monsieur Bellerive et deux sans-culottes jusqu'à Montmartre à la demande d'une jeune femme du nom d'Armande Bouvillon, comédienne de son état.

— Nous la connaissons fort bien et nous l'utilisons à des fins bien précises. »

Armande, une autre vipère dressée.

« Je reconnais qu'elle m'a joué comme un enfant, soupira Schwarz sans chercher à masquer le dépit dans sa voix.

— Qu'espériez-vous donc en venant ici ?

— D'abord, comme elle se plaignait de lui, de sa brutalité, je pensais délivrer Armande des griffes du citoyen Bellerive. Ensuite, je comptais en apprendre un peu plus sur votre organisation.

— Pourquoi vous intéressez-vous à nous ?

— Je suis policier. On me demande de m'occuper de certaines affaires.

— Qui vous a demandé de suivre notre affaire ?

— Mes supérieurs de l'époque. »

Schwarz mentait. Après avoir établi le rapport entre les nombreux cadavres aux têtes coupées des années 1780 et une société secrète vouée au culte du taureau perse, il avait alerté ses supérieurs, mais ils

ne l'avaient pas écouté, mettant ses théories sur le compte d'un esprit imaginaire, voire extravagant. Il avait donc œuvré seul jusqu'au moment où le ministre de Lessart avait jeté un œil distrait sur le dossier et chargé l'un des trois administrateurs de vérifier l'existence de la société occulte. Mais jamais les responsables n'avaient donné suite, jamais ils n'avaient diligenté une enquête officielle.

« Nous connaissions également fort bien quelques-uns de vos supérieurs, agent Schwarz.

— Je n'en doute pas. Je sais que certains des conventionnels, et non des moindres, se rendaient dans vos cérémonies.

— Jusqu'à l'année dernière. Ils avaient besoin de nous, de notre puissance, afin que leur échoie le pouvoir vacant. Nous le leur avons offert sur un plateau. Maintenant, ils nous ignorent ou, pire, ils nous combattent. Ils devront tôt ou tard rendre des comptes. Nous avons intrigué à la Cour et dans les loges pour convoquer les états généraux, nous étions dans la salle du Jeu de paume lorsque le tiers s'est constituée en assemblée, nous étions parmi les premiers émeutiers de la Bastille, nous avons poussé le roi à commettre l'erreur impardonnable de la fuite, nous avons défié l'infâme Motier au Champ-de-Mars, nous avons inspiré la louisette, nous avons organisé la prise des Tuileries, les massacres dans les prisons parisiennes, nous nous tenions dans la salle du Manège tout au long du procès du roi, nous avons un temps soutenu la Gironde puis, quand elle a cessé de nous être utile, nous avons misé sur la Montagne. Nous soutenons les factions les plus extrémistes parce que la terreur est notre meilleure alliée. Quand les jacobins de Robespierre auront accompli leur temps, nous les éliminerons à leur tour, parce qu'alors la nation sera prête à nous accueillir, à recevoir l'ultime révélation. »

La voix du Père des Pères gagnait en puissance. Les serpents se coulaient à présent dans la chevelure de leurs maîtresses, réapparaissaient entre leurs seins, sous leurs aisselles. Schwarz ne pouvait s'empêcher de garder un œil sur leurs fascinantes évolutions. Le jeune Pélaget avait-il assisté à une scène de ce genre avant d'être exécuté ?

« Et quelle est-elle, cette révélation ? demanda le policier.

— L'espoir de rédemption par le sang sacrificiel, l'immortalité.

— L'immortalité ? » Schwarz ricana. « Ça fait bien longtemps que l'humanité la cherche. Elle ne l'a encore jamais trouvée. Et vous-même m'en paraissez bien loin ! »

Une quinte de toux secoua le Père des Pères, qui confirmait ses problèmes respiratoires.

« Scepticisme, ironie, voilà bien le legs des Lumières ! reprit-il d'une voix enrouée. Nous sommes depuis si longtemps dans les ténèbres, depuis deux mille ans, depuis que le poisson a chassé le bœuf, depuis

que les adeptes du Christ ont conquis le monde, mais nous nous apprêtons, nous les descendants des Doriens et des Phrygiens, nous les fils du soleil, à surgir en pleine lumière.

— Vous croyez vraiment que la nation est prête à s'agenouiller devant votre bovin ? »

Bellerive se leva et brandit un poing furieux en direction de Schwarz.

« Il me semble te l'avoir conseillé tout à l'heure : pas de réflexion désobligeante ! »

Son rugissement déclencha une réaction immédiate et foudroyante des serpents, qui se dressèrent sur les épaules des deux prêtresses, prêts à l'attaque.

« Allons, jeune Perse, garde ta colère pour tes véritables ennemis, intervint le Père des Pères. Cet homme n'est qu'un comparse, un rouage insignifiant qui sera bientôt broyé par l'histoire. Comme son confrère avant lui.

— Pélaget ? souffla Schwarz.

— Il est venu à nous sous le nom de Voiturier. Il n'a survécu qu'une poignée de secondes à la morsure de nos implacables gardiens. »

Les yeux du policier s'embuèrent.

« C'était un garçon plein de promesses. Vous n'aviez pas le droit de...

— Et vous, de quel droit vous réclamez-vous pour interdire l'avènement de l'ère nouvelle ? De quel droit vous opposez-vous à l'inéluctable marche du temps ? Il ne fallait pas nous dépêcher votre petit protégé, agent Schwarz. Vous êtes le seul responsable de sa fin prématurée. Ne me dites pas que vous aviez envisagé de venger sa mort ?

— Je suppose que je dois me préparer à la mienne.

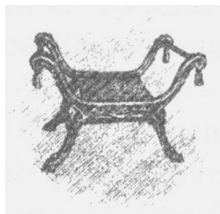
— Vous ne tenez donc pas à la vie ? »

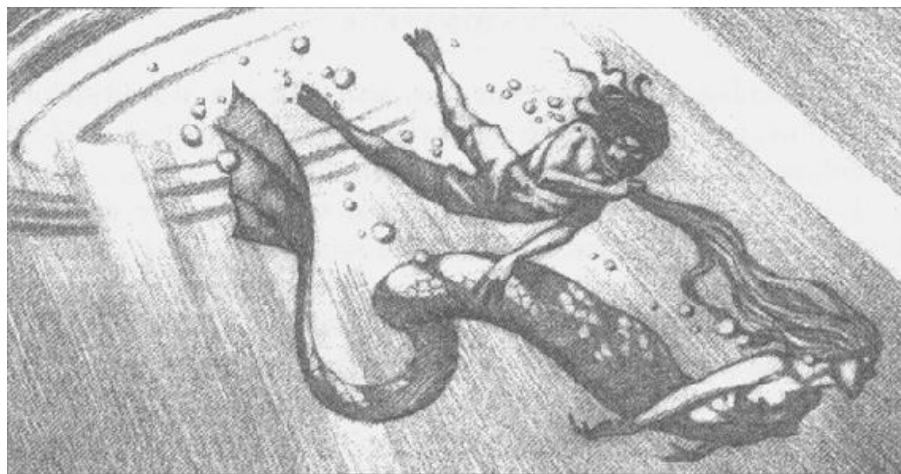
Bonne question. Schwarz n'était plus certain de vouloir à tout prix rester en vie. La trahison d'Armande avait détruit ses dernières illusions sur la nature humaine. Il avait tenté d'arracher ses sentiments comme de mauvaises herbes, mais il n'était pas parvenu à faire de son âme une terre stérile. Il lui restait encore à satisfaire sa curiosité. Il lui fallait agir avec promptitude et précision, sans marquer la moindre hésitation. Il avait l'avantage sur ses vis-à-vis de n'avoir plus rien à gagner ni rien à perdre. Il répéta mentalement la succession de gestes qu'il devait accomplir.

« Faites de moi ce bon vous semblera... »

À peine eut-il fini de murmurer ces mots qu'il bondit sur l'estrade, se précipita sur le Père des Pères, saisit le bas de sa cagoule. Une chaleur fulgurante l'embrasa. Il s'enflamma comme de la paille sèche. Entrevit un éclair noir sur le côté droit de sa tête. Une douleur vive,

terrible, lui déchira la nuque.





CHAPITRE XVIII

Ronds, immenses, entièrement jaunes, les yeux de la créature scintillaient et paraient la roche et la surface de l'eau d'un vernis phosphorescent. Si son visage, très pur, et le haut de son corps étaient ceux d'une femme, le bas, couvert d'écailles, ressemblait à une queue large et cartilagineuse de poisson. Avec ses sept pieds de long, elle aurait pu être la fille de la fée océane apparue à Émile dans le marais de L'Aiguillon.

Une réplique miniature. Des membranes translucides reliaient ses doigts pourvus de griffes recourbées, des veines entrelacées et sombres enserraient comme un filet ses seins aux pointes nacrées. De sa longue chevelure emmêlée, d'une couleur brun vert, s'exhalait une odeur fade d'algues et de vase.

Émile avait bien cru se noyer quand elle l'avait saisi par la cheville et tiré vers le fond du cours d'eau. Il s'était débattu, avait tenté de tirer la dague de son caleçon afin de trancher ce qui lui semblait être un tentacule, mais, affolé, manquant d'air, il avait perdu le contrôle de ses mouvements, desserré les lèvres, l'eau s'était infiltrée dans sa bouche, dans ses narines, dans sa gorge, il avait encore lutté, puis, comprenant que toute résistance était inutile, il s'était abandonné au silence enchanteur des profondeurs.

Lorsqu'il était revenu à lui, il gisait sur une grève de terre humide, la face tournée vers la voûte raboteuse d'une grotte. Il avait pensé, en découvrant le visage à la fois étrange et fascinant penché sur lui, qu'il était passé dans l'au-delà, qu'un ange ou un démon était venu l'accueillir. Puis un spasme avait expulsé les dernières gouttes d'eau de son corps et il avait compris qu'il était toujours de ce monde. Il s'était redressé. Grâce à la lumière diffusée par les yeux de la créature, il avait découvert le puits large de quatre pieds par lequel ils étaient

arrivés.

Elle lui avait souri, dévoilant de petites dents nacrées et pointues dont la morsure était sans doute redoutable. C'est alors seulement qu'il avait songé à vérifier que la dague se trouvait toujours dans son caleçon. Il s'était affolé en s'apercevant qu'il l'avait perdue. Sa panique n'avait pas duré longtemps. La créature avait tendu le bras dans sa direction et ouvert la main : la dague reposait en travers de sa paume. Il s'en était emparé avec une précipitation révélatrice de sa frayeur et de son soulagement. L'arme avait émis une chaleur douce, agréable, qui lui avait en partie restitué ses forces.

Il avait perçu un chuchotement à l'intérieur de lui, tel un rêve agaçant qui hante l'esprit sans jamais se dévoiler. Il n'avait pas établi tout de suite la relation entre cette vibration insistante et le mode de communication des êtres du monde invisible, puis il s'était souvenu de ses conversations avec les fadets du bois Battiau, avec la fée Mélusine, il s'était appliqué à rétablir le silence en lui, à chasser les pensées parasites. Le murmure s'était peu à peu précisé, les notes prolongées s'étaient transformées en syllabes, les syllabes en mots, les mots en phrases, il avait accepté d'ouvrir son esprit à une pensée étrangère, une expérience troublante, dérangement.

Je suis celle qu'on ne nomme pas et que certains hommes, pourtant, ont appelée sirène.

L'éclat des yeux ronds et jaunes était tout à coup devenu plus intense, éclairant la grotte comme en plein jour.

Je suis la messagère de celle que les tiens appellent Lahuzeen ou Mélusine. Je suis venue de la mère de toute création, j'ai remonté le grand bras d'eau jusqu'à l'immense cité où j'espérais te rencontrer.

Comment savais-tu que je passerais par là ?

D'un geste gracieux de la main, la sirène avait désigné la dague.

Je ne le savais pas, je guettais l'occasion de te rencontrer. J'entends le chant de la dague. C'est elle qui m'a guidée. Je te suivais où tu te déplaçais. J'ai failli remonter à la surface quand tu t'es approché du bord du grand cours d'eau...

La Seine ?

Vous les humains, vous ne pouvez pas parler d'un lieu ou d'un être sans lui accoler un nom. J'ai perçu qu'il y avait d'autres hommes près de toi et j'ai guetté une autre occasion.

Tu as peur des hommes ?

Leurs filets ont jadis capturé certaines de mes sœurs, les filles de l'eau. Ils les ont regardées comme des monstres, ils les ont éventrées pour voir si elles ne cachaient pas un trésor ou un secret, puis ils les ont abandonnées, mortellement blessées, sur les rochers.

Comment te déplaces-tu sous la terre ?

Il existe une infinité de cours d'eau en dessous de la grande cité, plus ou

moins profonds, reliés les uns aux autres. Parfois j'ai dû nager dans une eau épaisse, noire et sale, et j'ai cru que j'allais mourir.

Les égouts... Moi non plus, je n'aime pas l'atmosphère de la ville. On peut donc mourir dans le monde invisible ?

Notre monde n'est invisible que pour ceux qui ne le voient pas. Et, même si nous ne vivons pas dans le même temps, si nos cycles de vie sont plus longs que ceux des hommes ou des animaux, nous finissons nous aussi par mourir. Que je reste trop longtemps hors de l'eau ou trop longtemps dans une eau impure, et je dépéris vite. Ici, sous la grande cité, les eaux n'ont pratiquement plus de pouvoir nourrissant, je ne peux pas me régénérer. J'ai hâte de revenir dans le sein de la mère de toute création.

L'océan ?

La sirène émit un sifflement joyeux, sa manière de rire sans doute. Il entrevoyait sous sa peau claire, presque translucide, certains de ses organes palpitants.

Pourquoi voulais-tu me rencontrer ?

Celle que vous nommez Lahuzeen et qui regarde tous les hommes comme ses fils m'a envoyée vers toi pour t'assurer de son soutien, pour te dire que tu n'es pas seul, que les êtres du monde invisible sont les alliés dans la lutte que tu es appelé à mener.

La lutte ? J'ai sauté du cheval mallet qui partait au galop, j'ai perdu du temps à errer et à me saouler dans le bocage vendéen, je ne sais toujours pas contre qui je dois me battre...

Il frissonna après avoir prononcé ces paroles, fouetté par une vague d'amertume.

Ta mère Lahuzeen m'a chargée de te dire que les remords ne sont d'aucun secours. Et que certaines destinées sont plus aisées à accepter que d'autres.

Quel est donc mon destin ? Est-ce qu'il a quelque chose à voir avec ma naissance ?

Je ne suis qu'une humble messagère. Tu dois seulement chercher au plus profond de toi. Tu as en toi tous les éléments, toutes les réponses. Comme chaque homme. Comme chaque être.

Le cheval mallet, quand se représentera-t-il ?

Il t'apparaîtra chaque fois que tu auras besoin de lui, mais seulement la nuit. Il t'emmènera toujours où tu dois aller.

C'était, mot pour mot, la réponse que la créature océane avait faite à Émile dans le marais.

Et... Perrette ? Est-ce qu'elle est... morte ?

La lumière des yeux de la sirène décrût tout à coup, et les contours de la cavité s'évanouirent dans la pénombre.

Je dois retourner maintenant dans l'eau... dans la mère de toute création. N'oublie pas : si l'esprit du mal extermine tous les hommes, alors nous disparaîtrons aussi, notre monde s'effacera. Nous sommes liés à

jamais. Tous les temps sont à jamais liés.

« Perrette, bon Dieu ? cria Émile. Est-ce que tu peux me dire si elle est morte ? »

Son éclat de voix résonna comme un coup de tonnerre dans les profondeurs de la terre. Les traits de la sirène se déformèrent, ses paupières translucides s'abaissèrent sur ses yeux. Il regretta de s'être emporté. Comme chez les fadets, comme chez Lahuzeen, comme chez toutes les créatures du monde invisible, le bruit provoquait chez elle une intolérable souffrance. Il y avait trop de colère en lui, une colère qui le dévorait depuis sa tendre enfance, qui le débordait régulièrement, qui l'embrasait comme une torche. La dague lui brûlait la paume de la main et la pulpe des doigts.

Elle vit... elle vit...

Le cœur d'Émile bondit dans sa poitrine.

Perrette ? Elle vit ? Tu en es certaine ?

Je ne puis rien te dire d'autre pour l'instant. Viens. Je te ramène à l'endroit où je t'ai trouvé.

Dis-moi au moins où elle est...

La sirène se glissa dans le puits en commençant par la queue jusqu'à ce que seule sa tête demeure émergée. Elle se détendit au contact de l'eau, son visage recouvra sa pureté et sa beauté originelles, ses yeux se rouvrirent et lancèrent leurs éclats scintillants.

Viens.

Ses cheveux s'allongèrent et s'enroulèrent autour de la cheville d'Émile. Il en fut tellement surpris qu'il ne lui opposa aucune résistance quand elle le tira vers le puits. Elle semblait ne produire aucun effort, ses traits restaient impassibles, et, pourtant, ses cheveux le halaient comme s'il ne pesait pas plus d'une once. Il glissa à son tour dans l'eau. Saisi, il suffoqua. Elle lui laissa le temps de s'habituer à la fraîcheur de l'onde.

Tu ne veux vraiment pas me dire où elle est ?

Prends autant d'air que tu peux.

Il inspira profondément et bloqua l'oxygène dans ses poumons. Elle plongea aussitôt et l'entraîna vers le fond du puits. Il n'avait pas besoin de remuer les bras et les jambes, il lui suffisait de se laisser emporter par la sirène dont les cheveux s'étaient resserrés autour de sa cheville. Elle nageait à une vitesse ahurissante. Il craignait à tout moment de heurter une voûte ou une saillie rocheuse. Il lui était impossible de dire s'ils montaient ou descendaient, dans quelle direction ils allaient, ils filaient à toute allure dans une nuit froide, liquide, traversée par des courants violents. De temps à autre, il lui semblait entrevoir des traînées lumineuses au-dessus de lui, des promesses d'un autre monde.

Il se demanda s'il aurait assez d'air pour regagner la grotte où

l'attendait Charles Glutron. Il n'avait pas envie de mourir maintenant. Perrette était vivante.

Vivante.

Les créatures du monde invisible ne pouvaient pas mentir. Perrette l'attendait quelque part en Vendée, et, même si elle était prisonnière de ce grand fils de vesse de Jean Augereau, même si le cocassier l'avait déshonorée, il caressait à nouveau l'espoir de la revoir, de lui baiser les paupières, de la serrer dans ses bras, de respirer son odeur. Rien d'autre n'avait d'importance. Ses poumons et sa gorge l'élançaient, sa peau, ses lèvres, ses yeux se rétractaient. Tenir quelques secondes de plus. La sirène s'orientait dans le labyrinthe aquatique sans marquer la moindre hésitation. La tentation d'abandonner se fit plus forte.

Penser à Perrette. Tenir encore.

Il lui sembla remonter, du moins la pression de l'eau s'exerça sur d'autres parties de son corps. Les cheveux de la sirène le relâchèrent tout à coup, il frôla sa queue écailleuse qui s'éloignait déjà dans une autre direction. Il ne lui fut pas nécessaire d'agiter ses membres, l'élan lui suffit pour crever la surface de l'eau. Il respira goulûment l'air confiné, chargé de moisissures. Recouvra ses esprits. Se rendit compte avec soulagement qu'il n'avait pas lâché la dague. Repéra, sur sa gauche, les deux barques à fond plat.

C'était bien la grotte où Charles et lui étaient arrivés. Il eut beau fouiller la pénombre du regard, il ne distingua pas la silhouette épaisse du banquier. Il gagna à la nage la grève où étaient rangées les barques. Il sortit de la rivière souterraine, remisa la dague dans son caleçon et, grelottant, poussa l'embarcation la plus légère sur l'eau. La pelle de la rame était étroite, fendue mais suffisante pour lutter contre le courant. Comme il avait appris à diriger les gabarres sur le Lay et les autres rivières de Vendée, il lui fallut peu de temps pour atteindre l'autre rive. Il avait espéré se réchauffer avec ses vêtements, il constata, avec un pincement aux entrailles, qu'ils avaient disparu. Il explora fébrilement la grotte, pensa d'abord que Charles, le croyant noyé, était reparti en les emportant, puis il remarqua des traces de pas sur la terre humide et comprit que deux ou trois individus avaient surpris et emmené le banquier. Quelques-uns des policiers, sans doute, dont l'intervention avait provoqué la panique dans la grande crypte. Comment étaient-ils parvenus jusque-là ? Avaient-ils percé le mystère du passage emprunté par le confident chauve et maigre de Charles ? Il y avait une autre hypothèse, plus probable : le labyrinthe souterrain disposait de dizaines d'entrées et d'une pléthore de galeries communicantes.

Il hésita, choisit finalement de retraverser la rivière : s'il retournait à la crypte, il serait bloqué par le panneau coulissant dont il serait

incapable de déchiffrer le système d'ouverture. Et puis, même s'il réussissait à franchir l'obstacle, il risquait de tomber sur des policiers affectés à la surveillance de la grande salle clandestine. L'autre rive, l'inconnu, lui paraissait finalement moins dangereuse. Il se frictionna vigoureusement pour lutter contre le froid et l'engourdissement, puis poussa à nouveau la barque sur l'eau.

Des éclats de voix.

Quelques instants plus tôt, un escalier taillé directement dans la roche et une passerelle jetée au-dessus d'un égout avaient averti Émile qu'il s'approchait d'une zone habitée. Le froid s'était également accentué, signe qu'il remontait à la surface. Il avait marché un long moment avant d'entrevoir la fin de la galerie. L'eau avait séché sur son corps, mais son caleçon restait humide et la dague avait cessé d'émettre cette douce chaleur qui l'aurait revigoré.

Une langue de lumière tremblante léchait le sol rocheux une vingtaine de pas plus loin. Émile s'avança avec prudence vers la porte entrouverte d'où jaillissait la faible clarté. Il repoussa la tentation d'empoigner la dague. Il ne tenait pas à briser son enchantement ni simplement gaspiller sa puissance contre des adversaires ordinaires. Les voix résonnaient maintenant tout près. Il s'arrêta à cinq pouces de la porte, attendit quelques secondes avant de se pencher sur le côté et de risquer un œil à l'intérieur. Une lampe à huile, posée sur une table, éclairait une carafe de vin aux trois quarts vide, des verres sales, des tabourets taillés dans un bois nouveaux. Les voix provenaient d'une salle voisine.

Émile avisa deux sabres posés contre le mur de gauche, non loin d'une autre porte. Il ne mit pas longtemps à prendre sa décision : il ne pouvait pas rester plus longtemps quasi nu et tremblant dans le froid, il devait tenter quelque chose avant d'être complètement gelé.

Il s'aventura avec précaution dans la pièce. Alors qu'il avait parcouru à peu près la moitié du chemin, une respiration rauque et des bruits de pas se rapprochèrent. Abandonnant toute prudence, il se précipita vers les sabres. Du coin de l'œil, il vit, précédé de son ombre, un homme s'engouffrer dans la salle et marquer un temps de surprise.

« Foutre de... »

Émile s'empara d'un sabre et le tira de son fourreau tout en épiant les réactions de l'homme, un gaillard qui allait tête nue, mais dont le chapeau ou le bonnet avait imprimé une marque profonde sur le haut de ses cheveux et sur ses tempes. Veste blanche tachée de terre et de vin, ceinture de tissu bleu, blanc et rouge enroulée autour de la taille, pantalon rayé, sabots noirs, épaules larges, traits grossiers taillés à la hache.

« Qu'est-ce qui se passe donc, Fleurdepied ? demanda un homme

dans la deuxième salle.

— Y a, mon vieux Passereau, qu'on a un jean-foutre de visiteur.

— Ramène-le par ici qu'on lui voie sa sale figure !

— J'demanderais pas mieux, répondit le dénommé Fleurdepied sans quitter Émile du regard. Mais le bougre a pris un d'nos sabres et il a point l'air d'humeur à m'le redonner.

— J'arrive. »

Un deuxième homme s'introduisit dans la pièce, vêtu également à la mode des sectionnaires avec son bonnet phrygien, sa carmagnole et son pantalon rayé. Il était équipé d'un pistolet qu'il braqua aussitôt sur Émile.

« Par les cornes du taureau, v'là un gars qu'est presque aussi nu qu'au jour de sa naissance ! »

Un sourire retroussa sa lèvre supérieure, releva son épaisse moustache et découvrit une dentition un peu moins ravagée que celle de Fleurdepied.

« Lâche donc ce sabre, freluquet. Tu vois bien que la partie n'est pas égale. D'où viens-tu ?

— Ma foi, je n'en sais rien, répondit Émile qui fixait avec attention le pistolet. Je me suis perdu dans le labyrinthe souterrain, je me suis déshabillé pour traverser une rivière à la nage, je comptais revenir prendre mes vêtements avec une barque, j'ai failli me noyer, je me suis retrouvé dans un autre endroit et j'ai perdu mon chemin.

— Qu'est-ce que tu fichais là-dedans ?

— Simple curiosité. Je me suis mussé par hasard dans une entrée, j'ai suivi un premier souterrain, puis un deuxième, puis un troisième, et me voilà bien incapable de rebrousser chemin. »

Un voile de suspicion assombrit les yeux bruns et striés de sang du sans-culotte.

« M'est avis qu'tu nous sers de jolies menteries ! Quelqu'un qu'a rien à s'reprocher cherche pas à voler une arme. Lâche donc ce sabre, paltoquet, ou je te brûle le cœur ! »

La dague chauffait à nouveau le long de la cuisse d'Émile, lui redonnait un peu de l'énergie volée par le froid. Il feignit de céder à la requête du sans-culotte, laissa pendre le sabre dans sa main et tendit le bras.

« C'est mieux comme... »

Émile fondit sur l'homme qui le tenait en joue. Il ne piqua pas droit sur lui, évitant ainsi de rester dans sa ligne de mire, il changea brusquement de trajectoire et frappa de taille. Le sans-culotte pivota sur lui-même, mais pas assez vite pour esquiver la lame qui s'abattit violemment sur son bras. Le pistolet lui échappa des mains. Le coup de feu partit dans le mouvement, la balle s'écrasa au pied du mur. La fumée et le nuage de chaux soulevés par la détonation se mêlèrent.

Émile se redressa et leva son sabre sur le deuxième homme, qui se tenait légèrement en retrait.

« Tue-le... tue ce foutriquet, Fleurdepied », gémit le sans-culotte blessé.

Il avait l'avant-bras entaillé jusqu'à l'os. Son autre main, plaquée sur la plaie, n'empêchait pas le sang de couler en abondance. Il chancela, heurta la table, renversa la carafe, les verres et l'un des tabourets, tomba à genoux, se recroquevilla sur lui-même.

« Y a un autre... un autre pistolet de l'autre côté... Tue-moi ce salaud, Fleurdepied. »

Mais la peur pétrifiait le grand gaillard plaqué contre le mur, le métamorphosait en enfant terrifié.

« Me... me tue pas, balbutia Fleurdepied. J'te... j'te laisse... T'as juste qu'à partir. »

Émile s'avança d'un pas vers lui, le sabre toujours levé.

« Dis-moi comment sortir de là ?

— Lui dis rien, foutredieu... »

Fleurdepied ne tint aucun compte de l'intervention de son compère prostré sous la table.

« Sans croiser les autres, hein ? Prends donc le premier escalier sur ta droite en sortant d'ici. C'est un ancien escalier de service que tout le monde croit condamné. Il aboutit dans des caves où c'est qu'y a plein de barriques. T'y trouveras un soupirail. Pas large, mais t'es point corpulent, tu devrais pouvoir t'y musser. Tu arriveras alors dans une cour intérieure où c'est qu'y a toujours plein de monde. Après, dame, à toi de t'débrouiller.

— Il me faudrait des vêtements.

— Où veux-tu que j't'en trouve ? »

Le regard de Fleurdepied voleta d'un coin à l'autre de la pièce comme une mouche affolée, puis un sourire hideux donna un air de gargouille à sa face tordue par la peur.

« T'as qu'à prendre ceux d'Passereau, hein ? Hein ? Qu'est-ce que t'en dis ?

— Nom de Dieu, Fleurdepied, tu perds... tu perds la... »

La voix de Passereau s'étrangla en un long gémissement.

L'idée n'était pas mauvaise. Émile se recula et récupéra le deuxième sabre.

« Déshabille-le. »

De grisâtre, le visage de Fleurdepied vira au blanc.

« J'peux point faire une chose de même !

— Si tu m'obliges à le faire, je devrai te tuer. Je ne peux pas laisser dans mon dos un fourbe dans ton genre.

— Si... si j't'obéis, tu m'feras grâce de la vie ?

— Tu as ma parole. »

Fleurdepied s'éloigna du mur, se rendit d'une démarche vacillante près du blessé, s'accroupit, commença à déboutonner les attaches de sa carmagnole. Passereau essaya de lui résister, mais la douleur le contraignit rapidement à renoncer.

« Arrête donc de t'tortiller comme un satané ver, sacrebleu, grommela Fleurdepied.

— Me dis pas... qu't'as peur d'un freluquet de son espèce...

— Vois dans quel état il t'a mis, ce freluquet, et reste tranquille. Plus tôt ce s'ra fait, plus tôt j'pourrai t'soigner. »

Passereau se laissa docilement retirer sa veste, sa chemise, ses sabots et son pantalon. Fleurdepied se releva et tendit le tas de vêtements ensanglantés et les sabots à Émile.

« Pose-les sur la table et recule.

— On dirait qu'une grande confiance règne entre nous. »

Vêtu maintenant de ses seuls caleçon et chaussettes, Passereau gisait dans une mare de sang. Des cicatrices rosâtres, bourgeonnantes, sillonnaient son corps massif, blanc, entièrement glabre. Fleurdepied recula de mauvaise grâce, avec un rictus provoquant, jusqu'à la porte qui donnait sur la galerie. Émile s'empara des effets de Passereau sans lâcher les sabres et, après un dernier regard pour les deux hommes, passa dans l'autre pièce.

Des bougies achevaient de se consumer sur une petite table dans une odeur de cire chauffée et de bois brûlé. Un pistolet était effectivement posé sur une table à trois pieds, ainsi que le nécessaire pour fabriquer des cartouches. Des plats contenant des restes et plusieurs verres empilés reposaient sur des caisses en bois disposées le long d'un mur.

Émile abandonna l'un des deux sabres, se saisit d'une bougie et de l'arme à feu puis fonça vers une deuxième porte en enfilade. Il constata que Fleurdepied ne s'était pas moqué de lui lorsqu'il découvrit l'entrée d'un escalier derrière la saillie d'une paroi consolidée par des briques. Étroites, tapissées d'une mousse glissante, les marches grimpaient en tournant à l'assaut d'une cavité cylindrique et ténébreuse. Les pierres débusquées dans l'obscurité par la flamme vacillante de la bougie luisaient, s'avançaient par endroits comme des proues de navire, se tenaient en équilibre dans des fissures d'un pied de largeur. Malgré un froid de plus en plus mordant, Émile n'enfila pas tout de suite les vêtements de Passereau. Il voulait d'abord mettre la plus grande distance entre les sans-culottes et lui. Il s'arrêtait régulièrement pour vérifier qu'ils ne s'étaient pas lancés à sa poursuite puis, rassuré par le silence, il reprenait son ascension.

Il arriva en haut exténué, les jambes coupées par l'effort. L'escalier débouchait sur un sous-sol voûté soutenu par des murs de fondation. Il posa la bougie sur une pierre plate et entreprit de s'habiller. Une forte

odeur de sueur et de sang se dégageait des effets du sans-culotte. Il surmonta son dégoût pour passer le pantalon, la chemise, l'épaisse carmagnole et les sabots, trop grands et trop larges pour lui. Bien que la chemise et la veste fussent déchirées aux manches et imbibées de sang, il apprécia d'être enfin protégé du froid. Il garda la dague dans son caleçon, glissa le pistolet dans une poche de la carmagnole, enfila la gaine du sabre dans la ceinture du pantalon rayé et se remit en chemin.

Un courant d'air souffla la flamme de la bougie. Il l'abandonna et erra un moment dans l'obscurité la plus totale avant d'aviser une clarté blafarde qui tombait d'un soupirail et se reflétait sur les cerclages de fer de barriques alignées sous des voûtes. La cave dont avait parlé Fleurdepied, senteurs mêlées de terre, de bois, de vin et de pourriture.

Émile se rendit près du soupirail, bien trop étroit, contrairement à ce qu'avait affirmé le sans-culotte, pour qu'il puisse s'y glisser. La lumière incertaine, terne, naissait de ce moment précis où l'aube n'est qu'un ourlet livide tout en bas de la nuit.

Une rumeur diffuse attira son attention. Il se dirigea vers la source du bruit, longea plusieurs rangées de barriques, parvint dans une gigantesque salle étayée par des piliers de pierre et jonchée de caisses de différentes tailles. Sa curiosité le poussa à essayer d'ouvrir l'une d'elles, mais le couvercle, rivé aux montants par une quinzaine de clous aux têtes larges et rondes, résista à la traction exercée par la lame du sabre glissée sous les lattes. Il n'insista pas, poursuivit son exploration et trouva au fond de la salle un deuxième soupirail, assez haut et large, celui-ci, pour autoriser le passage d'un homme de corpulence moyenne. C'était de là qu'émanait le bruit. Il se haussa sur la pointe des sabots pour faire glisser la barre du verrou et entrouvrir le volet métallique, percé en son centre d'un losange dentelé. Malgré ses précautions, il crut que les grincements et les crissemments allaient réveiller tout le quartier.

Il lança un coup d'œil à l'extérieur dès que le panneau métallique fut suffisamment entrebâillé. Il découvrit une vaste cour d'immeuble pavée, très animée malgré l'heure matutinale et une violente averse de neige. Des hommes, des femmes et des enfants déchargeaient les nombreuses charrettes garées entre les hauts murs. Des ombres s'agitaient derrière les voilages des rares fenêtres éclairées. Personne n'avait remarqué l'ouverture du volet du soupirail. Ils s'affairaient sans un mot, les bras chargés de caisses, de tissus, d'ustensiles, les épaules ployées par les lourds sacs de grains, sans se soucier des flocons qui se déposaient sur leurs bonnets, leurs coiffes et leurs cheveux.

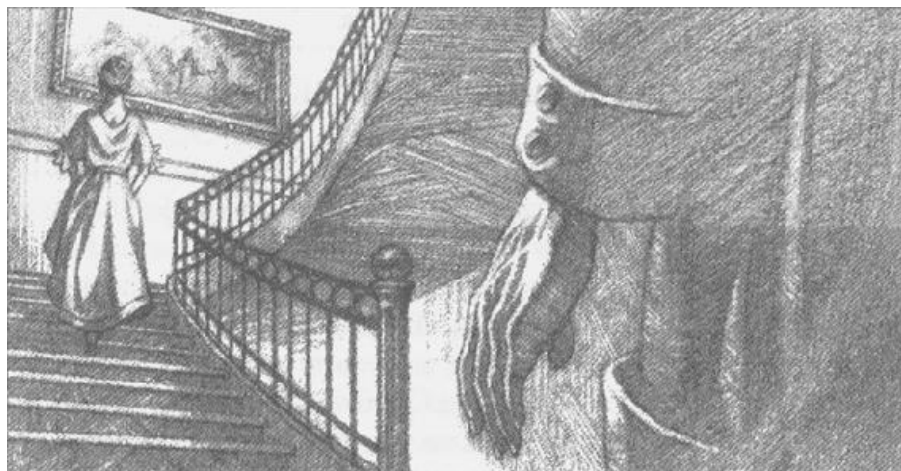
Émile attendit le moment propice. Il lui serait plus facile de se

risquer dans la cour quand les charrettes seraient entièrement déchargées. Il prévoyait ensuite de regagner le faubourg Saint-Antoine, de prévenir Julienne que les agents du Comité de sûreté générale avaient arrêté son époux Charles, puis de poursuivre la mission confiée par la créature océane. Comment, il n'en savait trop rien. La sirène lui avait conseillé de chercher les réponses au plus profond de lui ; il n'y puisait pour l'instant que de la confusion, de l'amertume et de la détresse.

Un grincement de porte retentit dans son dos, précédant de peu des bruits de pas. Des ruisseaux de lumière vive s'écoulèrent entre les piliers et les caisses, se répandirent sur la terre battue.

« Fouillez donc cette cave, vous autres ! gronda une voix. Il doit pas être bien loin ! »





CHAPITRE XIX

Cornuaud et les autres étaient sortis sous une violente averse de neige qui avait blanchi les abords du mur de fermiers et tendu un voile immaculé sur la misère du faubourg Saint-Denis. Malgré le temps exécrable, les charrettes des fournisseurs se présentaient en grand nombre à la barrière de Clichy, et les vendeurs ambulants sortaient des replis de la nuit en poussant leurs cris perçants.

Le petit groupe n'avait pas retrouvé le reste de l'expédition dans le labyrinthe souterrain ni dans la grande crypte qui ressemblait à un mausolée profané, corps enchevêtrés, meubles renversés, objets disséminés, tentures brûlées. Ils avaient récupéré les vêtements de l'accompagnateur de Charles Glutron, noyé aux dires du banquier, puis ils avaient fini par les abandonner dans une galerie.

« Ces jean-foutre auraient pu nous attendre ! avait grommelé Ange Kolly. La consigne était de nous regrouper.

— Ils ont dû croire qu'on s'était perdus. »

Chérubin avait accueilli la suggestion de Cornuaud d'une moue dubitative.

« Je crois plutôt qu'ils étaient pressés d'aller se coucher.

— Ils ont bien de la chance, murmura Johannes. Je donnerais cent livres pour m'allonger dans un lit, et sans femme dedans ! »

L'Allemand avait bu une gorgée rageuse au goulot d'une flasque qu'il avait ensuite proposée aux autres. L'alcool avait semé une traînée de feu dans l'œsophage et l'estomac de Cornuaud. La généreuse rasade qu'avait lampée Charles Glutron avait remis un peu de couleurs sur ses joues et un peu de lumière dans ses yeux.

Le banquier avait fini par leur raconter sa vie tandis qu'ils marchaient dans les galeries plongées dans une obscurité impénétrable, comme s'il tentait de tromper par la parole l'angoisse

distillée par le silence des profondeurs. Il avait probablement occulté les passages les moins glorieux de son histoire. À l'écouter, il avait toujours défendu les intérêts de la nation et du peuple, même lors des assemblées clandestines, la preuve, il avait épousé la cause de Robespierre et de ses jacobins, les seuls selon lui à pouvoir redonner de l'élan et de la moralité au pays. Kolly lui avait demandé d'un ton agacé ce qu'il fabriquait de son fichu argent, vu que la nation en manquait cruellement et que le peuple crevait de faim dans les rues. Charles avait répondu, avec un certain aplomb, qu'il le tenait à la disposition de la Convention, qu'il serait heureux de le partager avec ceux qui en avaient le plus grand besoin. Mais il ne fallait pas croire que la vie de financier était aussi aisée que le prétendait la rumeur : en ces temps troublés, les investissements étaient aléatoires, la monnaie instable, les relations avec les autres pays d'Europe interrompues, le commerce avec le Nouveau Monde pratiquement gelé, sans compter les incessants changements politiques... Il s'était prudemment abstenu de s'avancer dans cette voie. D'autres bouleversements pouvaient se produire les mois, les jours suivants, et il s'agissait de ne point se compromettre avec l'un ou l'autre clan. Kolly avait mis fin à la plaidoirie de Charles en lui faisant remarquer que les juges du tribunal de la nation seraient sans doute ravis d'entendre une si belle et émouvante apologie.

Ils se rendirent dans la rue où les avaient déposés les voitures la veille à la nuit tombée. La lumière sale de l'aube soulignait le délabrement des maisons, des immeubles et des anciennes fabriques. Le quartier semblait à l'abandon depuis des siècles avec ses terrains vagues, ses monticules de gravats et ses baraques de bric et de broc. Malgré ses nouveaux atours de neige, sa laideur transparaissait dans les façades lépreuses, dans les toitures éventrées, dans les colonnes de fumée noire tout droit sorties des forges infernales.

« Ces jean-foutre vont m'entendre ! gronda Kolly en constatant qu'aucune voiture ne les attendait.

— Ça ne va pas être facile de trouver un fiacre dans le coin, grommela Johannes.

— Il ne vous reste plus qu'à marcher. Jusqu'au faubourg Saint-Antoine. Comme le citoyen Glutron a eu la bonté de nous indiquer son adresse, je vous charge tous les deux d'aller visiter son domicile séance tenante.

— Sans mandat ? s'étonna Cornuaud.

— Le mandat, je vous l'obtiendrai plus tard.

— Vous... vous n'avez pas le droit », protesta Charles.

Chérubin décocha au banquier un regard dénué d'aménité.

« Le bon citoyen que tu prétends être n'a en principe rien à craindre d'une visite domiciliaire. » Il se tourna vers le paydret et l'Allemand.

« Voyez donc si vous pouvez dénicher des documents compromettants, des richesses cachées, des preuves d'accaparement. Une servante pourra vous aider sur place : elle s'appelle Toinette, elle travaille pour le deuxième bureau.

— On n'est qu'deux à c't'heure, avança Cornuauud. Imagine que c'gars-là ait une milice à domicile.

— J'en serais fort étonné. Les banquiers s'imaginent toujours que leur argent les place au-dessus des lois.

— Je ne vous permets pas, monsieur, s'insurgea Charles.

— Tu n'as rien à me permettre, citoyen. Si tu croyais m'abuser avec tes beaux discours, sache que tu t'es lourdement trompé. On te surveille depuis des mois. Pourquoi crois-tu que Toinette, ta soubrette, t'a accueilli dans son lit ? Maintenant, tu vas me suivre sans protester jusqu'à la Conciergerie. Et n'essaie surtout pas de m'échapper : tu m'offrirais une trop belle occasion de t'abattre ! »

Ils durent gagner à pied le centre de Paris, aucune voiture n'osant braver l'averse de neige qui rendait la visibilité quasi nulle. Au plus fort de la tempête, ils furent contraints de s'abriter dans une taverne où se rassemblaient un grand nombre d'anciens ouvriers des arsenaux employés pour l'heure à consolider les défenses du Nord parisien contre les armées coalisées des royaumes d'Europe. Le vin coulait à flots en dépit de l'heure matinale. Cornuauud et les autres durent s'en contenter. Le tavernier déclara qu'à cause des sacripants d'accapareurs il n'avait plus de café ni de chocolat, ni de rhum ni de tabac, et que, si les choses continuaient de la sorte, il n'aurait bientôt plus rien d'autre à servir à ses clients que de l'eau de la Seine. Ou bien il suivrait les conseils de Varlet, de Roux et de l'Ami du peuple, et ils iraient, lui et les autres Parisiens, faire rendre gorge aux coquins qui leur mangeaient la laine sur le dos, ils les pendraient avec leurs tripes et pisseraient sur leurs cadavres.

« Voilà dans quel gouffre cherchent à nous pousser les enragés, murmura Chérubin après avoir vidé son verre de vin dont l'aigreur lui tira une grimace.

— M'est avis qu'ils œuvrent pour le Père des Pères, lança Cornuauud à voix basse.

— Sans doute. Reste à savoir s'ils le font de leur plein gré ou s'ils sont manœuvrés. »

Le tavernier leur servit du pâté en croûte et une miche d'un pain de seigle pratiquement cru. Ils mangèrent de bel appétit, excepté Charles Glutron qui lançait des regards effarés sur les occupants des tables voisines, aux trognes ravagées par le travail en plein air, l'alcool et les privations. Un peu requinqués par leur frugal repas, ils attendirent que les chutes de neige s'apaisent pour reprendre leur marche dans un Paris blanc et pratiquement désert. Ils se séparèrent à l'extrémité de la

rue Saint-Denis, Kolly et Charles Glutron, plus mort que vif, continuant tout droit pour rejoindre les quais puis, de là, l'île de la Cité, Cornuaud et Johannes suivant la rue de la Verrerie en direction du faubourg Saint-Antoine.

« Les chefs du deuxième bureau nous prennent vraiment pour des bêtes de somme, gronda l'Allemand.

— Bah, nous trouverons sans doute chez le banquier de quoi nous rembourser de notre peine », dit Cornuaud sans se retourner.

Même s'il mourait d'envie de se réchauffer contre le corps tendre et brillant de Pélagie, la perspective de la visite domiciliaire l'excitait, effaçait la fatigue d'une nuit sans sommeil et les désagréments du froid. La ville sortait de son engourdissement quand ils atteignirent enfin la rue Saint-Antoine. Ils croisèrent des ouvriers qui se rendaient dans les ateliers de meubles et des petits marchands, parfois âgés de moins de dix ans, vendant à la criée des beignets, des pains, des journaux ou des verres de vin chaud. Les pavés et les fossés disparaissaient sous un tapis blanc de deux pouces d'épaisseur. Un silence inhabituel régnait sur les rues, pas seulement parce que les voitures avaient cessé de circuler, mais parce que la neige, comme de la ouate, étouffait tous les bruits. Ils reconnurent au premier coup d'œil l'immeuble de Charles Glutron, un élégant bâtiment clair bien distinct des autres immeubles et des fabriques de mobilier. Les frises sous les fenêtres, le linteau sculpté de la porte principale et les colonnes réparties sur la façade rappelaient le classicisme des constructions du début du siècle.

« Foutre, notre banquier ne vit pas dans une mesure, souffla Johannes.

— M'est avis qu'c'est un fils d'vesse d'accapareur, approuva Cornuaud. Et qu'on trouvera là-dedans de quoi nourrir la moitié de Paris.

— Qu'est-ce que c'est, un fils d'vesse ?

— Une expression de chez moi. Une vesse, c'est une chienne et une femme de mauvaise vie. »

L'Allemand hocha la tête avec un sourire entendu, but une nouvelle gorgée d'alcool à sa flasque et la tendit à Cornuaud. Ils vidèrent le récipient de ses dernières gouttes avant de pénétrer dans la cour intérieure de l'immeuble. Par chance, la petite porte insérée dans le portail n'était pas verrouillée. Le jour n'avait pas encore chassé la nuit d'entre les hauts murs. Les derniers flocons de neige n'avaient pas recouvert les traces de pas qui se dirigeaient vers le perron de l'entrée principale.

Ils trouvèrent, recroquevillé dans le renfoncement de la porte, un vieil homme à moitié endormi, transi de froid dans son ample pèlerine. Ils lui secouèrent l'épaule pour le réveiller. L'homme ouvrit

les yeux, ou plutôt un seul car l'autre était vitreux. Il portait un bicorné élimé sous la capuche de sa pèlerine et s'appuyait sur un bâton de marche au bout ferré et pointu.

« Que faites-vous donc ici, citoyens ? »

Il ne lui restait pas beaucoup de dents. Faible filet de voix, teint pâle, respiration rauque, sa vie ne tarderait pas à toucher à son terme.

« Me semble que ce s'rait plutôt à moi de t'poser cette question, citoyen, répliqua Cornuaud.

— Oh, moi, je viens seulement rendre visite à ma fille et à mes petits-enfants.

— Ta fille est donc l'épouse du dénommé Charles Glutron, banquier de son état ? »

La méfiance assombrit l'œil du vieil homme. Il parut prendre conscience des mines inquiétantes des deux hommes, des taches de sang sur leurs vêtements, des sabres imposants qui leur battaient les bottes.

« Ça se pourrait bien. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— C'est vraiment ta fille ? Quel genre de drôlesse fait attendre son vieux père dans le froid ? »

Le vieil homme baissa la tête comme un enfant pris en faute.

« Je... je n'ai pas osé frapper. Je ne voulais pas déranger. Je suis parti de chez moi au milieu de la nuit parce que je ne pouvais plus dormir. J'avais un pressentiment, vous comprenez ? Comme je ne suis pas dans les meilleurs termes avec mon gendre, j'attendais que l'immeuble se réveille pour m'annoncer.

— Bonne nouvelle, citoyen : t'auras plus à supporter ton gendre, vu qu'à c't'heure il est incarcéré à la Conciergerie. Et pas non plus à attendre plus longtemps dehors parce qu'on a pour mission de visiter cet immeuble.

— Vous êtes des sectionnaires ?

— Dame non ! On est du Comité de sûreté générale. »

Le vieil homme vacilla, et Cornuaud crut qu'il allait s'effondrer dans la neige, mais il parvint à rester debout en s'arc-boutant sur son bâton.

« De quoi mon gendre est-il accusé ?

— Il a comploté avec les ennemis d'la nation.

— Est-ce qu'il risque la... mort ?

— Ma foi, c'est c'que risquent tous ceux qui s'dressent contre les décrets de la Convention.

— Et ma fille ? Et mes petits-enfants, est-ce qu'ils peuvent être condamnés eux aussi ?

— Assez parlé ! coupa Johannes. Il fait un froid de gueux. On sera mieux à l'intérieur. »

Joignant le geste à la parole, l'Allemand choqua le heurtoir de

bronze jusqu'à ce que des pas précipités retentissent dans la réception et qu'une vieille servante vienne leur ouvrir. Son visage ridé, ses petits yeux inquisiteurs et les cheveux gris s'échappant de sa coiffe demeurèrent prudemment dans l'entrebâillement de la porte.

« Êtes-vous fous ? La maisonnée dort. » Elle reconnut le vieil homme et lui adressa un sourire de reproche. « Vous êtes déjà là, monsieur Gaspard ? Vous savez pourtant que madame votre fille ne peut pas vous recevoir avant... »

— Écarte-toi à c't'heure, citoyenne, déclara Cornuauud. Le Comité de sûreté générale nous a donné le mandat de fouiller cette maison. »

La servante fixa le paydret sans paraître impressionnée le moins du monde par son ton péremptoire. De même elle ne tint aucun compte des mimiques et des signes que lui adressait le vieil homme.

« Revenez donc plus tard, monsieur. Quand monsieur et madame seront disposés à vous recevoir. »

Une colère subite, terrible, se leva en Cornuauud. Il poussa la porte avec une telle brutalité que la servante, frappée de plein fouet par le panneau, lâcha la poignée et s'étala trois pas plus loin sur le carrelage. Cornuauud s'engouffra dans l'immense réception plongée dans la pénombre, s'abattit sur la domestique comme un oiseau de proie, la regarda se relever et remettre de l'ordre dans sa tenue avant de dire, d'une voix tremblante de fureur :

« Va chercher ta maîtresse, bon d'là ! Et t'avise plus de nous répondre sur ce ton, ou j'te garantis qu'ce soir tu coucheras à la Petite Force ! »

— Inutile de rudoyer mes servantes, monsieur, me voici. »

Cornuauud leva la tête. Une femme était apparue dans l'escalier, les cheveux défaits, revêtue d'un ample peignoir de laine, très belle sans doute dans un passé récent, le teint clair, les yeux rougis par le manque de sommeil ou le chagrin.

« Tu es l'épouse du banquier Charles Glutron ? »

Elle finit de descendre l'escalier sans répondre et s'approcha de la servante.

« Cette brute ne t'a point blessée, Claudine ? »

— Je me suis juste fait mal au coude et au derrière, madame.

— Elle devrait apprendre à tenir sa langue devant des représentants du Comité de sûreté générale. »

Le vieil homme était entré derrière l'Allemand et s'était aussitôt adressé à la maîtresse de maison pour lui éviter, sans doute, de commettre les mêmes erreurs que sa servante.

« Le Comité de sûreté générale ? Mais... nous n'avons rien à nous reprocher, bredouilla la femme du banquier.

— Ça, citoyenne, ça sera à nous d'en décider quand nous aurons fini d'fouiller cette demeure, lâcha Cornuauud.

— Avez-vous un mandat ?

— Nous te le présenterons tantôt.

— Mon mari connaît du monde à l'Assemblée, je connais moi-même certaines personnes de qualité. Il doit s'agir d'une erreur.

— Charles Glutron a été surpris cette nuit en compagnie de jean-foutre de comploteurs. S'il y a erreur, comme vous dites, ce s'rait plutôt lui qui l'aurait commise. »

Le sang se retira du visage de l'épouse du banquier.

« Où est-il ?

— À la Conciergerie, dans l'attente de sa comparution devant le tribunal. Rends-lui donc visite dans la journée, citoyenne. Il aura certainement besoin d'argent pour manger autre chose que du pain sec et boire autre chose que d'eau croupie. Et puis ça l'aidera à garder le moral.

— Que puis-je faire pour le sortir de là ? »

Cornuaud haussa les épaules.

« Ma foi, j'en sais trop rien. Adresse-toi à ceux de l'Assemblée que connaît ton mari. S'ils ont vraiment quelque influence, ils se débrouilleront pour le libérer avant son jugement.

— Son jugement ? Mon Dieu... »

La maîtresse de maison se mordit la lèvre pour contenir une montée de larmes. Puis, après avoir fixé le vieil homme d'un air désespéré, elle reprit empire sur elle-même et déclara, d'une voix raffermie :

« Avez-vous faim, messieurs ? La loi de la nation ne vous oblige pas à visiter la maison le ventre vide. Et si, bien entendu, vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je vous reçoive dans cette tenue.

— C'est point de refus, répondit Johannes avec empressement. Nous sommes debout depuis hier soir et nous n'avons mangé qu'un peu de pain et de pâté. »

Tous les regards convergèrent vers Cornuaud, qui approuva la proposition d'un hochement de tête. Le petit-déjeuner dans la taverne ne l'avait pas rassasié lui non plus, et le repas qu'elle lui offrait ne serait qu'un petit acompte des présents qu'il comptait ramasser lors de la visite domiciliaire pour les offrir à Pélagie.

« Je suis certaine qu'il a été entraîné dans cette histoire par ce petit Vendéen, Émile, Milo, que nous avons eu la bonté, la faiblesse surtout, de recueillir, dit Julienne.

— Un Vendéen ? releva Cornuaud. Un paydret ?

— Il nous a dit qu'il était de la région de... d'Hermine.

— Sainte-Hermine. Dame, il s'rait plutôt un fils de garce de bocain ! »

Gaspard Hugueny reposa son bol de soupe sur la table et fixa sa fille d'un air réprobateur.

« Tu ne devrais pas mêler ce pauvre garçon aux manigances de

Charles.

— C'est vous qui nous l'avez amené, mon père, mais vous l'avez rencontré sur le chemin, vous ne le connaissez point, vous n'avez pas vécu en sa compagnie. Je ne reconnais plus Charles depuis qu'Émile est entré dans cette maison.

— C'est-y lui qui accompagnait votre mari cette nuit à l'assemblée clandestine ? » demanda Cornuaud.

Julienne acquiesça du bout des cils. Johannes, assis à ses côtés, dévorait tout ce qui lui tombait sous la main, pain, œufs, charcuterie, restes réchauffés du souper de la veille, et vidait verre de vin sur verre de vin. Les deux servantes avaient dressé la table dans la petite salle à manger, ranimé le feu dans la cheminée, allumé les bougeoirs posés sur la table ou accrochés aux murs, apporté les mets et les carafes de vin, puis Julienne avait invité les deux visiteurs et son père à s'asseoir.

« Émile n'est pas rentré de la nuit, ajouta la maîtresse de maison.

— D'après votre mari, il s'est noyé en essayant de traverser à la nage une rivière souterraine. On a r'trouvé ses habits et ses chaussures au bord de l'eau.

— En êtes-vous certain ?

— Ils ont essayé de nous échapper par les souterrains, mais la rivière les a arrêtés. »

Gaspard Hugueny secoua la tête avec tristesse, l'œil fixé sur la nappe blanche de la table. Sa peine paraissait profonde, immense.

« Contrairement à ce qu'affirme ma fille, Émile est... était un bon garçon. C'est Charles qui est entièrement responsable de ce qui s'est passé cette nuit. Responsable de sa mort.

— Taisez-vous donc, mon père ! protesta Julienne, indignée. Voulez-vous envoyer votre gendre sur l'échafaud ? Voulez-vous priver vos petits-enfants de leur père ?

— Parlons-en, de leur père. » La voix du vieil homme était tout à coup devenue dure, tranchante. « Un homme qui ne pense qu'à faire des profits et le malheur de sa famille. Un homme qui serait capable de vendre femme et enfants pour quelques livres de bénéfice. Un homme qui a consolidé la fortune héritée de son père par le commerce des nègres. »

La respiration de Cornuaud se suspendit.

« Qu'est-ce que tu racontes ? »

Les yeux noirs de l'enjomineuse s'étaient ouverts au fond de lui.

« La stricte vérité, citoyen.

— Taisez-vous, au nom de Dieu, s'écria Julienne.

— N'invoque pas en vain le nom de Dieu, gronda Gaspard. Ton époux et beaucoup d'autres avec lui ont armé une flotte de navires à destination des côtes d'Afrique. Ils ont acheté des nègres dans le golfe de Guinée, qu'ils ont revendus, avec de gros bénéfices, dans les

Antilles ou dans les États du sud du Nouveau Monde.

— Ce n'était pas interdit par la loi.

— La loi et la morale ne font pas toujours bon ménage. Il n'y a pas pire activité sur terre que le commerce des hommes. »

Cornuaud ressentait les premiers symptômes d'une crise, frissons le long de la nuque, poids soudain sur les épaules, souffle glacial entre sa gorge et son bas-ventre, jambes flageolantes. Il but deux verres de vin d'affilée pour tenter d'oublier son trouble, mais la sorcière vaudoun avait compris qu'elle se trouvait en ce moment même dans la demeure de l'un de ceux qui avaient expédié les monstres blancs dans son village, et elle harcèlerait son serviteur tant qu'elle n'aurait pas eu son content de sacrifice et de sang. Déjà, Cornuaud devait s'enfoncer les ongles dans les paumes pour se retenir de ficher le couteau à pain dans la gorge découverte de la maîtresse de maison.

« Que je sache, père, la Convention n'a pas encore voté l'abolition de l'esclavage.

— Elle devait d'abord se débarrasser des négociants et autres suppôts de la Gironde, déclara Gaspard Hugueny. Maintenant que les jacobins ont les mains libres, l'esclavage devrait être aboli et les négriers enfin placés au banc d'infamie.

— On dit que l'âge apporte la sagesse, mais à vous il a apporté l'extrémisme...

— Si vouloir la liberté, l'égalité et la fraternité pour tous les peuples de la terre, y compris ceux d'Afrique, est considéré comme de l'extrémisme, alors je suis fier d'être extrémiste.

— Mon pauvre père, je crois plutôt que vous souffrez de sénilité.

Sénilité, folie, voilà à quoi tu associes nos gouvernants, Julianne. Si tu veux survivre en cette période troublée, apprend donc à polir ton langage et tes pensées. »

La colère de l'enjomineuse déferlait en Cornuaud, qui peinait de plus en plus à maîtriser ses gestes. Elle visait la maîtresse de maison tout autant que le vieil homme, son géniteur, Johannes qui s'empiffrait comme un porc, les servantes qui effectuaient d'incessantes allées et venues entre la salle à manger et la cuisine. De la même manière que les hommes blancs avaient enchaîné et emmené les hommes, les femmes et les enfants de son village, elle tuerait sans distinction d'âge et de sexe.

Claudine, la plus âgée des servantes, vint glisser quelques mots à l'oreille de sa maîtresse :

« Madame, je suis allée chercher cette paresseuse de Toinette, mais elle ne se réveille pas. Comme... comme la Belle au bois dormant. Elle est toute pâle. Si elle ne respirait pas, on la croirait morte. On dirait que... qu'elle a été ensorcelée.

— Allons, elle aura seulement attrapé une mauvaise fièvre. Nous

appellerons tantôt le médecin.

— Vous devriez monter vous rendre compte par vous-même, madame.

— Toinette ? C'est bien la fille dont nous a parlé Chérubin ? lança johannes en crachant autant de morceaux de nourriture que de mots.

— Vous la connaissez ? » s'étonna Julienne.

Malgré le regard assassin que lui décocha Cornuaud, l'Allemand répondit, d'une voix déjà embrumée par l'ivresse :

« Cette garce, comment tu dis, Belzébut ? cette vesse est un agent du Comité. Elle était chargée d'espionner votre époux. Et d'utiliser tous les moyens pour lui tirer des confidences. »

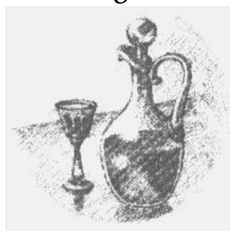
Julienne finit sa tasse de café. Ses yeux verts s'étaient assombris quand elle la reposa sur sa soucoupe.

« Je t'accompagne, Claudine. Veuillez m'excuser, messieurs. Que cela ne vous empêche pas de continuer votre repas. »

Elle remit un peu d'ordre dans sa somptueuse chevelure et défroissa les pans de son peignoir. Cornuaud repoussa son assiette, se leva, parvint à se camper sur ses jambes flageolantes.

« Je monte aussi. La demoiselle est du Comité, j'dois prendre de ses nouvelles. Reste là, Johannes. »

Les yeux noirs de la sorcière brillaient comme deux soleils incandescents dans les profondeurs de son âme. Il ne savait pas s'il pourrait attendre d'être arrivé dans la chambre de la servante endormie pour verser le premier sang.





CHAPITRE XX

Où donc est-il passé, ce failli bougre ?

— Paraît qu'il a coupé le bras de Passereau en bas. Et que c'poltron de Fleurdepied n'a rien fait pour l'en empêcher.

— Ils nous ont alertés trop tard. Tu crois qu'il est encore là, dans cette cave ?

— C'est Passereau qui nous a prévenus. On l'entendait gémir à fendre l'âme. Il suffit d'chuchoter dans un coin précis en bas, et on entend en haut aussi bien que si on t'parlait à l'oreille. Un système conçu par les templiers, j'crois bien. On l'appelle le confessionnal. D'après Passereau, le gars qui l'a blessé n'a pas eu le temps de quitter l'immeuble. S'il redescend ou si on l'attrape, il s'ra reçu comme il le mérite. »

Les deux sans-culottes bavardaient à quelques pouces d'Émile. Les éclats de leurs lampes éclairaient par instants la terre humide, les flaques sombres, leurs sabots, le bas de leurs pantalons et les fourreaux de leurs sabres. Ils avaient exploré les lieux sans que l'idée leur vienne de regarder sous les tonneaux ; il leur paraissait impossible, sans doute, qu'un homme pût se glisser dans l'étroit espace entre le sol et les barriques posées sur deux alignements de chevrons. D'autres groupes fouillaient les compartiments voisins de la cave. Émile espérait qu'ils n'iraient pas chercher des chiens. Ses muscles commençaient à s'engourdir.

« On va s'faire massacrer si on le retrouve pas ! Les lions deviennent féroces, de c'temps.

— C'est toujours nous, les corbeaux ou les griffons, qui avons droit aux corvées et aux réprimandes ! Ça change guère des jours où on trimait pour les ci-devant.

— Ils disent qu'on s'ra bientôt les maîtres de la nation, qu'on

recevra alors notre récompense.

— Des fois, j'me demande si notre récompense s'ra pas le baiser coupant d'la Veuve !

— Moi j'dis que, des fois, tu f'rais bien de garder tes pensées pour toi. En tout cas, notre homme n'est point là. Allons rejoindre les autres. »

Après leur départ, Émile patienta encore un moment avant de s'aventurer hors de sa cachette. Il fut victime d'un étourdissement lorsqu'il se releva. Son séjour dans l'eau de la rivière souterraine et sa longue marche dans la froidure des sous-sols l'avaient vidé de ses forces. Il lui fallait trouver rapidement de quoi manger et puis regagner l'immeuble Glutron de la rue Saint-Antoine pour se changer et se reposer.

Les voix de ceux qui le cherchaient s'entrelaçaient sous les voûtes. Elles s'éloignèrent peu à peu et, après qu'eurent retenti les grincements de verrous et de portes, elles finirent par se taire définitivement. Émile attendit qu'un silence total retombe sur la cave pour se rendre près du soupirail qu'il avait entrouvert quelques instants plus tôt.

La cour intérieure baignait désormais dans la lumière du jour et une blancheur éclatante. Les charrettes avaient toutes déserté les lieux et laissé des traces enchevêtrées dans l'épais manteau neigeux. Une silhouette coiffée d'un chapeau et enfouie dans une cape sombre dévala l'un des deux escaliers latéraux du perron et se dirigea d'une allure pressée vers le porche. Rassuré par le calme et le silence, Émile ouvrit en grand le volet métallique, se hissa à la force des bras sur le rebord du soupirail, se rétablit en souplesse dans la cour. Le vent froid et rageur jouait avec les derniers flocons qui tombaient d'un ciel bas et gris clair.

Émile remonta le col de la carmagnole.

Il sut qu'il était tombé dans un piège quand la dague se mit tout à coup à chauffer, quelques secondes avant qu'une dizaine de silhouettes se déploient autour de lui.

« Le voilà ! hurla une voix. Le laissez pas s'échapper ! »

Ils avaient feint d'abandonner les recherches pour l'inciter à sortir de sa cachette ; il était tombé tête baissée dans le piège. Ils accouraient vers lui en brandissant des sabres, des piques et, pour quelques-uns d'entre eux, des pistolets. Le cercle se resserrait, il lui fallait le briser, vite, l'empêcher de se refermer. Il choisit celui de ses adversaires qui semblait être le plus vulnérable ou le moins excité. Hors de question de tomber dans leurs mains. S'ils découvraient l'existence de la dague, c'en serait fini de sa mission, fini de l'humanité, fini des mondes visible et invisible. Il implora au fond de lui l'aide de la créature océane, puis saisit et arma le pistolet récupéré

dans les sous-sols.

« Attention, ce coquin est armé ! »

Il visa aux jambes l'homme qu'il avait choisi. Pressa la détente. La détonation résonna comme un coup de tonnerre entre les hauts murs. Touché à la cuisse, le sans-culotte poussa un cri, s'effondra, roula dans la neige, percuta deux de ses compères proches de lui. Ils tombèrent à leur tour et s'emmêlèrent sur le sol, créant une brèche dans laquelle Émile se rua instantanément.

Il lâcha le pistolet, sauta par-dessus les corps enchevêtrés et fonça à toutes jambes vers le porche. Un coup de feu claqua, suivi presque aussitôt d'un deuxième puis d'un troisième. Il courut en zigzag pour esquiver les balles. Une gerbe de neige s'éleva à quelques pouces de ses pieds. Il manquait de perdre les sabots de Passereau à chaque foulée.

« Rattrapez-le, vous autres ! »

Il s'engouffra sous le porche et fila vers le portail grand ouvert. Bouscula un homme chétif qui se portait à sa rencontre. Arriva sur un large quai où s'affairaient des silhouettes autour de bateaux et de barges amarrées. Il ne reconnut pas les lieux, il choisit une direction au hasard, se faufila entre les caisses couvertes de neige, les ballots, les petits groupes de débardeurs, courut vers l'extrémité du quai, aiguillonné par les cris de ses poursuivants. Ses sabots ripaient sur les pavés glissants. Il maintenait la main appuyée sur la poignée de son sabre pour empêcher la pointe de lui entraver les jambes. Un nouveau coup de feu retentit, le cordage d'une barge se brisa non loin de sa tête. Il accéléra l'allure, pourchassé par une bordée de jurons. Atteignit sans encombre le bout du quai. Là, il n'eut pas d'autre choix que de prendre sur sa droite. Il gagna en quelques enjambées une vaste place où se pressaient dans le plus grand désordre des voitures attelées et bloquées par la neige. Il reconnut au premier coup d'œil le pont qui enjambait l'autre bras de la Seine : le Pont-Neuf. Il se trouvait donc sur l'île de la Cité. Il jeta un regard par-dessus son épaule. Il n'avait qu'une trentaine de pas d'avance sur ses poursuivants. Il se lança sur le pont en craignant d'être une cible trop évidente dans le passage d'une largeur de dix pas. Sans ralentir l'allure, il parsema sa course de brusques crochets de manière à désorienter les éventuels tireurs.

Malgré le temps exécrable, l'animation habituelle régnait de l'autre côté du pont, quai de la Mégisserie. Émile éprouva un immense soulagement lorsqu'il parvint à se fondre dans la multitude. Il fendit les grappes de badauds assemblés devant les étals ou sous les auvents des boutiques, enfila les ruelles au hasard jusqu'au moment où il déboucha sur le quai des Ormes. Une embarcation glissait en silence sur la Seine immobile et plus sombre que le ciel. Essoufflé, il grimpa

sur un amas de caisses d'où il avait une vue d'ensemble des environs. Cette fois, il laissa s'écouler un long moment avant de se dire que les sans-culottes avaient cessé la poursuite.

Il redescendit de son poste de vigie et marcha d'un pas tranquille en direction du port Saint-Paul. Son cœur battait encore la chamade. Il n'était pas très loin de la rue Saint-Antoine, il se réjouissait déjà de manger un bon repas et de se glisser dans un lit confortable. La dague continuait de diffuser une douce chaleur sous ses vêtements. Ses pensées roulaient en flots torrentueux et confus. Les bateaux qu'il longeait s'entrechoquaient sous l'effet d'une légère houle. Le mauvais temps avait incité la plupart des bateliers à rester chez eux, et la neige n'avait pas encore été foulée par endroits.

Il s'aperçut tout à coup que des pensées étrangères se superposaient aux siennes. Comme si un inconnu s'était installé dans son esprit. Une sensation désagréable. La dépossession de son esprit, de la part la plus intime de soi-même, était probablement la pire mésaventure qui pouvait arriver à un être humain. Il tenta de se débarrasser de cette rumeur intérieure comme on chasse un insecte obstiné. Il traversa le port Saint-Paul désert, renouant avec le plaisir enfantin d'être le premier à imprimer ses traces dans une neige encore vierge. Au moment où il s'engageait dans la rue Saint-Paul pour remonter vers la rue Saint-Antoine, les pensées parasites se firent plus insistantes. Bien que silencieuses, elles avaient la force de hurlements. Il s'arrêta et, plutôt que de les rejeter, leur accorda toute son attention. Il prit conscience que quelqu'un tentait de lui parler en employant le langage du monde invisible. Le visage de la sirène lui apparut, d'une beauté et d'une tristesse bouleversantes.

Retourne... sur tes pas... Viens... près du bord de l'eau... de l'eau...

Son murmure était à peine perceptible, comme si elle n'avait plus assez de force pour transmettre ses pensées. Émile s'avança vers le bord de la Seine, avisa une grève enneigée qui s'enfonçait en pente douce dans l'eau sale. Un fossé se déversait une dizaine de pas plus loin, les immondices formaient une large tache moussue à la surface du fleuve.

La sirène lui apparut lorsqu'il parvint en bas de la grève, là où l'eau faisait fondre la neige et dévoilait les pavés. Il fut tout de suite frappé par le contraste entre la blancheur de son visage et la couleur verdâtre de sa chevelure. Le jaune de ses yeux avait tourné au gris clair.

Aide-moi... aide-moi...

Elle lui tendait les bras. Il se pencha sur elle pour l'aider à se hisser sur la grève. Elle portait au flanc une large et profonde blessure d'où s'écoulait un sang visqueux et noir. Sa queue écailleuse et luisante balayait doucement la neige des pavés.

Que t'est-il arrivé ?

Le fer... le fer des hommes m'a déchirée... j'ai manqué de vigilance, de force... je vais... je vais mourir...

On peut sans doute te soigner.

Inutile...

Pourquoi as-tu cherché à me revoir ?

Je voulais te dire, avant d'achever mon cycle... te dire...

Émile se retourna puis, après avoir constaté que personne ne se promenait dans les environs, il étreignit la fille des eaux, indifférent à l'odeur de vase qui émanait de ses cheveux, à l'eau et au sang qui se répandaient sur son visage et ses mains.

Tu as le droit de savoir... ta naissance... l'esprit du mal... c'est toi qui as été choisi pour... pour accomplir...

Un froid soudain et terrible se diffusa dans le corps d'Émile. Il comprit qu'elle était morte avant qu'elle ne soit secouée par un dernier spasme. Colère et chagrin jaillirent en lui comme s'il avait perdu quelqu'un de très cher. C'était d'ailleurs ainsi qu'il la considérait, comme un membre d'une grande famille qu'il commençait seulement à découvrir. Il demeura un temps prostré contre elle, puis un bruit de conversation s'éleva non loin et le tira de son abattement. Il poussa délicatement la sirène inerte dans la Seine en espérant que jamais elle ne remonterait à la surface, que jamais les hommes ne trouveraient son corps. Il la vit s'enfoncer lentement puis s'évanouir à jamais dans les profondeurs ténébreuses du fleuve.

« Qu'est-ce que tu fiches là, toi ? Tu serais pas mieux à t'enrôler dans les troupes de la nation plutôt que d'muser de même au bord d'la Seine ? »

Émile s'essuya les mains sur son pantalon avant de se relever et de se retourner vers les deux hommes qui se tenaient en haut de la grève. Se remémorant le stratagème de Gaspard Hugueny à la barrière d'Enfer, il leur adressa un sourire idiot.

« J crois bien qu'ce gars-là a point toute sa tête, s'exclama l'un des deux hommes. Il pourrait être dangereux avec son sabre. Les sectionnaires ne devraient pas donner d'arme à n'importe qui. »

Leurs cabans de drap épais, leurs bonnets piqués de cocardes, leurs visages burinés et leurs cheveux décolorés disaient qu'ils passaient l'essentiel de leur temps au grand air, sur le fleuve ou l'océan sans doute.

« J'sais pas ce que tu fabriques dans l'coin et j'veux pas le savoir, alors fiche le camp ! » grogna l'autre.

Émile fila sans demander son reste. La mort de la sirène avait épuisé le peu de forces qu'il lui restait.

Les voitures et les charrettes avaient de nouveau pris possession des rues de Paris. Les nuages désertaient le ciel et les premiers rayons du

soleil, se glissant par les déchirures, transformaient déjà la neige en boue. Les roues cerclées de fer et les sabots des chevaux soulevaient des gerbes jaunâtres qui retombaient sur les piétons et provoquaient des salves de hurlements et d'injures. Un attroupement s'était formé autour d'un jeune enragé juché sur une caisse de bois devant une fabrique de meubles. Il exhortait le peuple parisien à se rassembler et à marcher sur la salle du Manège pour obliger les jean-foutre de conventionnels à décréter le maximum des prix et à confisquer l'argent et les réserves des accapareurs. Des femmes, le poing dressé, le nez rougi par le froid, ponctuaient sa harangue de glapissements stridents. Il hurlait que les calotins et les aristocrates levaient des armées dans les provinces et projetaient d'assiéger Paris avec les armées des tyrans d'Europe, et qu'il faudrait sans doute se battre pour la nation. Aux armes, citoyens ! Marchons, marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons ! Tous entonnèrent le chant de l'armée du Rhin, que d'aucuns appelaient le chant des Marseillais.

Contrastant avec l'atmosphère d'émeute qui régnait dans la rue Saint-Antoine, l'immeuble Glutron paraissait étrangement paisible, abrité par un rempart de silence. Toujours secoué par la mort de la sirène, Émile devina que ce calme n'était pas normal quand la dague se mit à chauffer le long de sa cuisse. Il pénétra dans la cour intérieure par la petite porte du porche. La voiture et le cocher, qui attendaient d'habitude à toute heure du jour, ne s'y trouvaient pas. Juliette était peut-être sortie, mais c'était peu probable, elle ne quittait jamais la maison avant le début de l'après-midi. Des traces de pas se repéraient encore sur la neige en partie fondue. Deux hommes, peut-être trois, s'étaient présentés au cours de la nuit. Leur intrusion avait sans doute un lien avec ce qui s'était passé dans la crypte. Aucune lumière n'éclairait les fenêtres encore plongées dans la pénombre, comme si la maison avait oublié de se réveiller.

Émile se dirigea vers la porte basse en partie dissimulée par les pierres du perron. Charles Glutron empruntait souvent l'entrée des domestiques au retour de ses assemblées nocturnes. Jamais verrouillée, elle donnait à la fois dans la cave et dans les communs du rez-de-chaussée, d'où l'on pouvait gagner les étages supérieurs par les escaliers de service.

Le silence qui rôdait dans la buanderie, la réserve et la cuisine alarma Émile. La dague lui brûlait maintenant le haut de la cuisse et la hanche. Une odeur indéfinissable dominait les relents habituels de savon, de graisse brûlée, de légumes rances ou de feu de bois. À cette heure-ci, d'ordinaire, une grande effervescence s'emparait des lieux, les domestiques couraient d'une pièce à l'autre pour ranimer les feux dans les cheminées, servir le déjeuner dans la salle à manger, préparer les vêtements du jour pour les maîtres et leurs enfants, remplir la

baignoire d'eau chaude, préparer le blanchissage du linge, broser les chaussures... Des restes de préparation du repas matinal gisaient sur la grande table de bois, coquilles d'œufs brisées, miches de pain coupées, morceaux de lard, poêle beurrée, casseroles emplies des restes de la veille. Un feu avait été allumé dans la grande cheminée mais, faute de combustible, il s'était transformé en cendres. De même, la braise avait cessé de rougeoyer dans les fourneaux de pierre, de faïence et de fonte.

Émile tira le sabre de son fourreau et s'engagea avec prudence dans le petit escalier qui menait à la salle à manger et aux salons. Il n'y avait personne dans les trois pièces en enfilade.

Personne de vivant du moins : il découvrit un premier corps dans la salle à manger, allongé près de la grande table, la face contre le carrelage, baignant dans une mare de sang. Il le retourna et reconnut Gaspard Hugueny, dont le cou avait été tranché de part en part. Les deux yeux du vieil homme avaient désormais le même aspect vitreux. Émile se souvint de leur première rencontre devant la barrière d'Enfer, de ses précieux conseils, de sa bonté, et il regretta de ne pas avoir eu le temps de mieux le connaître. C'était le même genre d'homme que l'abbé Rambaud, l'un de ces fils des Lumières qui avaient cru en toute sincérité que les êtres humains se libéreraient de la barbarie et de l'ignorance par la raison. Il reposa la tête de Gaspard sur le sol en l'installant dans la position la plus décente possible. Le sang n'avait pas encore coagulé, signe que le crime n'avait pas été commis depuis très longtemps, que l'assassin n'avait peut-être pas quitté les lieux de son forfait.

L'odeur indéfinissable qu'il avait flairée dans la cuisine était celle du sang. Il avait maintenant l'impression de marcher au milieu des abattoirs du Châtelet. Un deuxième corps gisait à la sortie du petit salon, au pied de l'escalier de la réception. Un grand gaillard aux cheveux roux et au teint clair. Celui-ci s'était défendu avec acharnement : les taches pourpres sur la lame de son sabre laissaient à penser qu'il avait touché son adversaire. Les meubles et les colonnes renversés, les pots fracassés sur le sol témoignaient également de la férocité du combat. L'homme était un sectionnaire, un patriote en tout cas : une cocarde discrète était piquée dans le col de sa redingote. Il avait reçu un coup dans la poitrine, une blessure étroite mais profonde et définitive. Émile lui palpa le cou et se rendit compte que la mort venait tout juste de le cueillir. Il sentit une pression insistante sur la nuque, crut qu'on l'observait, se retourna avec vivacité, ne vit personne dans la grande pièce ni dans l'escalier. La dague diffusait une chaleur toujours aussi intense.

Il monta au premier étage. Un spectacle de désolation l'attendait dans l'une des chambres : les deux filles de la maison étaient étendues

sur le tapis, atrocement mutilées. Leur meurtrier s'était acharné sur elles avec une cruauté abominable, éparpillant leurs organes, éclaboussant les murs de leur sang. Il y avait quelque chose d'inhumain, de diabolique, dans la mise en scène de ce double assassinat. Le cœur au bord des lèvres, Émile sortit et dut s'asseoir quelques instants contre une cloison du couloir. Puis, quand sa nausée se fut dissipée, il explora toutes les pièces de l'immeuble, indifférent à la brûlure qui se répandait sur tout son flanc droit. Les macabres découvertes se succédèrent, le garçon, les servantes et Julienne, la maîtresse de maison, tous assassinés, tous mutilés, le premier dans sa chambre, les autres dans les escaliers, les dernières sur le palier du troisième étage. Tremblant de fatigue et de colère, exténué, Émile eut besoin d'un long moment pour recouvrer un peu de ses forces.

Un gémissement s'insinua délicatement dans le silence sépulcral. Il provenait de la chambre de Toinette. Émile s'y précipita. Le tueur avait épargné la jeune femme, toujours endormie, plus pâle que d'habitude. Le contact avec la dague, en la plongeant dans un sommeil enchanté, lui avait épargné le sort horrible des autres occupants de la maison. Il lui secoua doucement l'épaule, elle grimaça, poussa un nouveau gémissement, mais elle ne se réveilla pas. Découragé, il se laissa tomber sur le lit aux côtés de Toinette et s'abandonna enfin à son chagrin. Tous ces morts autour de lui... Les paroles de Louise, la femme de Germain, son ancienne maîtresse de La Rousselière, retentirent à nouveau en lui : *Une foule d'ombres autour de toi, des âmes errantes, la mort est sur toi, Milo, toute cette souffrance, l'esprit du mal...*

Un craquement s'éleva dans le couloir ou dans une pièce voisine. Émile se redressa. La dague semblait désormais chauffée à blanc, presque incrustée dans sa cuisse.

Des pas.

C'étaient bien des pas qui faisaient craquer le plancher. L'homme qui avait commis ces crimes rôdait dans les parages. Milo bondit du lit et se rua hors de la chambre, juste à temps pour voir une ombre s'éclipser à l'extrémité du couloir. Il fut en trois bonds sur le palier, aperçut, en contrebas, le bras de l'homme qui dévalait l'escalier tournant. Il se lança à ses trousses, sautant les marches quatre à quatre, mais l'autre l'avait entendu et, pressant l'allure, il ne lui fallut qu'une poignée de secondes pour descendre les trois étages. La fatigue d'une nuit de veille, la fièvre et la faim désavantageaient Émile, dont le corps répondait avec un temps de retard à ses sollicitations. L'assassin put tranquillement traverser la réception, ouvrir la porte d'entrée et disparaître dans la cour intérieure avant que son poursuivant n'atteigne à son tour le premier niveau.

Émile glissa sur les dalles empoissées de sang, perdit l'équilibre et s'étala de tout son long face à la porte entrouverte. Son sabre lui

échappa des mains. Le choc lui coupa le souffle. La jambe et le dos endoloris, il ne se releva pas tout de suite bien qu'une petite voix lui soufflât de vider d'urgence les lieux.

Une foule d'ombres autour de toi...

Il chercha son sabre des yeux, l'aperçut deux pas plus loin, baignant dans le sang de l'homme blond. La dague avait subitement cessé de chauffer. Il se dirigea à quatre pattes vers l'escalier où il comptait s'asseoir pour se remettre de sa chute. Sa tête bruissait de mille bourdonnements comme si une ruche s'était nichée sous son crâne. Il prit conscience, un peu tard, que les bruits ne s'élevaient pas en lui mais derrière lui. Des claquements de semelles sur le carrelage, des cliquetis, des ahanements.

« Bouge pas ! »

Il eut le réflexe de se retourner malgré l'injonction. Une dizaine d'hommes vêtus d'uniformes bleus et de bicornes s'étaient engouffrés dans la réception. Ils braquaient sur lui leurs fusils, et leur officier, un jeune homme dont le chapeau s'ornait d'un panache tricolore, promenait la pointe de son sabre à quelques pouces de son visage.

« Vous faites erreur ! cria Émile. Le meurtrier vient tout juste de se sauver de cette maison. J'étais en train de le poursuivre, mais j'ai glissé et il m'a échappé. »

L'officier, qui avait à peine passé les vingt ans, le dévisagea d'un air suspicieux.

« Quel meurtrier ? »

— Le gars qui a tué cet homme, répondit Émile. Et aussi tous les occupants de cette maison. Ils y sont tous passés, les enfants, les serviteurs, la maîtresse de maison, son vieux père... Une vraie boucherie.

— Et toi, citoyen, que fiches-tu donc dans cette demeure ? T'es point vêtu comme un bourgeois.

— Je viens de province. Je connaissais le père de la maîtresse de maison. Ils m'ont hébergé. »

Les yeux clairs de l'officier restèrent un long moment rivés sur Émile, comme s'il ne parvenait pas à démêler le vrai du faux dans ses paroles.

« Fouillez-moi donc cette demeure, vous autres ! Je m'occupe de ce quidam en vous attendant. »

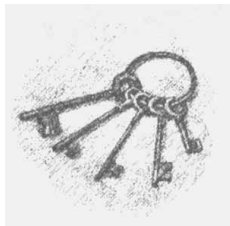
La visite confirma les dires d'Émile. Les gendarmes revinrent défaits de leur exploration des pièces du rez-de-chaussée et des étages supérieurs. Plusieurs d'entre eux se détournèrent pour vomir lorsqu'ils décrivirent à leur supérieur les horreurs découvertes un peu partout dans la maison.

« Quatre d'entre vous resteront en poste le temps que nous allions prévenir les autorités, dit l'officier. Jusqu'à ce que nous ayons obtenu

le mandat et posé des scellés sur la porte d'entrée. » Il se tourna vers Émile : « Toi, citoyen, tu viens avec nous.

— Où m'emmenez-vous ? s'enquit Émile.

— Là où est la place de tout assassin. Au Grand Châtelet. »





CHAPITRE XXI

Notre jolie veuve va désormais couper des têtes du matin au soir, mon vieux Belzébuth. »

La petite pièce, pourvue d'une seule fenêtre, n'était meublée que d'une table et de deux chaises. Le feu qui ronflait dans la cheminée ne suffisait pas à chasser l'humidité pénétrante. Depuis près d'une semaine, une pluie parfois mêlée de neige tombait sans discontinuer sur Paris, les fossés d'évacuation débordaient, les rues s'engorgeaient, les visages se renfrogaient.

Deux jours plus tôt, Melchior Quitre avait réclamé un bureau personnel et, comme il avait également exigé de garder l'ancien, spacieux et lumineux, Ange Kolly avait été prié de déménager dans une autre salle du premier étage du pavillon de Marsan, plus petite, sombre et malodorante ; ordre du Comité. Chérubin s'était exécuté au nom des intérêts supérieurs de la nation, mais les lueurs qui enflammaient ses yeux sombres et sa mauvaise humeur persistante annonçaient une riposte cinglante. Quitre s'était acoquiné avec des élus de la Municipalité, des extrémistes, qui défilaient à toute heure du jour et de la nuit dans son bureau. Les Cordas, Heussée, Gagnant, Godard et autres Baudrais, tous liés à la police de l'Hôtel de Ville, avaient reçu pour consigne de favoriser la levée des trois cent mille hommes, les conscrits que le peuple parisien, volontiers gouailleur, appelait les volontaires malgré eux ou les « malgré nous ». Kolly avait, lui, refusé de se compromettre avec des hommes qu'il regardait comme de la canaille et qui, à son avis, finiraient tous par se retrouver aux côtés de ceux qu'ils étaient chargés de combattre : sur l'échafaud.

La guerre d'influence que se livraient la Convention et la Municipalité, forte de ses quarante-huit sections, avait fini par déborder dans les couloirs du pavillon de Marsan.

Le deuxième bureau avait reçu les félicitations de Gensonné, le nouveau président de la Convention, un girondin bon teint, pour le magistral coup de filet opéré dans les souterrains de Paris ; Goupilleau de Montaigu et Duhem, membres du Comité et jacobins, l'avaient écouté pérorer avec une grande attention et un rien d'ironie.

« Ces jean-foutre de girondins adorent s'entendre discourir, avait glissé Goupilleau à Kolly et à ses hommes avant de sortir. On comptait bon nombre de leurs amis parmi les comploteurs que vous avez... »

Prudent comme la plupart des conventionnels, il avait évité de prononcer le mot « exécutés ». Tout le monde savait que les beaux parleurs de la Gironde, les grands perdants du procès du roi, n'en avaient plus pour très longtemps. Ils s'étourdissaient de mots d'esprit et d'autres effets de rhétorique pour oublier qu'ils étaient en sursis. L'ombre de la Montagne, des jacobins de Robespierre et des cordeliers de Danton, s'étendait désormais sur le pays. Contrainte de s'appuyer sur l'armée des sections et des sans-culottes pour parvenir à ses fins, la Montagne avait contracté une alliance de circonstance avec les extrémistes de la Municipalité, hébertistes et enragés. Une liaison dangereuse, disait Kolly, on ne sait pas encore lequel des deux Raminagrobis croquera l'autre. Il n'aimait pas en tout cas voir ces jean-foutre de l'Hôtel de Ville rôder dans le pavillon de Marsan.

« Nous allons avoir encore plus de travail. Davantage de visites domiciliaires, davantage d'arrestations. Je tiens pour sûre la création imminente du tribunal révolutionnaire de Paris et la nomination du citoyen Fouquier-Tinville comme accusateur public. Un homme qui ne plaisante pas avec la loi révolutionnaire. De même, j'ai entendu parler de la création de comités de surveillance dans chaque commune et dans chaque section. Ils seront chargés d'espionner et d'arrêter les suspects. »

Chérubin avait offert un cigare de La Havane, « une vraie merveille », à Cornuau qui, pour ne pas froisser la susceptibilité de son interlocuteur, s'était senti obligé de l'allumer. La fumée lui râpait la bouche et la gorge et le maintenait en permanence au bord de la nausée. L'odeur le ramenait une année en arrière, sur le pont de l'*Indomptable*, dans les rues de Saint-Domingue. Une douzaine de mois seulement, et il avait l'impression qu'une vie entière s'était écoulée entre son débarquement à Paimbœuf et cette conversation avec l'un des chefs de la police politique de la Révolution. Quant à ses existences antérieures, son enfance dans le pays de Retz et sa jeunesse au quai de la Fosse, elles paraissaient des reliefs de songes. Elles avaient désormais moins de consistance que les souvenirs de l'enjomineuse négresse. Au visage austère de sa mère se superposait une autre figure maternelle, couleur d'ébène celle-là, pourvue d'immenses yeux noirs ; les paysages du marais, les bourrines battues

par le vent, les étiers, les champs désolés, les buissons squelettiques, s'effaçaient devant les herbes jaunes de la savane, les immensités de terre rouge hérissées d'arbres gigantesques, les cases aux toits ronds et bruns comme des têtes de champignons. Il éprouvait par instants des sensations de femme, il se rappelait le poids d'un homme dans la pénombre d'une forêt, le mouvement régulier dans sa chair d'un membre à la fois dur et caressant, les frissons de volupté qui montaient de ses reins et se prolongeaient jusqu'aux extrémités de ses bras et de ses jambes.

Bon Dieu, la sorcière d'Afrique était en train de le métamorphoser en femme, et c'était si agréable, si excitant qu'il regrettait parfois d'être né homme. Il en arrivait à se dire qu'elle le récompensait ainsi de ses bons et loyaux services. Elle avait paru pleinement satisfaite de la tuerie dans l'immeuble Glutron. Elle lui avait fichu la paix depuis, peut-être également parce que l'affaire avait failli mal tourner et qu'elle évitait pour l'instant de prendre des risques. Il avait perpétré le sacrifice dans un état second, commençant par la maîtresse de maison et la vieille servante sur le palier du troisième étage, continuant avec les enfants et les autres servantes alertées par les hurlements, dans les chambres du deuxième, terminant par le vieillard et l'Allemand au premier niveau. Les deux hommes n'avaient pas interrompu leur repas, prenant sans doute les cris pourtant lamentables des enfants et des soubrettes pour des manifestations ordinaires d'une maisonnée au réveil. Aussi, quand Cornuaud s'était présenté dans la salle à manger maculé de sang, le sabre dans une main, un poignard dans l'autre, ils avaient mis du temps à réagir.

« Que... que se passe-t-il ? » avait balbutié le vieil homme.

Cornuaud avait fondu sur lui et, sans lui laisser le temps de se relever, lui avait tranché la gorge d'un geste précis. Johannes, comprenant alors que son partenaire avait perdu la tête, avait essayé de gagner la réception et la porte donnant sur le perron. Mais Cornuaud lui avait barré le chemin et l'avait contraint à se défendre. À demi ivre, l'Allemand, excellent bretteur pourtant, n'avait pas soutenu l'échange. Reculant, cédant peu à peu sous les attaques puissantes et répétées de son adversaire, il avait reçu le coup fatidique au pied de l'escalier, cinq pouces d'acier dans la poitrine, le cœur fendu comme une pomme blette, la mort instantanée. Le paydret avait ensuite décidé de remonter au troisième niveau pour égorger la bonne endormie et mettre la touche finale au sacrifice. Il avait entendu des bruits dans les communs. Tapi dans l'escalier, il avait vu un jeune sans-culotte vêtu d'une carmagnole claire et d'un pantalon rayé s'introduire dans la réception, examiner le cadavre de Johannes, se relever, se retourner brusquement et gravir les marches quatre à quatre. Cornuaud avait réussi à atteindre le troisième sans trahir sa

présence. Il s'était demandé si l'intrus, qui semblait connaître les lieux, n'était pas le fameux Émile, le bocain dont avaient parlé la maîtresse de maison et son vieux père.

« Et la visite domiciliaire chez le citoyen Glutron ? demanda Chérubin. J'ai su par un rapport de gendarmerie qu'elle ne s'était pas déroulée exactement comme prévu.

— Dame, j'en sais fichtre rien, répondit Cornuaud. Vu que j'ai eu quelque chose à faire d'urgence et que j'ai donné rendez-vous plus tard à l'Allemand directement à l'immeuble Glutron. Quand j'suis arrivé par la suite, y avait des gendarmes. Ils m'ont expliqué que tous les occupants d'la maison avaient été massacrés et qu'on avait arrêté le criminel. »

Une idée de génie qu'il avait eue là : il était sorti du porche juste avant qu'une escouade de gendarmes, probablement prévenus par un passant ou un fournisseur alarmé par les hurlements, ne s'engouffre dans la cour intérieure. Il avait décidé de rester dans les environs pour voir comment allaient tourner les choses, lavé les taches de sang de ses vêtements, de son visage et de ses cheveux à l'eau froide d'une fontaine, combattu farouchement la fatigue qui s'emparait de lui.

Les gendarmes étaient ressortis un moment plus tard en emmenant le jeune sans-culotte, devenu pour le coup le principal suspect de la tuerie. Une chance inespérée. Le paydret était revenu sur ses pas afin de donner du crédit à la petite histoire qu'il venait d'inventer. Il était tombé sur les quatre gendarmes restés en faction dans la maison et leur avait dit qu'il avait rendez-vous avec un autre agent du Comité de sûreté pour une visite domiciliaire. L'un des argousins avait pris son air le plus sinistre pour lui dépeindre le terrible malheur qui s'était abattu sur les lieux.

« Ces gens-là ont beau être des accapareurs, ils ne méritaient sûrement pas une telle fin, avait-il conclu d'une voix tremblante d'émotion. Personne ne mérite une fin pareille. »

La sorcière en Cornuaud avait répliqué que personne ne méritait non plus d'être enlevé de son village et enchaîné, nu et désespéré, dans l'entrepont d'un navire.

« Si je comprends bien, Belzébuth, la visite n'a pas eu lieu du tout.

— Ma foi c'est point faux. À c't'heure y a des scellées et plus moyen d'y entrer.

— L'assassin serait un gars de l'Ouest.

— Un Vendéen comme moi. Mais les bocains et les maraîchins n'habitent point l'même pays.

— Comment sais-tu qu'il est vendéen ? »

Cornuaud se mordit l'intérieur des joues. Il parlait parfois sans réfléchir, une fichue manie qui pourrait lui valoir de gros ennuis.

« Les gendarmes m'ont dit qu'il venait du même pays que moi, mais

d'la région du bocage.

— Je ne sais pas comment ils ont pu obtenir ce renseignement. Il paraît que leur assassin n'a pas ouvert la bouche depuis qu'ils l'ont incarcéré au Grand Châtelet.

— Dame, il l'a ouverte avant, sa goule. Il a troussé une belle fable aux gendarmes venus l'arrêter, comme quoi c'est lui qui était à la poursuite de l'assassin et qu'il a glissé sur le sang d'une victime. »

Kolly hocha la tête d'un air dubitatif.

« Cette affaire ne me paraît pas aussi simple qu'elle en a l'air. Il faudra que j'essaie de la tirer au clair.

— C'est pas à nous de nous en occuper, me semble. Elle r'garde plutôt la police municipale.

— Ceux de la Municipalité s'occupent bien des affaires qui ne les concernent pas ! Après tout, rien ne dit que la tuerie de la rue Saint-Antoine n'est pas un règlement de comptes politique.

— M'étonnerait. Le fils d'garce de meurtrier en a eu après les enfants, après les domestiques. »

Cornuau avait l'étrange impression de parler de quelqu'un d'autre. D'ailleurs il ne se considérait pas comme le véritable auteur du massacre mais comme un simple exécutant, comme le bourreau d'une sorcière africaine acharnée à venger son peuple. S'il n'avait pas été soumis à sa volonté, il n'aurait eu aucune raison de s'acharner sur la famille Glutron, il aurait procédé à une visite domiciliaire ordinaire, il les aurait simplement dépouillés d'une partie de leurs biens, en toute légalité.

« Je vais quand même demander aux membres du Comité de placer l'affaire sur le plan politique et de la confier au deuxième bureau, reprit Kolly après avoir expulsé d'un air extatique plusieurs bouffées de son cigare. Nous irons nous-mêmes interroger le suspect. De toute façon, si ce n'est réellement qu'une banale affaire de meurtre, nous aurons eu le grand plaisir de faire chier ceux de la Municipalité. Et mon très cher ami Piquette par la même occasion... »

Il fallut moins d'une semaine à Kolly pour que l'affaire de la tuerie de la rue Saint-Antoine soit officiellement confiée au deuxième bureau. Il disposait de solides appuis au Comité, Amar, Lasource, Duhem, le peintre David, le bras de Robespierre, Goupilleau, un autre Vendéen... Ceux-là lui affirmèrent qu'ils avaient cédé aux exigences de Melchior Quitre à seul dessein de mettre en confiance ses amis de la Municipalité et d'apprendre ainsi ce que ces jean-foutre avaient réellement dans le ventre. Il ne devait pas considérer son déménagement dans un bureau moins prestigieux comme un désaveu, mais au contraire comme une marque de confiance, voire comme une promotion. On lui confierait bientôt la direction unique du deuxième

bureau, Quitte étant désormais compromis avec les enragés du conseil municipal et donc indigne de confiance.

Ange Kolly, originaire de l'île de Corse, avait ravalé sa colère et recouvré une humeur enjouée. Il ne se faisait guère d'illusion sur la parole des conventionnels, qui usaient de la promesse avec une extrême légèreté, mais il avait acquis la certitude d'avoir choisi le bon camp. Les jacobins disposaient, avec le Comité de sûreté et le tout nouveau tribunal révolutionnaire de Paris, des outils les plus affûtés, les plus efficaces, pour exercer le contrôle du pays. Ils tissaient leur toile avec une patience et une obstination d'araignée tandis que les enragés misaient sur le mécontentement populaire, l'émeute, les coups de force. Des agents comme Vipère avaient suivi le parti de Piquette, d'autres, tel Cornuaud, étaient restés fidèles à Chérubin. Les deux clans ne travaillaient pas sur les mêmes affaires et s'évitaient autant que possible entre les murs du pavillon de Marsan.

Un printemps timoré se levait sur Paris. Des nouvelles alarmantes étaient parvenues de Loire-Inférieure, de la petite ville de Machecoul plus précisément, où les notables patriotes, officiers de la garde nationale, directeur de la poste et curé constitutionnel, avaient été massacrés par les royalistes dans d'atroces conditions.

« Machecoul, c'est pas par chez toi, Belzébuth ? demanda Kolly.

— Sûr, y a pas loin de Bourgneuf à Machecoul, j'dirais six ou sept lieues, répondit Cornuaud.

— Les paysans de ton pays m'ont l'air aussi cruels que le fameux Gilles de Rais.

— Ces gens-là aiment point qu'on les oblige à faire c'qu'ils ont pas envie de faire. Ils sont pas les seuls : j'ai ouï dire qu'y avait eu des émeutes dans la région de Cholet et dans d'autres coins de Vendée.

— La révolte couvait depuis trop longtemps. La levée des trois cent mille a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. La Convention pourrait bien se retrouver avec une guerre civile sur les bras. Le moment n'est vraiment pas très bien choisi : la guerre vient d'être déclarée à l'Espagne, nos armées reculent là-haut, dans le Nord. On aura beau envoyer des représentants en mission dans tous les départements pour réveiller l'ardeur patriotique des citoyens, on aura du mal à sauver la Révolution. »

Ils avaient résolu de rejoindre le Grand Châtelet à pied, estimant qu'ils gagneraient du temps dans les rues où les patrouilles de sectionnaires bloquaient les voitures et obligeaient leurs occupants à descendre afin de contrôler leur identité et de vérifier leur civisme. Les orateurs enragés, répartis le long des rues, soufflaient sur les rumeurs alarmantes comme le vent sur un incendie de forêt. Ils évoquaient avec force détails le sort échu aux patriotes de Machecoul, dévêtus, liés deux par deux, homme et femme, en une odieuse parodie

d'union, jetés dans une fosse commune après avoir été éventrés. Y avait-il pire barbarie que celle de ces hommes qui prétendaient agir au nom de Dieu et du roi ? Quel serait le sort des patriotes parisiens si ces gens-là marchaient sur la capitale et rétablissaient le régime honni et scélérat de la monarchie ? Ils réclamaient la décapitation immédiate de la reine et du dauphin. Tant que vivraient ces deux symboles maudits de la royauté, leurs partisans et les autres tyrans d'Europe continueraient de machiner leur délivrance et le rétablissement des Bourbons sur le trône. Aussi, les bons patriotes âgés de dix-huit à quarante ans devaient faire preuve de civisme et s'engager dans les troupes de la nation sans attendre le tirage au sort. Et les furies de prolonger leurs diatribes en harcelant les hommes, en les incitant à s'enrôler, en les traitant de modérés, de royalistes et de lâches. On aurait dit que les Parisiens sortaient de leur hibernation et que, pleins d'une vigueur nouvelle, ils s'efforçaient de rattraper le temps perdu. Jamais depuis que Cornuaud était arrivé dans la capitale il n'avait marché au milieu d'un tel désordre. Le pays semblait livré à des hordes surgies de toutes parts, sectionnaires, sans-culottes, gardes nationaux, furies, beaux, partisans de la monarchie, qui, après la longue immobilité de l'hiver, auraient décidé d'en découdre dans les rues, sur les places, dans les cabinets de lecture, sur le Champ-de-Mars, dans les galeries du Palais-Égalité. On croisait le fer sous les porches des immeubles et dans les venelles, on se retirait avant l'intervention des gendarmes en abandonnant des corps ensanglantés sur les pavés.

« Un vrai foutoir, marmonna Kolly. Il devient urgent de remettre de l'ordre dans le pays ! »

Au bout de la rue Saint-Honoré, les deux hommes empruntèrent les ruelles du Châtelet, un labyrinthe sombre et boueux où les voitures ne pénétraient pas. Une population misérable vivait au pied des maisons de bois, au milieu des odeurs infernales d'égout et de sang. Cornuaud entrevit des faces déformées par la petite vérole, la syphilis et la malnutrition sous des couvertures ou des capuchons de laine épaisse. Les pauvres bougres se fichaient bien de savoir qui gouvernait le pays, roi, Assemblée nationale, Municipalité. Les batailles pour le pouvoir ne les concernaient pas : ils n'avaient pas assez de vigueur ni assez de haine pour intéresser l'un ou l'autre clan.

Près du Grand Châtelet, un bœuf s'échappa d'un troupeau qu'on emmenait à l'abattoir, prit de vitesse les hommes qui le convoyaient et se mit à galoper dans une ruelle juste assez large pour l'accueillir. Il fonça tout droit sur trois lavandières chargées de paniers à linge. Elles n'eurent pas le loisir de se réfugier sous un porche ou dans un renfoncement, il les renversa toutes les trois comme des quilles et les piétina avant de poursuivre sa course folle dans le dédale sombre.

Kolly et Cornuaud, eux, l'évitèrent en se ruant dans une boutique de barbier, déserte à cette heure matinale.

« Que puis-je pour... »

L'irruption de la masse blanche du bœuf tout près de sa vitrine interrompit le barbier, un petit homme sec, brun de poil et revêtu d'un ample tablier blanc.

« C'est la troisième fois cette semaine ! grommela-t-il après que l'animal se fut éloigné. L'odeur du sang rend les bêtes folles. Qu'attend donc la Municipalité pour résoudre ce problème ? Qu'il y ait cent morts ? C'est ma foi vrai qu'ils ont autre chose à foutre que... »

Il se tut, se rappelant qu'il valait mieux tenir sa langue dans une période aussi agitée.

« Dois-je vous faire la barbe, citoyens ? »

Sa proposition rappela à Cornuaud qu'il n'avait pas eu le temps de se raser ce matin-là. Il avait réussi à s'assoupir peu de temps avant l'aube et, lorsque les cloches avaient sonné cinq heures, il avait tout juste eu le temps d'enfiler ses vêtements et de filer au rendez-vous fixé par Chérubin.

« Nous n'avons pas le temps. »

Pélagie n'avait pas donné de nouvelles depuis la veille. Le paydret s'était rendu à son appartement sur la rive droite, il ne l'avait pas trouvée chez elle. Il avait alors pensé qu'elle était allée se promener dans les galeries du Palais-Égalité et qu'elle se présenterait le soir chez lui, mais elle n'était pas rentrée de la nuit. L'inquiétude l'avait disputé à la jalousie dans l'esprit de Cornuaud. Depuis quelque temps, elle avait cessé d'être la jeune fille simple et douce que le borgne lui avait amenée. Elle s'était renfrognée, ses yeux assombris, elle ne répondait pas à ses sollicitations, ou bien de façon lapidaire, et elle paraissait avoir perdu son appétit de vivre. Il avait mis sa morosité sur le compte d'un hiver particulièrement maussade, mais les prémices du printemps n'avaient rien changé à son comportement, bien au contraire. Et maintenant il n'avait aucune idée de l'endroit où elle avait pu aller. Autant chercher une aiguille dans une meule de foin, et Paris était une gigantesque meule de foin.

Kolly et Cornuaud longèrent les abattoirs, se faufilèrent entre les mares de sang, les monticules de bouses et les déchets pris d'assaut par les chiens errants et les rats, s'éloignèrent de l'église Saint-Jacques et se dirigèrent vers le grand pavillon carré flanqué de trois tourelles en encorbellement et d'une grosse tour d'encoignure. L'odeur irrespirable de sang, de bouse et de suif les pourchassa jusqu'à l'entrée de la prison.

« Le motif de votre visite, citoyens », marmonna l'un des gendarmes de faction de chaque côté de la porte monumentale.

Kolly sortit un papier de la poche de sa redingote et le lui tendit.

« Le Comité de sûreté générale m'a chargé d'interroger un citoyen incarcéré dans cette prison », dit-il d'un ton pressé.

Le gendarme lui rendit son papier sans même chercher à le déchiffrer et fit signe au préposé d'ouvrir la petite porte latérale.

La puanteur du Grand Châtelet rappela à Cornuaud, en plus condensé, l'odeur de la prison du Bouffay de Nantes et celle de la Conciergerie. Les prisons se ressemblaient toutes, elles renfermaient toutes les mêmes misères, les mêmes désespoirs, les mêmes maladies. On fit attendre les deux hommes dans une petite pièce basse et sombre meublée d'un unique banc de pierre, puis un assistant du geôlier vint vérifier le mandat de Kolly avant de les conduire vers les salles de détention par un dédale de couloirs et d'escaliers sombres. Les cris et les gémissements des prisonniers se mêlaient aux meuglements tragiques des bœufs assommés et égorgés dans les abattoirs proches.

« L'assassin de la rue Saint-Antoine, hein ? » grommela le geôlier, un homme dont l'élégance, les manières, la perruque soignée et le parfum délicat contrastaient avec son énorme trousseau de clefs rouillées et l'atmosphère pestilentielle et lugubre des lieux.

Hésitant visiblement à poursuivre, il finit par ajouter, sans se retourner :

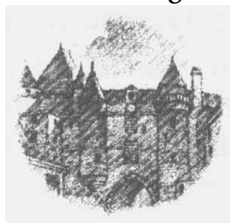
« Il est advenu une bien curieuse histoire avec ce quidam.

— Quoi donc ? releva Kolly après avoir attendu quelques secondes que son interlocuteur veuille bien continuer.

— On a trouvé une dague sur lui. Façonnée dans un étrange métal que je n'avais encore jamais vu.

— Quoi de plus normal pour un assassin que de porter une arme sur lui ? répliqua Kolly, agacé.

— Seulement, cette arme-là, citoyen, elle n'est point ordinaire, on ne peut pas la lui prendre : elle tue en quelques secondes tout individu qui pose la main dessus », lâcha enfin le geôlier, ravi de son effet.





CHAPITRE XXII

Émile n'avait pratiquement rien mangé depuis que les geôliers l'avaient enfermé dans une minuscule cellule basse et sombre où il ne pouvait pas tenir debout ni complètement allongé. Ils l'avaient d'abord conduit à la salle du gref où on l'avait dévêtu et fouillé. La dague était tombée en tintant sur les dalles de pierre. L'un des porte-clefs avait voulu la ramasser, mais à peine avait-il posé la main sur le manche qu'il avait poussé un hurlement et s'était effondré sur le sol, comme foudroyé. Son confrère geôlier et l'un des gendarmes s'étaient penchés sur lui pour constater avec stupeur qu'il était mort. Ils avaient appelé le concierge du Grand Châtelet et, en attendant sa venue, s'étaient perdus en conjectures sans songer un seul instant à associer ce brusque trépas et la dague. Elle luisait doucement dans la pénombre sous le banc de pierre. Émile avait espéré un temps que les autres oublieraient sa présence, qu'il pourrait discrètement la récupérer avant de quitter la salle du gref, mais un gendarme avait eu l'idée de s'en saisir et avait connu le même sort que le porte-clefs : une violente secousse avait ébranlé son grand corps, il était parti à la renverse, s'était affaissé sur le banc de pierre où il était resté inerte, les yeux révoltés, la bouche entrouverte.

L'un de ses collègues à la face rude et à la redingote râpée avait commencé à parler de diablerie. Le geôlier avait fait observer que les décès s'étaient produits tout juste après que les deux hommes avaient touché l'arme du prisonnier. Tous les regards avaient convergé vers la dague, posée en équilibre sur une dalle arrondie.

« Billevesées ! avait protesté le jeune officier. Il y a une cause naturelle à la mort de ces hommes, les médecins nous l'apprendront tantôt. Et, d'ailleurs, je m'en vais de ce pas vous le prouver.

— Je serais toi, citoyen, je m'abstiendrais de faire une chose

pareille », était intervenu Émile.

L'officier s'était retourné et avait considéré le prisonnier d'un air perplexe.

« C'est avec elle que tu as égorgé les habitants de la maison de la rue Saint-Antoine ? Elle dégoutte encore de leur sang ?

— Elle n'a égorgé personne. Mais elle est enjominée. Il n'y a que moi qui puisse la toucher.

— Enjo... quoi ?

— Enjominée. Ensorcelée si tu préfères. »

Un sourire dédaigneux s'était dessiné sur les lèvres de l'officier, dévoilant deux canines pointues nettement plus longues que ses autres dents.

« On ne t'a pas dit, citoyen, que les fariboles superstitieuses n'avaient plus cours à notre époque ? On ne t'a pas appris que nous étions sortis de l'âge des ténèbres ? Il n'y a plus de roi en France et plus d'autres calotins que ceux qui ont prêté serment à la République.

— Ce n'est pas parce que tu ne vois ni n'entends les êtres des autres mondes qu'ils n'existent pas. Je te le répète une dernière fois : si tu tiens à la vie, ne touche pas cette dague. »

Bien que le sourire de l'officier se fut accentué, les doutes avaient assombri ses yeux clairs. Il ne pouvait plus se déjuger devant ses hommes, mais les paroles du prisonnier avaient liquéfié ses certitudes rationnelles.

L'irruption du concierge, un homme au visage ridé, à la mise soignée et à la démarche claudicante l'avait tiré de ce mauvais pas. On avait expliqué la situation au nouvel arrivant, il avait hoché la tête avec gravité en gardant les yeux baissés sur les cadavres, puis il avait déclaré que, puisqu'il y avait un doute concernant la mort de ces deux hommes, il convenait pour l'instant de porter leurs corps à la morgue du Grand Châtelet afin qu'ils fussent examinés par les hommes de l'art ; quand ces derniers se seraient prononcés sur la cause exacte de leur décès, on serait à même de prendre la décision juste, une quarantaine et une fumigation s'il s'agissait d'une épidémie foudroyante, une prière funèbre s'il s'agissait d'une coïncidence extravagante, un... exorcisme (par un prêtre assermenté, cela va de soi) s'il s'agissait d'une diablerie (dans le cas, hautement improbable, où les hommes de l'art ne réussiraient point à se déterminer).

« Que penses-tu qu'il faille faire au sujet de cette dague ? avait demandé l'officier.

— Eh bien... » L'homme au visage ridé s'était essuyé les lèvres d'un revers de manche, conscient que l'officier se déchargeait sur lui d'une situation embarrassante. « Puisqu'ils sont passés de vie à trépas après avoir touché la dague, nous nous garderons du moindre contact avec elle jusqu'à ce que l'autopsie lève le doute...

— Doit-elle rester là tant que nous n'aurons pas reçu la réponse de la morgue ? avait demandé le geôlier.

— D'autres pourraient la toucher par erreur et connaître le même sort que... Enfin, je ne le crois pas, mais il est de notre devoir de prendre toutes les précautions, n'est-ce pas, citoyen officier ? »

L'officier avait marqué un temps avant d'acquiescer d'un bref hochement de tête, histoire de bien se dissocier des propos empreints de superstition du responsable de la prison du Grand Châtelet.

« Qui se chargera de l'emmener en lieu sûr ? avait insisté le geôlier.

— Le prisonnier, puisqu'il prétend être le seul à pouvoir tolérer son contact.

— C'est que... ce bougre peut la retourner contre les autres détenus, et aussi contre nous !

— Nous l'enfermerons dans une cellule isolée. Qu'il montre le moindre signe d'agressivité et nous l'abattrons comme un chien enragé ! Qu'en dis-tu, citoyen officier ? »

Malgré sa jeunesse, l'officier avait éludé la question avec la roublardise d'un diplomate expérimenté.

« Ma foi, c'est une décision qui te regarde, citoyen concierge. »

On avait donc prié Émile de reprendre sa dague, puis on l'avait emmené sous bonne escorte et à distance respectable dans une cellule individuelle meublée d'une seule pailleasse déjà infestée de vermine. La minuscule pièce n'était éclairée que par un faible rayon de lumière tombant d'une fissure murale. Des pierres suintait une humidité persistante qui empuantissait l'atmosphère et la rendait difficilement respirable.

Les rats venaient régulièrement rendre visite au prisonnier. Perchés sur les inégalités du mur, ils l'observaient en silence, leurs petits yeux luisants posés sur la pénombre comme des étoiles noires, guettant l'opportunité de lui dérober son pain sec ou encore attendant son agonie pour amener leurs congénères et le dévorer.

La dague, glissée contre son ventre ou son flanc, ne diffusait plus aucune chaleur. Il avait mangé les premiers temps le pain sec que le porte-clefs, un gros garçon persifleur, lui jetait chaque matin, il avait bu l'eau à l'atroce goût de purin au broc remplacé tous les deux ou trois jours, puis, terrassé par la dysenterie, il était resté allongé sur la pailleasse, sans forces, fiévreux, incapable de repousser les rongeurs qui venaient le frôler de leurs museaux.

Personne n'avait encore vidé son griache, le seau d'aisance en bois remis à chaque prisonnier. À l'odeur suffocante de moisissure s'associait désormais la puanteur de ses propres excréments. La nuit, un froid pénétrant s'invitait dans la cellule, se glissait sous ses vêtements et le mordait jusqu'aux os.

Le porte-clefs le tenait parfois informé du progrès de son affaire :

« Dès qu'on aura les résultats de l'autopsie, tu comparâtras devant tes juges. Ne compte point sur la clémence du tribunal : avec les nouveaux tribunaux, la sentence est exécutée une poignée d'heures après le jugement. Tu grimperas dans la charrette avec d'autres scélérats de ton espèce. Tu s'ras point mélangé avec le beau linge, avec les aristocrates ou les négociants ennemis de la Révolution, tu s'ras traité selon tes mérites, comme de la vermine. »

Parfois également, des policiers de la Municipalité se présentaient devant la grille et, le nez froncé par la pestilence, lui posaient une série de questions : pourquoi avait-il massacré tous les membres d'une famille qui avait eu la bonté de l'héberger ; avait-il agi sur un coup de tête ou bien avait-il prémédité son acte ; pourquoi les avait-il mutilés de la sorte ; pourquoi avait-il arraché le cœur des enfants ; appartenait-il à l'une de ces sectes sataniques qui proliféraient dans le ventre nauséabond de Paris ; où avait-il habité avant de venir dans la capitale ; pouvait-il donner les noms de ses éventuels complices, un aveu qui lui vaudrait la clémence des accusateurs publics ; de quelle matière était donc faite cette dague sur laquelle couraient les rumeurs les plus folles... Il ne répondait pas, trop faible et désespéré pour tenter de se justifier. Ils ne pouvaient pas comprendre, ils ignoraient tout du monde invisible, ils campaient sur leurs certitudes comme les religieux avant eux s'étaient enracinés dans leurs dogmes.

Seul le souvenir de Perrette l'aidait à supporter son séjour éprouvant dans les geôles du Grand Châtelet. Depuis sa conversation avec la sirène, il se rappelait sa beauté et sa douceur avec une précision bouleversante, comme s'il venait tout juste de s'arracher à ses bras, il revivait la nuit où elle s'était glissée dans l'appentis de la maison de Bequette et l'avait rejoint sur son lit de paille, il frémissait encore de ses baisers et de ses caresses, il se roulait dans son odeur, dans sa chaleur, dans ses soupirs. Puisque des centaines de lieues, des grilles et des murs le séparaient d'elle, il ne lui restait plus qu'à ployer par l'esprit l'espace et le temps.

Les lamentations des autres prisonniers et les meuglements des bœufs qu'on abattait au Châtelet déchiraient le silence capturé par les murs épais et pétris de souffrance. Émile savait qu'il ne sortirait de là que pour se présenter devant ses juges et monter quelques heures plus tard sur l'échafaud. Il s'était remémoré les scènes de son arrivée dans l'immeuble Glutron et n'avait pas trouvé d'éléments susceptibles de le disculper ou simplement d'offrir une nouvelle piste aux enquêteurs. Du tueur il n'avait aperçu que le bras et l'épaule le long de la cage d'escalier, revêtus d'un tissu sombre. La moitié des hommes de Paris portaient des redingotes noires ou gris foncé, l'autre moitié des vestes ou des manteaux rayés. La police tenait son coupable, un coupable évident, poussant la courtoisie jusqu'à oublier son sabre dans le sang

d'une victime, elle n'allait tout de même pas entendre ses dénégations et diligenter une nouvelle enquête sans autre indice qu'un bras et une épaule vêtus d'un tissu sombre. Il s'était trouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Le mal s'infiltrait parmi les hommes comme une eau sale, n'épargnant aucune région, aucun ordre, aucun milieu. Il infectait aussi bien Jean Augereau, le bocain qui avait enlevé Perrette, que le tueur de la maison de la rue Saint-Antoine. Aussi bien les accapareurs que les extrémistes de tous bords. Aussi bien les criminels enfermés au Grand Châtelet que les honnêtes gens pris d'une rage soudaine de destruction ou de pillage. Pas plus qu'on ne pouvait circonscrire le centre d'une eau sans cesse en mouvement, on ne pouvait enfermer l'esprit du mal dans un seul endroit ni dans le cœur d'un seul homme.

« Lève-toi, deux hommes du Comité de sûreté générale vont v'nir te poser des questions. »

La voix aigrette du porte-clefs tira Émile de sa somnolence et chassa les deux rats noirs qui s'étaient aventurés sur les bords de la paillasse. La fièvre était en partie tombée. Il se releva et s'empara du broc pour étancher sa soif. L'odeur putride qui s'en échappait lui retourna le cœur, mais il se força à ingurgiter trois gorgées d'eau. Il chercha des yeux les restes de pain de la veille, les rats s'en étaient déjà occupés et avaient nettoyé toutes les miettes.

« Tu pues pire qu'un goret, mon salaud.

— Alors vide mon seau et donne-moi de quoi me laver », répliqua Émile d'une voix faible.

Le porte-clefs, cheveux coupés à la serpe, vêtements constellés de taches, appuya son gros ventre sur la grille et le toisa d'un air narquois.

« Je n'ai point d'ordre à recevoir d'un scélérat de ta sorte ! »

Il déboutonna la braguette de son pantalon avec un gloussement, dégagea son membre épais et pissa en dirigeant le jet sur le prisonnier.

« Tiens, mon mignon, v'là d'quoi boire et te laver ! »

Émile se recula au fond de la cellule afin d'éviter l'aspersion d'urine, puis il s'assit en se tenant à l'écart de la partie souillée de la paillasse. Le porte-clefs lança un coup d'œil sur le côté avant de se coller contre la grille, de secouer son vit avec ostentation et d'adresser un sourire égrillard au prisonnier.

« Si tu veux améliorer l'ordinaire, c'est point difficile. T'as juste à t'montrer... caressant avec moi. »

S'il en avait eu la force, Émile aurait répondu à la proposition d'un coup de poing en pleine face ; il se contenta de dégager la dague de ses vêtements et de la brandir à quelques pouces du membre tordu et déjà gonflé de désir.

« Tu n'as donc pas entendu parler de cette dague, citoyen ? Qu'elle

effleure seulement ta misérable queue, et ta vie prendra fin dans les secondes qui suivent. »

Son sourire hideux s'effaça de la face de l'aide geôlier, qui bondit en arrière et se rebraguetta en un tournemain.

« Tu f'ras moins le fier sur la charrette. Je s'rai sur la place de la Révolution et je regarderai jaillir ton sang avec bien du plaisir. Et puis compte point sur ton pain demain matin... »

L'irruption de trois hommes l'interrompt. Émile reconnut le visage sévère du concierge qui marchait avec difficulté en s'appuyant sur une canne. Les deux autres lui étaient inconnus : l'un, de taille moyenne, portait une ample écharpe de laine par-dessus des vêtements élégants ; sous son chapeau à l'anglaise luisaient des yeux noirs et vifs au milieu d'un visage sec et brun. Le deuxième culminait à plus de six pieds, ses larges épaules torturaient le drap de sa redingote noire, il se présentait tête nue, chevelure plus rêche et dense qu'un toit de chaume du marais, traits durs, taillés dans le granit, yeux sombres et perforants. Il avait retiré son chapeau, sans doute pour lui éviter de se frotter à la voûte humide et sale du couloir.

La dague, qui ne s'était plus manifestée dans l'enceinte du Grand Châtelet, se mit à chauffer. Son brusque réveil donna un regain d'énergie à Émile qui se demanda pourquoi, ou plutôt pour lequel des visiteurs elle brûlait ainsi.

« Qu'est-ce que tu fiches devant la grille de cette cellule, Cochefer ? grogna le concierge. Tu sais pourtant qu'il ne faut à aucun prix approcher le détenu.

— Faut bien lui apporter son manger et son eau, se défendit le porte-clefs. Et puis lui changer son griache...

— Si j'en juge par ce que je vois, tu n'as pas dû souvent lui changer son seau ni son eau. En outre, vu sa mine, il n'a pas mangé à sa faim tous les jours.

— Dame, c'est un pailleux, il a pas d'quoi payer son séjour ! Et puis c'est qu'un monstre qui a massacré toute une famille.

— Ce n'est pas une raison pour ne pas le traiter avec humanité, Cochefer ! Je te décharge de ton service. Tu t'occuperas désormais de la grande salle commune du rez-de-chaussée. »

Cochefer marqua sa réprobation d'une moue qui lui retroussa la lèvre supérieure et le fit ressembler un court instant à un énorme rongeur.

« Tu sais pourtant qu'on est obligé d'œuvrer avec les chiens dans les salles communes, et que j'prise pas plus les chiens qu'ils me prisent !

— Eh bien, tu apprendras à les supporter. »

La mine du porte-clefs devint menaçante.

« V'là que j'veis être obligé d'en référer à la prochaine assemblée de la section des Lombards...

— Suffit, Cochefer ! J'irai leur raconter, moi, à ceux de ta section, à quel genre d'abominations tu te livres avec les prisonniers.

— Reste à savoir qui ils croiront...

— Fiche le camp, maintenant ! »

Cochefer s'exécuta de mauvaise grâce après avoir salué les trois hommes d'un sourire provocant.

« Si tu veux mon avis, citoyen, tu devrais te défier de lui, déclara l'homme au chapeau à l'anglaise. Avec la création des comités de surveillance, plus personne ne sera à l'abri d'une dénonciation crapuleuse. L'heure va bientôt sonner de la revanche des médiocres.

— J'ai déjà cédé trop souvent à ses sordides exigences, murmura le concierge. Et puis plus personne n'est à l'abri de rien de nos jours. Je vous laisse en compagnie de votre homme. Mille excuses pour les odeurs. Ce sacripant de Cochefer n'a jamais su faire correctement son travail. Il m'a été imposé par le... enfin, quand vous aurez achevé votre interrogatoire, il vous suffira de remonter au gref et de signer le livre de visite. »

Le concierge s'inclina et s'éloigna de sa démarche claudicante sans se servir de sa canne.

« Nous sommes du deuxième bureau du Comité de sûreté générale, dit l'homme au chapeau à l'anglaise après quelques secondes de silence. Mon nom est Ange Kolly, autrement appelé Chérubin, et lui, c'est Cornuau, surnommé Belzébuth. »

Émile demeura impassible en dépit de la chaleur intense qui se diffusait sur son côté droit.

« Étant donné la position disons... politique du citoyen Charles Glutron, nous sommes désormais en charge de ton affaire. À partir d'aujourd'hui, et quoi qu'on prétende, tu n'auras plus à répondre aux questions de ceux de la Municipalité, mais à nous. Comprends-tu ce que je dis, au moins ? »

Émile marqua un temps d'hésitation avant de répondre d'une brève inclinaison de la tête.

« Tu as protesté de ton innocence lors de ton arrestation, mais les gendarmes ont trouvé ton sabre dans le sang du dénommé Johannes Brandauer, un agent de nos services chargé de la visite du domicile des époux Glutron.

— J'ai déjà raconté aux gendarmes que j'ai glissé en pourchassant l'homme que je crois être le véritable meurtrier », plaida Émile.

Ange Kolly lui inspirait confiance. La franchise de son regard, de son sourire, la noblesse de son allure indiquaient une droiture d'esprit qu'à Paris il n'avait constatée que chez Gaspard Hugueny.

« Raconte-nous donc toute la scène en commençant par le début et en essayant de n'occulter aucun détail, même le plus anodin. »

Émile s'exécuta bien que le simple fait de rassembler ses souvenirs

et de les convertir en mots lui réclamât un effort exténuant. Il décrivit avec le plus de précision possible la découverte des cadavres dans les différents niveaux de l'immeuble, la fuite d'un homme vêtu d'une redingote noire, la poursuite dans l'escalier, la glissade, l'intervention des gendarmes.

« Tu es conscient, citoyen, que, même si nous avons envie de croire en ton innocence, nous ne pouvons pas nous contenter d'un aussi piètre indice qu'une redingote noire, lâcha Kolly à la fin du récit d'Émile.

— Je ne le sais que trop bien. Je peux pas inventer des indices là où ils n'existent point. Vous devrez vous satisfaire de ma parole. »

Kolly retira son chapeau et lissa ses cheveux noirs et ondulés du plat de la main.

« D'après Belzébuth, tu viendrais de l'Ouest, de Vendée.

— Je suis de La Réorthie, un bourg du bocage à quelques lieues de la plaine du Sud.

— Pourquoi n'es-tu point resté chez toi ?

— Si je vous le dis, vous ne me croirez pas.

— Essaie toujours. »

Émile se releva et s'agrippa aux barreaux de la grille. La faible hauteur du plafond l'obligea à rentrer la tête dans les épaules et à garder les genoux ployés. Le léger recul et la grimace d'Ange Kolly lui rappelèrent qu'il répandait une odeur fétide. Cependant, bien qu'il lui en coûtât de rester debout et d'incommoder ainsi son interlocuteur, il ne recula pas. Il pensait qu'en se tenant au plus près d'eux il pourrait déterminer lequel des deux visiteurs déclenchait le réchauffement de la dague. Elle le brûlait à présent du sommet du crâne aux extrémités des membres, au point que ses veines paraissaient charrier du métal en fusion. Il se déplaça d'un côté à l'autre de la grille en feignant de se dégourdir les jambes. Il constata une augmentation sensible de la chaleur lorsqu'il se rapprochait du policier grand et large d'épaules, l'homme qu'Ange Kolly surnommait Belzébuth.

Belzébuth.

On ne portait pas le nom du diable par hasard. Émile ne l'avait jamais rencontré, et pourtant il se sentait uni à lui par une très ancienne complicité, comme s'ils avaient vécu sur la même terre, qu'ils avaient respiré le même air, qu'ils s'étaient baignés dans les mêmes eaux.

Il le fixa droit dans les yeux et discerna l'infime éclat de terreur qui embrasa ses prunelles sombres.

« Il me semble te connaître...

— Ma foi, ça m'étonnerait ! répliqua l'autre. J'suis un paydret, j'ai jamais mis les pieds dans l'bocage ni dans les plaines du Sud. De même j'pense pas t'avoir jamais vu sur les quais de Nantes, sur les

côtes d'Afrique ou dans les îles des Antilles.

— Quelque chose me dit pourtant que j'ai déjà croisé ton chemin... »

Belzébuth évacua son agacement d'un soupir bruyant.

« Dame, toi, quand t'as une idée en tête, tu l'as point dans le... M'est avis qu'la fièvre te tourneviire la tête, mon gars. »

Le paydret baissa la tête pour dissimuler sa pâleur soudaine et s'agrippa à son tour aux barreaux comme s'il était sur le point de s'effondrer.

« Tu n'as toujours pas dit pourquoi tu étais venu à Paris, intervint Kolly après avoir jeté un regard appuyé à Belzébuth.

— On m'a confié une mission, répondit Émile.

— Qui est ce "on" ? Quel genre de mission ? Es-tu acoquiné avec les conspirateurs de ta région ?

— J'étais favorable aux réformes, à la redistribution des terres, des richesses, j'ai rédigé les cahiers de doléances de ma paroisse, pourquoi donc irais-je m'acoquiner avec la vieille aristocratie du Poitou ? "On" vient d'un monde très ancien dont l'humanité a oublié l'existence.

— Et qui a un rapport avec cette dague dont les geôliers prétendent qu'elle foudroie tous ceux qui la touchent ? »

Émile glissa la main sous sa carmagnole, empoigna le manche de la dague et la brandit devant lui à hauteur du ventre. La réaction de Belzébuth fut aussi prompte qu'inattendue. Il tira son sabre avec un rugissement et piqua la lame entre les barreaux. Émile l'esquiva d'un saut en arrière qui l'envoya percuter le mur du fond.

« Ne bouge plus, Belzébuth. »

Kolly braquait son pistolet sur son subordonné dont le visage livide flottait sur le fond de pénombre comme un masque démoniaque.

« Laisse tomber ton sabre et recule.

— J'ai cru qu'ce jean-foutre avait l'intention de te...

— Fais ce que je te dis. Vite. »

Belzébuth finit par lâcher son sabre et se reculer contre le mur du couloir. Un voile de souffrance s'était tiré sur ses traits rudes.

« Figure-toi que je te soupçonnais des crimes de la rue Saint-Antoine, Belzébuth, déclara Kolly d'une voix ferme et calme. Depuis le jour où j'ai reçu le rapport détaillé que j'avais demandé à la municipalité de Nantes. C'est-à-dire avant-hier. Les crimes que tu as commis sur les personnes de Théodore Vincendeau, charpentier marinier, et de son épouse Marthe ressemblent foutrement à ceux de la rue Saint-Antoine.

— Théodore ? Ce jean-foutre était qu'un grand zirou de traître à la nation, répliqua Belzébuth.

— Tu n'étais pas obligé de lui arracher le cœur. Ni celui de sa femme, d'ailleurs.

— Voilà pourquoi j'avais l'impression de l'avoir déjà rencontré, intervint Émile. C'est lui que j'ai pourchassé dans l'escalier.

— Je l'avais chargé avec Johannes de la visite domiciliaire chez les Glutron. Il nous a troussé une jolie petite fable qui le disculpait, mais il a commencé à se trahir quand il a dit que le suspect arrêté par les gendarmes était originaire de Vendée. Je me suis demandé où il avait obtenu une telle information, j'en suis arrivé à la conclusion que seuls les gens de la maison avaient pu la lui fournir. Qu'il leur avait donc parlé, contrairement à ce qu'il prétendait. Et puis il porte une redingote noire... »

Ange Kolly marqua un temps de silence, la bouche déformée par un pli d'amertume.

« La Révolution a permis aux assassins de sortir de l'ombre comme les loups hors du bois. Et à un grand nombre d'honnêtes gens de s'essayer en toute impunité au crime. Elle nous plonge tous dans le même bain de fureur, dans la même folie. Ils seront rares, ceux qui s'en sortiront sans une seule goutte de sang sur les mains. La guillotine aura décapité les autres et... »

Belzébuth se rua sur son supérieur avec un hurlement de bête sauvage. Kolly bondit en arrière et pressa la détente de son pistolet. Une langue de lumière vive déchira la pénombre, la détonation résonna comme un coup de tonnerre dans le couloir et la cellule d'Émile.





CHAPITRE XXIII

Cornuaud se jeta sur le côté. La balle lui érafla la joue, une chaleur intense lui lécha la face. Il percuta Chérubin de l'épaule avec une telle force qu'il le souleva du sol. Le crâne du chef du deuxième bureau heurta les pierres de la voûte. Il retomba à demi étourdi sur le sol, agrippa la poignée de son sabre, voulut se relever, mais Cornuaud s'abattit sur lui les genoux en avant, le plaqua à nouveau sur les dalles, lui appuya de tout son poids sur la poitrine, dégagea son poignard et lui posa la lame sur le cou. Kolly eut beau se débattre, il demeura incapable de desserrer l'étreinte de son adversaire, plus lourd et fort que lui.

« Fils de vesse, gronda le paydret. J't'ai servi comme un chien fidèle, et v'là comment tu m'traites ! »

Les yeux de l'enjamineuse lui brûlaient les entrailles. Elle voulait maintenant le sang de cet homme qui avait osé menacer son serviteur, qui avait failli à jamais la priver de son guerrier. Cornuaud lança un bref coup d'œil en direction du prisonnier. La sorcière était devenue hystérique lorsque le petit bocain avait brandi la dague. C'était la première fois, depuis qu'elle le possédait, qu'elle était en proie à une telle terreur, à une telle panique. Elle avait remué en lui comme une fouine en cage, puis elle l'avait poussé à tirer son sabre et tenter d'éliminer celui qu'elle regardait comme un ennemi mortel.

La dague était habitée d'une magie toute-puissante, aucun doute là-dessus. Cornuaud se tenait suffisamment loin des barreaux. Le détenu ne pourrait pas l'atteindre, ni au travers de la grille ni en lui jetant son arme : jamais un enjamineur n'acceptait de se séparer de l'objet de son pouvoir.

« Ne fais... ne fais pas ça, Belzébuth, gémit Ange Kolly.

— Tu m'as tiré dessus, bon d'là ! grogna Cornuaud. T'es qu'un sapré

fil d'garce !

— Épargne-le, intervint le petit bocain.

— Ta goule ! Ton tour viendra après. »

Cornuaud trancha d'un coup précis la gorge de Chérubin et contempla avec ravissement la fontaine de sang qui jaillit de la plaie. Les efforts dérisoires du mourant pour tenter d'aspirer l'air qui commençait à lui manquer le divertirent. Il regarda la vie s'en aller tranquillement de ses yeux agrandis par la douleur et l'épouvante. Fascinant de voir à quel point la vie humaine était fragile. Cet homme qui avait dirigé le deuxième bureau du Comité de sûreté générale, cet homme qui avait maintenu ses concitoyens dans la terreur, cet homme qui se flattait d'être admis régulièrement dans l'intimité du grand Robespierre, cet homme n'avait pas davantage résisté qu'un enfant au serviteur de la Némésis africaine.

Des cris et des bruits de pas brisèrent l'extase de Cornuaud. Il se releva, les manches de sa redingote et son pantalon éclaboussés de sang. L'espace de quelques secondes, il demeura incapable d'ordonner ses pensées, puis, comme des maillons d'une chaîne évidente, limpide, les décisions se succédèrent à une cadence élevée, frénétique.

Il y a déjà un criminel dans la cellule, lui mettre la mort de Kolly sur le dos, une de plus, une de moins, essayer son poignard, le remiser dans sa poche, pousser le corps contre la grille, recueillir les dernières gouttes de sang dans le creux de la main, en asperger abondamment les barreaux de la grille ainsi que le prisonnier. Le jeune bocain recule, essaie de passer au travers des gouttes, mais, à l'intérieur d'une pièce pas plus grande qu'une cage, impossible de les éviter. L'arroser encore, puis, tandis que le brouhaha se rapproche à grande vitesse, prendre le corps dans ses bras et masquer l'éraflure de sa joue par une épaisse couche de sang.

Des hommes s'engouffrèrent dans le couloir, les uns munis de lampes, les autres brandissant pistolets ou fusils. Plusieurs geôliers dont le jeune Cochefer, des gardiens, trois gendarmes.

« Au nom de Dieu, qu'est-ce que c'est que cette boucherie ? » glapit l'un des gendarmes.

Cornuaud se releva en s'efforçant de présenter une mine affligée. La lumière des lampes dévoilait une mare miroitante de sang qui recouvrait toute la largeur du couloir.

« Le prisonnier, il... il a pris Chérubin par le cou et il l'a égorgé comme un goret à travers la grille.

— On a entendu un coup de feu.

— Chérubin a eu le temps de tirer. J'ai couru à son secours, j'l'ai traîné en arrière, mais trop tard ! On est tombés emmêlés comme des masses. Bon Dieu, vous n'auriez jamais dû laisser sa dague à ce grand fils de vesse ! »

Il observa l'effet de ses paroles sur ses interlocuteurs. Il sut qu'ils le croyaient lorsqu'ils lancèrent des regards épouvantés au prisonnier, à ses vêtements maculés de gouttes de sang.

« J'ai bien envie de l'abattre à c't'heure comme un chien enragé, gronda un gendarme.

— Tu ne le feras point, citoyen. » La voix grave appartenait au concierge qui, incapable de suivre la cadence des autres, arrivait seulement maintenant. « Il nous a été confié jusqu'à ce qu'il compare, et nous nous acquitterons de notre tâche. C'est justement ce qui nous différencie de la canaille. Ce qui différencie la civilisation de la barbarie. »

Il pointa sa canne sur le sabre tombé par terre.

« Que fiche donc ce sabre ici ?

— C'est l'mien, dit Cornuau. J'ai voulu l'tirer pour défendre Kolly, mais, dame, j'ai point eu l'temps. »

Il le ramassa et le glissa dans son fourreau. Les yeux du concierge allèrent tour à tour du paydret au prisonnier.

« Souhaites-tu nous donner ta version des faits ? »

Le détenu s'approcha des barreaux et leva un regard à la fois résigné et provocant.

« À quoi bon ? Vous ne la croiriez pas.

— Dis toujours, nous saurons faire le tri entre le croyable et ce qui ne l'est point.

— Avec quoi l'aurais-je égorgé, à votre avis ?

— Eh bien, avec la dague...

— Que tu as décidé de lui laisser, citoyen ! » intervint Cochefer avec un sourire mauvais.

Le concierge décocha un regard furibond au porte-clefs. Le prisonnier passa la dague entre les barreaux et la rapprocha de la lumière des lampes. Personne ne tenta de la lui prendre.

« Elle devrait être tachée de sang. Or constate toi-même : on ne distingue aucune trace.

— Ce bougre l'a essuyée dessus ses vêtements, y a point d'mystère là-dessous ! s'esclaffa Cornuau.

— Mes vêtements sont tellement zirus que je l'aurais salie plus qu'autre chose si j'avais tenté de l'essuyer dessus. Mais toi, toi qu'on nomme Belzébuth, ne tiens-tu pas un couteau caché dans la poche de ta redingote ? Donne-nous donc à voir si la lame est aussi propre que celle de ma dague. »

Les pensées de Cornuau se gelèrent jusqu'à ce que l'enjomineuse lui souffle une riposte.

« Allez-vous encroire les sottises d'un criminel plutôt qu'un agent du Comité de sûreté générale ? »

Il sollicita du regard le gros porte-clefs qui était intervenu quelques

secondes plus tôt et qui ne cessait de s'opposer à son supérieur hiérarchique. Il lui fallait un allié dans le groupe, un allié qui appartenait à une section influente, qui suscitait donc une certaine crainte chez les autres.

Le nommé Cochefer réagit exactement comme il l'avait espéré.

« Sûrement pas moi en tout cas ! » Il désigna le prisonnier. « C'goret là est un jean-foutre d'assassin qui a tué toute une famille, on n'va tout d'même pas ouïr ce qu'il raconte et remettre en question un gars de la Sûreté générale ! Pour moi, ça équivaudrait à coup sûr à un manque de civisme, et j'me verrais obligé d'en parler au comité de la section.

— J'suis d'l'avis de Cochefer, dit un deuxième geôlier au bout de quelques secondes d'un silence pesant. J'ai point l'envie d'avoir des ennuis avec le Comité de sûreté générale ni avec ceux de ma section.

— Moi de même, renchérit un gardien.

— Bon, je crois que l'affaire est classée, conclut le plus âgé des gendarmes. Y a plus qu'à transporter le corps à la morgue et à rédiger un rapport. »

Le concierge fixa le détenu d'un air désolé avant de s'aligner sur la décision générale. Cornuauud remercia Cochefer d'un sourire puis s'agenouilla près du corps de Kolly.

« J'le porterai moi-même à la morgue et j'ferai prévenir ses proches aussi tôt que possible », murmura-t-il avec une gravité de circonstance.

Il se glissa derrière le cadavre et s'en saisit par les aisselles tandis qu'un geôlier le soulevait par les pieds. Le sourire de l'enjomineuse dispensait au fond de lui une lumière radieuse, joyeuse. Ployant sous le poids de Chérubin, il s'éloigna dans le couloir sans adresser un regard au jeune bocain figé dans sa cellule. Il avait fait condamner un gars du pays à sa place. Les paydrets n'avaient jamais aimé les autres Vendéens.

Pélagie l'attendait dans son deux-pièces de la rue de la Harpe. Elle ne s'était pas glissée dans le lit comme à l'habitude, n'avait pas allumé les lampes à huile, elle s'était assise dans l'une des deux bergères obligeantes au tissu élimé. Elle leva sur son amant un regard effronté. Elle portait une robe rayée qu'il n'avait encore jamais vue, ainsi que les chaussures, fort chères, qu'elle avait guignées quelques jours plus tôt dans la vitrine d'une galerie du Palais-Égalité. Sa coiffure en calèche ajoutait une touche finale à une sophistication qui ne lui était pas usuelle. Des cernes profonds et sombres soulignaient ses yeux couleur de ciel matinal.

« Quatre jours que t'as point donné de nouvelles, grommela Cornuauud. T'étais passée où ?

— À ce que je sache, nous ne sommes point mariés, Belzébuth. »

Il posa sur la table la cruche de vin et les victuailles qu'il avait

achetées dans la rue juste avant de monter. Il n'avait pas eu le temps de dîner ni de souper. Il avait dû informer Amar et Goupilleau, membres du Comité, de la mort d'Ange Kolly, officiellement égorgé par l'assassin qu'il était chargé d'interroger – ce qui, par ailleurs, engageait la responsabilité du concierge du Grand Châtelet, coupable de superstition et de négligence –, puis prévenir la compagne de Chérubin, une beauté brune qui avait célébré quelques jours plus tôt ses vingt-deux ans. Il avait constaté à l'occasion que son supérieur logeait dans un appartement spacieux, luxueux, de l'ancienne place Louis-le-Grand, et qu'il avait réservé à son propre usage certains des objets précieux rapportés des visites domiciliaires. Quant à la jeune beauté qui partageait son existence, une Italienne répondant au prénom de Francesca, elle s'était effondrée après la terrible nouvelle ; il l'avait confiée aux bons soins des domestiques avant de se retirer.

L'enjomineuse avait célébré le succès de leur subterfuge au Grand Châtelet en lui offrant quelques souvenirs supplémentaires. Une vieille femme nue aux cheveux blancs, aux seins vides, à la peau luisante et scarifiée, lui annonçait que, si elle se consacrait à la magie, elle ne pourrait pas avoir d'enfant. Elle parlait une langue musicale que Cornuauud comprenait aussi bien que le maraîchin de sa petite enfance. Elle n'enfanterait pas, car la magie exigeait toute l'attention de ses servantes, mais elle serait la protectrice de son peuple, la mère de tous les enfants, l'amante de tous les hommes, la confidente de toutes les femmes.

« Nous ne sommes point mariés, vrai, mais j't'ai tirée des griffes de Charpentreau et il me semble que j't'ai pas maltraitée.

— Pourquoi crois-tu que je sois restée si longtemps avec toi ? »

Cornuauud se laissa choir sur la deuxième bergère. Il aurait dû frapper Pélagie pour lui apprendre les bonnes manières – il avait souvent vu les hommes du marais cogner sur leurs femmes comme sur des bûches parce qu'elles osaient leur tenir tête –, mais sa lassitude étouffait sa colère. Il ne savait pas de quoi demain serait fait : Kolly mort, il n'était pas certain de garder sa place au sein du deuxième bureau. Piquette et ses amis se débarrasseraient des hommes de Chérubin, des jacobins comme leur chef, pour les remplacer par des agents proches de la Municipalité.

« Je suis restée avec toi pour te rembourser ce que je te devais, reprit Pélagie. J'estime avoir suffisamment payé. Le temps est venu pour moi de reprendre ma liberté.

— Ta liberté ? » Cornuauud avait élevé le ton sans même s'en rendre compte. La peur avait aussitôt agrandi et troublé les yeux limpides de la jeune femme. « J crois plutôt qu'il s'agit d'un autre homme, pas vrai ? »

Les paupières baissées, elle marqua une hésitation fatale qui avait

valeur d'aveu.

« Les coutumes de catin, ça s'perd jamais ! gronda le paydret. Quand on a l'habitude de changer d'homme toutes les nuits... »

Pélagie reprit courage et releva la tête.

« On m'offre le mariage. Un beau mariage. Je ne peux point refuser. Tu comprends ? Je dois assurer mon avenir.

— Avec qui donc ?

— Il s'appelle Antoine, Antoine Lesage, il est chirurgien, il habite rue d'Argenteuil, au 26, il appartient à la section de la Montagne, il va divorcer de sa première femme pour m'épouser. »

Si Cornuauud n'avait pas été aussi éreinté, la naïveté de Pélagie lui aurait arraché un sourire. Donner l'adresse d'un nouvel amant à l'ancien, c'était comme une invitation à lui rendre visite et à lui briser quelques dents. La possibilité lui était également offerte de se renseigner sur un certain Antoine Lesage de la section la Montagne, de le dénoncer pour un motif ou un autre et de l'expédier devant le tribunal révolutionnaire.

« Tu l'as rencontré où ?

— Dans les couloirs du Manège où je me suis rendue plusieurs fois en t'attendant. Il s'y trouvait avec ceux de sa section pour, comme il le dit lui-même, faire le tapage.

— C'est lui qui t'a offert ces habits, ces chaussures, cette coiffure ?

— Il se montre très généreux avec moi. »

Cornuauud se frotta les yeux. L'enjomineuse, repue, sommeillait déjà au fond de lui.

« T'es donc venue m'annoncer que, maintenant que tu vas d'venir une grande dame, j'te verrai plus ? »

Pélagie acquiesça d'un cillement effrayé.

« Dame, t'as plus qu'à prendre tes affaires s'il en reste et foutre le camp.

— Tu... tu ne m'en veux point ?

— Le mieux pour toi et ton futur, c'est de ne plus jamais croiser mon chemin. Jamais, tu m'entends. Ce soir, j'suis fatigué, une autre fois, j'serai sans doute moins arrangeant. »

Soulagée, Pélagie se leva, défroissa sa robe, enveloppa ses cheveux sous un châle et se dirigea vers la porte. La lumière d'une lampe à réverbère proche s'invitait par la fenêtre et sabrait l'obscurité qui submergeait l'appartement. La fraîcheur humide déposée par la nuit rappelait que l'hiver n'avait pas encore abandonné la place.

« J'ai déjà pris le reste de mes affaires, lança Pélagie avant de sortir. Ça aurait pu être une autre histoire entre nous deux, Belzébuth. J'ai passé un peu plus de deux mois en ta compagnie, et j'ai l'impression qu'il y a plusieurs hommes en toi, que je ne connais point le bon et que je ne le connaîtrai jamais. Quoi qu'il en soit, merci du fond du

cœur de ce que tu as fait pour moi.

— Fous le camp ! »

Quand elle fut partie, il ferma les yeux et, incapable de déterminer s'il ressentait une peine profonde ou une simple contrariété, il s'endormit avec la faim au ventre.

Mars apporta son lot de nouvelles préoccupantes et de décrets importants. Dumouriez avait été battu à Neerwinden, une défaite qui avait contraint l'armée de la République à se retirer de Belgique. La guerre s'était déclarée en Vendée et dans d'autres départements de l'Ouest. La ville de Cholet avait été prise par les insurgés que les députés et les rédacteurs des journaux avaient rapidement surnommés les brigands. La Convention avait décrété la peine de mort pour tout rebelle pris les armes à la main.

L'Assemblée avait par ailleurs légalisé les comités révolutionnaires qui s'étaient spontanément créés dans tout le pays au lendemain du 10 août 1792. Chargés de la surveillance dans chaque commune, dans chaque section, ils formaient un gigantesque filet tendu sur tout le territoire français.

Cornuaud se rendait chaque matin au bureau de Kolly, au pavillon de Marsan, et y demeurait jusqu'à ce qu'on vienne lui donner un ordre. Il trompait parfois son ennui en descendant dans la cour du Carrousel pour assister à quelques-unes des exécutions du jour. Depuis la création du Tribunal révolutionnaire, la Veuve tournait à plein régime sous la férule de l'accusateur public Fouquier-Tinville. On ne voyait plus seulement couler le sang des aristocrates, des accapareurs, des comploteurs, mais celui d'artisans, de commerçants, d'ouvriers convaincus de fédéralisme, de concussion ou d'intelligence criminelle avec les ennemis de l'extérieur.

Des fidèles de Kolly, il ne restait que Cornuaud et deux autres agents, Nicolas Turlotin, un artiste peintre surnommé Pinceau, et René Desboisseaux, un ex-agent du guet. Les autres, des anciens repris de justice pour la plupart, s'étaient évanouis dans la nature, pensant que la mort de leur protecteur augurait du retour des ennuis dans un avenir très proche. Turlotin avait proposé d'aller occire dans sa geôle l'enfant de salaud qui avait égorgé Ange Kolly. Desboisseaux et Cornuaud l'en avaient dissuadé : la Veuve se chargerait bientôt du criminel, ils se réjouiraient de voir sa tête brandie par le bourreau sur l'échafaud. Tant qu'ils continuaient de toucher leur solde, ils ne devaient prendre aucun risque. Les membres du Comité s'étaient déclarés plutôt favorables à Chérubin, l'époque difficile qu'ils traversaient ne durerait pas, il valait mieux plier l'échine en attendant le retour des jours fastes.

Cornuaud avait commencé à se renseigner sur le citoyen Antoine

Lesage, ci-devant chirurgien du roi, un ancien du Club des feuillants aujourd'hui membre de la faction la plus extrémiste des jacobins et intime de Marat. Âgé de trente-huit ans, marié en premières noces avec Modeste Dhazard, père de trois enfants, adepte de la loge maçonnique du Grand Orient, il disposait d'une fortune personnelle pour partie héritée de ses parents qui lui permettait de consacrer tout son temps à la politique. Sa brusque conversion, son passage d'un courant monarchiste à un parti exalté et régicide, intrigua Cornuaud.

Turlotin, à qui il s'en ouvrit, déclara, avec la grandiloquence qui le caractérisait :

« Ils sont nombreux, ceux qui ont su sauter à temps d'un navire en perdition et prendre pied sur un autre porté par les vents. Vois-tu, mon ami, nous sommes entourés de révolutionnaires circonstanciels, de gredins cupides qui ont flairé tout le bénéfice qu'ils pouvaient retirer du changement de régime. Ton Antoine Lesage n'est qu'un nageur habile parmi tant d'autres. Au fait, pourquoi t'intéresses-tu à lui ?

— Quelqu'un m'en a parlé comme d'un jean-foutre de comploteur.

— Quelqu'un, on, la rumeur, la dénonciation anonyme est devenue la plaie de notre époque. »

La tête de Turlotin s'agitait dans tous les sens, ses cheveux rassemblés en catogan roulaient d'une épaule à l'autre, ses bottes crottées grinçaient sur le parquet. Étrange quidam, le dénommé Pinceau ! Un grand flandrin à la tête de moineau perchée sur des épaules presque creuses, nez et menton pointus, regard fiévreux, dents de devant posées en permanence sur la lèvre inférieure, joues glabres et parsemées de taches rouges, chapeau et cocarde gris de crasse, aucune arme apparente, pistolet et poignard soigneusement dissimulés dans la doublure de sa redingote râpée. De temps à autre, Desboisseaux, assis dans le fauteuil autrefois réservé à Kolly, lui adressait un regard perplexe. L'ancien agent du guet paraissait plus rassurant avec son léger embonpoint, ses joues rondes, ses sourcils broussailleux, ses cheveux grisonnants et courts, ses vêtements propres et bien coupés.

« J'vois pas comment on pourrait combattre les ennemis d'la nation si jamais personne les dénonçait ! objecta Cornuaud.

— Juste, concéda Turlotin. Mais il se trouve dans le tas un grand nombre d'ennemis personnels. Si je convoitais la femme ou la fortune de quelqu'un, je le dénoncerais pour complicité de sédition, ou trahison contre la liberté et la sûreté du peuple, ou toute autre fadaïse, je rédigerais une fausse lettre anonyme ou une quelconque preuve pour étayer mes dires, et notre accusateur public se chargerait du reste. Qui vous dit d'ailleurs que je l'ai pas déjà fait ? » Il libéra quelques éclats de ce rire aigle qui vrillait les nerfs de Cornuaud

avant d'ajouter : « Avec l'officialisation des comités révolutionnaires, les calomniateurs vont se multiplier plus vite que les larves dans une charogne. Mais si tu le souhaites, citoyen Belzébuth, et puisque nous n'avons rien d'autre à faire, nous pouvons nous intéresser de fort près à ton Antoine Lesage.

— Vous souciez donc pas d'ce jean-foutre, j'm'en chargerai tout seul.

— À ton aise, mon ami. Même si la peinture ne nourrit pas son homme, hormis David, je crois que je ne vais pas tarder à reprendre les pinceaux. À propos de David, j'ai pu avoir un aperçu de son tableau *Michel Le Peletier assassiné*, et je dois reconnaître que le bougre a autant de talent à manier le pinceau que la politique.

— Ferais-tu encore son éloge s'il n'était pas membre du comité qui te gage ? » demanda Desboisseaux, gouguenard.

Les yeux insaisissables de Turlotin se posèrent quelques secondes sur l'ancien agent du guet.

« Je sais encore distinguer la flagornerie du véritable talent, citoyen. » Sa voix avait perdu son caractère enjoué. « Et il me reste suffisamment de lucidité pour savoir que je n'ai aucun avenir en tant qu'artiste.

— Est-ce qu'il nous reste seulement un avenir ? » soupira Desboisseaux.

Cornuau se le demandait également. Le départ de Pélagie lui causait davantage de tourments qu'il ne l'aurait imaginé. Elle lui manquait, pas seulement pour le plaisir qu'elle lui donnait, mais pour sa chaleur, pour la douceur apaisante qui sourdait de sa bouche, de ses mains, de son ventre. L'enjamineuse ne s'était plus manifestée depuis sa mésaventure au Grand Châtelet, et, curieusement, lui qui avait cherché par tous les moyens à s'en débarrasser, il regrettait son silence, son apathie. Il formait un couple indissociable avec sa sorcière africaine, un couple partageant le même corps, la même mémoire, les mêmes pensées. Lors de ses rares moments de lucidité, il se disait qu'elle avait renversé les rôles, que lui, l'ancien matelot sur un négrier, était devenu son esclave. Il commençait à s'habituer à sa maîtresse. Il l'entendait parfois rire dans son ventre, une cascade d'éclats tonitruants qui déployaient leurs vibrations joyeuses dans ses os, dans ses nerfs, dans ses veines, dans sa chair.

« Vous trois... »

Cornuau n'avait pas remarqué l'entrée des deux hommes. L'un était Melchior Piquette Quitre, l'autre, avec ses cheveux noirs coupés à la Jeanne d'Arc, son visage grêlé de petite vérole, son œil gauche à demi fermé, ses lunettes conserves, sa lèvre inférieure pendante, était le jeune jean-Nicolas-Victor Gagnant, ancien peintre en équipages, ex-adjoint à la commission de police et massacreur des prêtres enfermés à

Saint-Firmin, actuel conseiller de la Commune de Paris et commandant en second du bataillon de sa section.

D'un geste impatient, Quitre pria Desboisseaux de vider l'ancien fauteuil de Kolly. Un subordonné n'avait point à occuper la place d'un chef, fut-il ennemi et décédé. Puis il s'assit, s'assura que sa perruque poudrée était correctement placée sur son crâne, posa les coudes sur le bureau, fixa tour à tour les trois hommes et dit :

« Eu égard à la qualité de vos services pour la nation, nous avons décidé de vous garder au sein du deuxième bureau.

— Tu m'en vois diablement ravi, citoyen ! s'exclama Turlotin d'un ton un tantinet ironique.

— Et de vous confier une nouvelle mission », poursuivit Piquette sans tenir compte de l'intervention du peintre.

Gagnant posa une fesse sur un coin du bureau, les lèvres tirées en un sourire qui soulignait l'aspect inquiétant de sa face.

« Connaissez-vous le cirque Franconi ? »

Surpris, Cornuau consulta ses deux confrères du regard. Il avait entendu parler comme tout un chacun du cirque Franconi, l'amphithéâtre où se pressait tout Paris pour admirer les danses des chevaux, les acrobaties aériennes de Saunders, l'écuyer anglais, ou pour s'esclaffer aux pitreries de Gontar.

« Son directeur, Franconi, et le pitre Gontar sont des ennemis de la nation. Je vous charge par conséquent de les arrêter et de les déférer à la Conciergerie.

— Ils sont réputés pour être d'excellents jacobins, protesta Turlotin. Et ils sont tant populaires que leur arrestation risque de provoquer une émeute. Que leur reproche-t-on ? »

Quitte se renversa sur le fauteuil, plissa les yeux et considéra son interlocuteur avec une moue dédaigneuse.

« Je vous ai réintégrés dans le bureau, je n'ai pas dit que vous auriez la vie facile. Je vous ai vus à l'œuvre dans les souterrains de Paris, et vous n'avez point rechigné à la tâche. Ce que je vous demande, citoyens, c'est d'arrêter ces hommes. C'est un ordre. »

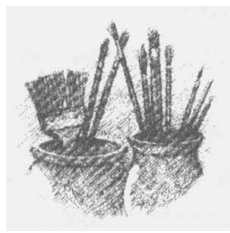
Un ricanement de Gagnant ponctua les paroles de Piquette.

« Quand faut-il les arrêter ? demanda Desboisseaux.

— Aujourd'hui même. J'attends votre rapport demain à la première heure. La mort de Kolly nous a tous attristés. Qu'il repose en paix. »

Quitte se leva et, suivi comme son ombre du jeune Gagnant, se dirigea vers la sortie.

« Je me demande dans quel piège ce jean-foutre cherche à nous entraîner », murmura Turlotin après que les deux hommes eurent quitté le bureau.





CHAPITRE XXIV

Quand Bellerive se présentait de la sorte, avec ses yeux brillants, sa mine chiffonnée et son sourire canaille, il fallait toujours s'attendre de sa part à quelque information épouvantable ou à quelque proposition extravagante, Armande devina qu'il était arrivé quelque chose à Antoine Schwarz. Elle avait fini par trouver du charme au policier. Elle lui avait joué la comédie de la séduction selon les instructions de Bellerive, elle l'avait amèrement regretté lorsqu'il était sorti de sa loge. C'était l'un des rares hommes sincères qu'elle eût jamais fréquentés, un être dont la rigueur et l'intelligence se conjuguèrent avec une naïveté confondante. N'importe quel autre se serait jeté sur elle après le baiser qu'elle lui avait donné – elle s'était d'ailleurs préparée à recevoir son assaut –, il avait seulement rougi et dissimulé son trouble en baissant les yeux au sol. Le grand gaillard blond d'une quarantaine d'années avait paru aussi penaud qu'un enfant de sept ans surpris la main dans le pot de confitures. Elle avait failli se jeter dans ses bras, lui révéler le rôle qu'on l'obligeait à jouer, puis elle s'était souvenue des risques encourus et elle avait scellé ses lèvres. Bellerive la menaçait, si elle ne donnait pas satisfaction, de l'envoyer grossir la cohorte des prêtresses de Mithra abruties de drogues et livrées à toutes sortes de débauches. En outre, elle avait obtenu un rôle dans la nouvelle pièce donnée par le théâtre de la République, un drame révolutionnaire et prétentieux sans intérêt dont elle avait déjà oublié le titre et l'auteur – un ami de Talma et de la faction jacobine, sans doute. Gaillard, l'administrateur, lui avait confié qu'elle plaisait beaucoup à l'assistance et qu'à la prochaine pièce elle se verrait attribuer le rôle féminin principal. Ce n'était donc pas le moment de risquer de tout perdre pour le sourire enfantin d'un policier timide qui parlait français avec une pointe d'accent alsacien.

« J'ai pour toi d'excellentes nouvelles ! » s'exclama Bellerive.

Il posa sa canne-épée contre le bois de la marquise où Armande était allongée, se pencha sur elle pour l'embrasser et, comme à son habitude, glissa la main sur ses seins par l'échancrure de sa robe légère. Il lui avait affirmé quelques semaines plus tôt qu'il cessait d'être son amant en titre, qu'elle pouvait donc recevoir les hommes qui lui plaisaient, mais, de temps à autre, il la prenait dans la loge sans lui demander son avis, des étreintes brèves et brutales destinées à lui montrer qu'elle restait à son entière disposition et qu'il gardait sur elle tous les droits.

« Schwarz, l'argousin, ne t'ennuiera plus, poursuivit-il. Ce jean-foutre a goûté la morsure des gardiens du Père des Pères.

— Ces affreux serpents me font peur », gémit Armande.

Les pincements appuyés de Bellerive sur ses tétons lui faisaient un mal de chien. Il se croyait amant accompli, il se comportait comme un soudard ivre de conquête, imbu de virilité. Lorsqu'il en avait fini avec elle, Armande n'était plus qu'une poupée désarticulée, une fleur saccagée.

« Ce ne sont pas d'affreux serpents, ma belle amie, mais les serveurs fidèles du Père des Pères.

— Arrête maintenant. » Armande se dégagea d'un mouvement du buste et reprit aussitôt la conversation afin d'occuper l'esprit de Bellerive. « Comment peut-on dresser des serpents ? »

Il se rendit devant la table à fard et s'observa dans le miroir piqué. Les deux tenues de scène d'Armande, suspendues à des cintres, occupaient la moitié de la loge. Les premières chaleurs printanières n'avaient pas encore chassé l'humidité poisseuse et l'odeur de salpêtre du théâtre de la rue de Richelieu.

« Le pouvoir est nécessaire, le pouvoir de Mithra, le pouvoir de l'ambrosie. Seuls le Père des Pères et les trois courriers du soleil possèdent le pouvoir de commander aux animaux.

— D'où vient-il, ton Père des Pères ? »

Bellerive se retourna et enveloppa la comédienne d'un regard lubrique. Oh non, pas encore, pas maintenant, pensa-t-elle.

« D'un endroit où aucun autre être humain n'est jamais allé : des profondeurs du temps.

— Le temps ? Ce n'est pas un endroit !

— Ce n'est certes pas un endroit pour les hommes ordinaires, mais pour ceux qui auront surmonté toutes les épreuves, pour ceux qui auront accompli les sacrifices, pour ceux qui auront goûté à la toute-puissance de Mithra.

— Tu me fais peur, Jacques-André Bellerive. Parfois on dirait que tu es devenu fou... »

Elle regretta d'avoir prononcé ces paroles quand elle le vit bondir

comme un fauve vers la marquise. Il se pencha sur elle et leva la main à quelques pouces de son visage.

« Fou ! Ma pauvre petite, ce sont tous les autres qui sont fous ! Tous ceux qui croupissent dans l'ignorance et la bêtise ! Ils resteront jusqu'à la fin de misérables mortels, des insectes insignifiants. Mithra se lèvera bientôt sur le monde, et les scélérats qui l'auront combattu, ou ceux qui ne l'auront pas reconnu, devront abandonner la place à ses disciples. »

Armande surveillait la main dressée tout près de sa joue. Elle avait déjà reçu des gifles de la part de Bellerive, elle en avait gardé des souvenirs cuisants. Elle avait espéré, sans vraiment y croire, qu'Antoine Schwarz se montrerait assez malin pour la délivrer de son bourreau familial, mais l'organisation de Mithra était trop puissante et ramifiée pour laisser la moindre chance à un adversaire isolé. Elle devrait encore subir les discours, les gesticulations et les violences de ce rodomont de Bellerive. Elle en arrivait à souhaiter la victoire du Père des Pères et de ses adeptes : s'ils parvenaient à leurs fins, ils lui ficheraient peut-être la paix, elle pourrait enfin se consacrer à son métier et devenir la grande comédienne qu'elle avait toujours rêvé d'être.

« Ne me traite plus de fou, compris ? »

Bellerive baissa la main, au grand soulagement d'Armande, mais il ne se releva pas, il commença à lui retrousser sa robe et à dégager ses jambes. Elle repoussa la tentation de se débattre : sa résistance ne ferait qu'attiser la rage du jeune Gascon, elle ressortirait davantage meurtrie de leur affrontement.

« Le Père des Pères va bientôt nous présenter son successeur, reprit Bellerive d'une voix déjà rauque. Son héritier. Personne ne l'avouerait, mais chacun espère que ce sera lui. Pas seulement chez les coursiers du soleil, mais aussi chez les Perses et même les lions.

— Et toi, tu l'espères ? »

Il se redressa et, tout en retirant sa redingote, il la fixa d'un air pensif.

« Pourquoi pas moi ? Je l'ai servi au mieux ces deux dernières années. J'ai cru entrevoir dans ses yeux une grande sympathie à mon endroit.

— Seulement dans ses yeux ?

— Personne n'a eu le privilège de voir son visage. Il est toujours dissimulé sous une cagoule.

— Ça ne serait pas Robespierre ? Des voyantes affirment qu'il est l'homme envoyé par la Providence, le nouveau messie... »

Bellerive l'interrompt d'un rire cassant.

« Tu veux parler de Catherine Théot et de Suzanne Labrousse ? Ces vieilles folles ? Robespierre, ce petit robin du Nord, le messie ? Ce

n'est qu'un puceau qui noie sa frustration dans les fantasmes révolutionnaires. On le dit amoureux de la fille aînée de la maison Duplay, mais il ne l'a point touchée. Par les couilles sacrées du Taureau, elle est aussi vierge que lui ! Le moment venu, il finira comme les autres, sur l'échafaud. En attendant, les jacobins et leur manie de tout contrôler servent nos intérêts à la perfection.

— Et s'ils se montraient plus forts ou plus rusés que vous ? »

Il continua de remonter la robe d'Armande et, quand il l'eut dénudée jusqu'à la taille, il glissa la main entre ses cuisses.

« Mithra se prépare depuis des siècles dans l'ombre. Pour chasser du trône de France les usurpateurs ioniques, pour en finir avec la tyrannie de la lune et instaurer le règne du soleil. »

Consciente qu'elle n'échapperait pas au désir de Bellerive, Armande essaya de se détendre. Personne ne viendrait dans sa loge à cette heure. Gaillard était sorti pour une réunion de la plus haute importance avec la commission de censure, les autres comédiens se préparaient chacun dans leur coin, les visiteurs ne se présenteraient pas au théâtre avant six heures. Ils essayaient toujours d'obtenir une courte entrevue avec la comédienne de leur choix et de lui arracher une promesse de rendez-vous à l'issue de la représentation, puis, après la tombée du rideau et les salutations, ils se pressaient comme des essaims surexcités dans les couloirs et dans les loges. Des bourdons en quête de parfums, de butin, de prestige.

« Qu'est-ce qu'il apportera de mieux, le règne du soleil ?

— La lumière, la chaleur, l'immortalité.

— Je n'ai pas rencontré d'homme qui ne soit point mortel.

— Les hommes boiront bientôt l'ambrosie de l'immortalité. Enfin, pas tous, seulement les élus. »

Bellerive dégrafa sa ceinture, déboutonna et baissa son pantalon, écarta sans ménagement les jambes d'Armande avant de s'allonger sur elle. De ses cheveux, de sa chemise entrouverte s'exhalaient des odeurs mêlées de sueur, d'encens et de vin.

Armande descendit du fiacre et leva les yeux sur le donjon du Temple. Elle avait enfin reçu l'invitation qu'elle attendait depuis des semaines. Un grand nombre de Parisiens, et surtout de Parisiennes, désiraient rendre visite à la reine de France et au dauphin dans leur prison du Temple. Il fallait, pour obtenir cet insigne privilège, connaître du monde à la Municipalité et se lancer dans une aventure administrative harassante. Armande avait exploité l'intérêt que lui portait Nicolas-André Froidure, un administrateur de police d'une trentaine d'années, pour lui demander de l'introduire dans le Temple.

« Pourquoi donc ? avait demandé Froidure. La catin autrichienne n'est qu'une citoyenne comme les autres ! Et même pire que les autres !

— J'aimerais quand même la voir, avait répondu Armande avec une moue enjôleuse.

— Si tel est ton bon plaisir, je vais voir ce que je peux faire. »

Il pouvait beaucoup : ancien héros de la Bastille, élu au conseil général parmi les cent quarante-quatre des sections, Froidure était également chargé, en compagnie de Baudrais, de la surveillance et de la censure des écrits. C'était à lui qu'avaient affaire les journalistes et les auteurs dont les propos étaient jugés hostiles à la Révolution ou simplement tièdes. Aussi, quand Gaillard l'avait présenté à Armande, elle avait cru comprendre, aux regards et au comportement de l'administrateur du théâtre de la République, qu'elle devait accorder un traitement de faveur au citoyen Froidure. Par chance, il était plutôt bel homme, aussi jeune que Bellerive mais plus courtois, et ses fonctions d'administrateur de police représentaient une bonne protection en ces temps incertains où la simple jalousie d'une rivale pouvait suffire à vous expédier sur l'échafaud.

En début d'après-midi, donc, un porteur avait livré une missive dans la loge d'Armande : on l'invitait à se rendre à seize heures au Temple où on l'attendrait pour procéder à la visite qu'elle avait requise. Elle était priée de montrer une discrétion de bon aloi afin de ne point réveiller le vieux sentiment monarchiste dans l'esprit d'une population velléitaire et parfois ingrate.

Paris bruissait de folles rumeurs après la trahison de Dumouriez : ce jean-foutre avait livré aux Autrichiens les quatre commissaires et Beurnonville, le ministre de la Guerre, venus lui signifier sa citation à comparaître devant la Convention. Élu président du Club des jacobins, Marat avait signé une circulaire réclamant l'arrestation des contre-révolutionnaires et des suspects, ainsi que la destitution des principaux députés girondins, accusés par Danton de complicité avec le traître Dumouriez.

Avant de sortir, Armande avait vérifié à plusieurs reprises qu'elle n'avait pas oublié la cocarde qu'elle piquait dans ses cheveux ou dans l'échancrure de sa robe. Depuis le 3 avril, toute personne surprise à circuler sans cocarde dans les rues de Paris était immédiatement arrêtée et jetée en prison. Froidure lui avait confié, deux jours plus tôt, que la Convention allait bientôt accoucher d'un nouveau comité, le Comité de salut public, chargé de prendre les mesures de défense générale intérieure et extérieure.

« Ma foi, je crois bien que les deux comités, la Sûreté générale et le Salut public, vont rapidement entrer en conflit, avait ajouté l'administrateur de police. Et que leur petite guerre sera tantôt profitable à la Commune. »

Armande paya le cocher du fiacre et s'avança d'une allure prudente vers l'entrée principale de l'enclos fortifié du Temple. Le soleil ne

perçait pas l'épais voile nuageux tendu au-dessus de Paris. Un vent froid répandait les odeurs fétides et les rumeurs du faubourg du Temple. Elle frissonna, regretta d'avoir choisi une robe et des chaussures légères. Elle avait tellement hâte de sortir de l'hiver qu'elle s'était inventé un printemps un peu trop précoce.

Des hommes et des femmes avaient engagé une discussion animée avec les quatre gendarmes de faction. Trois jeunes gens particulièrement excités se distinguaient par leur élégance, avec leurs redingotes de drap gris ou écarlate garnies de queues de martres et de boutons cuivrés. Ils exigeaient d'être admis à voir le roi Louis XVII, reconnu par toute l'Europe comme le nouveau souverain légitime de la France. Les gendarmes répondaient qu'on était désormais en république et qu'ils avaient ordre de ne laisser passer aucun visiteur dans le Temple, et surtout pas les scélérats qui auraient eu l'idée saugrenue de machiner l'évasion de la famille royale. C'est qu'on en avait arrêté, des comploteurs, on en avait trouvé, des armes, des cordes et des billets dans les habits de ces messieurs et dames qui souhaitaient rendre visite à la reine pour l'abreuver d'injures ! Comme les jeunes gens se montraient pressants, menaçants, les gendarmes épaulèrent leurs fusils et mandèrent du renfort.

Armande attendit que les fauteurs de trouble s'éloignent de l'enclos fortifié pour s'avancer vers les représentants de la loi et leur présenter le pli reçu quelques heures plus tôt. Un officier imposant et moustachu s'en saisit et l'examina, le front plissé, les sourcils froncés.

« Entre, citoyenne. »

Il rendit sa missive à Armande avant de pousser la lourde porte sous une bordée de quolibets et de sifflets émis par les partisans de la monarchie regroupés quelques pas plus loin. En traversant l'espace arboré entre le mur d'enceinte et le donjon, elle ne put s'empêcher d'admirer le courage de ces derniers. Ils n'hésitaient pas à déclarer publiquement leur fidélité et leur amour pour la famille royale à l'heure où la peur gangrenait la capitale et transformait les Parisiens en agneaux tremblants ou en délateurs sournois. Les visiteurs qui défilaient dans sa loge à la fin des représentations s'enivraient de discours enflammés, bombaient le torse – ou le ventre, selon leurs moyens –, clamaient à qui voulait les entendre qu'ils ne craignaient ni Robespierre, ni Saint-Just, ni Marat, ni aucun autre de ces jacobins pisse-vinaigre, mais, dès qu'ils remettaient le pied dans la rue, ils redevenaient des ombres qui rasaient les murs et sursautaient au moindre claquement de botte ou de crosse.

Le commissaire de l'Hôtel de Ville, un homme d'une cinquantaine d'années aux joues striées de couperose et à l'embonpoint mal dissimulé par une large ceinture de tissu, accueillit Armande à l'entrée du donjon, parcourut à son tour le pli et s'offrit de lui servir de guide

avec une servilité répugnante. Une puanteur tenace de latrines paraissait suinter directement des pierres nues et des dalles du sol.

« Je ne peux point refuser un service à un héros de la Bastille ! Appelle-moi Jean-Baptiste, citoyenne. J'étais employé à la halle aux cuirs avant d'être élu à la Municipalité. »

Armande fut étonnée de découvrir autant de monde dans les escaliers sombres et malodorants qui menaient au troisième étage où logeaient la reine, ses enfants, Madame Royale et Madame Élisabeth. On n'y croisait pas seulement des fournisseurs et des serviteurs. Les hommes chargés de la surveillance de la famille royale amélioraient leur ordinaire en organisant des visites payantes. De la même façon que les cochers louaient les sièges de leurs voitures dans la cour du Carrousel afin d'offrir aux spectateurs un point de vue privilégié sur la guillotine et ses servants.

« Tout le monde s'est mis en tête de voir la reine à c't'heure, soupira Jean-Baptiste d'une voix déjà essoufflée par l'effort.

— Je suppose que tu en tires un bon profit », insinua Armande.

Le commissaire s'arrêta et écarta les bras d'un air outré.

« Va pas surtout croire une chose pareille, citoyenne. Je rends service à certains de mes amis, voilà mes seuls bénéfices ! T'a-t-on réclamé un sol pour pénétrer dans le Temple ? »

Armande secoua lentement la tête. Elle commençait à regretter d'avoir requis l'intercession de Froidure. Devant le regard sournois de son interlocuteur, elle devinait que les visiteurs étaient systématiquement dénoncés à la Municipalité et allaient grossir la liste des suspects. Elle jugea prudent de lancer dans la conversation le nom de l'administrateur de police.

« Je parlerai de ta sollicitude à mon cher ami Nicolas-André Froidure. Il sera heureux de voir avec quel zèle tu le sers. »

Les yeux globuleux de Jean-Baptiste se détachèrent de la pénombre de l'escalier de pierre et se promenèrent sur Armande avec une insistance proche de l'indécence.

« Je ne suis le valet de personne, citoyenne, mais, encore une fois, je suis bien aise de rendre service à un ami. »

Ils durent attendre sur le large palier du troisième étage que la visite précédente se termine. Trois femmes et un homme, guidés par un geôlier et vêtus à la mode révolutionnaire, robes rayées, coiffes et cocardes imposantes pour ces dames, carmagnole, pantalon rayé et bonnet phrygien pour leur compagnon. Le nez collé à la fenêtre des appartements de la famille royale, ils s'échangeaient des commentaires brailards sous le regard goguenard du geôlier.

« Elle fait moins la fière, la catin autrichienne, elle a bien triste mine ! Voilà ce qui arrive aux tyrans quand ils complotent la misère de leurs sujets !

— C'est elle qui a mené le royaume à sa perte et le peuple à la famine !

— On devrait tout de même lui retirer son fils, c'est qu'un enfant, il n'est point responsable de ses sottises !

— Où a-t-elle mis son fameux collier ? Et son amant, le Suédois, et les jean-foutre d'Autrichiens, pourquoi ne viennent-ils pas la délivrer ?

— Elle nous entend, la veuve Capet, elle nous regarde !

— Eh bien, qui sont les maîtres à c't'heure ? »

Les quolibets des visiteurs exprimaient davantage un amour déçu qu'une haine véritable. Armande les ressentait comme des reproches d'enfants meurtris à une mère mal aimante. Lorsque le geôlier les informa que la visite était finie, ils se retirèrent à regret, les yeux dans le vague, la démarche traînante, conscients qu'ils venaient de donner le dernier coup à leur vieux rêve, à ce monde déjà lointain où l'ombre bienveillante du souverain s'étendait sur son peuple.

« À nous, citoyenne. »

Le cœur battant, la gorge sèche, Armande s'approcha, sur les talons du commissaire, de la fenêtre des appartements royaux.

« Voici donc les animaux dans leur cage. »

Elle ne releva pas le ton méprisant du commissaire. Elle ne savait pas pourquoi elle avait éprouvé le désir pressant de se rendre au Temple. Bellerive lui avait narré par le détail l'exécution de Louis XVI, et elle se félicitait du décret de la Municipalité qui avait interdit aux femmes d'y assister. Elle n'aurait pas supporté de voir la tête du souverain brandie sur l'échafaud comme un trophée obscène, elle n'aurait pas supporté les mines extasiées de Jacques Roux, de Chaumette et de leurs amis enragés, elle n'aurait pas supporté l'hystérie populaire qui avait salué la mort du dernier roi de France. Elle prit conscience, tandis qu'elle collait son œil contre la vitre de la fenêtre, qu'elle n'avait pas été poussée par la curiosité, du moins pas seulement. Bellerive lui avait assuré que l'Autrichienne connaîtrait bientôt le sort de son royal époux. Elle avait su que la vérité sortait de la bouche du Gascon et qu'il lui restait très peu de temps pour saluer l'ultime survivante d'un monde appelé à disparaître.

Elle reconnut d'emblée la reine, fidèle à ses nombreux portraits, mais vieillie, pâle, creusée. Ses cheveux dont les poètes et les courtisans avaient jadis célébré la blondeur avaient tourné au blanc. Elle portait la robe noire de grand deuil que lui avait octroyée la Commune après la mort du roi. Assise dans un fauteuil près de la fenêtre, elle tricotait tandis que le dauphin, un garçon blond d'agréable figure, et la princesse Marie-Thérèse disputaient une morne partie de cartes autour d'une table ronde. La femme allongée sur une banquette, livide, était certainement Madame Royale, gravement malade selon les gazettes. La troisième femme, Madame Élisabeth sans

doute, levait de temps à autre la tête de son canevas pour jeter un coup d'œil inquiet aux enfants, à la reine ou à la malade. Palloy, l'architecte chargé du réaménagement de la tour du Temple, avait fait poser aux fenêtres et sur les murs de lourdes tentures qui s'harmonisaient avec les baldaquins des lits et qui, avec le vaste tapis aux motifs dorés, donnaient une touche luxueuse à l'ensemble. Dans un coin, on avait posé une baignoire pour l'heure recouverte d'un drap. Armande nota encore la présence de meubles confortables et d'un clavecin. L'endroit ne ressemblait pas aux prisons telles qu'elle se les représentait, plutôt à un appartement bourgeois baignant dans la tristesse et la morosité.

La mine défaite de Marie-Antoinette frappa Armande. La claustration et la mort de son époux avaient miné la femme présentée comme la plus enjouée et la plus arrogante de son temps.

La reine se leva tout à coup, reposa son ouvrage sur son fauteuil et se dirigea d'une allure gracieuse vers la fenêtre où se tenaient le commissaire et Armande. Elle leur fit signe d'entrouvrir la fenêtre. Jean-Baptiste s'exécuta avec un petit rire sarcastique.

« Tu n'es plus en position de donner des ordres, citoyenne Capet, déclara le commissaire. Mais je veux bien t'être agréable pour cette fois. Qu'est-ce que tu veux ?

— Mille grâces, monsieur », fredonna la reine avec une légère inclinaison du buste et un sourire suave.

De près, c'était la beauté de la souveraine qui ressortait, comme une épure de son visage fatigué. Ses yeux d'un bleu soutenu se posèrent sur Armande avec une insistance qui embarrassa la comédienne.

« Voilà une bien jolie jeune femme, reprit Marie-Antoinette. Que je crois avoir déjà vue quelque part. »

Une trace infime d'accent autrichien donnait une tonalité chantante à sa voix grave et vibrante.

« Impossible, Votre Majesté, bredouilla Armande. Je ne suis jamais allée à Versailles.

— Mais moi je suis allée dans votre théâtre, ma très chère, protégée par l'anonymat qu'offre un bon déguisement. Et, croyez-le ou non, j'ai toujours pensé que nous serions amenées à nous revoir.

— Pourquoi, Votre Majesté ?

— L'intuition féminine, je suppose.

— Assez de "Majesté", citoyennes ! intervint Jean-Baptiste. Les droits de l'homme n'affirment-ils point que nous sommes égaux ? »

La reine le considéra avec la même expression que si elle avait découvert un insecte noyé dans son potage.

« Si nous sommes égaux, monsieur, pourquoi nous tenir enfermées, ma famille et moi-même, dans ce sinistre donjon ?

— Parce que toi et les tiens avez écrasé votre peuple et qu'ensuite

vous vous êtes enfuis comme des lâches. »

Le visage de Marie-Antoinette se métamorphosa pendant quelques secondes en un masque douloureux, tragique.

« Nous avons commis des erreurs, moi la première, je le confesse, mais vous en commettez aussi.

— Les miennes, citoyenne Capet, elles ne mettent point tout le pays à feu et à sang.

— Et celles de vos maîtres à penser ? Je me suis laissé dire qu'elles ont soulevé tout le royaume.

— Suffit, citoyenne Capet ! Retourne à ton tricot ! Cette conversation a tant qu'assez duré ! »

Jean-Baptiste entreprit de refermer la fenêtre. Marie-Antoinette passa le bras par l'entrebâillement et agrippa le poignet d'Armande.

« Nous nous reverrons encore avant ma mort, de cela je suis certaine.

— Vous... vous ne mourrez pas, Majesté.

— Je mourrai bientôt, vous le savez bien, telle est la volonté des gardiens de la nation.

— Enlève ton bras, veuve Capet ! gronda Jean-Baptiste.

— La mort ne me fait plus peur, continua la reine à voix basse sans paraître remarquer la pression du panneau de la fenêtre sur son avant-bras.

— Pour quelle raison pensez-vous donc que nous sommes appelées à nous revoir ? »

La reine lâcha le poignet d'Armande et retira enfin son bras. Le commissaire referma la fenêtre en proférant une série de jurons.

« Satanée Autrichienne : elle se croit toujours la maîtresse du royaume ! »

Armande contempla le visage souriant de Marie-Antoinette à travers la vitre, puis, bouleversée, elle se détourna et se précipita vers l'escalier.

Longtemps après, tandis qu'une chaise de poste la ramenait rue de Richelieu, elle ressentait encore sur son avant-bras le sceau brûlant de la dernière reine de France.





CHAPITRE XXV

La voix éraillée du juge du tribunal criminel résonnait encore dans la tête d'Émile.

« Aujourd'hui, le 11 avril de l'an 1793, le prénommé Émile, nom de famille et adresse inconnus, convaincu des dix crimes commis le 7 mars de cette même année 1793 dans l'immeuble Glutron sis rue Saint-Antoine, est condamné à la peine de mort. En conséquence, il aura la tête tranchée en place du Carrousel aussitôt que possible. »

Le procès, expédié à vive allure par un procureur, un juge et des rapporteurs fatigués, s'était tenu aux aurores dans une petite pièce sale et vide. On n'avait pas offert à l'accusé la moindre opportunité de se défendre. On avait établi les faits, qu'on avait regardés comme des vérités intangibles, on avait prononcé la sentence, exactement conforme au réquisitoire bâclé par l'accusateur sans reprendre son souffle ni mentionner les noms des victimes, puis, comme tous étaient visiblement incommodés par l'odeur et l'aspect du prévenu, les gendarmes s'étaient hâtés de le ramener dans sa cellule. On n'avait même pas pris la précaution de lui retirer sa dague (à la réflexion, et pour la crédibilité de la justice, on avait feint d'ignorer qu'il en possédait une), on avait seulement gardé trois fusils braqués en permanence sur lui et on l'aurait tiré comme du gibier au premier geste suspect de sa part.

Quelques instants après son retour dans sa cellule, Cochefer, finalement confirmé dans sa fonction de porte-clefs, était venu lui réitérer ses propositions sordides. Comme le prisonnier n'avait pas réagi, il avait à nouveau tenté de pisser sur lui avec un rire obscène et avait joué un moment avec son vit plus noueux qu'un cep de vigne avant de se rebraguetter.

« J'ai bien peur que c'est demain ou après-demain ton tour ! » avait

craché Cochefer. Il avait mimé le mouvement du couperet s'abattant sur son cou. « Paraît qu'tu fais partie d'une charretée de faux-monnayeurs, de détrousseurs et d'autres coquins. C'est eux, les pauvres bougres, qui s'ront en bien mauvaise compagnie ! Comme promis, j'irai te voir te vider de ton sang sur l'échafaud. Depuis qu'j'ai parlé à la section, le concierge, ce jean-foutre de girondin, m'accorde tout ce qu'je requiers. T'as de la chance : on t'nettoiera, on te torchera comme un nourrisson avant de te hisser dans la charrette, on te donnera de nouveaux habits. Manquerait plus que tu pues comme un goret devant ces messieurs dames qui se presseront dans la cour du Carrousel. C'est que l'exécution du tueur de la rue Saint-Antoine est un grand événement ! »

Émile aurait voulu que Cochefer se taise afin de rester seul en compagnie de ses pensées, mais il savait que, s'il réclamait le silence, l'autre se montrerait encore plus bavard et plus bruyant.

« Ces fous de girondins, ils ont requis l'arrestation de Marat. Les sots ! Jamais un tribunal n'aura l'audace de condamner l'Ami du peuple. Déjà Pache, le maire de Paris, a réclamé la destitution de plus de vingt députés girondins au nom des sections parisiennes. M'est avis que nous serons débarrassés des brissotins et de leurs partisans avant l'été. En tout cas, c'est ce qui s'dit dans la section. »

En mal de confidences, Cochefer ne se décidait toujours pas à partir. Émile l'aurait volontiers étranglé s'il en avait eu la possibilité. Il n'avait en revanche jamais songé à se servir de la dague pour renverser une situation qui paraissait sans issue. Pas seulement parce qu'on l'aurait abattu sans pitié s'il avait esquissé le moindre geste, mais parce qu'il répugnait à tourner contre ses semblables l'arme offerte par la fée Mélusine. Il mourrait sans avoir trouvé la personne à qui la confier. Il se demandait pourquoi il pouvait supporter son contact tandis que les autres hommes étaient foudroyés ou enjominés, comme Toinette, dès qu'ils l'effleuraient. La réponse se terrait probablement dans le mystère de sa naissance, ce mystère que la sirène n'avait pas eu le temps de lui révéler. Les habitants de La Réorthe lui avaient toujours prêté des vertus d'enjamineur alors qu'il n'avait jamais pratiqué la magie ni même n'était doué de l'un de ces pouvoirs de guérison échus à certains paysans.

« Sais-tu que c'est la guerre par chez toi ? poursuit l'impitoyable Cochefer. Les brigands d'Vendée ont formé une armée catholique et royale qui donne bien du tracàs aux armées de la nation. On parle à l'Hôtel de Ville de recruter plus de dix mille volontaires pour aller prêter main-forte aux nôtres. Bah, ces jean-foutre de calotins finiront tôt ou tard sur l'échafaud ou au bout d'une pique. On dirait qu'c'est le destin des Vendéens, pas vrai ? »

Le porte-clefs éclata de rire. Ce qu'avait toujours redouté Émile

avait donc fini par arriver. Les campagnes vendéennes s'étaient soulevées sous la férule des nobles et des prêtres. Ils avaient attendu la fin de l'hiver et l'assèchement des chemins creux du bocage pour rassembler leurs troupes et lancer des offensives organisées. Il ne doutait pas de l'ardeur et du courage des Vendéens, mais la partie lui semblait perdue d'avance : la Convention disposait d'un réservoir d'hommes nettement plus fourni que celui de ses adversaires, et, dans la période d'instabilité qu'elle traversait, elle ne pouvait se permettre de laisser une province contester sa légitimité. Elle en ferait une question de principe.

« Mourir est le destin de tous les hommes, dit Émile. Tu finiras par me rejoindre de l'autre côté, Cochefer.

— J'suis pas pressé ! Moi, demain, j'respirerai encore, j'mangerai encore.

— Et tu reprendras tes petits jeux misérables avec les prisonniers. Combien d'entre eux as-tu abusés ? Combien ont surmonté leur répugnance pour céder à tes propositions en espérant améliorer leur ordinaire ? »

Cochefer fixa Émile avec un sourire mauvais.

« Quelques-uns. Ils ne l'ont pas regretté. Au moins, ils ont eu une fin de vie un peu moins pénible.

— Un avant-goût de l'enfer, oui. Après toi, le diable et ses serviteurs n'ont pas dû leur paraître bien terribles... »

Le sourire s'effaça des lèvres de Cochefer, qui donna un violent coup de poing sur un barreau.

« Prends garde, foutriquet ! J'peux encore transformer tes dernières heures en un abominable supplice. Personne ne m'en fera le reproche.

— Si tu t'approches trop près de moi, grand fils de vesse, tu tâteras de ma dague. À part les fées et les êtres du monde invisible, personne ne m'en fera le reproche. »

Cochefer lâcha la grille et se recula d'un pas. Il se souvenait fort bien des morts foudroyantes de son confrère et du gendarme qui avaient voulu se saisir de l'arme du détenu. Il y avait de la magie là-dessous et, bien qu'en principe insensible à la superstition, il ne se sentait pas de taille à défier les forces surnaturelles.

« J'espère que les rats te mangeront les couilles et la langue d'ici demain, marmonna-t-il, les yeux brillants de haine. Une chose est sûre en tout cas, tu grimperas dans la charrette le ventre vide. »

Le porte-clefs se retira. Émile s'assit sur la litière sans prêter attention à la vermine qui grouillait entre les brins de paille, s'adossa au mur et, la tête renversée, les yeux clos, se plongea dans ses souvenirs. Il remonta aussi loin que possible dans sa petite enfance dont il n'avait gardé que des bribes.

Il se remémora une conversation entre l'abbé Rambaud et Margot

assis devant l'âtre. Comme ils le croyaient endormi dans l'alcôve ménagée dans la pièce principale du presbytère, ils parlaient de lui sans penser un seul instant qu'il pouvait les entendre. Le craquement du bois dans la cheminée et les ululements du vent couvraient par instants leurs voix basses. Le cœur obscur et glacé de l'hiver transformait depuis des jours les villageois de La Réorthie en fantômes lugubres et leurs enfants en ombres tremblantes.

« ... grande responsabilité que nous avons prise là, Margot...

— ... n'auriez point dû accepter d'recueillir tcho drôle dans votre maison, mon père...

— ... me l'a confié en me disant que personne d'autre ne pourrait s'en charger...

— ... vous, un homme de Dieu, avec tchés créatures. Alles sont point chrétiennes, point humaines...

— ... allons, Margot. Nous avons tendance à considérer comme diaboliques les êtres que nous ne connaissons point. C'est la peur, la seule peur qui nous incite à penser de la sorte. Si nous croyons que Dieu a créé toute chose ici-bas, ne sont-elles pas également ses enfants ?

— ... devriez faire bé attention de point être excommunié à c't'heure. Si les gens d'La Rhôte l'appreniant, l'vous dénonceriant au roi, aux évêques pis au pape... »

Le rire caractéristique de l'abbé Rambaud, suivi d'une quinte de toux.

« ... bien autre chose à faire qu'écouter une poignée de paysans du bocage vendéen. C'est un grand tort d'ailleurs. L'Église et le souverain devraient prendre le temps d'écouter leurs ouailles. Il y a trop de distance entre le peuple et ceux qui le gouvernent. Le tiers se soulèvera bientôt contre les corrompus de la noblesse et du clergé...

— ... point d'malheur, mon père. Qué to qu'deviendrait l'pays sans ses nobles pour le gouverner ni ses prêtres pour l'empêcher d'commettre dos péchés ? »

Un éclat de rire à nouveau, un hurlement lointain, peut-être un loup, peut-être une créature légendaire, une demoiselle métamorphosée en bête courant la nuit les sept paroisses.

« Ma pauvre Margot, je crois que les pécheurs impénitents se trouvent du côté de ceux qui sont justement censés combattre le péché...

— ... point nos bons prêtres comme vous ou ceux de Saint-Laurent...

— ... suis un mécréant à bien des égards... J'ai fréquenté les loges maçonniques, j'ai confessé d'un peu trop près certaines dames de la Cour, j'ai épousé la pensée des Lumières contraire à l'enseignement de l'Église, je me suis lié d'amitié avec des hommes de science qui ne

croyaient ni en Dieu ni au diable...

— ...Jésus Marie Joseph...

— ... jusqu'au jour où elles m'ont contacté. J'avoue que mon esprit rationnel en a pris un coup...

— ... qué to qu'est tchu, rationnel ?

— ... qui prétend tout expliquer par la raison, le contraire de l'esprit superstitieux, ignorant...

— ... croire dans Jésus-Christ, o l'est point d'la superstition...

— ... quelques-uns, dans certains cercles, pensent que si... Quand les créatures m'ont abordé, j'ai su en tout cas que les légendes décrivaient une réalité, un monde aussi tangible que celui que nos sens nous donnent à expérimenter chaque jour...

— ... pour sûr, dame...

— ... Les esprits qu'on dit simples ou crédules sont souvent plus avisés que les esprits qu'on proclame savants, éclairés. Nous adoptons le point de vue de la matière, parce que nous sommes finalement convaincus que la matière nous a engendrés...

— ... L'est point Dieu qu'a créé le monde ?

— ... réfléchir en d'autres termes, du point de vue de l'esprit... Elles ont enlevé l'enfant, mais elles n'ont pas pu l'emmener dans leur monde. Un être humain ne pourrait pas survivre dans leur monde...

— ... O s'dit pourtant qu'alles changeant leurs drôles contre dos drôles humains...

— ... les changelins ? C'est seulement une rumeur, le fruit d'une vieille épouvante. Elles ont donné une partie de leur pouvoir au petit, mais il reste un homme. Elles m'ont dit qu'un jour, quand il serait en âge d'accomplir sa mission, l'enchanteresse viendrait des profondeurs océanes pour lui remettre l'arme façonnée par les êtres des premiers temps...

— ... tchette mission ?

— ... Elles ne me l'ont point dit...

— ... Avour qu'alles l'ont enlevé ?

— ... En plein cœur du marais... »

La conversation s'estompa tout à coup. Émile s'était endormi. Il eut beau battre le rappel de ses souvenirs, il n'y trouva pas d'autre élément, pas d'autres réminiscences de discussions entre l'abbé Rambaud et sa servante. Ils étaient morts tous les deux sans avoir levé un coin du voile sur sa naissance, soit parce qu'ils n'en avaient pas eu le temps, soit parce qu'ils n'en avaient pas eu l'intention.

Émile rouvrit les yeux : perché sur une pierre à quelques pouces de sa tête, un gros rat gris, immobile, l'épiait avec attention.

« Une jeune dame demande à te voir, déclara Cochefer, tout excité. T'en connais du beau monde, dis donc, pour un paysan criminel sans le sou ! Tu f'rais bien de t'arranger un peu. T'es point à ton avantage.

T'as eu d'la chance jusqu'à présent, mais j'tiens pour sûr que ta tête sera tranchée demain matin. Tu seras emmené à la Conciergerie à la première heure puis, ensuite, tu feras une jolie promenade dans les rues de Paris. »

Trois jours que le geôlier tenait les mêmes propos, assortis de grimaces, de gestes, de roulements d'yeux, d'exhibitions grivoises. Trois jours qu'Émile demeurait dans la compagnie de Perrette, ressassant jusqu'à l'épuisement les quelques moments qu'ils avaient passés ensemble. Elle était vivante et il allait mourir, emportant avec lui son mystère et ses regrets. Il dégageait parfois la dague et l'observait jusqu'à ce que ses yeux lui fassent mal, espérant encore trouver une réponse dans ce métal jaune et terne qui semblait sans âge. Elle ne brillait plus, elle ne chauffait plus, comme si toute énergie l'avait désertée.

Ainsi qu'il l'avait promis, Cochefer ne fournissait plus de pain ni d'eau au détenu. La faim, la soif et la fièvre maintenaient Émile dans un état second où les pensées se changeaient en rêves, où les rêves se prolongeaient en pensées. Du marécage de son esprit se dégageait un sentiment général d'échec, d'amertume, d'absurdité.

« Monsieur ? Citoyen ? »

La voix musicale le hala des profondeurs de sa léthargie. Il entrevit une jeune femme ravissante de l'autre côté de la grille, crut un instant que Perrette était venue le chercher, se rendit aussitôt compte, hélas, qu'elle ne ressemblait pas à son amante des Lucs-sur-Boulogne. Sa chevelure blonde disparaissait en partie sous un chapeau à la Devonshire et sous un ample châle de laine passé par-dessus sa robe anglaise. Son maquillage, ses gants de peau, ses rubans, ses falbalas, son parfum dont les effluves fleuris masquaient par instants la puanteur de la cellule l'associaient à ces extravagantes qui se pavanaient aux alentours du Palais-Égalité, à l'Opéra et dans les endroits à la mode. Il remit machinalement un semblant d'ordre dans ses cheveux et sa tenue avant de se relever. Il resta cependant à bonne distance de la visiteuse pour ne point l'incommoder par son odeur.

« Mon nom est Armande Bouvillon, dit la jeune femme avec une petite moue vite effacée par un sourire. Je suis comédienne au théâtre de la République, rue de Richelieu. » Elle jetait des regards furtifs de moineau effrayé en direction du couloir. « Fais semblant de me connaître, ajouta-t-elle dans un souffle. Ce porc de geôlier nous observe. »

Émile s'efforça à son tour de sourire. Il eut l'impression que ses joues couvertes de barbe s'en allaient en lambeaux, que les dents lui tombaient de la bouche.

« Ton exécution est prévue pour demain... »

— Ça, je le savais déjà, coupa-t-il avec une pointe d'agacement.

— Un ami m'a chargée de te dire que tu dois te tenir prêt dans la charrette des condamnés.

— Quel ami ? Prêt à quoi ? »

Elle lança un nouveau coup d'œil en biais au porte-clefs.

« L'ami en question s'appelle Jacques-André Bellerive.

— Son nom ne me dit rien.

— Lui sait qui tu es, en tout cas. Lorsque la charrette passera rue Saint-Honoré, tu... »

L'intrusion bruyante de Cochefer, précédé de la lumière chétive de sa lampe à huile, interrompit la jeune femme.

« Assez d'messes basses entre vous deux. La visite s'achève à c't'heure, citoyenne. »

Il posa sa grosse patte sur le bras d'Armande, qui se dégagea aussitôt et se tourna vers Émile.

« Garde tes forces pour demain.

— Des forces ? Où veux-tu donc que j'en puise ? Il ne me nourrit plus depuis des jours. »

Elle plongea la main dans le sac dissimulé par les replis de sa robe et en ressortit un petit paquet enveloppé de tissu.

« Halte-là, citoyenne ! s'interposa Cochefer. Tu m'as point d'mandé la permission de lui fournir à manger ou quoi que ce soit d'autre ! »

Elle adressa au geôlier un sourire appuyé.

« Je fais appel à ta compassion, à ta générosité, citoyen. Cet homme n'en a plus que pour quelques heures à vivre. La charité nous demande de lui accorder une ultime satisfaction.

— Et ceux qu'il a massacrés ? objecta Cochefer, la bouche en cul de poule. Qu'est-ce qu'il leur a accordé comme grâce ?

— Raison de plus pour ne pas nous abaisser à nous comporter comme lui. De surcroît, je chanterai tes louanges à mon cher ami Nicolas-André Froidure, l'administrateur de police, un ancien héros de la Bastille. »

Un large sourire fleurit sur la face ronde et sanguine de Cochefer.

« Tu parles si j'connais les anciens de la Bastille ! Si tu pouvais me présenter à Froidure, j'en s'rais foutrement ravi. J'aurais deux ou trois mots à lui dire au sujet du concierge de cette prison.

— Je devrais pouvoir t'arranger une entrevue. » Elle accorda un dernier regard à Émile : « C'est une bonne pâte. Une très bonne pâte.

— Fort bien, citoyenne. Remets donc ton paquet charitable à ce scélérat et sortons de cet endroit : il pue déjà la charogne. »

Armande avait mis du pain, du fromage, du lard et une bouteille de vin dans le paquet, ainsi que des carrés d'une substance brune, luisante, à la consistance gélatineuse. Émile comprit pourquoi elle avait tant insisté sur le mot pâte en le dévisageant : ces carrés avaient

sans doute la vertu de lui redonner les forces dont il aurait besoin le lendemain. Il mangea de bon appétit le pain, le fromage et le lard sous l'œil attentif des rats attirés par le fumet, arrosa le tout de rasades d'un vin rouge fort acceptable, puis il mâcha les morceaux de pâte brune au goût dominant de figue. Ensuite, tandis que la nuit noire inondait peu à peu sa cellule, il s'allongea, repu, sur sa paille et s'endormit sans même avoir le temps d'une dernière pensée pour Perrette.

On vint le réveiller aux alentours de quatre heures. Le concierge était flanqué d'une escouade de gendarmes, visages effleurés par la lumière des lampes et renfrognés sous les bicornes.

« Les gendarmes vont t'escorter jusqu'à la Conciergerie, déclara le concierge d'un ton lugubre. De là, tu partiras dans la charrette des condamnés pour la cour du Carrousel. Les bourreaux t'y attendent pour te préparer. »

Émile s'étonna de ressentir autant de vigueur en lui. Il lui semblait se lever pour une journée de travail dans un domaine des plaines après une nuit réparatrice. Comme s'il n'avait jamais souffert des affres de la détention.

Le concierge se rapprocha pour ouvrir la grille et lui glisser quelques mots à voix basse.

« Je sais que tu es toujours muni de la dague. Ne t'avise surtout pas de l'utiliser comme tu l'as fait pour l'agent du Comité venu t'interroger. J'ai failli perdre ma place. Sans la protection de certains de mes amis à l'Assemblée, j'aurais d'ores et déjà été démis de ma charge. Ils ne me pardonneraient pas une deuxième erreur.

— Ce n'est pas moi qui ai tué cet homme, rétorqua Émile à voix basse. Tu le sais. »

Le concierge glissa l'énorme clef dans la serrure.

« Ce que je pense n'a aucune importance. Les gendarmes ne te quitteront pas des yeux jusqu'à l'échafaud. Tiens-toi tranquille : ils ont ordre de tirer sans sommation. Adieu, mon garçon. »

On entrava les poignets et les chevilles d'Émile avec des bracelets métalliques reliés par des chaînes ; l'escorte, deux gendarmes devant, deux sur les côtés, deux derrière, parcourut les couloirs sombres, humides et puants du Grand Châtelet, traversa la cour moussue puis s'engagea dans la première ruelle après que le concierge eut ordonné l'ouverture de la porte.

La nuit n'avait pas encore pâli, les étoiles brillaient comme des pépites au fond de rivières changeantes et noires bordées de nuages. Un vent chargé d'humidité balayait les odeurs de boucherie et de déjections. Des rats, des chiens et des chats errants se disputaient le sang et les déchets abandonnés par les bouchers sur les pavés. Déserte, sombre, Paris avait des allures de mausolée abandonné. La mort rôdait

dans chaque recoin, dans chaque venelle, dans chaque cour. Seules les rumeurs en provenance des Halles, les meuglements des animaux enfermés dans les enclos des abattoirs et les rares fenêtres allumées donnaient un semblant de vie à la grande cité. La nuit, l'animation se concentrait aux alentours des Tuileries et du palais Philippe-Égalité. Les conventionnels, les sectionnaires, les furies ne quittaient la salle du Manège qu'une fois le jour levé, hagards, titubant de fatigue ou d'ivresse, et allaient boire un café ou un alcool fort dans les tavernes des environs.

Oppressé, Émile ne se rendait pas compte, pas encore, qu'il marchait vers sa mort. Dans quelques heures à peine, il cesserait de respirer, il ne sentirait plus battre son cœur, il se fermerait à jamais au monde. Il ne reverrait pas Perrette. Il n'avait pas eu le temps de la connaître, on ne lui avait distribué qu'un aperçu de bonheur. Les entraves l'obligeaient à marcher à petits pas. Les gendarmes, peu pressés, s'adaptaient à son rythme.

Sur le pont Notre-Dame, ils croisèrent une bande de jeunes gens débraillés et avinés qui demandèrent à son escorte où elle emmenait le prévenu et quel crime il avait commis. Après la réponse de l'un des gendarmes, ils éclatèrent en imprécations contre Émile et voulurent le larder de coups de sabre ou de canne-épée. Les gendarmes durent élever le ton et faire preuve d'une grande fermeté pour les en dissuader.

« Ces maudits beaux ! soupira l'un d'eux après que les jeunes gens se furent égaillés de l'autre côté du pont, on ne sait point s'ils sont du parti royaliste ou du parti révolutionnaire, mais les bougres sautent sur tous les prétextes pour ferrailler. »

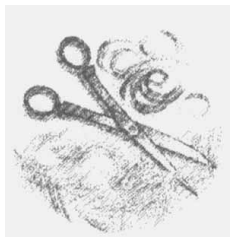
Les tours et les murs de la Conciergerie se dressaient, blêmes, sinistres, au-dessus de la Seine éclaircie par l'aube naissante. Les gendarmes se présentèrent devant la grille monumentale d'une cour où attendaient déjà trois charrettes et exposèrent à l'un des gardes l'objet de leur mission. On les fit entrer, ils descendirent un grand escalier, traversèrent une courette, subirent les formalités d'usage dans la salle du gref, puis ils emmenèrent Émile directement à la salle de la toilette où ils lui enlevèrent les chaînes et le confièrent aux aides du bourreau déjà à pied d'œuvre.

Dans la pièce d'à côté, des fouilleuses s'occupaient de femmes condamnées et secouées de sanglots. Émile se saisit de la dague et la garda plaquée contre son poignet et son avant-bras. Des paniers débordaient de cheveux de toutes teintes et de toutes longueurs. Un aide du bourreau, âgé d'une trentaine d'années, lui retira ses vêtements qu'il examina d'un air dubitatif avant de les rouler en boule et de les jeter dans un sac de jute. Il lui passa un linge humide sur tout le corps sans paraître remarquer la présence de la dague (le personnel

de la Conciergerie avait-il été prévenu par le concierge du Grand Châtelet de ne surtout point toucher à cette arme fatidique ?), le laissa un moment grelotter nu dans la pièce dont les murs paraissaient suinter de chagrin, revint avec une chemise blanche au col déjà déchiré, un pantalon de lin informe et des souliers sans lacets, lui coupa les cheveux au ras du cou à l'aide d'une énorme paire de ciseaux et lui ordonna de se rhabiller.

Émile croisa le regard d'une femme dans l'entrebâillement de la porte séparant les deux salles. Une vingtaine d'années, cheveux blonds taillés comme les siens au ras du cou, déshabillé blanc et lâche, yeux rougis par les pleurs, pâleur de morte. Le désespoir qu'il lut dans son regard de bête traquée lui coupa le souffle. Il prit alors conscience qu'il allait mourir. Battu par une vague de panique, il se retint à grand-peine de planter la dague dans le cœur ou le cou de l'aide-bourreau. Il avisa deux gendarmes figés contre le mur et armés de fusils qui le surveillaient avec une attention de chiens de troupeau. Il prit une longue inspiration et s'apaisa. Il ne lui restait plus qu'à se raccrocher aux paroles d'Armande. Mais que valaient les promesses de la jeune comédienne ? Que lui voulait donc ce Jacques-André Bellerive qui prétendait le connaître ?

L'aide du bourreau lui lia les mains dans le dos et dit aux gendarmes qu'ils pouvaient maintenant l'installer dans la première des charrettes à destination de la cour du Carrousel.





CHAPITRE XXVI

Le petit matin se levait sur Paris, gris, maussade. Les curieux se pressaient déjà sur les bords de la rue Saint-Honoré dans l'attente de la première charrette du jour. Les cris perçants des vendeurs de journaux dominaient le grondement des roues cerclées de fer et le crépitement des sabots sur les pavés : l'arrestation imminente de Jean-Paul Marat, l'Ami du peuple, la trahison de Dumouriez et l'exécution de l'assassin de la rue Saint-Antoine, un homme dont on ne connaissait ni les origines ni le nom, étaient les événements du jour. Le *Journal de Paris* promettait à ses lecteurs des révélations stupéfiantes sur le criminel, un être mystérieux et pervers, un adepte de la magie noire selon le témoignage exclusif de son geôlier du Grand Châtelet.

Cornuaud s'arrêta et se retourna vers le garçon d'une dizaine d'années qui le harcelait depuis un bon moment. Ce dernier recula d'un pas et se protégea le visage de son bras replié, craignant que son vis-à-vis ne lui flanque une taloche, le moyen employé par la plupart des hommes et des femmes pour se débarrasser des vendeurs ambulants accrochés à leurs basques.

« Qu'est-ce qu'il y a d'écrit dessus ton journal ? demanda Cornuaud.

— Tu veux point l'acheter, citoyen ? C'est seulement quinze sols. »

Cornuaud paya la somme demandée mais refusa le journal que le garçon, plus maigre et sale qu'un chat errant, lui tendit.

« J'veux juste que tu m'dises ce qu'il y a d'écrit au sujet de l'assassin de la rue Saint-Antoine. »

Le garçon hocha la tête, comprenant que son client ne savait pas lire. Lui non plus, d'ailleurs, mais, avant de confier les journaux aux vendeurs ambulants, on leur lisait les articles afin qu'ils puissent crier les gros titres et répondre aux questions des badauds.

« On connaît pas grand-chose sur lui, sauf qu'il vient d'Vendée et que, comme tous les ignorants superstitieux de son pays, il s'livre à la magie, dit-il d'une traite comme il aurait récité une leçon apprise par cœur.

— Est-ce qu'on raconte pourquoi qu'il a tué tous ces gens ?

— Il était en amour avec la femme Glutron, à c'qu'y paraît, et, comme elle refusait de s'donner à lui, il les a tués, elle et tous les habitants d'sa maison, et puis il leur a arraché le cœur et les boyaux.

— Ça n'a pas grand-chose à voir avec la magie... »

Le garçon haussa les épaules avec une mimique qui plissa son visage creusé de rides prématurées. Il gagnait péniblement de quoi se nourrir en vendant les journaux, il n'allait pas en sus donner son avis sur ce que les rédacteurs écrivaient dedans. Déjà ses yeux toujours en mouvement volaient par-dessus l'épaule de son interlocuteur et se perchaient sur d'autres proies.

Cornuaud, comprenant qu'il n'en obtiendrait pas davantage, le congédia d'un geste de la main. Le garçon fila sans demander son reste et s'accrocha quatre pas plus loin aux rubans flottants de la robe d'une élégante.

Les commerçants ouvraient les volets de leurs boutiques après une nuit marquée, comme toutes les nuits depuis l'exécution de Louis XVI, par des affrontements, des visites domiciliaires et des pillages. Le bleu, le blanc et le rouge étaient désormais les couleurs dominantes sur les enseignes d'où était bannie toute allusion à l'Ancien Régime. Aux mots roi, reine, royal, cour, lys avaient succédé les termes moins compromettants de liberté, égalité, fraternité, république, nation. On affichait sa foi révolutionnaire avec de larges cocardes qu'on portait en étendards sur les chapeaux ou les vêtements.

Cornuaud avait eu lui aussi les honneurs des journaux. Ils n'avaient pas cité son nom, mais ils avaient relaté en termes moqueurs ou orduriers la tentative d'arrestation de l'écuyer Franconi et du pitre Gontar. Melchior Quitre avait bel et bien joué une farce aux derniers fidèles de Kolly en leur ordonnant de déférer à la Conciergerie deux des hommes les plus populaires de Paris. Lorsqu'ils s'étaient présentés à l'amphithéâtre du cirque, Cornuaud, Turlotin et Desboisseaux s'étaient retrouvés face à des dizaines et des dizaines de bouffons répartis au centre de la piste et sur les gradins. Incapables de repérer les deux suspects au milieu de tous ces visages outrageusement fardés, les trois agents du Comité avaient servi de cibles aux moqueries d'une assistance hilare et déchaînée. Pendant d'interminables minutes, ils avaient été les pitres du cirque Franconi avant de battre piteusement en retraite et de ruminer leur mortification dans une taverne proche. Les trois hommes avaient vidé trois pichets de vin et juré de se venger de Melchior Piquette Quitre. Ils s'étaient rendus le lendemain matin

au pavillon de Marsan. Au-dessus de l'ancien bureau de Kolly avait été placardé *Le Père Duchesne*, le journal enragé où avait été relatée leur mésaventure et vilipendée leur sottise. Si Turlotin, ulcéré, avait aussitôt décidé de renoncer à ses fonctions et de retourner à ses pinceaux, Desboisseaux et Cornuaud avaient persisté dans leur intention de régler son compte au citoyen Quitre. À cette fin, ils continuaient de fréquenter le pavillon de Marsan, confortés dans leur résolution par les regards et les propos railleurs des autres agents.

Cornuaud avait un autre compte à régler. La jalousie le dévorait depuis le départ de Pélagie. Il avait pensé que le temps effacerait l'affront et comblerait le vide, c'est le contraire qui s'était produit. Le dépit des premiers jours s'était transformé au fil du temps en une colère sourde brûlante. Comme l'enjomineuse négresse n'acceptait pas que son serviteur dépérît à cause d'une femme, elle soufflait sur les braises et le poussait à supprimer les responsables de son abattement, Pélagie et son nouvel amour, le chirurgien Antoine Lesage.

Cornuaud longea le Palais-Égalité dont les galeries sommeillaient après une nuit fiévreuse. Les catins et les noctambules avaient abandonné la place aux furies, aux poissardes qui se rassemblaient pour injurier les condamnés avant de reprendre leur travail aux Halles proches. Disséminés le long de la rue, plus nombreux que les gendarmes ou les gardes nationaux, des groupes de sectionnaires armés de piques et de sabres surveillaient la foule. Ils intervenaient avec promptitude et brutalité sitôt qu'un quidam affichait ouvertement sa réprobation ou se fendait d'une parole de compassion pour les malheureux en route vers l'échafaud.

Cornuaud s'engagea sur sa droite dans la rue d'Argenteuil. Au numéro 40, il fut hélé par deux hommes assis à une table dressée devant la porte. L'un d'eux, au visage pointu de fouine et à la perruque mitée, portait des vêtements extravagants et une énorme cocarde qui, emportée par son propre poids, se repliait sur elle-même telle une fleur fanée ; l'autre, en tenue chamarrée d'officier, avait une face bistre et ronde surmontée de cheveux crépus.

« Où vas-tu de si bonne heure et à si grands pas, l'ami ? » s'enquit l'homme au visage de fouine.

Cornuaud faillit lui conseiller vertement de se mêler de ses affaires, puis il avisa les mets odorants posés sur la table et se rappela qu'il n'avait rien mangé depuis son lever.

« Le bonjour, citoyens. Je suis d'service pour la nation, mais j'crois bien que j'suis un peu en avance, à c't'heure.

— En ce cas, l'ami, assieds-toi donc à cette table et daigne partager notre repas.

— J'accepte avec grand plaisir ton invitation. »

L'homme au visage de fouine frappa des mains et demanda à un

domestique, accouru à la porte, d'apporter une chaise supplémentaire. Cornuaud retira son chapeau avant de s'asseoir.

« Je suis Louis Gabriel d'Herblay, ci-devant baron, aujourd'hui simple citoyen. » Il désigna l'autre homme en tenue d'officier : « Notre ami est le colonel Alexandre Dumas, qui sert sous les ordres du chef d'escadron Joseph Bologne Saint-Georges. »

Cornuaud avait entendu parler de Saint-Georges, chevalier, ancien musicien à la Cour et fameux bretteur que la Révolution avait expédié sur les frontières du Nord afin de défendre la patrie contre les Autrichiens.

« Le colonel Dumas est de passage à Paris pour témoigner à la Convention de la trahison de Dumouriez, ajouta d'Herblay en versant du vin rouge dans le verre de Cornuaud. Saint-Georges et lui connaissent fort bien les couloirs de l'Assemblée : ils les ont un temps fréquentés afin de plaider pour l'abolition de l'esclavage et l'égalité des gens de couleur. La patrie n'est pas toujours très reconnaissante envers ses enfants nègres. »

Alexandre Dumas dévorait de bel appétit le lard, les œufs, le pain et le fromage posés sur la nappe. Il souffrait d'un début d'embonpoint. Des pierres scintillantes incrustaient l'imposante poignée de son sabre, ornée de fils de couleur entrelacés et pourvue d'un minuscule sac de tissu qui ressemblait comme un frère à l'amulette que Noé, le sorcier de Nantes, avait remise à Cornuaud au pied de la Croix du Gâtineaux. Le colonel usait également de charmes afin d'être protégé sur les champs de bataille. L'enjomineuse se souvint à travers le paydret de cérémonies secrètes où les forces du ciel et de la terre étaient enfermées dans de minuscules fétiches, un monde de divinités terrifiantes qui se transformaient, selon les invocations, en gardiens ou en bourreaux.

« J'ai moi-même vécu longtemps aux Antilles, reprit d'Herblay. J'y ai eu des plantations, j'ai acheté une grande quantité de nègres, mais je n'ai pas l'âme d'un maître, jamais je n'ai pu me résoudre à frapper mes esclaves ou à les marquer au fer rouge, jamais je n'ai eu le cœur de les punir de leur paresse ou de leur insolence, jamais je n'ai recruté ces horribles chasseurs qui se chargent de ramener les fuyards. On en déduira, avec justesse, que je n'étais pas fait pour l'existence de colon. Ni d'ailleurs pour le climat étouffant des îles. Voilà pourquoi je suis revenu à Paris et me suis réinstallé dans l'antique demeure familiale. Elle tombe en ruine, tout comme notre ordre, mais ce n'est qu'un juste retour des choses, la fin d'un cycle et le commencement d'un nouveau.

— Je n'en suis pas aussi certain que toi, mon vieil ami, intervint le colonel Dumas d'une voix grave et vibrante. Le ministère de la Guerre a déjà parlé d'expédier la brigade de Saint-Georges dans les colonies afin de réprimer les insurrections.

— Contre les royalistes, contre les aristocrates de la peau ?

— Dans un premier temps. Les affrontements ont d'ailleurs repris à Saint-Domingue entre les colons et les mulâtres. Mais ensuite les nègres des îles réclameront leur indépendance, et les nègres qui combattent pour la liberté en France seront chargés de massacrer ceux qui combattent pour leur liberté aux Antilles. De toute façon, tant que l'esclavage ne sera pas aboli, nous ne pourrons pas parler d'une nouvelle ère.

— Il sera aboli tôt ou tard. Il faut seulement que l'Assemblée se débarrasse de la coterie girondine et des intérêts fédéralistes qu'elle représente. Si j'en crois les dernières rumeurs en provenance de la salle du Manège, l'affaire Dumouriez dont tout le monde parle, et dont tu devras également parler, citoyen Dumas, risque de précipiter leur chute.

— Ou celle de Danton : les girondins ne l'ont-ils pas accusé de corruption ?

— Danton est intouchable : il fait partie des neufs membres du nouveau Comité de salut public, et Robespierre vient de dénoncer devant la Convention la collusion d'intérêts entre Dumouriez et les chefs de la Gironde. Crois-moi, mon ami, si tu te montres convaincant, tu seras l'un des acteurs majeurs de l'abolition, l'un des héros de ton peuple.

— On commence déjà à miner la respectabilité de Saint-Georges en l'accusant de détournement.

— Qui ?

— Les aristocrates de la peau, les partisans de l'esclavage. »

Cornuaud mordit à pleines dents dans un morceau de lard et dans une tranche de pain au délicieux goût de seigle. Les badauds ne prêtaient que peu d'attention aux trois hommes attablés devant la porte de l'immeuble. Il n'était pas rare à Paris de voir des gens dresser leur table devant la porte de leur logement, une habitude héritée de l'Ancien Régime où les gens de condition aimaient étaler leur magnificence. En outre, les hurlements des furies et autres lécheuses de la guillotine signalaient l'arrivée imminente d'une charrette de condamnés dans la rue Saint-Honoré, un spectacle autrement plus intéressant que des hommes en train de manger. Les roues des voitures les plus imposantes, chaises de poste et turgotines, obligeaient les passants à se plaquer contre les murs. L'odeur de crottin frais se mêlait aux effluves de cuisine en provenance de la maison et rappelait à Cornuaud l'atmosphère de la ferme familiale du pays de Retz.

« Tu disais que tu étais de service pour la nation, lui dit d'Herblay. De quel service parles-tu donc ?

— J'suis du Comité de sûreté générale. »

Cornuaud observa l'effet de ses paroles sur ses deux vis-à-vis. En

général, il savait tout de suite s'il avait affaire à des individus qui n'avaient pas la conscience tranquille : ceux-là se hâtaient de proclamer leur ardeur patriotique tandis que l'effroi troublait leurs yeux subitement agrandis. Si Dumas ne réagit pas, d'Herblay eut une brève poussée de panique qu'il s'efforça aussitôt de chasser d'un sourire crispé. Il y avait fort à parier que les discours égalitaires du baron ne correspondaient pas à ses convictions intimes.

« Que dit-on, au pavillon de Marsan, de la création du Comité de salut public ? demanda-t-il d'une voix faussement désinvolte.

— Y a tellement de travail, tellement de comploteurs dans les caves de Paris, qu'on n'a pas l'temps de dire grand-chose.

— Quelques membres du Comité sont de mes amis, David et Amar principalement... »

Par-dessus le verre qu'il tenait levé devant sa bouche, Dumas gardait ses yeux globuleux et légèrement jaunes rivés sur Cornuauud.

« C'est curieux, citoyen : quelque chose en toi m'est familier bien que je ne t'aie certainement point rencontré avant ce jour. »

Cornuauud s'abstint de révéler qu'il avait servi sur un négrier, encore plus qu'il était l'esclave d'une enjomineuse négresse. C'était le genre d'aveu, surtout le deuxième, qui risquait de le transformer en suspect et de le conduire tout droit devant le Tribunal révolutionnaire.

« Ça arrive des fois, on croît r'connaître quelqu'un, dame, c'est juste une impression. Mais, si t'as jamais mis les pieds dans le pays de Retz ni à Nantes, on peut même pas dire qu'on aurait pu s'croiser par hasard.

— Il n'est pas nécessaire de se croiser pour se connaître, fit Dumas avant de vider son verre d'une seule gorgée.

— Juste, approuva d'Herblay. J'ai entendu dire que, grâce à l'invention d'un certain Chappe, on pourra bientôt expédier et recevoir des nouvelles de façon instantanée quelles que soient les distances. C'est la fin des pigeons voyageurs. Les Lumières nous ont apporté la Révolution, et la Révolution nous fait don du progrès. »

Les hurlements en provenance de la rue Saint-Honoré s'amplifièrent et couvrirent la voix de d'Herblay. Deux passantes se hâtèrent afin d'aller voir ce qui se passait une trentaine de pas plus loin.

« Les charrettes à destination de l'échafaud sont devenues les spectacles les plus courus de Paris. » Le baron avait été obligé de crier pour dominer le tumulte. « Plus même que Le Mariage de Figaro. La musique de Mozart ravit pourtant l'âme bien mieux que les mines défaites et les lamentations des condamnés.

— Mozart passe pour le grand génie de ce siècle, mais les rumeurs prétendent qu'il a été fortement influencé par les œuvres de Saint-Georges, lança Dumas avec un mélange de fierté et d'acrimonie.

— On dit tant de choses... »

Cornuaud but d'une traite le café tiède que lui présenta le domestique, puis il se leva, salua d'un hochement de tête le colonel Dumas, remit son chapeau et remercia son hôte.

« Cela nous a procuré un très grand plaisir que de recevoir un serviteur de la nation », répondit d'Herblay avec un sourire qui exprimait avant tout son soulagement.

Le paydret se promit de se pencher sur le cas du baron s'il en avait un jour l'occasion, davantage pour assouvir sa propre curiosité que pour nuire à un homme dont, au fond, il se contrefichait. Revigoré par le repas, il marcha d'un bon pas jusqu'au numéro 26. Il avisa la plaque luxueuse d'Antoine Lesage à l'entrée de l'immeuble au porche majestueux, hésita sur la conduite à suivre : une irrésistible impulsion lui avait commandé de se rendre au domicile du chirurgien afin de se débarrasser de la femme et de l'homme responsables de sa souffrance, mais il n'avait arrêté aucun dessein. Il se rendait compte, au nombre de fournisseurs et de serviteurs qui se pressaient dans la cour de l'immeuble, aux spadassins qui montaient la garde en toute discrétion devant les escaliers et les portes d'entrée, qu'il lui serait difficile de s'introduire dans les appartements du sieur Lesage. Pélagie se trouvait tout près de lui pourtant, il le sentait dans sa chair, dans ses tripes. Les yeux de l'enjomineuse s'étaient ouverts au fond de lui. Elle tirait profit de sa colère pour invoquer les entités terrifiantes de la vengeance et de la destruction.

L'attention de Cornuaud fut attirée par les grincements d'une charrette à bras débordante de vêtements et poussée par un homme d'une cinquantaine d'années ; l'un de ces fripiers de la halle au vieux linge qui parcouraient les rues de Paris en quête d'habits usagés qu'ils revendaient aux plus pauvres dans les boutiques du quai de la Mégisserie. Puissante, redoutée, la corporation des fripiers vêtait plus de la moitié de la population de la capitale.

Le paydret se porta à sa rencontre et lui demanda :

« Chez lequel des citoyens habitant cet immeuble te rends-tu, l'ami ? »

Le fripier s'arrêta, épongea son front ruisselant, repoussa de chaque côté de son visage rougeaud quelques mèches échappées de son catogan et lui jeta un regard soupçonneux.

« En quoi ça t'intéresse, citoyen ? »

— J'suis un agent du Comité de sûreté générale et j'mène une enquête sur certains d'entre eux. T'es bon patriote, à c'que j'vois... »

Cornuaud pointa l'index sur la cocarde piquée dans le revers de la veste de drap du fripier.

« J'm'efforce de l'être, en tout cas... »

— J'vais donc te donner l'occasion de servir encore mieux la nation. Pour une raison que j'peux point t'expliquer, j'dois me musser dans

l'immeuble sans attirer l'attention. »

Le passage d'une voiture lancée à vive allure contraignit le fripier à déplacer rapidement sa charrette le long de la façade de pierre.

« Ces maudits cochers, grommela-t-il. Ils n'auront d'cesse tant qu'ils n'auront pas écrasé l'un d'entre nous ! » Son regard ne cessait de fuir celui de Cornuaud. « J'veux point te désobliger, citoyen, mais à c't'heure j'travailles pour un maître et j'ai des comptes à lui rendre.

— Quel est ton nom, citoyen ? »

Le sang se retira du visage du fripier.

« Claude... Claude Follope.

— T'es marié, Claude Follope ? T'as des enfants ? »

Le fripier acquiesça après avoir hésité un petit moment.

« J'te donne le choix suivant, citoyen : ou bien tu m'obéis, tu travailles un peu plus longtemps pour rattraper le temps perdu et tu revois ce soir ta femme et tes enfants, ou bien cette nuit tu coucheras à la Conciergerie pour propos tendant à l'avilissement des autorités.

— Mais je n'ai pas... » Le fripier n'insista pas, conscient qu'il n'avait pas intérêt à contrarier davantage son interlocuteur. « J'avais prévu de passer chez les citoyens Lesage, Bourbant et Dupaumier. Que dois-je faire en t'attendant ? »

Cornuaud montra l'enseigne d'une taverne une vingtaine de pas plus loin.

« J'te rejoins là-dedans après en avoir fini avec les ennemis de la nation. Échangeons nos vestes. »

Le paydret confia sa redingote et son chapeau au fripier, puis il enfila la veste de laine épaisse et brune de Claude Follope, un peu trop étroite et courte pour lui.

« Si tu pouvais ne point traîner, citoyen, je t'en serais foutrement reconnaissant, lança celui-ci avant de s'éloigner en direction de la taverne.

— Une heure, pas davantage... »

Cornuaud pénétra dans la cour de l'immeuble en poussant devant lui la charrette, plus lourde qu'il ne l'aurait cru. Comme il l'avait pressenti, un homme jaillit d'une zone d'ombre et, d'un geste du bras, lui ordonna de s'arrêter. Il entrevit, dans l'entrebâillement de la cape, le manche d'une rapière et la poignée d'une arme plus courte. Un spadassin, un homme payé par l'un des occupants de l'immeuble pour prévenir les visites indésirables. Les règlements de comptes et les visites domiciliaires non officielles s'étant multipliés depuis le début de la Révolution, les bourgeois ou les nobles des quartiers huppés recrutaient des mercenaires afin de se protéger des brigands déguisés en sectionnaires.

« Que viens-tu faire ici, citoyen ? » demanda l'homme.

Regard clair sous les sourcils épais, moustache fournie, mâchoires

carrées, chapeau de feutre à large bord, bottes montant jusqu'aux genoux, accent chantant, il semblait issu en droite ligne du siècle dernier.

« J'suis Claude Follope, le fripier, répondit Cornuaud. J'ai rendez-vous avec plusieurs des occupants de cet immeuble pour ramasser leurs vieux habits. »

Le spadassin se recula en s'inclinant.

« Fais donc ton travail, citoyen. »

Cornuaud le remercia et se dirigea vers le perron d'entrée. Il avait déjà vu des fripiers à l'œuvre en bas de son immeuble. Ils laissaient leur charrette dans la cour, se munissaient d'un grand sac de jute vide et se promenaient dans les étages en frappant à chaque appartement et en criant : « Fripier ! Fripier ! »

Un peu plus loin, sous les regards attentifs d'un autre spadassin et de deux soubrettes, deux commis bouchers déchargeaient d'une voiture des quartiers entiers de porcs et de bœufs, une véritable fortune dans la période de pénurie que traversait la capitale.

Personne ne lui prêta attention bien qu'il lui fallût du temps pour mettre la main sur les grands sacs de jute pliés dans un compartiment de la charrette. Il s'introduisit sans aucune difficulté dans la réception en proie à une agitation débordante. Il devina que l'une des familles s'apprêtait à célébrer un événement, crut apercevoir un autel, un encensoir, des chasubles dorées et différents objets du culte dans l'entrée de l'appartement dont la porte était restée entrebâillée. Une visite domiciliaire aurait sans aucun doute révélé l'un de ces antres contre-révolutionnaires du cœur de Paris. On cachait un prêtre réfractaire dans les environs, on continuait d'organiser des cérémonies religieuses, des messes peut-être, des communions solennelles, des mariages... Depuis que les églises servaient aux réunions électorales, et même si un décret de la Convention punissait les « actes d'indécence » commis dans les lieux sacrés, les calotins se terraient dans les domiciles privés pour perpétuer leur culte. Des fournisseurs et des serviteurs allaient et venaient dans la réception. Cornuaud s'évertua à la discrétion. S'il réussissait dans son entreprise, les policiers poseraient des questions aux occupants de l'immeuble. Il devait être une ombre qu'on ne remarque pas, qu'on ne peut pas décrire. Le fripier et le spadassin l'avaient vu de près, certes, mais ni l'un ni l'autre n'iraient témoigner, l'un parce qu'il était un homme d'armes, un tueur professionnel qui se tenait à l'écart des argousins, l'autre parce qu'il aurait trop peur d'être pris dans les griffes du Comité de sûreté générale.

Il avait lu sur la plaque qu'Antoine Lesage occupait les appartements du deuxième étage. Il s'élança dans l'escalier en prenant garde de ne croiser aucun regard. Le calme qui régnait dans les étages

supérieurs offrait un contraste saisissant avec l'effervescence du rez-de-chaussée. Il fut abordé au premier par une vieille servante au visage acariâtre, à la coiffe et au tablier gris :

« Vous êtes le fripier ? Nous vous attendions plus tôt.

— Ton tour viendra, citoyenne, grommela Cornuau. J'commence par l'étage du dessus.

— Vous allez chez le chirurgien Lesage ? » La servante avait baissé le son de sa voix. « Il est bizarre, cet homme. Même avant d'obtenir le divorce, il recevait plein de jeunes filles chez lui, je ne les ai point revues. Personne ne les a revues. Votre collègue fripier a pourtant rempli chez lui bien des sacs. »

Le paydret demanda, sans se retourner :

« Ses maîtresses ?

— Nous finissons toujours par savoir qui couche avec qui. Et là, je dois bien vous avouer que nous n'en avons aucune idée.

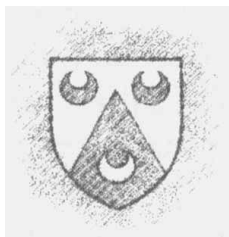
— Qui, nous ?

— Eh bien, les servantes du rez-de-chaussée et celles du premier.

— Et lui, Lesage, il a pas d'servante ?

— Il n'en a jamais eu. C'est un homme étrange, vous dis-je. »

Une voix de femme héla la servante, qui disparut aussitôt dans l'appartement. Cornuau monta au deuxième et se dirigea vers l'unique porte, massive et sculptée, du palier. Il lui sembla entrevoir de la crainte dans les yeux noirs et brillants de l'enjomineuse lorsqu'il posa la main sur le heurtoir.





CHAPITRE XXVII

Escortés par un escadron de gendarmes à cheval, les bœufs peinaient à se frayer un chemin au milieu de la foule hurlante. Les poignets liés aux ridelles, Émile était la cible principale des vociférations des femmes débraillées qui suivaient la charrette depuis la Conciergerie. Les aides-bourreaux l'avaient installé en compagnie de faux-monnayeurs et de brigands dont le chef était le marquis d'Ambert, un homme corpulent et maniéré qu'on avait placé à ses côtés et qui ne cessait de bavarder.

La fureur de la foule, le bruit, la fraîcheur de l'air, l'extrême lenteur des bœufs et l'incessant flot de paroles d'Ambert ne parvenaient pas à troubler la sérénité d'Émile. Il ne ressentait pas la fatigue ni le désespoir qui creusaient et pâlissaient les visages de ses compagnons d'échafaud. Il avait l'impression que cette promenade matinale dans les rues de Paris n'était qu'une représentation théâtrale, que les Parisiens en colère éprouvaient le besoin de se purifier en couvrant d'insultes et de crachats les hommes exposés, debout et pâles, dans la charrette de la mort.

« ... moi, un aristocrate, guillotiné avec des brigands et un criminel ! disait d'Ambert. J'aurai manqué jusqu'aux derniers instants de ma vie. J'aurais dû mourir les armes à la main comme mes prestigieux ancêtres aux côtés des rois de France, je n'ai même pas eu le courage de me battre pour délivrer le pauvre Louis XVI sur le chemin de son supplice. À vrai dire, je n'en ai pas eu le temps. Un garçon. Je le confesse, j'ai préféré le corps vigoureux d'un amant à mes devoirs sacrés d'aristocrate. Et puis les faux assignats. Une manie. J'ai toujours œuvré dans le faux. Fausses lettres de crédit, fausse monnaie, faux assignats. Que veux-tu, quand on est ruiné par les mauvais placements et qu'on hait le travail, on n'a guère le choix. Et

sais-tu qui m'a trahi ? »

Émile l'écoutait d'une oreille distraite. La dague, qu'il avait réussi à glisser dans son pantalon et dont il avait caché le manche sous sa chemise, s'était mise à chauffer contre sa hanche et sa cuisse.

« À mort, à mort, l'assassin ! À mort les fabricants de faux assignats ! À mort les aristocrates ! À mort les accapareurs ! À mort les ennemis de la nation ! À mort ! »

Les furies excitaient la foule de la voix et du geste, des cruches circulaient de main en main, le vin dégoulinait sur les lèvres et les mentons, des enfants perchés sur les épaules de leur père contemplaient de leurs yeux grands ouverts les monstres que la nation s'apprêtait à amputer de leurs têtes. Des torrents d'odeurs, déjections, graillon, lilas, parfums altérés par la transpiration, s'engouffraient entre les façades. À l'aide d'une longue perche, le conducteur de la charrette écartait sans ménagement les piétons qui s'approchaient trop de ses bœufs et menaçaient de les effrayer.

« À mort les girondins ! À mort les fédéralistes ! À mort les négociants ! Vive Marat ! Mort à Brissot ! Mort à Guadet ! Mort à Vergniaud ! »

Des chants braillards montaient des rangs serrés et s'envolaient au-dessus des piques, repris parfois par les spectateurs accoudés aux balcons.

« À mort les Vendéens ! À mort Philippe Égalité ! À mort Dumouriez ! Qu'un sang impur abreuve nos sillons ! »

Il régnait tout au long de la rue Saint-Honoré une atmosphère de liesse sauvage et féroce telle qu'on se la représentait dans le Colisée de Rome ou sur les ziggourats de Babylone. Le sang de ces hommes allait jaillir en fontaine cour du Carrousel, retomber sur leurs têtes, les laver de leurs souillures, conjurer leurs peurs, éloigner d'eux l'ombre maléfique et grandissante de l'échafaud.

Émile se demanda où donc pouvaient se cacher le dénommé Bellerive et ses hommes. Avaient-ils réellement l'intention d'intervenir ? Dans quel dessein ? Pas davantage qu'il ne pouvait habiller de réalité la scène dont il était l'un des acteurs principaux, il ne réussissait à donner de la chair aux promesses d'Armande. Il en gardait l'impression d'avoir croisé un fantôme engendré par ses propres pensées, la réplique magnifiée du sinistre Cochefer. Le porte-clefs, lui, tiendrait certainement son serment scélérat d'assister à son exécution. L'épaisseur de son ventre, de sa nuque, de son vit, la grossièreté de son rire et de ses manières, sa méchanceté ne pouvaient pas relever de l'imaginaire. La fée Mélusine affirmait qu'elle était la mère de tous les hommes, mais une mère pouvait-elle se reconnaître dans un fils comme Cochefer ?

La charrette longea la façade élégante et les vitrines du Palais-

Royal. Le métal de la dague brûlait maintenant le flanc droit d'Émile.

« ... approche du lieu du sacrifice. » D'Ambert hurlait pour dominer le vacarme des furies et de la foule. « Cette fois, la messe est dite. On a toujours l'espoir d'être secouru au dernier moment, n'est-ce pas ? On croit que Dieu va nous dépêcher l'un de ses archanges qui brandira son épée de feu pour frapper d'effroi nos contempteurs. Mais Dieu, foutre, n'existe pas ! Et ses anges non plus. Nous allons seulement revenir dans ce néant d'où nous tira un jour une rencontre miraculeuse entre un homme et une femme. Je dis bien miraculeuse : comment un laboureur sensé tel que mon père a-t-il pu ensemençer un champ aussi sec, aussi stérile que ma mère ? La graine paternelle n'a donné qu'un homme raté, un faux d'homme. À mort ! À mort ! À mort ! C'est donc tout ce qu'ils savent dire ? Je n'aurai pas réussi à rendre son lustre au nom d'Ambert. Quelle sottise ! Consacrer l'essentiel de son énergie à redonner du prestige à un nom qui s'éteindra avec moi. Je suppose qu'on ne peut échapper à la malédiction de son ordre. Je suis conscient que mon soliloque t'irrite, ami que je ne connais que de mauvaise réputation, mais parler me soulage comme d'autres s'offrent une dernière séance d'onanisme, vident d'une traite deux litres d'alcool fort ou chient dans leur culotte. Aussi je ne m'en excuserai point, j'aurai cette ultime élégance de ne point t'incommoder par ma puanteur... »

L'attaque se produisit au moment où la charrette amorçait son virage vers la place du Carrousel, à cet endroit dégagé où les haies des gardes nationaux et des gendarmes empêchaient la multitude de s'engouffrer dans les allées qui donnaient dans la cour du château des Tuileries. Il y eut d'abord une série de heurts sur les pavés luisants. Des fracas de verre brisé. Les premiers signes d'affolement des bœufs entraînèrent une réaction énergique du conducteur.

« Jaunet, Mucius, ho, ho ! »

Puis une fumée noire piquante monta de toutes parts dans le ciel gris, submergea la charrette, la foule, les gendarmes à cheval.

« Par la queue du diable ! s'exclama d'Ambert. Cette foutue poix roussit les yeux. On n'y voit goutte ! »

Les rafales de vent ne la dispersèrent pas, elle devint au contraire de plus en plus opaque, comme si des muids d'encre se déversaient du ciel. Des coups de feu et des grondements dominèrent les hennissements des chevaux, les meuglements des bœufs et les cris de la foule.

« Bonté divine ! hurla d'Ambert. On dirait que... que la colère des cieux tombe sur nous ! »

Sa curiosité poussa Émile à garder les paupières ouvertes bien qu'une douleur vive lui vrillât les yeux. Il lui sembla entrevoir une brève et rageuse bataille entre les gendarmes tombés pour la plupart

de cheval et des silhouettes vêtues de chasubles et de capuchons clairs. D'autres coups de feu retentirent, suivis de hurlements, d'appels à l'aide, de gémissements, de cliquetis de sabres et d'épées. Des odeurs de poudre et de sang se diffusèrent autour de la charrette. Le conducteur s'arc-boutait sur les guides pour empêcher ses bœufs affolés de partir au triple galop et de s'empêtrer dans la foule.

Une silhouette escalada avec agilité les barreaux de la roue et se glissa entre Émile et le marquis d'Ambert. Tête enfouie sous une ample cagoule, yeux étincelants dans l'ombre des fentes, poignard à la lame courbe en main.

« C'est toi, l'assassin de la rue Saint-Antoine ? »

Émile répondit d'un hochement de tête. L'homme trancha ses liens d'un coup précis et libéra ses mains.

« Suis-moi. Surtout, ne me quitte pas des yeux. »

Il attendit que s'achève un duel entre un gendarme et l'un de ses complices en contrebas avant d'enjamber le rebord de la charrette.

« Et moi ? » hurla d'Ambert.

L'homme à la cagoule se retourna et, avec un petit rire, coupa la corde qui rivait les poignets d'Ambert aux ridelles.

« Souviens-toi du Père des Pères. C'est lui qui t'a délivré.

— Ah ça, l'ami, je ne risque point de l'oublier, murmura d'Ambert en secouant les mains afin de rétablir la circulation sanguine.

— Allons-y. »

L'homme à la cagoule sauta sur les pavés. Émile l'imita et se reçut en souplesse cinq pieds plus bas. Il ne ressentait aucune séquelle de sa longue claustration. Des ombres plus ou moins claires s'agitaient dans la fumée toujours aussi dense et piquante.

L'homme à la cagoule se dirigea vers l'avant de la charrette et passa à proximité des bœufs surexcités. Émile lui emboîta le pas. Il sentit une présence derrière lui, lança un coup d'œil par-dessus son épaule : un deuxième homme cagoulé le suivait, armé d'un sabre et d'un pistolet. Il lui sembla discerner, un peu plus loin, la silhouette massive d'Ambert. Un gendarme surgit de la fumée et se rua, le sabre levé, sur l'homme qui marchait en tête. Ce dernier esquiva le coup d'un pas de recul et d'une rotation du torse. La lame du sabre se ficha en bout de course dans l'épaule d'un bœuf qui poussa un meuglement déchirant et rua entre les brancards. Le gendarme n'eut pas le temps de frapper une deuxième fois : la gorge transpercée par la lame courbe de son vis-à-vis, il lâcha son arme, battit des bras à la recherche d'un impossible équilibre, s'écroula sur le sol et roula sous les sabots des bœufs fous de terreur. L'homme à la cagoule se retourna pour voir s'il n'avait pas perdu Émile, tendit le bras vers l'avant et fonça droit devant lui.

Ils coururent jusqu'à ce que la fumée commence à s'éclaircir,

traversant la foule des spectateurs qui, paniqués, refluaient dans le plus grand désordre. Ils s'engagèrent dans ce qu'Émile crut reconnaître comme l'une des ruelles qui bordaient l'église Saint-Roch.

Une trentaine de pas plus loin, alors que la fumée n'était plus qu'un voile gris et vapoureux, ils se lancèrent dans une venelle sombre de la largeur de deux hommes. Au milieu du passage, ils dévalèrent les quelques marches d'un escalier qui donnait sur une courette basse. La rumeur de la bataille s'était estompée. À peine essoufflé, Émile s'aperçut qu'ils n'étaient pas deux à l'accompagner mais six ou sept, tous vêtus de cagoules et de chasubles claires, des vêtements à première vue impropres au combat, mais qui offraient en réalité une grande liberté de mouvement.

Ils vérifièrent que personne ne les suivait avant de s'engouffrer dans une ouverture étroite et arrondie. Émile crut qu'ils se réfugiaient dans une cave abandonnée en attendant que le calme revienne dans le quartier. Il fut surpris de découvrir, passé les premières pièces séparées par les murs de fondation et d'épaisses portes en bois, un véritable logis souterrain. De nombreuses lampes à huile éclairaient les couloirs et les pièces parfaitement entretenus, parfois même ornés de tapis et de tentures. Même imprégné de moisissure, l'air était nettement plus respirable que la poix noire de la rue Saint-Honoré. Aucun autre bruit que le grésillement des lampes et le halètement des hommes ne troublait le silence. Malgré l'aspect paisible des lieux, la brûlure de la dague ne s'estompait pas.

L'homme qui avait délivré Émile l'invita à entrer dans une salle voûtée, éclairée par deux chandeliers, meublée d'une table rustique et de quatre chaises empaillées.

« Je constate qu'Armande s'est parfaitement acquittée de sa mission, » Il essuya la lame de son poignard sur un linge avant de le remiser dans les plis de sa chasuble. « Tu es plus écorché que le loup de la fable, mais ta faiblesse ne t'a point empêché de courir.

— Pourquoi m'avez-vous délivré ? »

L'homme pria Émile de s'asseoir avant de se laisser lui-même choir sur une chaise.

« Tu as parlé à d'Ambert, l'autre condamné que tu as délivré, du Père des Pères, insista Émile.

— Tu le verras bientôt. Mais ne me demande pas pourquoi le Père des Pères m'a demandé de te délivrer. Je n'en ai aucune idée. Il semble te connaître et tenir beaucoup à toi, c'est tout ce que je puis dire.

— Qui est-il ? Qui es-tu ? »

Le vis-à-vis d'Émile resta un instant immobile avant de retirer sa cagoule d'un geste empreint de solennité et de révéler un visage fin, pâle, des joues ombrées de barbe, des cheveux bruns et désordonnés,

des yeux noirs et fiévreux.

« Jacques-André Bellerive, pour te servir. Je viens de Gascogne et je suis l'un des lions de Mithra.

— Mithra ? N'est-ce pas un dieu perse ? »

Bellerive fronça les sourcils.

« J'avais cru comprendre que tu étais un paysan ignare.

— Tu traites les paysans d'ignares, mais sans eux tu n'aurais même pas de quoi te nourrir.

— À chacun son fardeau en ce bas monde : les uns cultivent la terre, d'autres le profit, d'autres l'esprit, d'autres enfin cultivent leur âme.

— Certains cultivent aussi la haine... »

Un sourire furtif éclaira le visage de Bellerive.

« Je ne me lancerai pas dans une querelle philosophique avec un homme qui a massacré une famille entière de la rue Saint-Antoine et qui, paraît-il, détient une arme magique. Je n'ai fait qu'exécuter les ordres du Père des Pères. Là s'arrête ma responsabilité.

— Je n'ai tué personne. Quand le rencontrerai-je ?

— Quand il l'aura décidé. En attendant, je dois t'emmener en lieu sûr. »

Émile désigna la pièce d'un mouvement du bras.

« Cet endroit n'est pas un lieu sûr ?

— Il nous a été très utile pour te délivrer, mais il n'est qu'un passage.

— Avec quoi avez-vous fait toute cette fumée ?

— Nous avons seulement appliqué quelques-unes des connaissances chimiques à notre disposition. Des complices ont lancé des bouteilles depuis les toits dominant la rue Saint-Honoré. En se brisant sur les pavés, elles ont libéré un mélange particulièrement fumeux. Pourquoi donc te défends-tu d'avoir tué ces gens ? Tout le monde a du sang sur les mains ici-bas, personne ne s'en cache ni ne s'en désole.

— Je n'ai pas en tout cas leur sang sur les mains.

— Le tribunal semble avoir décidé le contraire...

— Les tribunaux ne sont constitués que d'hommes. »

Des hommes cagoulés s'introduisirent dans la pièce et posèrent sur la table une carafe d'un vin à la robe rouille, des verres, des couteaux, du pain, du fromage et des carrés de cette substance épaisse et brune qu'Armande avait livrée à Émile au Grand Châtelet.

« Qu'y a-t-il dans cette pâte ?

— Nous l'appelons la manne du Père des Pères. Elle vient de la nuit des temps. Les Perses en fournissaient à leurs guerriers avant les batailles. Elle donne un surcroît d'énergie et rend insensible à la douleur. J'ai vu, de mes yeux vu, des hommes continuer de se battre avec une lame dans le ventre ou un bras coupé. Elle contient de

l'haoma.

— L'haoma ?

— L'ambroisie, le breuvage d'immortalité. »

Émile s'aperçut qu'il avait faim, se coupa une tranche de pain et un morceau de fromage. Il était désormais pleinement conscient qu'il venait d'échapper à la mort, l'espoir de revoir Perrette se levait à nouveau en lui, accompagné d'un féroce appétit de vivre. Le jeune Gascon versa du vin dans deux verres et entreprit à son tour de manger.

« L'immortalité, c'est le rêve insensé de tous les hommes, de toutes les religions.

— Pourquoi un rêve ? releva Bellerive. Mithra nous en fera bientôt le présent, pas dans un quelconque paradis, mais dans cette vie, sur cette terre.

— En ce cas, pourquoi ne vous l'a-t-il pas déjà donnée ?

— Parce que son règne n'est pas encore venu, parce que les hommes doivent le reconnaître avant de recevoir ses bienfaits.

— Si je comprends bien, c'est le Père des Pères qui est appelé à succéder au roi de France. »

Bellerive s'arrêta un instant de mastiquer et laissa errer un regard rêveur sur la table.

« Tu comprends bien. Nous n'aurons de cesse que le Père des Pères occupe le trône de France puis le trône du monde.

— Il compte imposer la religion de Mithra à la terre entière ?

— Le christianisme a fait de nous des êtres bêlants et corrompus. Vois à quelle vitesse les philosophes des Lumières, les héritiers du christianisme, ont affaibli le pouvoir royal. Mithra redonnera aux peuples le goût de la grandeur, de la majesté, de la ferveur.

— Je ne suis pas certain que les populations de l'Ouest, pour ne donner qu'un exemple, vous prêtent une oreille favorable.

— Alors nous la leur couperons ! Les deux si nécessaire ! D'ailleurs nous n'en aurons pas besoin : la Convention s'en chargera avant nous.

— Vous utilisez les extrémistes pour... »

Le Gascon interrompit Émile d'un geste de la main.

« Les extrémistes, les enragés, d'autres avant eux, d'autres après eux, tous ceux qui peuvent servir notre cause, tous ceux qui essartent, tous ceux qui défrichent le chemin du Père des Pères. »

Émile se souvint de la conversation entre deux de ses poursuivants alors qu'il était caché sous les barriques dans la grande cave.

« Les corbeaux, les griffons, ce sont aussi des adeptes de Mithra ?

— Des grades inférieurs. Tu sembles très bien renseigné sur notre organisation. »

À cet instant surgit un homme grand et large d'épaules. Vêtu de la tenue des sans-culottes, il portait un bras en écharpe. Son visage, barré

d'une moustache imposante, n'était pas inconnu à Émile.

« Qu'est-ce que tu nous veux, Passereau ? demanda Bellerive d'une voix tranchante.

— C'est bien lui, répondit l'homme sans quitter Émile des yeux. J'l'ai r'connu aussitôt qu'j'l'ai vu passer. C'est lui qui m'a blessé au bras l'autre jour. Lui qu'Fleurdepied, ce moins que rien, a laissé s'échapper. Je réclame vengeance à c't'heure.

— Ta vengeance attendra, Passereau, rétorqua le Gascon. Il est sous la protection du Père des Pères.

— Lui ? C'est un jean-foutre d'espion ! »

Bellerive frappa la table du plat de la main. Les verres s'entrechoquèrent.

« Oserais-tu douter de la clairvoyance du Père des Pères ? »

La vitesse à laquelle le masque de férocité du sans-culotte se transforma en un visage d'enfant effrayé stupéfia Émile.

« C'est point... j'voulais pas dire une chose pareille.

— Tant mieux. Si tu ne tiens pas à rejoindre ce couard de Fleurdepied dans sa tombe, apprend donc à surveiller tes propos. Fous le camp, maintenant. »

La tête baissée, Passereau se retira sans demander son reste.

« C'était donc toi, reprit Bellerive quelques instants après le départ du sans-culotte. Qu'est-ce que tu fichais là-dessous ?

— J'avais accompagné Charles Glutron à son assemblée clandestine dans la crypte Saint-Denis, les agents du Comité de sûreté sont intervenus, nous avons fui, Charles et moi, nous nous sommes perdus dans le labyrinthe souterrain, j'ai vu une porte, je suis entré, cet homme, Passereau, a voulu me tirer dessus, il a bien fallu que je me défende... »

Il se garda de la moindre allusion à la sirène et aux êtres du monde invisible. Bellerive vida son verre de vin et le reposa sur la table avec une grimace.

« Le démantèlement du parlement clandestin a été un mauvais coup pour nous. C'était une idée du Père des Pères. Les gens de finance ne rêvent que d'une chose : être associés au pouvoir. Ils croyaient former le gouvernement occulte de la nation. Il n'était pas très difficile ensuite de leur soutirer de l'argent. Nous avons perdu l'une de nos cornes d'abondance. Mais nous en avons trouvé d'autres. Philippe Égalité, par exemple, nous a légué une partie de sa fortune avant de partir en exil. Il n'avait pas le choix : sans notre intercession, ce jean-foutre n'aurait pas coupé à l'échafaud. Ou plutôt, il y aurait été coupé ! »

Bellerive éclata de rire.

« À quoi vous sert tout cet argent ? »

Le Gascon se renversa sur sa chaise en écartant les bras.

« Il y a tant de choses à acheter : l'âme des députés, des ministres, des officiers, des maîtres des loges, des agents de tous bords, les armes... Et puis nous devons entretenir nos troupes.

— Vous en avez donc ?

— Une armée innombrable, invisible, sans uniforme, prête à intervenir à chaque instant.

— Les sections ?

— Entre autres. Et bon nombre de compagnies secrètes qui se manifesteront le moment venu.

— Si tu me dis tout cela, c'est que ni toi ni les tiens n'avez l'intention de me laisser repartir d'ici. »

Bellerive haussa les épaules.

« Je ne suis pas dans tous les secrets du Père des Pères. »

Il y avait du dépôt dans sa voix.

Ils se remirent en chemin à la fin du repas. Une dizaine d'adeptes de Mithra, dont certains allaient tête nue et d'autres avaient gardé leur cagoule, escortaient Émile. Ils empruntèrent des escaliers, des couloirs et des tunnels souterrains éclairés de loin en loin par des lanternes ou des torches. Ils franchirent plusieurs passerelles jetées sur des cours d'eau, croisèrent des hommes habillés en sectionnaires et armés de piques qui transportaient des caisses de bois et des sacs remplis de victuailles.

« N'importe quel curieux pourrait pénétrer dans ces galeries, dit Émile à Bellerive.

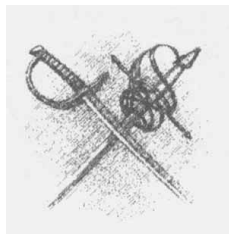
— Détrompe-toi : toutes les issues en sont gardées. Même si quelqu'un réussissait à passer entre les mailles du filet, il n'irait pas bien loin. Ou plutôt, il n'en ressortirait pas : bon nombre de galeries donnent sur un labyrinthe qui perd inmanquablement ceux qui s'y aventurent. L'homme qui ne connaît pas les bons passages ni les systèmes d'ouverture des portes n'a vraiment aucune chance de s'en sortir.

— J'en suis bien sorti l'autre jour...

— Tu es entré dans le labyrinthe grâce à Glutron. Tu n'en serais pas revenu sans la lâcheté de ce misérable Fleurdepied. Regarde les agents du Comité de sûreté : un traître leur a montré une entrée du labyrinthe, aucun d'eux ne nous a trouvés. »

Émile ne put s'empêcher d'observer avec attention la surface frissonnante des rivières souterraines. Il espérait entrevoir la forme claire d'une sirène dans l'eau noire. La chaleur de la dague ajouta à son sentiment grandissant d'inquiétude. Il n'attendait rien de bon de sa confrontation avec le Père des Pères, il la redoutait même. Il se sentait seul, vulnérable, il avait plus que jamais besoin des êtres du monde invisible.

Plus que jamais besoin de Perrette.





CHAPITRE XXVIII

Paris était désormais une souricière géante qui risquait à chaque instant de se refermer sur Cornuau.

Une foule de spadassins était lancée à ses trousses. Il en avait repéré un premier sur le palier de son appartement de la rue de la Harpe. Lorsqu'il avait aperçu la silhouette sombre tapie dans un recoin de pénombre, il avait eu le bon réflexe de continuer à gravir les marches comme s'il se rendait à l'étage supérieur. Il avait ensuite attendu une bonne heure avant de redescendre et de constater que le tueur n'avait pas bougé d'un pouce. Il avait remonté son col, enfoncé son chapeau, baissé la tête et descendu l'escalier d'un pas tranquille jusqu'au rez-de-chaussée, conscient désormais qu'il lui était interdit de remettre les pieds chez lui.

Il avait suffisamment d'argent pour passer plusieurs nuits dans une auberge, mais, si la situation se prolongeait, les ressources viendraient rapidement à lui manquer. D'autant qu'on ne voulait plus de lui au pavillon de Marsan. S'y étant rendu quatre jours plus tôt, il était tombé sur Melchior Quitre et le jeune Gagnant, désormais adjoint au commissaire de police. Les yeux injectés de sang, l'haleine avinée, Piquette lui avait déclaré qu'il ne devait jamais reparaitre au deuxième bureau sous peine d'être immédiatement jeté en prison et traduit devant le Tribunal révolutionnaire.

Cornuau avait trouvé une chambre claire et fort bien tenue dans la rue Guénégaud. La tenancière de l'hôtel Britannique, une veuve d'une trentaine d'années mère de deux fillettes, se montrait plutôt avenante. Il évitait désormais de sortir et, si l'enfermement lui pesait trop, il se contentait d'une promenade au bord de la Seine sur le quai Conti. Il passait le reste du temps allongé sur son lit, ruminant de sombres pensées, se demandant ce qu'il convenait de faire, espérant que

l'enjomineuse négresse, qui ne s'était plus manifestée depuis la visite chez Lesage, lui soufflerait la meilleure solution.

Partir ? Sans doute, mais les spadassins le guetteraient au bureau parisien des Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires, ou aux différents points de départ des diligences. Les tueurs professionnels disposaient de réseaux d'informateurs encore mieux structurés que ceux de la police, ils avaient des yeux et des oreilles dans chaque ruelle, sur chaque place, dans chaque lieu public. Ils sauraient, d'une manière ou d'une autre, par quelle barrière d'octroi il aurait quitté la capitale, ils se lanceraient à sa poursuite et lui régleraient son compte en rase campagne. La fourmilière parisienne lui offrait pour l'instant le plus sûr des refuges. Ils ne pouvaient pas remuer chaque maison, chaque appartement, chaque auberge, chaque hôtel. Il lui fallait attendre, guetter une occasion propice, négocier peut-être sa fuite avec l'un des bateliers qui remontaient la Seine par les barrières fluviales de la Gare ou de la Cunette. Il n'avait pas assez d'argent pour s'offrir un voyage à fond de cale, un moyen largement utilisé par les familles nobles pour échapper à la répression et à l'incarcération, ou pour passer leurs biens et leur or au nez et à la barbe des gabelous.

Il regrettait de s'être introduit dans l'appartement d'Antoine Lesage. Il avait frappé à plusieurs reprises puis, comme personne n'était venu lui ouvrir, il avait enfoncé la porte d'un puissant coup d'épaule. Les serrures avaient cédé comme du bois mort, il s'était retrouvé dans une réception ténébreuse, il s'était aventuré le poignard en main dans d'autres pièces. Il lui avait fallu un peu de temps pour reconnaître l'odeur suffocante qui pesait sur l'appartement comme un joug : l'odeur de sang. Le danger semblait coller à ses pas, lui alourdir la nuque et les épaules. L'enjomineuse lui avait ordonné de rebrousser chemin. Comme il tardait à lui obéir, elle avait déclenché des frissons glacés sur son échine. Il n'avait pas tenu compte de ses semonces. Sa jalousie, sa curiosité le poussaient à poursuivre l'exploration pour en avoir le cœur net, pour savoir ce qu'il était advenu de Pélagie. La sorcière africaine avait alors diffusé dans son corps cette souffrance terrible qui se propageait tel un feu dévorant jusque dans ses ongles et ses cheveux. Il avait obtempéré afin de soulager l'indicible douleur. Il devait garder à l'esprit qu'elle le possédait, qu'il ne pouvait pas s'opposer à sa volonté, qu'il ne serait plus jamais un homme libre.

Tandis qu'il se dirigeait vers la porte, un homme avait surgi de la pénombre d'un couloir et l'avait menacé d'un pistolet. Cheveux poivre et sel dans le plus grand désordre, barbe de plusieurs jours, yeux exorbités et striés de rouge, maigreur de chat écorché, ample chemise claire maculée de taches de sang, culotte de satin noir, jambes et pieds nus.

« Lâche ton poignard ou je te brûle la cervelle ! »

Cornuaud s'était exécuté sans quitter des yeux le pistolet, guettant la première faute d'attention de son adversaire pour retourner la situation à son avantage. La douleur s'était aussitôt estompée, l'enjamineuse lui avait rendu toute son énergie.

« Qui t'envoie ? avait aboyé l'homme.

— Tu es le citoyen Antoine Lesage ?

— Qu'est-ce que tu fais chez moi ?

— J'suis... j'suis le fripier, j'suis venu chez toi pour récupérer des habits usagés. »

Une moue sceptique avait allongé le visage chafouin d'Antoine Lesage.

« Tu n'es pas le fripier qui passe habituellement chez moi.

— C'est que Claude Follope n'a pas pu venir, il m'envoie à sa place.

— Les fripiers n'ont pas pour habitude d'entrer chez les gens en défonçant leur porte. Je crois plutôt que tu es un jean-foutre d'argousin ou d'espion, ou encore que tu as été envoyé ici par l'un de mes confrères malveillants.

— C'est-y qu't'aurais des choses à t'reprocher, citoyen ? »

L'index de Lesage sur crispa sur la détente du pistolet.

« Qui n'en a pas ?

— D'accord, j'vais être franc avec toi. »

En suscitant l'intérêt du chirurgien, Cornuaud avait obtenu ce qu'il cherchait : un sursis.

« J'étais l'amant d'une damoiselle qui est passée d'mon lit au tien. »

Une lueur de compréhension s'était allumée dans les yeux de Lesage.

« Bien sûr, tu es Belzébuth... Pélagie m'a parlé de toi comme d'un grand diable, et c'est ma foi ce que tu es.

— J'voulais... enfin, elle me manquait et j'voulais la revoir, au moins un p'tit moment. »

Un rire aigu s'était échappé des lèvres du chirurgien comme une pierre aux arêtes tranchantes.

« C'est vrai qu'à présent il n'y a plus que le diable qui puisse la rencontrer.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'elle est... »

Du canon du pistolet, Antoine Lesage lui avait fait signe de lui emboîter le pas. Jugeant le moment propice, Cornuaud s'apprêtait à lui bondir sur le râble quand il avait décelé une présence dans son dos : deux hommes, l'un armé d'un fusil, l'autre d'un sabre, coiffés de chapeaux, vêtus de tenues sombres, affichant un air calme et résolu. Des spadassins.

« Je vais également être franc avec toi, Belzébuth : tu ne sortiras pas vivant d'ici. À moins que... »

Cornuaud avait suivi docilement le chirurgien dans une pièce

éclairée par une bonne dizaine de bougeoirs. Des rayons du jour s'infiltraient entre les interstices des tissus noirs qui occultaient les fenêtres. L'odeur de sang, de plus en plus forte, montait des innombrables bassines de cuivre et de différentes tailles posées çà et là sur le sol, sur des tables ou sur des étagères. Et de la grande table sur laquelle était allongé un corps recouvert d'un drap parsemé d'auréoles pourpres.

Lesage s'en était approché, avait tiré le drap et révélé une tête encadrée de cheveux blonds.

Pélagie.

Ses yeux étaient grands ouverts, sa bouche entrebâillée, figée en une ultime protestation, son visage d'un blanc qui virait doucement au bleu.

« Une période vraiment bénie, la Révolution, avait gloussé le chirurgien. Nous ne croyons plus ni en Dieu ni en Satan, nous savons que rien ne nous attend de l'autre côté que le néant, l'absurde néant, les morts se comptent chaque jour par dizaines, bientôt par centaines, officielles ou non, nous pouvons donc mener nos recherches sans craindre les foudres de l'Église ou des autorités. Les familles elles-mêmes n'osent plus réclamer leurs disparus tant elles ont peur d'être assimilées aux ennemis de la Révolution. Il suffit de posséder une carte du club dominant pour être tranquille. Personne n'ose s'en prendre aujourd'hui à un bon jacobin.

— C'est vous qu'on d'vrait couper en morceaux comme un goret ! » avait sifflé Cornuaud.

Il n'avait jamais éprouvé la moindre compassion devant un cadavre, mais les traits pétrifiés de Pélagie l'avaient bouleversé. Elle avait représenté la beauté, la vie, quelques jours plus tôt, elle avait cru sortir de sa condition en faisant un riche mariage, et ses rêves avaient tourné au cauchemar dans l'antre d'un boucher qui se prétendait chirurgien. La colère avait grondé comme un orage en Cornuaud.

« J'ai besoin d'organes frais, sains, pour mener à bien mes expériences. Il est difficile de se procurer des cadavres et ils sont le plus souvent inutilisables.

— Et elle, elle, bon d'là, elle a eu son mot à dire pour vos fichues expériences ? »

Sa maîtresse négresse avait attisé la fureur de Cornuaud, entrevoyant dans sa révolte une possibilité de sortir du piège dans lequel il s'était fourvoyé. Le spadassin armé d'un fusil gardait son arme pointée sur le paydret.

« Il revient aux hommes de l'art d'étudier les mécanismes subjacents de la mortalité dans l'espoir d'améliorer l'espèce humaine. Au prix de quelques sacrifices, certes, mais que valent les existences d'une poignée d'individus sans importance en regard des bienfaits

apportés par la science ?

— Pour l'heure, citoyen, j'vois aucun bienfait dans cette pièce, juste du malheur... »

Il désignait les différentes bassines où reposaient, dans un fond de sang, des viscères, des têtes, des fragments de corps, certains d'entre eux en état de décomposition avancée. Sur les étagères s'alignaient également des bocalx où flottaient dans un liquide jaune des yeux et d'autres organes.

« Que veux-tu, Belzébut ? Je suis contraint d'avancer en aveugle, à tâtons. De vérifier en bon scientifique une à une les hypothèses, et Dieu sait s'il y en a. Je cherche à déterminer le siège du vieillissement ou le siège de l'âme, de l'immortalité, ce qui revient au même. J'ai l'ambition d'être l'homme qui aura apporté l'éternité à ses semblables. »

L'exaltation d'Antoine Lesage s'était traduite par un regard démentiel et une montée subite de son timbre dans les aigus.

« En attendant, j'vois surtout qu'vous leur donnez la mort !

— De toutes petites morts pour une si grande vie ! Qui ne donne pas la mort de nos jours ? Nous admirons les généraux du monde antique, mais eux n'ont jamais hésité à sacrifier leurs soldats pour une victoire.

— Cette victoire-là, vous la gagnerez jamais ! avait grondé Cornuaud. Jamais ! »

Il avait avisé un grand couteau de boucherie sur la table, s'en était discrètement approché et s'était tourné afin de poser la main sur le manche sans que les autres ne puissent s'en apercevoir.

« Que voilà un esprit mesquin ! avait murmuré le chirurgien d'une voix dont la douceur enrobait le fil tranchant. Tu ne nous laisses guère le choix. Ton corps de grand diable me paraît d'ailleurs prodigieusement intéressant. Je sens en toi une vitalité puissante, unique. »

Le chirurgien avait posé la main sur l'épaule de Cornuaud comme un maquignon aurait tâté la panse d'une bête. L'occasion qu'attendait le paydret. Il avait lancé son bras autour du cou de Lesage, l'avait plaqué contre lui et lui avait posé le couteau de boucherie sur la gorge.

« Lâche ton pistolet et dis à tes sbires de m'laisser passer, ou j'te saigne comme le vil goret que tu es ! »

Le spadassin armé du fusil n'avait pas osé faire feu de peur de toucher son employeur. Son compère et lui s'étaient écartés de quelques pas afin de dégager le passage. Cornuaud s'était dirigé vers la porte, tenant le chirurgien serré contre lui et lui enfonçant le genou dans les reins pour le contraindre à avancer. Il avait gagné la sortie sans encombre, suivi à bonne distance des spadassins. Il s'était

immobilisé sur le palier sans relâcher la pression de son bras sur la gorge de Lesage. D'un geste, il avait ordonné aux deux hommes de main de demeurer dans le vestibule de l'appartement, puis il avait frappé le crâne du chirurgien du manche du couteau, l'avait allongé devant la porte de manière à en bloquer l'ouverture et s'était rué dans l'escalier.

« Belzébut ! » La voix fêlée de Lesage, très vite revenu de son étourdissement, l'avait poursuivi dans les étages. « Prends garde, jean-foutre ! Tu ne seras plus en sécurité nulle part dans Paris ! »

Ce n'était pas une menace en l'air. Fortuné, disposant d'appuis dans de nombreuses sphères, Antoine Lesage avait lancé une véritable cohorte aux trousses de Cornuau. Il s'agissait de réduire au silence un intrus qui avait vu dans son appartement des choses qu'il n'aurait pas dû voir. Les chances étaient faibles, certes, que les propos d'un individu surnommé Belzébut soient pris au sérieux, mais le chirurgien ne pouvait se permettre de courir le moindre risque. Le monde recevrait volontiers le présent de l'immortalité, il n'aimerait pas savoir dans quelles conditions on la lui avait offerte. La France sévissait contre les prêtres réfractaires et les autres valets de Rome, elle n'était pas débarrassée pour autant de son antique armure morale.

« Quelqu'un demande à te voir, citoyen Bernard. »

La tenancière de l'hôtel s'était introduite dans la chambre de Cornuau sans frapper. Le décolleté de sa robe à rayures découvrait avec générosité ses seins blancs criblés de taches de son. Elle profitait des premières chaleurs de printemps pour exposer ses plus sûrs appas. Des rubans et des frisures rehaussaient sa chevelure châtain clair terne et peu fourme. Ses yeux d'un bleu tirant sur le gris se promenèrent avec insistance et une certaine effronterie sur le corps du paydret allongé sur le lit. Il lui avait fourni, lorsqu'il avait loué la chambre, le premier nom et le premier métier qui lui étaient venus à l'esprit, Bernard, commis marchand. Il se redressa, inquiet tout à coup.

« Qui ? »

— Il n'a point voulu me dire son nom. »

Elle traversa la large flaque de lumière projetée par un rayon du soleil sur le tapis usagé et se rapprocha du pied du lit. Une brise parfumée, sucrée, se glissait dans la chambre par la fenêtre et les rideaux entrouverts.

« Comment est-il ? »

— Ma foi, c'est un gaillard dodu d'une cinquantaine d'années. Il m'a chargée de te dire qu'il avait une solution pour toi.

— Une solution ?

— C'est le mot qu'il a prononcé. Il n'a rien ajouté d'autre.

— Où est-il, à c't'heure ?

— Il t'attend dans la salle à manger. Si tu crains d'être importuné par un fâcheux, citoyen, je t'emmène dans un endroit où tu pourras le voir sans être vu. ».

Cornuaud s'assit sur le bord du lit et entreprit de chausser ses bottes.

« Je te suis. »

Elle ne bougea pas, visiblement embarrassée, puis elle finit par lâcher les mots qui se bousculaient dans sa gorge.

« C'est point que je veuille te presser, citoyen, mais ça fait un bout de temps que tu n'as pas réglé ton dû...

— Combien te dois-je ?

— Avec les soupers, près de cent vingt livres. C'est une somme, tout de même, et j'en ai besoin pour acheter de quoi faire les repas. »

Cornuaud se dit que le moment était venu de trouver un nouvel hébergement. Dans un autre établissement, on lui ficherait la paix trois ou quatre jours avant de lui réclamer de l'argent.

« Je te paierai demain matin, le temps d'aller à la banque changer des assignats. »

Elle eut un petit sourire qui exprimait, davantage que du soulagement, une volonté de plaire doublée d'un grand trouble.

« Je ne te presse pas à ce point, citoyen. »

Se glisser dans le lit de sa logeuse ferait peut-être gagner une quinzaine de jours à Cornuaud. Elle n'était pas désagréable après tout. Il lui rendit son sourire.

« Tu gères tes affaires, citoyenne, c'est une chose que nous autres, dans l'commerce, comprenons fort bien... »

Des bruits de dispute en provenance d'une chambre voisine transpercèrent les cloisons. La tenancière se pencha pour tirer les couvertures et pendit son opulente poitrine juste sous les yeux de son client.

« Appelle-moi donc Marguerite, citoyen.

— Et moi j'suis Belzébuth. »

Elle se redressa, intriguée par son nom. Le diable, décidément, avait un grand pouvoir de fascination sur les femmes.

« Pourquoi t'appelle-t-on de la sorte ?

— Paraît que j'resemble au diable ! »

Elle l'examina avec une franche attention, comme elle aurait évalué une pièce de tissu ou un morceau de viande.

« C'est ma foi vrai, murmura-t-elle avec une moue mutine. Tu as l'air vigoureux et malin comme le diable. On dit par chez moi qu'il faut se méfier des attraits du Malin.

— T'es donc point de Paris ? C'est par où chez toi ?

— Je viens d'Auvergne, de la ville du Puy. Et toi ?

— Du pays de Retz, en Vendée. »

Elle finit de remettre de l'ordre dans les draps et les couvertures. Tous les jours elle rangeait sa chambre avec un peu plus de soin que nécessaire.

« J'ai appris que la guerre faisait rage là-bas. Paraît qu'ils se sont révoltés par milliers et qu'ils vont bientôt marcher sur Paris pour venger la mort du roi.

— Les lois sur les prêtres et la levée des trois cent mille hommes ont point été bien reçues, pour sûr ! Mais j crois pas qu'ils feront voir leurs museaux terreux dans les rues de Paris. Dès qu'ils s'éloignent de plus de trois lieues du clocher de leur paroisse, les paysans d'chez moi sont comme des enfants perdus. »

Elle garda le silence, mais elle parut le regretter, comme si les paroles de son client ruinaient ses derniers espoirs de voir rétablir la monarchie en France. Elle appartenait à cette multitude innombrable et silencieuse que la mort de Louis XVI et l'emprisonnement de la famille royale avaient horrifiée, que les extrémistes de la Révolution révélsaient, qui continuait d'espérer, dans le secret de ses pensées, là où aucun policier ni aucun mouchard ne pouvaient s'introduire, le retour de l'Ancien Régime, de ces temps encore proches et finalement rassurants où chacun était à sa place.

« Viens donc avec moi, mon beau diable. »

Elle le conduisit dans un réduit obscur d'où, par un jour du plancher, on avait effectivement une vue d'ensemble de la salle à manger. Cornuauud reconnut immédiatement les joues rondes, les sourcils épais, les cheveux gris et courts de l'homme assis à une table proche du comptoir : Desboisseaux, son confrère du deuxième bureau. Il en fut tant soulagé que la première offensive de Marguerite le prit complètement au dépourvu.

« Mon Dieu, mon Dieu, gémit-elle. Ça fait si longtemps, si longtemps... »

Il eut l'impression d'être assailli par une dizaine de femmes en même temps.

« Mon cher mari, pardonne-moi, j'ai assez honoré ton souvenir... Vois ce que le destin m'apporte : le diable en personne... »

Pas un pouce du corps de Cornuauud n'était épargné par les mains et les lèvres de Marguerite. Elle exploitait à la perfection leur promiscuité pour l'emberlificoter dans ses bras, dans ses jambes, dans son souffle.

Il en appela à toute sa volonté pour se dégager de son étreinte.

« Plus tard, plus tard. Faut d'abord que j'aille me rendre compte de c'que m'veut ce quidam... »

C'était comme se défaire des tentacules de l'une de ces pieuvres gigantesques qu'il avait entrevues sur les quais du port de Saint-Domingue. Elle soupira et l'embrassa encore trois fois dans le cou

avant de consentir à le libérer.

« Je viendrai dans ta chambre ce soir, souffla-t-elle, les joues rouges, les rubans défaits, les lèvres et les yeux brillants.

— J't'attendrai. »

Il sortit en rampant du réduit, se rajusta sur le palier, tenta d'expulser d'un long soupir le désir qui tendait chaque parcelle de son corps, descendit dans la salle à manger et s'assit à la table où s'était installé Desboisseaux.

« C'est bien toi, fit simplement son ancien confrère après l'avoir examiné pendant quelques secondes.

— Comment tu m'as r'trouvé ? »

Les yeux de Desboisseaux, déjà mangés par les bourrelets de graisse, se rétrécirent encore jusqu'à se changer en fentes ténébreuses.

« J'ai appris qu'y avait pas mal de gens qui te cherchaient ces derniers temps. Mes informateurs sont plus efficaces que les leurs, on dirait.

— T'es sûr que personne t'a suivi ?

— Aussi sûr que les femmes sont désormais congédiées des armées de la nation. J'ai su que tu étais passé au Comité et que notre cher ami Quitre t'avait reçu comme un chien...

— Pas toi ?

— Ma foi, non. Comme quoi y a des gens haut placés qui veulent ta tête et pas la mienne. Si j'ai accepté de servir sous les ordres de Piquette, c'est parce que j'attends toujours le moment de lui régler son compte, à cette ordure. J'ai encore en travers de la gorge les rires des spectateurs de ce satané cirque.

— Pourquoi t'es venu me rendre visite ? »

Desboisseaux vida le fond de sa carafe de vin dans son verre et l'avalait d'une seule traite.

« J'connais le moyen pour toi de quitter Paris sans dommage. »

L'irruption de Marguerite et d'une vieille femme le contraignit à se pencher vers l'avant et à baisser la voix. La tenancière adressa un sourire à Cornuau avant d'accompagner sa cliente à la réception de l'hôtel.

« Le conseil général de la Commune a décidé la formation d'une armée de douze mille hommes pour aller se battre contre les Vendéens.

— J'vois pas en quoi... »

Desboisseaux l'interrompt d'un geste impatient de la main qui affola les poussières flottant dans une colonne de lumière.

« Les volontaires seront payés cinq cents livres et recevront un équipement de plus de deux cents livres sans compter le fusil. Chapeau, veste, culotte, souliers, sac de peau, sac de toile, giberne...

— L'équipement d'un soldat, quoi !

— J crois bien que la Commune compte se débarrasser de la sorte de ses éléments les plus enragés, les moins contrôlables. Elle ne demandera aucun compte à quiconque. Même les criminels les plus recherchés pourront quitter Paris sans ennui. »

Cornuaud se leva et se pencha par-dessus le comptoir pour s'emparer d'une des carafes de vin alignées sur une étagère et d'un verre.

« Quand donc débute le recrutement ? demanda-t-il en se rasseyant sur sa chaise.

— Dès ce soir. L'avis sera placardé tout à l'heure sur les murs. Une fois que tu t'eras rendu au bureau de recrutement, plus personne ne te cherchera des noises. Les spadassins ne sont pas assez fous pour s'en prendre à un bataillon tout entier. T'auras plus qu'à attendre le départ pour sortir de Paris. Si tu veux, j't'accompagne jusqu'à l'Hôtel de Ville. »

Cornuaud remplit les deux verres de vin avant de poser la main sur l'avant-bras de son ancien collègue.

« J'te revaudrai ça un jour ou l'autre... »

Son sourire franc accentua l'aspect débonnaire du visage de Desboisseaux. Les bruits de la rue s'échouaient en vagues diffuses dans le clair-obscur de la salle à manger.

« Dis-moi juste c'que t'as vu au domicile du dénommé Antoine Lesage, l'enragé qui tente par tous les moyens de te faire taire.

— Que comptes-tu en faire ?

— Toute information peut être providentielle dans la drôle de période que nous vivons. »

Cornuaud lui relata avec force détails le tableau morbide qu'il avait découvert rue d'Argenteuil.

« Nom de Dieu, voilà des renseignements qui pèsent leur poids en or ! s'exclama Desboisseaux à la fin de son récit. J't'en remercie. J'te demanderai rien d'autre. »

Ils vidèrent la carafe avant de prendre le chemin de l'Hôtel de Ville. Au passage, Cornuaud adressa un petit signe rassurant à Marguerite qui, toujours en conversation avec la vieille femme, lui demandait des yeux ce qui se passait.

Il ne la reverrait pas. Dommage, il aurait bien aimé enfouir son visage dans les taches de son de ses seins blancs. Le destin le condamnait à s'engager dans une guerre qui lui était parfaitement étrangère. Contre d'autres Vendéens. Il prévoyait déjà de désertre et, muni de son pécule de cinq cents livres, de regagner la ville de Nantes où il prendrait un bateau à destination du Nouveau Monde. À Nantes, dans ce quartier de la Fosse qu'il connaissait comme sa poche, il trouverait bien un armateur ou un capitaine qui accepterait de le prendre à son bord.

Accompagné de Desboisseaux, il s'engagea d'un pas joyeux sur le Pont-Neuf. La Seine rutilait sous les feux d'un soleil qui régnait sans partage dans un ciel radieux.





CHAPITRE XXIX

Du haut de la colline, Émile contemplait Paris encerclée par le mur des fermiers généraux. Les colonnes de fumée, nettement moins nombreuses qu'à l'accoutumée, montaient des hautes cheminées des fabriques des faubourgs. Des nuages blancs paressaient dans le ciel, occultant par instants le chaud soleil de mai. Le vent arrachait aux arbres fruitiers en fleur des pluies ravissantes de flocons blancs ou roses, les herbes hautes et tachetées dansaient sur les bords des sentiers. En contrebas, des voitures et des charrettes s'égrenaient sur la route sinueuse qui reliait le bourg de Montmartre à la barrière d'octroi de Terne-Royale, les unes chargées de tissus, les autres de tonneaux ou de sacs de grains. Les cris des conducteurs, des cochers et des gabelous trouaient régulièrement la rumeur sourde de la capitale.

Le printemps était la saison préférée d'Émile. Il aimait marcher dans les prés et sur les rives du Lay, se perdre le long des ruisseaux et des étangs, regarder les arbres se parer de couleurs vives, humer les senteurs de la terre en plein réveil, le parfum entêtant du lilas et des violettes, l'odeur saoulante de l'herbe grasse.

La campagne vendéenne lui manquait.

Perrette, surtout, lui manquait.

Il supposait que Jean Augereau, le cocassier, participait aux batailles opposant l'armée catholique et royale aux troupes de la nation. Il avait des nouvelles de la guerre par les quelques journaux qu'on déposait chaque jour dans sa chambre. Après Cholet et Légé, les villes de Bressuire et de Thouars étaient tombées aux mains des insurgés. Le cocassier n'avait sûrement pas emmené Perrette avec lui sur les champs de bataille. Où l'avait-il séquestrée en attendant la fin des hostilités ? Chez lui ? Dans une oubliette du château de Lusignan ? Parfois, Émile envisageait de s'évader du manoir où les adeptes de

Mithra le tenaient enfermé, de regagner la Vendée en diligence ou même à pied, de fouiller chaque hameau, chaque ferme, chaque grange entre Sainte-Gemme-la-Plaine, Sainte-Hermine et Vouvant, puis la chaleur de la dague, qui n'avait cessé de brûler depuis que Bellerive l'avait délivré de la charrette des condamnés, lui rappelait qu'il avait une tâche importante à accomplir. Il lui fallait réfréner son impatience et attendre le signal du départ, l'apparition du cheval mallet.

Non qu'il fût maltraité dans l'autre des sectateurs de Mithra, bien au contraire : il disposait d'une chambre luxueuse, on lui servait trois fois par jour un repas copieux, raffiné, accompagné d'un vin capiteux, deux prêtresses vêtues de robes légères et fendues venaient chaque matin remplir sa baignoire d'une eau chaude et parfumée, elles restaient près de lui jusqu'à ce qu'il sorte du bain, l'étendaient sur une longue table basse garnie de coussins et le massaient de la tête aux pieds avec des huiles revigorantes. Il n'aurait eu qu'un mot à dire pour que les séances de massage s'achèvent en jeux plus intimes, mais il n'en avait pas envie, il ne voulait pas salir le souvenir de Perrette. Il ne lui serait pas venu à l'idée non plus de profiter de ces femmes dont les yeux mornes et les gestes machinaux révélaient un esprit vide, sous l'emprise de drogues.

Même si on ne lui avait signifié aucune interdiction, il faisait l'objet d'une surveillance constante. Chaque fois qu'il sortait de la chambre, cinq ou six hommes lui emboîtaient le pas et le suivaient dans tous ses déplacements. Il avait consacré une bonne partie de son temps à explorer les quatre niveaux du manoir, de la cave aux combles. Ses gardiens n'étaient jamais intervenus, il s'était simplement heurté à des portes closes. De temps à autre, il recevait la visite de Bellerive, responsable de son séjour et, à ce titre, soucieux de son confort. Le jeune Gascon mangeait parfois en sa compagnie, engageait la conversation, esquivait certaines de ses questions ou prétendait ne pas connaître les réponses. Émile ne savait toujours pas ce que lui voulait le Père des Pères ni quand il allait se manifester.

Il avait pu se promener en toute liberté dans le parc, mais les hommes de faction devant l'entrée principale et les deux portes basses l'avaient empêché de sortir avec fermeté – sans jamais se départir de leur courtoisie, comme si la consigne avait été passée de se montrer aimable et respectueux avec l'hôte du Père des Pères.

Les jours s'étaient lentement écoulés, le printemps s'était installé, les premières chaleurs avaient chassé les vestiges d'humidité oubliés par l'hiver. Émile avait repris des forces, il avait pansé les plaies et rempli les vides creusés par son incarcération et, auparavant, par son errance dans les chemins boueux du bocage. L'inaction lui pesait. Pendant qu'il se prélassait dans une prison dorée, la guerre faisait rage

en Vendée, l'esprit du mal semblait s'étendre à tout le pays, Perrette se désespérait dans son cachot. La chaleur persistante et parfois douloureuse de la dague accentuait son sentiment d'inutilité. Il lui tardait à présent de rencontrer le Père des Pères. Leur confrontation, il le pressentait, sonnerait la fin des jours immobiles.

« Paris sera bientôt à nous ! » s'exclama Bellerive.

Il montrait avec fierté l'immense cité qui couvrait tout l'horizon, hérissée de cheminées, de clochers, de grues, de panaches gris ou bruns. C'est lui qui avait proposé à Émile cette promenade hors de l'enceinte du parc du manoir. Une promenade sous haute surveillance. Une dizaine d'hommes en tenue de sans-culotte les escortaient, accompagnés de molosses noirs pourvus de muselières ; si Émile avait eu l'intention de s'évader, ses chances de réussite auraient été minimales, pour ne pas dire nulles.

« Qui tient Paris tient tout le pays, ajouta Bellerive. C'est ce qu'ont compris les jacobins et que n'ont pas su comprendre les girondins.

— Comment comptez-vous vous emparer de la ville ? demanda Émile.

— Elle est déjà presque prise, la bonne fille. Nous sommes à la Municipalité, nous sommes à la Convention, nous sommes dans le Comité de sûreté générale, dans le Comité de salut public. Bon nombre de représentants en mission sont des nôtres. Nous sommes prêts à semer la terreur dans les rues de Paris, dans les autres cités, dans les campagnes. La révolte en Vendée sera réprimée sans pitié. Ton pays nous servira d'exemple. Les autres départements n'oseront plus se soulever. Les populations seront tellement terrorisées qu'elles réclameront un pouvoir central fort, protecteur.

— Le Père des Pères... »

Son large sourire donna un air à la fois enfantin et canaille à Bellerive. Lui aussi avait repris des joues et des couleurs. Rasé de frais, les cheveux rassemblés en catogan, vêtu d'une chemise bouffante blanche, d'un pantalon noir et de bottes bien cirées, il n'avait plus l'allure d'un loup famélique, mais d'un chien propre et bien nourri.

« Le Père des Pères ou son héritier.

— Pourquoi aurait-il besoin d'un héritier ? releva Émile. Je le croyais immortel.

— Encore une fois, je ne suis pas dans tous ses secrets. On le dit très vieux. Âgé de plusieurs siècles. Peut-être même plusieurs millénaires. Sans doute joue-t-il le rôle de Jean-Baptiste pour le Christ...

— Voilà bien des références chrétiennes pour des gens qui prétendent rejeter la religion du Christ ! »

Bellerive décocha un regard venimeux à Émile avant d'éclater de rire.

« Tu as foutrement raison, l'ami ! Il faut que nous changions

d'urgence nos références. Disons alors qu'il prépare depuis des lustres le terrain pour le nouveau souverain.

— Quand es-tu entré à son service ?

— Au début de l'année 1790. C'est un certain Fleurdepied, un sansculotte, qui m'en a parlé le premier. Ça ne lui a guère porté chance, d'ailleurs : il a failli à plusieurs reprises, la dernière lors de ton passage dans les souterrains. Il n'a jamais ajouté foi, de toute façon, à la puissance de Mithra. Il avouait lui-même qu'il se servait de l'organisation afin d'améliorer ses conditions d'existence. Nous avons donc décidé de nous en débarrasser. Nous ne pouvons nous permettre de garder des fruits pourris dans le panier. C'est moi qu'on a chargé de l'exécution.

— Tu n'as pas eu pitié de lui ?

— La pitié est une vertu dangereuse. La vertu qui transforme les hommes en moutons bêlants. Un vice, donc. La pitié n'a pas sa place chez Mithra. J'ai égorgé Fleurdepied sans aucun regret. Et même avec un grand plaisir. Certaines de ses paroles m'étaient restées en travers de la gorge. Ce grand lâche n'a pas tenté de se défendre. Il est mort en me fixant de son regard de gros chien stupide.

— Et Armande, quel rôle joue-t-elle pour vous ? »

Bellerive suivit un instant des yeux le vol majestueux d'une buse.

« Elle fait partie de nos soldats de l'extérieur. Nous exploitons sa beauté pour emberlificoter certains hommes dans nos filets.

— Le fait-elle de son plein gré ? »

Le Gascon fouetta du plat de la main l'épi d'une herbe haute.

« Qu'est-ce que ça change ? Seuls comptent les résultats. Pour l'instant, Armande ne nous a point déçus. »

En bas, à proximité du mur des fermiers, la file des charrettes s'allongeait démesurément devant la barrière de Terne-Royale. Malgré la douce chaleur de ce mois de mai, Paris semblait captive d'un interminable hiver. Sous la pression des sections menées par les enragés, la Convention avait décrété quelques jours plus tôt le maximum du prix des grains. Les assignats perdant de leur valeur à chaque nouvelle émission, le coût des denrées ne cessait de grimper, le mécontentement gagnait toutes les couches de la population.

« Le Comité des finances ne pourra éviter plus longtemps la banqueroute, dit Bellerive. Tant mieux : la colère populaire est notre meilleure alliée. »

« C'est pour ce soir. »

Bellerive s'était engouffré dans la chambre en proie à une excitation étonnante, même chez un exalté de son espèce. Allongé sur son lit, Émile parcourait un Ami du peuple de la semaine précédente. Le quotidien revenait en long et en large sur le triomphe de son

fondateur, Jean-Paul Marat, acquitté par le Tribunal révolutionnaire après que Fouquier-Tinville, l'accusateur public, eut dénoncé l'odieuse machination de la Gironde contre le martyr de la liberté. *L'Ami du peuple* avait été porté en triomphe par les sectionnaires venus en masse à son procès.

« Le Père des Pères m'a demandé de te préparer. Aujourd'hui est une nuit sans lune.

— Me préparer ? À quoi ?

— À le rencontrer. C'est un privilège accordé à peu d'élus. »

Émile reposa le journal sur la table de chevet. Une odeur d'encens et de myrrhe flottait dans l'air déjà embaumé par les senteurs sucrées en provenance du parc. Les deux prêtresses s'étaient retirées quelques instants plus tôt après l'avoir longuement frotté d'huile puis essuyé à l'aide de tissus parfumés. Elles étaient restées aussi impassibles que d'habitude, même hébétude, même absence d'expression. Il avait essayé d'amorcer la conversation, il n'avait obtenu pour réponse que des sourires mécaniques. Elles auraient pu être d'une grande beauté s'il y avait eu un semblant de vie dans leurs yeux.

Il semblait à Émile que la dague glissée dans son pantalon chauffait davantage que les jours précédents. Il s'était habitué à sa brûlure au point qu'il n'y prêtait plus attention. Elle ne laissait en tout cas aucune marque sur sa hanche, ni sur sa cuisse, ni sur son ventre. Il l'enfouissait dans le tas de ses vêtements quand les deux femmes l'aidaient à se dévêtir, il la remettait ensuite à sa place. La teinte et la consistance du métal s'étaient modifiées, passant d'un bronze nuancé et terne à un jaune vif, brillant, proche de l'or. De même, ses éraflures et ses inégalités s'étaient estompées, elle était devenue parfaitement lisse comme si elle s'était polie d'elle-même. Il craignait parfois que son éclat transperce ses vêtements et révèle son existence à ceux qui le surveillaient.

« Je n'ai réclamé aucun privilège, dit Émile.

— C'est alors que tu ne sais point qui tu es, avança Bellerive.

— Et toi, le sais-tu ?

— Je suis Jacques-André Bellerive, de Toulouse, né il y a vingt-trois ans d'un père épicier et d'une mère lavandière.

— Est-ce que tu t'en contentes pour te définir ? Est-ce que cela suffit à expliquer toutes tes réactions, toutes tes aspirations, tous tes choix ?

— Difficile d'échapper aux disputes philosophiques avec toi, citoyen paysan, assassin philosophe !

— Je ne suis pas un philosophe ni un assassin. C'est un dénommé Belzébut qui a tué les occupants de l'immeuble Glutron, »

Les traits de Bellerive se tendirent.

« Belzébut ? Un grand gaillard du pays de Retz ?

— Tu le connais ?

— Un compagnon de la prise des Tuileries, un combattant fameux, une force de la nature. Il paraît qu'il a enlevé un vieux prêtre exorciste des Carmes et qu'il l'a ensuite caché chez lui. Je me demande bien pourquoi. Peut-être quelqu'un de sa famille. Toujours est-il qu'il a été arrêté et déféré à la Conciergerie. Quand j'ai enfin obtenu son élargissement, il avait déjà été libéré. On m'a raconté qu'il s'était engagé parmi les sots qui ont tenté de libérer Louis XVI... Tu es certain de ce que tu avances ?

— Je l'ai vu égorger son chef du Comité de sûreté générale dans le couloir de ma cellule du Grand Châtelet. »

Bellerive demeura un moment plongé dans ses pensées, la main sur la poignée de la porte.

« J'ai revu Belzébut il n'y a pas longtemps dans la rue, au bras d'une fort jolie blonde. Il ne m'a pas dit qu'il avait été recruté par le Comité de sûreté générale. Dommage d'avoir perdu sa trace. Il aurait fait un formidable soldat pour le Père des Pères. »

À la tombée de la nuit, les prêtresses s'introduisirent à nouveau dans sa chambre et le prièrent de se déshabiller. Il s'exécuta en se débrouillant pour garder la dague dans sa main, collée contre son avant-bras. Elles lui enfilèrent une ample chasuble blanche ornée de motifs brodés bleu et rouge dont il fut incapable de deviner la signification. Elles démêlèrent ensuite ses cheveux avec des peignes de corne, les tirèrent en arrière et les maintinrent sur sa nuque à l'aide d'une barrette en ivoire. Elles ne portaient pas les mêmes robes que d'ordinaire, mais de longues tuniques de gaze transparente et sillonnée de fils d'or. Elles avaient parsemé leurs chevelures rassemblées en chignon de petits soleils où miroitaient les lueurs des lampes et des bougies. Elles répandaient une agréable odeur de jasmin, de rose et d'ambre.

« Et le souper ? » demanda Émile qui commençait à avoir faim. L'une des prêtresses lui répondit d'un signe de tête négatif.

« On ne soupe donc pas, ce soir ? »

Même réponse.

Il chercha un recoin à l'intérieur de la chasuble où cacher la dague, mais le vêtement, très souple et agréable au toucher, ne disposait d'aucune poche, d'aucun repli. Il la garda donc en main en espérant qu'il ne subirait pas de fouille avant la rencontre. Il s'appliqua à respirer lentement pour supporter la chaleur du manche sur sa paume et ses doigts, pour apaiser les battements de son cœur.

Les deux femmes sortirent après lui avoir ordonné d'attendre. Il resta assis sur son lit, luttant contre la sensation de plus en plus forte de brûlure qui s'étendait à tout son corps.

Il revint quelques mois en arrière dans le marais de L'Aiguillon,

devant l'étier où la fée Mélusine lui était apparue, il perçut à nouveau ses pensées : *L'esprit du mal apparaît lorsque les hommes, par leurs désirs, le convoquent, il prend forme humaine et erre dans les champs de matière, il transforme en haine la souffrance des hommes, il essaiera de les exterminer jusqu'au dernier...*

Émile se rendit près de la fenêtre et contempla le parc habillé de féerie par les lanternes suspendues. Comme l'avait annoncé Bellerive, c'était une nuit sans lune et chamarrée d'étoiles. Des hommes vêtus de chasubles et de cagoules étalaient dans l'allée centrale des tapis qui formaient un chemin bigarré.

Des hurlements et un grondement qui allait en s'accroissant précédèrent de quelques secondes l'irruption d'une turgotine tirée par six chevaux blancs. Une nuée d'adeptes se précipitèrent devant le marchepied afin d'accueillir les occupants de la voiture. Émile les suivit du regard jusqu'au perron du manoir, mais il ne distingua rien d'autre que des chevelures noires et des peaux blêmes dans une mêlée confuse de cagoules et de chasubles.

Il retourna s'asseoir sur le lit et parcourut d'un œil distrait l'exemplaire de *L'Ami du peuple*. Il ne parvint pas à fixer son attention sur les diatribes de Marat contre les girondins, les modérés, les accapareurs, les calotins et toutes les engeances scélérates qu'il fallait d'urgence expédier sur l'échafaud.

Bellerive vint le chercher une heure plus tard. La tête du Gascon étant dissimulée sous une ample cagoule, il le reconnut à sa voix et à son léger accent du Sud-Ouest.

« L'heure est venue.

— Dois-je m'y rendre tête nue ? demanda Émile.

— Tu ne dois pas voir le Père des Pères, mais lui doit te voir et sonder ton âme, au moins la première fois.

— Puis-je au moins enfiler mes bottes ?

— Si elles sont convenables. Suis-moi maintenant. »

La dizaine de gardes du corps qui attendaient dans la réception de chaque côté de la porte escortèrent les deux hommes dans le grand escalier de marbre. Eux n'étaient pas des adeptes de Mithra, du moins ils n'en portaient pas la tenue, mais des mercenaires au teint hâlé, aux regards de braise, aux couvre-chefs et aux vêtements orientaux.

À l'étage, Bellerive introduisit Émile dans une pièce tapissée de lourdes tentures et chargée d'encens. Six hommes portant des masques d'inspiration perse avaient déjà pris place dans les fauteuils Louis XV alignés devant une estrade recouverte de tapis. D'autres, têtes enfouies sous des cagoules bleues ou rouges, occupaient les chaises réparties dans la pièce. La lumière de deux bougeoirs teintait d'ambre la banquette claire posée au centre de l'estrade, encadrée de deux sculptures de taureaux et de deux chaises curules.

L'atmosphère, un mélange de solennité et de ferveur, agrippa Émile au ventre et à la gorge. Le feu de la dague n'épargnait aucune parcelle de son corps. On le fit asseoir au centre de l'alignement des fauteuils, en face de la banquette. Ce décorum, ce fatras rituel lui paraissaient puérils et l'emplissaient en même temps d'une exaltation sauvage, grisante, venue des profondeurs du temps. Il se sentait tout à coup relié à une mémoire archaïque et associée d'une manière ou d'une autre au mystère de sa naissance. Son cœur battait au rythme de tambours légendaires et puissants.

Deux femmes se présentèrent sur l'estrade et s'assirent sur les chaises curules. Émile sut immédiatement que les bracelets noirs enroulés autour de leurs bras étaient des serpents au venin foudroyant. Une évidence. Tout comme lui paraissaient évidents leur nudité, leur maigreur, leur peau blanche, leurs traits émaciés, leurs chevelures brunes, leurs yeux indéchiffrables, les dessins tracés sur leurs ventres et sur leurs poitrines. Douées de clairvoyance, elles le sondaient, elles le plaçaient en ce moment même dans le camp des amis ou des ennemis du Père des Pères, elles apprêtaient leur jugement, et leurs serpents noirs exécuteraient la sentence. Émile n'éprouvait aucune crainte. Un voile se levait dans les tréfonds de sa mémoire.

Le Père des Pères apparut à son tour. Son arrivée déclencha une brutale augmentation de la chaleur de la dague. Émile s'embrasa, serra les dents pour ne pas défaillir. Le Père des Pères se laissa choir sur la banquette. Ses yeux étincelaient par les ouvertures ovales de sa cagoule bleue et brillante ; ils ne paraissaient pas humains. Les motifs bleu et rouge sur le devant de sa chasuble blanche évoquaient des symboles maçonniques et un langage archaïque.

Émile sentit que l'attention du grand prêtre de Mithra se dirigeait sur lui. Pendant un temps qui s'éternisa, ils demeurèrent ainsi face à face, en silence, pris dans un flux d'énergie phénoménale.

« Eh bien, tourneras-tu l'arme que tu caches contre moi ? »

La voix éraillée, infiniment vieille, du Père des Pères se doublait d'une respiration sifflante. Les serpents rampèrent avec vivacité sur les bras de leurs maîtresses, disparurent quelques instants dans leurs chevelures et se dressèrent sur leurs épaules, prêts à frapper.

Émile comprit qu'il ne servirait à rien de tricher avec son redoutable interlocuteur et leva la dague. Elle brillait dans sa main comme un fragment de soleil. Le Père des Pères calma d'un geste du bras ses adeptes qui avaient aussitôt bondi de leurs sièges pour se jeter sur l'impudent.

« Sortez. Sortez tous.

— Mais, Père, nous ne pouvons te laisser seul avec lui, protesta l'un des hommes au masque de Perse.

— Oses-tu discuter mes ordres ? Me crois-tu donc assez faible pour craindre sa misérable lame ? Voilà donc toute la foi que tu as en moi ? Sortez, sortez, vous dis-je. »

Ils finirent par s'exécuter, visiblement à contrecœur, suivant l'exemple des deux femmes aux serpents, les premières à se lever et à sortir par la petite porte donnant sur l'estrade.

« Eh bien, enfonceras-tu cette lame ensorcelée dans mon cœur comme te l'ont ordonné les créatures de l'océan ? demanda le Père des Pères lorsque les deux hommes furent seuls.

— Vous... Tu les connais ? »

Le grand prêtre de Mithra se pencha vers l'avant, sa tête se suspendit à quelques pouces de la dague.

« Je croyais t'avoir à jamais perdu, je te retrouve enfin. Ce sont elles, les fées, les créatures des mondes intermédiaires, les protectrices des hommes, qui t'ont enlevé, ce sont elles qui t'ont confié cette dague, elles qui veulent empêcher l'avènement des temps nouveaux. »

Émile baissa le bras et s'efforça de soutenir le regard flamboyant du Père des Pères.

« Qui es-tu ?

— Je suis le serviteur des hommes.

— Tu cherches à les exterminer.

— Je ne fais que me tenir dans l'ombre de leurs désirs. Je suis celui qu'ils ont invoqué il y a fort longtemps afin que je les soulage de leur fardeau et les délivre de leur malédiction. »

Émile désigna les sculptures de chaque côté de l'estrade.

« Pourquoi le culte du taureau ?

— C'est la voie de l'immolation, le chemin vers l'ultime sacrifice.

— Qui suis-je pour toi ? »

Le Père des Pères se rapprocha encore d'Émile, qui perçut son souffle à la fois rauque et brûlant au travers du tissu de la cagoule.

« Tu es celui que j'ai choisi.

— Comment m'as-tu retrouvé ?

— La chance. Et un excellent réseau d'informateurs. J'ai entendu parler d'un prisonnier au Grand Châtelet, pourvu d'une arme magique. J'ai décelé dans cette histoire la trace des créatures des mondes intermédiaires. Je t'ai fait délivrer sans être tout à fait certain que c'était toi. Maintenant que je te contemple, je n'ai plus aucun doute. Tu es bien l'enfant que les créatures marines ont jadis enlevé dans le quartier du Marais. Tu m'es enfin revenu.

— Tu m'as choisi pour quoi ? »

Le Père des Pères marqua un temps de silence afin de donner un tour solennel à ses propos.

« Pour être mon héritier, mon successeur, le souverain du nouveau royaume. »

L'esprit du mal apparaît lorsque, par leurs désirs, les hommes le convoquent...

« Je ne serai pas ton héritier, cria Émile. C'est moi qui suis venu jusqu'à toi dans l'intention de te tuer ! »

Il leva la dague. Le Père des Pères, impassible, comme sûr de son fait, n'esquissa aucun mouvement de recul.



FIN DU LIVRE II.

SUITE ET FIN DE « L'ENJOMINEUR » DANS LE LIVRE III :

1794

Achevé d'imprimer en octobre 2005 par l'imprimerie Bussière à Saint-Amand-Montrond (Cher) pour le compte de la Librairie L'Àtalante

N° d'imprimeur : 010559 Dépôt légal : octobre 2005

IMPRIMÉ EN FRANCE